THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016782019

This book is due at the WALTER R. DAVIS LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.
NOV 0 3 2012	MAY 08 2013		

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/tableauhistoriqu01stor

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

TOME I.

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

Tome I.

DK40
.S86
1800
t.1

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

à la fin du dix-huitième siècle,

par

Mr. HENRI STORCH.

ÉDITION FRANÇAISE.

Avec Cartes.

TOME I.

THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

À BASLE, chez J. DECKER, Imprimeur-Libraire.

À LEIPSIC, chez J. F. HARTKNOCH, Libraire.

1800.

THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

PRÉFACE.

Nous touchons à la fin d'un siècle, qui sera à jamais mémorable par les événements extraordinaires qu'il a produits. Sans contredit l'un des plus intéressants est la régénération subite du peuple nombreux et puissant qui habite le nord de l'Europe et de l'Asie. La Russie, cet empire peu connu et peu redouté, s'élève tout à coup au milieu des puissances européennes: à peine a-t-elle essayé ses forces, qu'elle devient l'arbitre du nord. Le système politique de l'Europe change: la Russie fait sentir son influence depuis la mer baltique jusqu'aux rives du Tage: elle fait trembler l'Hellespont; le Caucase

947
S884hxS
v. 1

893397

reçoit ses lois. Les moeurs et les lumières de l'Europe se propagent depuis la Néva jusqu'à l'Irtych : le commerce s'étend sur un nouveau monde : les arts, les usages, le luxe, les vertus et les vices européens s'introduisent dans les steppes brûlants de l'Asie et sur les côtes stériles de la mer glaciale. Tels sont les événements qui arrivent ou qui se préparent en Russie, au commencement du dix-huitième siècle.

Maintenant qu'il est presqu'entièrement révolu, tout nous invite à jeter un coup d'oeil sur ces deux époques et à les comparer. Il s'agit d'examiner ce qu'était la Russie, au commencement de ce siècle, et ce qu'elle est aujourd'hui ; si les successeurs de Pierre I ont continué l'ouvrage de ce grand homme sur les bases où il l'avait posé ; si la civilisation s'est étendue, et quels ont été ses progrès ; quelle a été l'influence

des moeurs étrangères sur la nation russe ; quels effets a produit en Russie l'établissement de milliers de nouveaux colons ; et quelles sont les suites des liaisons politiques et du commerce fréquent que les Russes entretiennent avec les nations européennes et asiatiques.

Pour pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à des questions aussi intéressantes, je projetai, il y a plusieurs années, le plan d'un tableau historique et statistique de l'empire de Russie. Je sentis combien il était difficile d'oser seul exécuter une telle entreprise ; mais je me convainquis bientôt qu'il était tout aussi difficile de trouver des personnes instruites qui voulussent m'aider dans mon travail, en suivant le plan que j'avais conçu. Décidé à l'entreprendre seul, je vis qu'il était nécessaire de rétrécir les bornes de mon

ouvrage autant qu'il serait possible. J'écartai tous les détails géographiques, ainsi que la plupart des objets d'histoire naturelle, et je résolus de ne rapporter que ce qui concernerait les habitants du pays, comme hommes et comme citoyens. Un savant, qui s'est fait connaître par plusieurs ouvrages estimés sur la Russie, s'occupait alors d'une description de cet empire, et me communiqua son projet. Je m'étais borné à la partie statistique : Mr. Géorgi n'examinait que les objets géographiques, physiques et ceux qui regardaient l'histoire naturelle. Ainsi nous vimes nos ouvrages complétés l'un par l'autre; et, sans nous gêner dans l'exécution, nous suivimes le plan général dont nous étions convenus ensemble *.

* L'ouvrage de Mr. Géorgi n'a paru qu'en allemand; il a pour titre: *J. G. Georgis Geographisch-physikalische und naturhistorische Beschreibung des russischen Reichs, zur Uebersicht bisheriger Kenntnisse von demselben. Koenigsberg, bey Nicolovius.*

Lorsque je commençai à mettre en ordre les matériaux que j'avais amassés, je me vis forcé de retrancher plusieurs articles qui ne convenaient point à un tableau historique; je les réunis dans un autre ouvrage que je fis paraître en 1794, sous le titre : *Statistische Uebersicht der Statthalterschaften des russischen Reichs, nach ihren merkwürdigsten Kulturverhältnissen. In Tabellen, in-fol.* Cet ouvrage doit être regardé comme la base de ce tableau historique et statistique. Le lecteur y trouvera les preuves des faits dont je n'ai présenté que les résultats dans l'ouvrage que je donne maintenant au public. Les tables statistiques n'ayant été imprimées qu'en allemand, j'ai cru devoir joindre à cette édition française quelques-unes des plus importantes.

Mon ouvrage sera divisé en trois parties. La première concernera les

habitants ; la seconde, la *constitution de l'état ;* la troisième, son *administration.* La difficulté de réunir sous un seul point de vue des objets si étendus et si variés, fera excuser les défauts que l'on pourra trouver dans cette division, qui m'a paru avoir le moins d'inconvénients.

La première partie contient les articles suivants :

I. ORIGINE DES HABITANTS. Classification historique de toutes les nations et peuplades de l'empire de Russie.

II. ÉTAT PHYSIQUE. Nombre des habitants et population. Progrès de la population suivant les lois de la nature. Constitution physique : maladies dominantes. Soins du gouvernement pour la conservation et l'augmentation de la population.

III. ÉTAT CIVIL.

1. *Industrie productive.* La chasse,

la pêche, le soin des bestiaux, l'agriculture, le jardinage, les forêts, les vignes, les abeilles, les vers à soie, les mines de métaux et de sel. Établissements et ordonnances du gouvernement relatifs à chacun de ces objets.

2. *Industrie artificielle ou mécanique.* Les métiers et les arts mécaniques, les fabriques, les manufactures. Réglements concernant ces établissements.

3. *Commerce:* intérieur, extérieur. Commerce par terre et par mer. Importation, exportation. Traités de commerce, consuls. Navigation. Réglements de commerce et de navigation. Grands-chemins, postes, canaux. Banques, monnaies.

IV. État moral.

1. Les *langues.*

2. Les *religions.* État de l'église dominante et des religions tolérées.

3. *Éducation.* Établissements publics: instituts d'éducation, écoles pour le peuple.

4. *Sciences et arts.* Leur état actuel. Progrès des lumières. Écrivains et artistes remarquables. Essais de littérature russe. Académies, sociétés de savants. Universités, gymnases, séminaires. Bibliothèques, imprimeries, musées et autres collections.

5. *Moeurs et usages.* Manière de vivre, habitations, habillements, usages nationaux, fêtes, réjouissances et jeux du peuple. Résultats de l'état moral: caractère national.

En examinant les matériaux que j'ai recueillis pour la première partie de cet ouvrage, il me paraît que cinq volumes suffiront pour l'achever: le second contient la description de l'industrie productive; le troisième renfermera les

autres objets de l'état civil ; le quatrième et le cinquième traiteront de l'état moral. Les deux autres parties pourront aisément être renfermées dans deux volumes. Le huitième volume servira de supplément: il instruira des changements arrivés pendant la publication de cet ouvrage, et j'ajouterai les observations que j'aurai recueillies. Il contiendra une table des matières complète et exacte, un catalogue raisonné de tous les livres, manuscrits, cartes géographiques, ainsi que des actes publics et oukazes dont je me suis servi. Enfin, pour rendre cet ouvrage aussi utile qu'il sera possible, j'y joindrai une liste chronologique de tous les faits remarquables qui y seront rapportés. Comme mon but est de présenter un tableau historique de l'état physique, civil, moral et politique des habitants de l'empire de Russie, j'ose espérer qu'en réunissant sous un seul point de vue tous ces faits,

nous offrirons un état exact des progrès de la civilisation de ce grand empire, dont les résultats seront certainement très-intéressants.

Comme je ne puis supposer que tous mes lecteurs aient une connaissance suffisante de la géographie ou entendent l'ouvrage de Mr. Géorgi, j'ai cru qu'il serait nécessaire de publier, à la tête de cet ouvrage, une courte introduction géographique. Le sieur Hartknoch, propriétaire de l'édition allemande, qui n'a jamais calculé les frais, quand il en résulte un avantage pour les livres qu'il imprime, a trouvé bon que j'ajoutasse des cartes, dont l'utilité sera sans doute appréciée du public. On les trouve aussi dans cette édition française.

Des deux cartes géographiques l'une présente l'empire de Russie dans toute son étendue, l'autre la Russie euro-

péenne. La première ne contient que les villes de gouvernement dans la partie européenne ; mais la partie asiatique, ou la Sibérie, est complète. Pour ne pas surcharger ces cartes inutilement, outre les capitales des gouvernements et des cercles, on n'a marqué que les lieux qui méritent l'attention des étrangers. Il sera aisé de les distinguer, soit par les signes qu'on a employés, soit par la forme des caractères. Comme ces cartes présentent l'étendue actuelle de l'empire de Russie, ses nouvelles frontières, sa division géographique, et qu'on a mis la plus grande exactitude dans l'orthographe des noms propres, elles peuvent servir à corriger les fautes innombrables qu'on rencontre dans toutes les cartes françaises qui ont paru de cet empire, même dans celles des meilleurs géographes *.

* L'Atlas de Mentelle en est une preuve. Cette belle collection, qui a remporté tous les suffrages, renferme aussi quelques cartes de Russie ; mais il est incroyable à quel point elles sont défectueuses.

Si le public accueille cet ouvrage avec indulgence, mon projet est d'en publier tous les ans un volume * : j'ai déjà des matériaux en ordre pour les tomes suivants; des obstacles que je ne puis prévoir, pourraient seuls s'opposer à ce dessein. A St. Pétersbourg, en Octobre 1796.

Elles présentent une division de provinces, qui n'existe point et qui n'a jamais existé : les noms sont tellement défigurés qu'on les reconnaît avec peine.

* Les second et troisième volumes ont déjà paru en allemand. La traduction française suivra immédiatement la publication de l'ouvrage allemand.

Avis

Avis sur l'orthographe des mots russes.

Mr. Lévesque, auteur de l'histoire de Russie, est le premier écrivain qui ait essayé de fixer l'orthographe des mots russes, en employant les caractères français. Sa manière d'orthographier, quoique susceptible d'une plus grande perfection, est devenue familière aux Français: il m'a paru plus raisonnable de la suivre simplement, que d'y apporter des corrections qui pourraient embarrasser mes lecteurs. Il sera nécessaire d'insérer ici quelques-unes de ses observations sur la prononciation des mots russes.

Les diphthongues *ai*, *ei*, *oi*, se prononcent toujours mouillées, à moins que l'*i* ne soit tréma. Ainsi, dans le mot *Karavai*, on prononce la dernière syllabe comme notre interjection *aye*. Il en est de même de *Kochévoi*, *Alexei:* l'*i* se mouille comme s'il y avait *Kochévoye*, *Alexeye*. Il serait ridicule de prononcer la finale de *mednoi*, *gostinnoi*, comme nous prononçons la première syllabe du mot *oiseau* ou le pronom *moi*.

Si l'*i* est tréma, il fait une seule syllabe, comme en français *Mo-i-se*.

Les Russes n'ont point de nasales. Il faut prononcer *an*, *in*, *on*, comme s'ils étaient suivis d'un *e* muet.

Ainsi dans les mots *Ivan*, *Panin*, *Nikon*, il faut prononcer *Ivane*, *Panine*, *Nikone*.

Les Russes ont deux *i* différens pour le son. Le premier se prononce comme en français. Le second, que, faute d'un autre caractère, nous représenterons par un *y*, et que les Russes appellent *iéry*, a un son plus plein, plus nourri, et se rapproche de notre triphthongue *oui* prononcée très-brièvement.

L'*o* se prononce souvent comme *a*. On écrit *Golitsin*, et l'on prononce *Galitsine*. On dit plutôt Kasaque que Kosaque. *Potemkin* se prononce *Patiomkine*, parce que l'*o* se change en *a*, et que l'*é* médial se transforme souvent en *ïo*.

Le *ch* se prononce partout comme dans le mot français *chat*, et, dans l'écriture slavonne, il est représenté par un seul caractère qui s'appelle *cha*. Ainsi prononcez *strechnef*, comme s'il y avait *strechenef*; *Vychgorod* comme *Vyche-gorod*, *Irtych* comme *Irtyche*.

La consonne *j* se prononce, de quelque manière qu'elle se trouve placée, comme dans les mots français *je*, *jamais*. Prononcez *Penjinsk*, comme s'il y avait *Penginsk*; *Nijnii* comme *Nijenii*, etc.

Le *tch*, représenté dans l'écriture slavonne par le caractère nommé *tcha*, se prononce, comme nous ferions

tché, ou comme si nous faisions précéder notre préposition *chez* du son d'un *t*. Enfin, devant quelque consonne ou quelque voyelle qu'il se trouve placé, il a le son du *c* italien devant *e* et *i*. Ainsi *Galitch* se prononce *Galitche*; *Koutchko* se prononce *Koutche-ko*.

Le *v* se prononce comme dans le mot français *va*. *Golovkin*, prononcez *Golovekine*; *Novgorod*, prononcez *Nove-gorod* ou plutôt *Nove-gorote*, car le *d* final se prononce comme un *t*.

Les Russes prononcent le *v* comme un *f* à la fin des mots, et dans cette occasion nous écrivons comme ils prononcent. Nous avons mis *Romanof* au lieu de *Romanov*; *Rostof*, *Tambof*, au lieu de *Rostov*, *Tambov*.

Le double *w* des Allemands ne se trouve pas dans les caractères russes; mais on trouve un *v* redoublé dans quelques mots composés, ce qui n'est pas la même chose. C'est ainsi que doit s'écrire le mot *Vvédénié* (introduction) composé de la préposition *vo* ou *v* (dans) et de *védénié* (l'action d'introduire.)

Les Russes donnent à leur souverain le titre de *Tsar*, et ils l'écrivent par le caractère qu'ils appellent *tsi* et qui répond à notre *ts*. Les étrangers ont tort d'écrire *Czar*.

Le caractère, nommé *chtcha*, a été oublié par Mr. Lévesque dans ces observations. Dans son livre il l'exprime par *stch*, au lieu de *chtch*; ce qui occasionne une fausse prononciation. Au lieu d'écrire *Tatichtchef*, *Gorodichtché*, il écrit *Tatistchef*, *Gorodistché*. Voilà le seul cas, où je me suis écarté de sa manière d'orthographier.

Évaluation des poids et mesures de Russie avec ceux de France.

Le *pied* de Russie est exactement celui d' Angleterre; 15 pieds de Russie font 16 de France.

L'*aune* russe, ou l'*archine*, a $26\frac{1}{4}$ pouces de France, c'est-à-dire 2 pieds $2\frac{1}{4}$ pouces.

La *brasse* russe, ou le *sajen*, est de 3 archines: elle a $78\frac{3}{4}$ pouces de France = 1 toise $6\frac{3}{4}$ pouces.

Le *verste* ou la *lieue* de Russie, contient 500 sajens: il a 546 toises $5\frac{1}{4}$ pieds. Une lieue de France contient $2{,}282\frac{3}{4}$ toises; par conséquent elle comprend 4 verstes 87 sajens. Une lieue marine comprend 5 verstes 109 sajens.

*

Le *mille géographique* a 6 verstes 475 sajens $1\frac{1}{4}$ archine: il contient $1\frac{2}{3}$ lieues de France.

Le *mille quarré géographique* a $2\frac{7}{9}$ lieues quarrées.

Le *verste quarré* a 299,072 toises quarrées. La lieue quarrée de France contient $17\frac{2}{5}$ verstes quarrés.

*

La *désiatine* comprend 2,400 sajens quarrés : elle a 3,717 toises quarrées.

Le *tchetvérik* contient 8 pouds de seigle sec = 1,229 pouces cubes de Paris.

Le *tchetvert* contient 1 poud de seigle sec = 9,825 pouces cubes de Paris.

*

Le *védro*, ou le seau de Russie, contient 610 pouces cubes de Paris.

*

La *livre* de Russie se rapporte à celle de France, comme 4,256 à 5,101 ; à peu près comme 5 à 6. Ainsi 6 livres de Russie font 5 de France : une livre de Russie fait $\frac{5}{6}$ de France.

Le *poud* contient 40 livres de Russie, par conséquent $33\frac{37}{100}$ livres de France.

Le *berkovets* fait 10 pouds, ou $333\frac{3}{4}$ livres de France.

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

PREMIERE PARTIE.

DE L'ÉTAT PHYSIQUE, CIVIL ET MORAL

DES HABITANS.

INTRODUCTION.

Précis géographique de l'empire de Russie.

L'EMPIRE de Russie, tant en Europe qu'en Asie, s'étend depuis le 39e degré jusqu'au 207e de longitude, et depuis le 42$^{e}\frac{1}{2}$ jusqu'au 78e de latitude septentrionale. Il comprend donc 168 degrés de longitude, et 35$\frac{1}{2}$ de latitude. La mer glaciale le borne au nord, et le sépare du pôle par des glaces inaccessibles. Il confine au midi à la Tatarie chinoise et à la Songarie, au pays des Kirguises, à la mer Caspienne, à la Géorgie, aux possessions des princes du Caucase, à la mer noire et à celle d'Azof. A l'orient

il est séparé de l'Amérique par l'océan oriental. Il a pour limites à l'occident la Laponie suédoise et danoise, la Finlande suédoise, la mer Baltique, les possessions de la Prusse et de l'Autriche, et la Moldavie. La surface de cet empire immense est de plus de 300,000 milles quarrés; 75,000 milles en Europe, et le reste en Asie. Cette étendue prodigieuse, et la réunion de tant de pays sous une seule domination, sont sans exemple dans les annales du monde. Ni la monarchie d'Alexandre, ni l'empire romain sous les Césars, ne parvinrent à cette étendue, qui comprend la neuvième partie de la terre-ferme, et la vingt-huitième de tout le globe [1].

La nature divise ce vaste pays en deux parties très-inégales, par la chaîne de montagnes de l'Oural qui le traverse du nord au sud.

La partie située à l'occident des monts Ouraliques est la *Russie propre* ou *européenne:* elle a une pente irrégulière vers

l'occident, et, à raison de ses propriétés naturelles, elle se divise en trois grandes contrées. La plus septentrionale a une inclinaison sensible vers la mer blanche et la mer glaciale : elle est couverte de bois et de marais, et peu habitée à cause de la rigueur du froid et de sa stérilité. Celle qui est au centre comprend tout l'espace entre le haut Volga et les steppes méridionaux ; on peut la regarder avec raison comme la plus belle et la plus fertile de la Russie. La troisième comprend les régions situées entre la mer d'Azof et la mer Caspienne jusqu'à l'Iemba ; elle ne renferme en général que des steppes arides, ou de vastes plaines peu fertiles et imprégnées de sel.

La partie située à l'orient des monts Ouraliques est la *Russie asiatique* ou la *Sibérie.* Plusieurs chaînes de montagnes coupent cette plaine immense, qui s'incline imperceptiblement vers la mer glaciale, et s'élève au midi où de hautes montagnes la séparent de la Chine. Cette région offre le contraste le

plus frappant et la plus grande variété dans ses productions naturelles : ici de hautes montagnes, là de vastes plaines ; des lieux d'une fertilité extraordinaire, d'autres absolument stériles. En général les parties centrales et méridionales de la Sibérie jusqu'à la Léna sont d'une fertilité incroyable, tandis que le reste du pays n'offre que des déserts inhabitables. Depuis le 60e degré de latitude jusqu'à la mer glaciale, il ne croît que de la mousse et des broussailles : ces marais seraient même inaccessibles, si l'hiver éternel, qui règne dans ces contrées, ne les couvrait de glaces.

Le climat de l'empire de Russie varie à raison de son étendue. Le 61e degré de latitude coupe la Russie exactement en deux parties : c'est aussi sous cette latitude qu'est sa plus grande surface. Les deux côtés de cette ligne sont d'une grandeur très-différente, le rapport de la partie méridionale à celle qui est au septentrion étant à peu près comme de trois à deux. La cinquième partie de cet

empire est sous le cercle polaire; les quatre autres sont sous la zone tempérée.

Pour déterminer ces différens climats avec plus d'exactitude, on peut diviser la Russie en trois régions: la *région froide* ou *septentrionale*, qui s'étend depuis le 57e degré de latitude jusqu'au 78e, ou jusqu'à l'extrémité de l'empire au nord; la *tempérée* ou *centrale*, depuis le 50e degré jusqu'au 57e; enfin la *chaude* ou la *méridionale*, depuis les frontières du sud, ou depuis le 42$^{e}\frac{1}{2}$, jusqu'au 50e degré. En jetant un coup d'oeil sur la carte de la Russie, on verra quelle est la température de chaque gouvernement: quelques-uns sont situés sous deux de ces régions; le gouvernement d'Irkoutsk s'étend même sous toutes les trois.

Cette différence extraordinaire de climat produit la plus grande variété dans la température de l'air, la succession des saisons, les phénomènes de l'athmosphère, les productions de la nature et la manière de vivre des habitans. Quand le printems commence dans

une partie de ce vaste empire, une autre éprouve toutes les rigueurs de l'hiver. Ici, le chameau altéré traverse des déserts arides et brûlans : là, le renne court avec rapidité sur des monceaux de neige, sous lesquels il trouve une mousse rare et sans suc. Le Samoïède dort dans sa cabane, quand les jours sont courts et nébuleux; tandis que son concitoyen le Kirguise fait paître ses troupeaux sous un ciel toujours serein. Cette variété dans les productions et la manière de vivre procure des avantages à l'empire de Russie, dont ne jouit aucun autre état en Europe : il possède, dans la plus grande abondance, toutes les choses de première nécessité et la plupart de celles qui servent à satisfaire nos besoins factices ; il produit ou peut se procurer tout ce que la nature fait naître sous ces différens climats.

La *région septentrionale* ne jouit dans plusieurs contrées que d'un été très-court, qui souvent même ne mérite pas le nom de cette saison ; sa durée est rarement de plus

de trois mois. Le climat de cette région est sujet à de grandes variétés. Une expérience, confirmée par des observations réitérées, nous apprend que les contrées situées à l'orient éprouvent un froid beaucoup plus vif que celles qui sont à l'occident, quoique sous la même latitude. Dans les marais des provinces septentrionales, la glace ne fond jamais que d'une demi-archine, les légumes et les grains que l'on récolte dans les gouvernemens de Vibourg et de St. Pétersbourg, ne réussissent point en Sibérie dans les lieux situés au même degré. Dans ces contrées l'hiver dure ordinairement huit ou dix mois, et le froid est si rigoureux que le mercure se fixe en plein air [2].

Quoiqu'en général l'air ne soit pas malsain, cependant au nord les forêts et les marais le chargent d'exhalaisons nuisibles à la vie des hommes et des animaux, et préjudiciables à l'agriculture. Si dans quelques contrées les habitants manquent de grains, de fruits et de légumes, d'autres productions

utiles et précieuses les en dédommagent. Les vastes forêts sont remplies d'animaux qui leur servent de nourriture, et dont les peaux sont partout très-recherchées: elles fournissent aussi une quantité immense de matériaux propres à la construction et au chauffage; sans cela ces contrées seraient absolument inhabitables. Les eaux contiennent une grande variété de poissons et de monstres marins, dont la prise est une branche d'industrie considérable. Les montagnes recèlent dans leur sein des métaux et des minéraux utiles; et les vallons abondent en herbes et en plantes salutaires, avantage précieux pour les bestiaux, qui sont dans quelques contrées un objet de la plus grande importance.

La *région centrale* ne jouit point à la vérité, au nord, d'un été d'une longue durée; mais la chaleur du soleil dans les grands jours accélère la maturité des végétaux. Cependant l'hiver y est toujours rigoureux, surtout dans les contrées montagneuses, ainsi que dans la partie méridionale de cette région

en

en Asie; tandis qu'en Europe au contraire, l'hiver y est court et tempéré, l'été chaud et agréable [3]. L'air surtout est pur et sain; cette partie étant la plus élevée et la mieux cultivée de toute la Russie: aussi est-elle la plus riche en productions de toute espèce. La plupart de celles dont la Russie fournit le reste de l'Europe et une partie du globe, sont tirées de ces climats: l'on peut dire sans exagération qu'il y a peu de choses nécessaires à la vie, qu'on ne trouve en plus ou moins grande quantité dans cette belle partie de l'empire.

Dans la *région méridionale*, l'hiver est doux et très-court: l'été est chaud et souvent brûlant, ce qui occasionne de fréquentes sécheresses. Il y a des lieux où l'air n'est pas très-sain, à cause des exhalaisons salines des steppes et des marais; cependant en général il n'est pas nuisible à la santé. Cette région n'a pas, à la vérité, la même fertilité que la plupart des contrées centrales; mais elle possède des productions qui pourraient

lui faire donner la préférence. Les meilleures espèces d'arbres fruitiers réussissent en plein air, et le vin est fort bon dans tous les lieux où la nature du sol ne s'oppose point à la culture de la vigne. On y trouve des simples et des productions végétales que la médecine et le luxe ont rendus nécessaires: la fertilité du sol est très-favorable au bétail; les eaux renferment les poissons les plus délicats, et le règne minéral fournit en abondance du sel et d'autres objets de première nécessité 4.

L'empire de Russie est coupé et borné en partie par de grandes montagnes, dont plusieurs sont très-remarquables: les unes forment de grandes chaînes dans l'intérieur de l'empire; d'autres sont simplement les rameaux de celles que l'on trouve dans les pays voisins.

Les *montagnes Laponnes-Russes*, s'étendent entre la mer Baltique et la mer blanche, dans les gouvernemens de Vibourg, d'Olonets et d'Arkhangel; on peut les

regarder comme la continuation de la chaîne de montagnes de la Scandinavie, qui se prolonge de la Suède en Russie et se réunit aux monts Olonets. Elles sont situées presque toutes au delà du 60e degré de latitude septentrionale : l'espace qu'elles occupent, dans leur longueur de l'ouest à l'est, est de plus de quinze degrés. Leur hauteur n'est pas excessive, quoiqu'il y ait plusieurs de ces montagnes, surtout en Laponie, qui sont toujours couvertes de neige. Les matières qui forment les principales montagnes, sont le granit, la pierre calcaire, la roche de corne, le schirl, etc. Dans les lieux bas et marécageux, on trouve souvent des blocs de granit énormes. On n'a pas encore examiné suffisamment les minéraux que renferment ces montagnes ; jusqu'à présent elles ne paraissent pas très-riches. Les filons de mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb, que l'on a découverts, ont bientôt disparu : le fer seul paraît être assez abondant. On tire encore de ces montagnes du marbre, du granit, du

mica, et un peu de labrador. Peu de rivières considérables y prennent leur source; mais on y trouve un grand nombre de lacs: ceux de Ladoga et d'Onéga sont les plus remarquables.

Les *monts Valdai* (connus des anciens géographes sous le nom de *mons alaunus*) ne forment, à proprement parler, qu'un plan élevé dont le sommet, près de la ville de Valdai, n'a que 200 toises de hauteur au dessus de St. Pétersbourg: ils s'étendent entre Moscau, Toropets, Smolensk et Toula. Le fer est la principale richesse minéralogique qu'ils renferment: on y trouve aussi répandus çà et là, en assez grande quantité, du soufre, de l'alun, du vitriol, de la chaux, du plâtre et surtout de grandes couches de charbon de terre. C'est dans ces lieux que plusieurs des plus grands fleuves de la Russie prennent leur source, tels que le Dnèpre, le Don, le Volga, l'Oka, le Volkhof.

Les *montagnes de la Tauride* s'élèvent insensiblement des plaines de la presqu'isle

de Crimée ; elles sont d'une hauteur médiocre, et s'étendent sur le rivage de la mer noire. Leur valeur minéralogique est peu connue ; elles sont formées de pierres calcaires, de craie, de couches de sable et de marne, etc. Le Salguir, le Karasou et quelques autres fleuves y prennent leur source.

Les *monts Caucases* s'étendent de l'est à l'ouest, l'espace de 70 milles, entre la mer Caspienne et la mer noire. La partie septentrionale qui n'a que dix milles d'étendue, est la seule qui appartienne à l'empire de Russie ; car les sommets du Caucase séparent ici la Russie des états qui l'avoisinent : les plus élevés sont de granit ; les monts qui les joignent, sont d'ardoise et de pierre calcaire, et les moins hauts sont de sable. Dans le petit nombre de recherches que l'on y a faites, on a découvert de l'argent minéralisé avec du plomb, du cuivre et du fer : dans les montagnes sablonneuses on trouve du soufre, du pétrole, de la sélénite, du sel gemme, de l'alun, du vitriol, et des sources d'eaux

chaudes sulphureuses : il est vraisemblable que la partie russe des monts Caucases renferme des métaux précieux. Le Térek, le Kouban, le Kouma, etc. prennent leur source dans la partie septentrionale de ces monts, et arrosent la Russie.

Les *monts Ourals* forment une barrière naturelle entre l'Europe et l'Asie septentrionale ; c'est par cette raison qu'on les appelle Oural, qui signifie ceinture. Ils ont plus de 300 milles d'étendue du midi au nord, dans toute la largeur de la Russie. La branche principale de cette chaîne de montagnes commence entre la mer Caspienne et le lac Aral ; elle traverse les gouvernemens d'Oufa et de Perm, passe entre ceux de Tobolsk et d'Arkhangel jusqu'au golfe de Kara dans la mer glaciale, et se perd enfin dans les montagnes de la Nouvelle-Zemle, après avoir formé, dans cette prodigieuse étendue, différentes ramifications, telles que l'Oktokaragaï, l'Obchtcheï-syrt, et les monts Gouberlinski. Le sommet de l'Oural est formé de granit et

de toutes les espèces de minéraux propres aux montagnes primitives : la partie inférieure est d'ardoise et de roches ; la base est de gravier, de chaux et de plâtre ; les couches sont de marne, d'argile et de sable, mais cet ordre n'est pas toujours exactement suivi. De toutes les montagnes de la Russie, celles de l'Oural sont les plus riches. Outre la grande variété de pierres rares et précieuses que l'on y trouve, et plusieurs autres productions minérales, on y exploite des masses très-considérables d'or, de cuivre et de fer. On remarque encore dans l'Oural plusieurs bassins poissonneux, dont l'eau est très-limpide : les principales rivières qui en découlent, sont la Sosva, l'Iset, l'Ouï, le Tobol, l'Iemba, l'Oural, la Bélaïa, la Tchoussovaïa, la Kama, la Petchora et plusieurs autres.

Les montagnes de la Sibérie méridionale font partie de cette longue chaîne de rochers immenses qui s'étend dans l'intérieur de l'Asie, depuis l'Irtych jusqu'à la mer pacifique, et sert de barrière à l'empire de Russie, pour le

séparer de la Chine. On divise ces montagnes en différentes parties à cause de leur vaste étendue. Celles qui sont situées entre l'Irtych et l'Iénisséi, se nomment les *monts Altaïs:* sous cette dénomination on comprend deux chaînes de montagnes, savoir les *monts Kolyvans* entre l'Irtych et le Bii (nommé plus loin l'Ob) et les *monts Kouznetsks* entre l'Ob et l'Iénisséi. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le haut Iénisséi vers l'est jusqu'au Sélinga, est désignée sous le nom de *monts Sayans:* celle qui enveloppe le lac Baïkal, et qui s'abaisse ensuite en s'étendant à l'est et à l'ouest, porte le nom de *monts Baïkals.* Les *monts Nertchintsk*, ou de la Daourie, sont entre le Sélinga et l'Argoun; enfin cette longue chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à Iakoutsk, Okhotsk, et qui traverse la pointe des Tchouktchi et le Kamtchatka, est comprise sous la dénomination de *montagnes d'Okhotsk.* Cette chaîne, depuis le Kamtchatka, continue en formant deux branches; l'une en Asie, après avoir

traversé les isles Kouriles et du Japon; l'autre au nord de l'Amérique, en passant par les isles Aléoutes et aux Renards.

Les montagnes de la Sibérie sont aussi variées dans leurs productions qu'étonnantes par leur excessive étendue. Les mines de Kolyvan, dans les monts Altaïs, sont les plus riches en or et en argent de toute la Russie; celles de Kouznetsk sont presqu'inconnues et inaccessibles en grande partie, ainsi que les monts Sayans dont on n'a exploité jusqu'à présent que du fer. Les monts Baïkals n'ont pas été visités suffisamment; cependant on y a trouvé du charbon de terre, du soufre, de l'alun, du lapis-lazuli et quelques indices de fer, de cuivre et de plomb. Les monts Nertchinsk renferment aussi beaucoup de minéraux précieux, du zinc, du fer, du cuivre, et surtout de l'or et de l'argent minéralisé avec du plomb. Les montagnes d'Okhotsk, du Kamtchatka et des isles orientales sont presqu'entièrement inconnues. Les fleuves les plus remarquables, qui prennent leur source dans les montagnes

de Sibérie, sont l'Irtych, l'Ob, l'Iénisséi, la Toungouska, la Léna, l'Indiguirka, la Chilka, la Kolyma, l'Argoun, l'Anadyr et plusieurs autres.

Excepté ces chaînes de montagnes immenses, la plus grande partie de l'empire de Russie consiste en plaines. Quelques-unes ont une étendue extraordinaire; mais des marais inaccessibles, l'aridité du sol, la disette de bois et d'eau, ou les particules salines dont la terre est imprégnée, empêchent qu'elles soient propres à l'agriculture. On nomme ordinairement *steppes* ces plaines incultes, quoiqu'on désigne souvent sous cette dénomination toutes celles qui ont une vaste étendue, quelles que soient leurs propriétés naturelles. Les plus grands steppes sont au nord, près des côtes de la mer glaciale, dans les gouvernemens d'Arkhangel, de Vologda, de Tobolsk et d'Irkoutsk; ou au midi, aux environs de la mer noire, de la mer d'Azof ou de la mer Caspienne, dans les gouvernemens de Cathérinoslaf, de la Tauride, du Caucase

et de Saratof. Les premiers sont ordinairement marécageux et couverts de bois; les seconds sont arides, dépourvus de bois, et le sol est imprégné de sel.

Un pays d'une aussi vaste étendue, et qui renferme tant de montagnes, est arrosé nécessairement par de très-grands fleuves. Le nombre des rivières navigables de cet empire est très-considérable: leur jonction, et la communication qu'elles établissent entre différentes mers, est d'un grand avantage pour le commerce.

Deux fleuves remarquables versent leurs eaux dans la mer Baltique: la *Duna* qui prend sa source dans le gouvernement de Tver, traverse ceux de Pskof, de Polotsk et de Riga, passe près de la ville de ce nom et se jette dans son golfe; et la *Néva* qui, sortie du lac Ladoga, après un cours de soixante verstes dans le gouvernement de St. Pétersbourg, traverse cette ville et se précipite dans le golfe de Finlande. La mer blanche reçoit

les eaux de la *Dvina* qui est formée par la réunion de deux petites rivières dans le gouvernement de Vologda ; elle tombe dans la mer près d'Arkhangel.

Plusieurs fleuves considérables se jettent dans la mer glaciale : les principaux sont l'Ob, l'Iénisséi et la Léna. L'*Ob* est regardé comme le plus grand fleuve de l'empire de Russie : il porte d'abord le nom de Bii : du lac Altai ou Téletskoie, il traverse les gouvernemens de Kolyvan et de Tobolsk, dans un cours de plus de trois mille verstes. Il reçoit plusieurs rivières considérables, telles que l'Irtych, la Konda, la Sosva, le Tom, le Tchoulym, etc. L'*Iénisséi* prend sa source sur les frontières du pays des Mongols ; il arrose la Sibérie l'espace de deux-mille cinq-cents verstes, et se grossit en recevant les eaux de la basse Toungouska et de la Toungouska pierreuse, de l'Abakan et de quelques autres grandes rivières. La *Léna* sort des monts Baikals ; son cours est de plus de cinq-mille verstes ; plusieurs rivières considérables y versent

leurs eaux. Outre ces trois fleuves, il y a encore de grands torrens qui tombent dans la mer glaciale, tels que la grande Petschora, l'Iana, l'Indiguirka et la Kolyma.

L'*Anadyr* et l'*Amour* se précipitent dans l'Océan oriental. Le dernier est formé par la réunion de la Chilka et de l'Argoun: ces deux rivières, avant leur jonction, marquent les limites de la Chine et de la Russie.

Le Volga, l'Oural, l'Iemba et le Térek ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Le *Volga* est, à plusieurs égards, le fleuve le plus remarquable de la Russie; il prend sa source dans le gouvernement de Tver: son cours est de plus de quatre mille verstes; il arrose les gouvernemens d'Iaroslaf, de Kostroma, de Nijegorod, de Kazan, de Simbirsk, de Saratof et du Caucase: alors il se divise en soixante-cinq bras, et se précipite dans la mer Caspienne près d'Astrakhan. Il est presque navigable à sa source (depuis la ville de Tver): il n'y a aucunes cataractes qui nuisent à sa navigation; il se grossit, pendant un

si long cours, en recevant les eaux de plusieurs rivières considérables. L'Oka et la Kama en sont les plus remarquables; elles viennent s'y réunir dans les provinces les plus fertiles.

Le *Don* prend sa source dans le gouvernement de Toula; il traverse ceux de Riazan, de Tambof, de Voroneje et le pays des Kosaques du Don: il tombe, après un cours de mille verstes, dans la mer d'Azof.

Le *Dnepre*, le *Dnester*, le *Boug* et le *Kouban* se jettent dans la mer noire; le premier fleuve sort du gouvernement de Smolensk, arrose ceux de Mohilef, de Tchernigof, de Kief, de Cathérinoslaf et de Vosnésensk: après un cours de quinze cents verstes il se jette dans la mer au dessous de Kherson, et forme un lac marécageux à son embouchure, nommé Liman. Ce fleuve est navigable depuis Smolensk jusqu'à Kief; mais audessous de cette ville, treize cataractes obligent de décharger les bateaux, qui ne peuvent passer à vide que quand les eaux sont hautes. Le Dnester appartient à la Russie depuis ses

dernières acquisitions : il sépare cet empire de la Moldavie, et forme aussi un marais ou Liman, avant de verser ses eaux dans la mer noire.

Plusieurs des fleuves dont nous venons de parler, sont les plus grands et les plus remarquables du globe ; le nombre de ceux qui sont moins considérables est prodigieux : leur communication facilite, d'une manière étonnante, le commerce intérieur de ce vaste empire. Il est fâcheux cependant que les plus grands fleuves dirigent leur cours au nord, dans des contrées inhabitables, et se précipitent dans une mer, que des glaces éternelles rendent presqu'inutile au commerce et à la navigation.

On trouve encore en Russie les lacs les plus grands et les plus remarquables de l'Europe. Celui de *Ladoga* est le plus célèbre : il est situé entre les gouvernemens de St. Pétersbourg, de Vybourg et d'Olonets, et couvre une étendue de 292 milles quarrés. Il communique à la mer Baltique par la Néva,

au lac Onéga par le Svir, et au lac Ilmen par le Volkhof. L'empereur Pierre le Grand a fait creuser au nord de ce lac un canal, à cause des tempêtes et des bancs de sable mouvans, qui rendent sa navigation dangereuse: ce canal, qui porte le nom du lac, est infiniment utile tant pour le commerce de l'empire avec l'Europe que pour l'approvisionnement de la résidence. Le lac *Onéga* dans le gouvernement d'Olonets, ceux de *Béloié* et d'*Ilmen* dans celui de Novogorod, et le lac *Péipous* entre les gouvernemens de Rével, Riga, Pskof et St. Pétersbourg, quoique moins remarquables, ont cependant une étendue peu commune.

Le plus grand lac de la Russie est celui de *Baïkal* dans la Sibérie. Les Russes lui donnent le nom de mer : sa longueur est de cinq à six cents verstes ; sa largeur depuis vingt jusqu'à soixante-dix. On remarque encore, à cause de leur étendue, l'*Altyn-Noor* ou le lac *Téletskoié* dans le gouvernement de Kolyvan, et le lac *Tchani* dans celui de Tobolsk. La

plupart

plupart de ces lacs sont très-poissonneux, et facilitent les communications; plusieurs autres fournissent du sel.

Six mers baignent les côtes de l'empire de Russie; elles ouvrent des débouchés au commerce dans les contrées les plus opposées, et facilitent les relations des peuples les plus éloignés. Il est vrai qu'une grande partie de ces côtes est inaccessible à la navigation, et que quelques autres présentent des obstacles occasionnés par le climat: malgré tous ces inconvéniens, l'empire de Russie possède des avantages dans son commerce et ses relations maritimes, que peu d'états dans l'univers pourraient balancer.

La plus grande partie des côtes de la Russie s'étend au nord; *l'Océan septentrional* les borne de l'orient à l'occident. Cette mer immense offre peu de ressources au commerce: elle est presqu'entièrement couverte de glaces; et même, près des côtes, des glaçons énormes nuisent à la navigation. Elle forme différens golfes; le plus remarquable est celui

d'Archangel, que l'on nomme ordinairement la mer blanche. Le reste de cet océan, depuis la Nouvelle-Zemle jusqu'au cap des Tchouktchi, est connu plus particulièrement sous le nom de mer glaciale. Cette dernière n'est fréquentée qu'à raison de la pêche, et nullement à cause du commerce: la mer blanche n'a que trois ports où l'on se livre à la navigation; celui d'Archangel est le plus important.

L'*Océan oriental* borne le gouvernement d'Irkoutsk, depuis le cap des Tchouktchi jusqu'à la rivière d'Aimakan. La partie à l'est du Kamtchatka, entre la Sibérie et l'Amérique, s'appelle proprement l'océan oriental ou la mer pacifique: le vaste bassin à l'ouest du Kamtchatka, entre la Sibérie, la Mongolie chinoise et les isles Kouriles, est connu sous le nom de mer d'Okhotsk. Cet océan forme plusieurs grands golfes: il embrasse la presqu'isle du Kamtchatka, les petites isles de Béring et de Cuivre, et cette chaîne d'isles que l'on comprend sous la dénomination générale des isles Kouriles et Aléoutes.

La *mer Caspienne* (que plusieurs géographes appellent un lac, parce qu'elle ne paraît communiquer avec aucun océan) sert de limite aux gouvernemens d'Oufa et du Caucase. Son étendue est de plus de 6,000 milles quarrés; elle sert aux relations de la Russie avec plusieurs provinces de la Perse.

La *mer d'Azof*, qui s'unit à la mer noire par le Bosphore ou le détroit d'Iénikalé, est entièrement enclavée par la Russie. Elle baigne les côtes des gouvernemens de la Tauride, du Caucase, de Cathérinoslaf et du pays des Kosaques du Don. Sa longueur est à peu près de 200 verstes, et sa largeur de 160. La mer noire enveloppe la Tauride et une partie du gouvernement de Voznésensk. Sa longueur est estimée à 1000 verstes, sa plus grande largeur à 500.

La *mer Baltique* sert de bornes aux gouvernemens de Riga, de Rével, de Vibourg, de St. Pétersbourg et de la Courlande: elle forme deux grands golfes; l'un est celui de Riga, l'autre de Finlande. Cette mer est la

plus fréquentée de toutes celles qui enveloppent la Russie, parce qu'elle offre le chemin le plus court pour la communication de cet empire avec le reste de l'Europe. Les principales isles de cette mer, appartenantes à la Russie, sont Dago, Oesel, Cronstadt, etc.

La Russie réunit à une situation si avantageuse, une abondance inépuisable et assurée de productions de toute espèce. Un examen détaillé de ses richesses naturelles excéderait les bornes que nous nous sommes prescrites; et, en l'abrégeant, il n'offrirait qu'une nomenclature fastidieuse. Il suffit de faire ici une observation générale. L'empire de Russie produit toutes les choses de première nécessité, et plusieurs s'y trouvent en telle abondance, que, non-seulement à raison de sa population et de son industrie, la Russie peut être indépendante des autres nations, mais qu'elle a encore la certitude que la plupart des peuples commerçans sont forcés d'avoir recours à elle. Nous examinerons plus particulièrement, dans la suite de cet

ouvrage, la culture, et le degré d'utilité et de perfection que les productions naturelles ont acquis par l'industrie des habitans : ces différens objets sont une des parties les plus intéressantes de la tâche que nous nous sommes imposée. Il nous reste à faire connaître maintenant la *division civile* de l'empire.

Tous les états réunis qui composent à cette époque (1796) l'empire de Russie, sont divisés en 50 gouvernemens, qui ont tous la même organisation 5. Comme dans cette division on a eu plus d'égard au nombre des habitans qu'à l'étendue du sol, ce dernier article varie infiniment. Chaque gouvernement est divisé en plusieurs cercles ou districts : quelques-uns des plus grands gouvernemens sont partagés en provinces, dont chacune comprend plusieurs cercles 6. On trouve dans chaque cercle une ville de district, où les membres de l'administration résident : le Gouverneur-général fait sa résidence dans la capitale du gouvernement,

ainsi que les tribunaux supérieurs; elle porte ordinairement le nom du gouvernement 7.

Outre ces cinquante provinces, l'empire de Russie renferme encore deux pays, qui ont une constitution civile militaire: l'un est habité par les Kosaques du Don, l'autre par ceux de la mer noire. Les deux états de la Géorgie, le Kardouel et le Kakhet, différentes peuplades du Caucase, et les Kirguises, sont protégés par la Russie et en dépendent.

PREMIERE PARTIE.

De l'état physique, civil et moral des habitans.

LIVRE PREMIER.

Classification généalogique de tous les peuples de l'empire de Russie, avec un précis historique de leur origine, de leur population et de leurs habitations actuelles.

INTRODUCTION.

On comprend aujourd'hui sous le nom d'empire de Russie, non-seulement la Russie propre et la nation russe, mais encore toutes les contrées et les nations qui ont été réunies, par la suite des tems, à l'état principal, et que l'uniformité de l'organisation politique y a entièrement incorporées. Si l'on n'examine que l'étendue, la Russie propre est infiniment moins vaste que l'empire de Russie; mais sa population surpasse celle des

contrées qui lui sont soumises, quoique ces peuples soient très-nombreux et d'une origine très-différente.

Quelque considérable que soit la nation dominante, elle ne forme cependant qu'une partie de la population de cet empire. Aucun autre état sur la terre ne présente un pareil mélange et une si grande diversité d'habitans. Russes et Tatars, Allemands et Mongols, Finnois et Toungouses, vivent ici à des distances immenses et sous des climats différens, sont membres d'un même état et unis par la même constitution. Leur extérieur, leur langue, leur religion, leurs moeurs et leurs usages, tout diffère et contraste souvent de la manière la plus frappante. Il existe, il est vrai, quelques autres pays en Europe où plusieurs peuples vivent réunis sous le même gouvernement, ou dans lesquels on remarque encore des traces visibles d'une origine différente, d'une transplantation plus récente: mais, dans ces contrées-là, la nation dominante fait presqu'entièrement disparaître le peuple vaincu, et, dans le cours de plusieurs siècles, le caractère distinctif s'est peu à peu effacé.

La Russie au contraire est habitée par une foule de nations différentes: chaque peuple

a sa langue particulière, quelquefois à la vérité mélangée et corrompue; cependant on peut toujours reconnaître le type de l'origine primitive: chacun d'eux a conservé sa religion et ses moeurs, quoique des mesures politiques, et des relations plus multipliées et plus étendues, ayent insensiblement introduit une plus grande uniformité. Enfin la plupart des peuples portent à l'extérieur, et sur les traits de la physionomie, l'empreinte distinctive de leur origine, que ni le tems, ni le commerce avec d'autres nations, n'ont pu entièrement effacer.

Si cette diversité singulière d'habitans donne un plus grand intérêt aux recherches sur la Russie, elle en augmente aussi la difficulté. Sans doute il est instructif et intéressant d'observer l'existence physique et morale de l'homme dans tous les degrés de la civilisation, sous tous les rapports de la société, dans tous les états de la vie humaine; mais ce résultat satisfaisant doit être précédé d'un travail aride et pénible: il faut développer l'origine des races primitives, dissiper les ténèbres des tems les plus reculés, suivre leur formation lente et graduelle

jusqu'à l'état de leur civilisation. Jusqu'à présent les efforts réunis d'un grand nombre d'auteurs nationaux et étrangers n'ont pu répandre qu'une faible lueur sur l'origine de la plupart des peuples de l'empire russe: les recherches de plusieurs d'entre eux se perdent en traditions vagues, qui laissent peu d'espoir de découvrir la vérité. Sans prétendre vaincre ces difficultés, qui ont exercé sans beaucoup de fruit la sagacité des historiens, et dont le développement excéderait les bornes de cet ouvrage, les résultats particuliers des auteurs les plus célèbres nous serviront de guides pour sortir du labyrinthe des traditions confuses du moyen âge.

Nous rechercherons l'origine des différens peuples qui habitent la Russie jusqu'à leur première apparition dans l'histoire: nous pourrons alors exposer un système généalogique de leur origine. Au défaut de monumens historiques, l'analogie des langues pourra nous guider. C'est ainsi que nous espérons donner, autant qu'il sera possible, un précis exact de toutes les nations qui habitent l'empire de Russie: nous ferons

connaître leur origine certaine ou vraisemblable, les principaux événemens de leur histoire, leur population, et leurs domiciles actuels.

Outre les Slaves, dont descend la nation dominante, il existe dans l'empire de Russie trois races principales: l'identité de leur origine est prouvée par l'histoire, et plusieurs peuples en sont sortis. Ces trois races sont celles des Finnois, des Mongols et des Tatars. On peut encore y joindre les Toungouses, qui, à la vérité, ne sont la souche d'aucun autre peuple, mais cependant les seuls de leur race en Russie. La sixième classe est formée par ces nations dont la langue et l'histoire sont trop inconnues, pour qu'on puisse leur assigner une place parmi les autres peuples. Enfin la dernière comprend les colonies des peuples d'Europe et d'Asie, qui se sont établies librement, ou qui ont été transférées dans l'empire: leur nombre est peu considérable.

CHAPITRE I.

Peuples de la race Slavonne.

La race des *Slaves* est une des plus remarquables et des plus répandues sur la terre. A l'exception des Arabes, qui dominaient autrefois depuis Malacca jusqu'à Lisbonne, il n'y a aucun peuple dans l'univers, qui ait étendu aussi loin sa puissance, sa langue et ses colonies. Depuis le rivage de la mer adriatique jusqu'à la mer glaciale, et depuis les côtes de la Baltique jusqu'en Amérique et auprès du Japon, partout on trouve des peuples Slaves, tantôt vainqueurs, tantôt subjugués. L'origine de cette nation puissante se perd dans la nuit des temps: les Grecs et les Romains la comprirent apparemment sous la dénomination vague de Scythes et de Sarmates [1]. Il est vraisemblable que la Pologne, la Prusse, la Lithuanie et la Russie méridionale, ont été les lieux les plus anciennement habités par les Slaves. De là ils se répandirent dans la Dace, la Germanie et les pays

au delà du Danube : ces contrées devinrent le berceau de ces essaims innombrables qui inondèrent ou asservirent la moitié de l'Europe et de l'Asie.

Ce fut à peu près au milieu du quatrième siècle que tous les peuples Slaves furent subjugués par Ermanaric, et confondus avec les Ostrogoths. Bientôt après, on voit les Slaves et leurs vainqueurs soumis aux Huns. Au bout d'un siècle, ces conquérans célèbres sont détruits ou repoussés de l'autre côté du Danube, tant par les Gépides que par les Bulgares et les Hongrais-fenniques. Les Slaves commencent à paraître en Dace; ils pénètrent entre les Hongrais et les Gépides, et s'emparent de la rive septentrionale du Danube. Ce peuple indépendant alors se joint aux barbares du nord qui menacent l'empire romain de sa destruction [2] : on les voit piller les provinces romaines et inonder le pays des Gépides presqu'entièrement exterminés par les Lombards et les Avares. Ces derniers s'arrogent une espèce de souveraineté sur les différentes peuplades Slaves, qu'ils forcent quelquefois à payer un tribut : enfin les Avares sont détruits à leur tour par les Bulgares qui

se répandent dans toute la Dace. Les Slaves opprimés abandonnent ce pays pour la plupart, et retournent du Danube au nord, vraisemblablement au milieu du septième siècle. Plusieurs peuplades s'arrêtent en Pologne, d'autres s'établissent en Russie: une partie demeure sur le Danube.

C'est ainsi que ces vastes pays furent peuplés par des colonies Slaves, qui, s'étendant toujours davantage et fondant partout des empires, occasionnèrent dans le nord de l'Europe les révolutions les plus remarquables. Toutes les branches de cette race qui ont formé, ou qui forment encore des états particuliers, se divisent en sept classes; savoir en Slaves Russes, Polonais, Bohémiens, Illyriens, Allemands, Hongrais et Turcs [3]. Trois branches sont maintenant réunies dans le vaste territoire de l'empire de Russie, les Russes, les Polonais, et les Serbes ou Serviens.

I. Les anciens habitans de la Russie étaient composés de deux peuples différens, les Slaves et les Finnois: les uns occupaient les environs du Volga et de la Duna; les autres, le Dnepre et les rives supérieures du Don.

La Lithuanie et la Pologne étaient le principal domicile des Slaves; une seule branche s'étendait sur le Dnepre. Les Slaves du Danube, ayant été repoussés par les Bulgares, revinrent au nord et se dispersèrent au delà du Dnepre, sur lequel ils bâtirent Kief. Une colonie de Slaves s'avança jusqu'au Volkhof et fonda Novogorod. Un siècle s'écoule, sans que leur histoire soit connue; ils reparaissent enfin entourés de peuples Finnois: c'est alors que l'empire Russe est fondé par des Normands ou des Scandinaves.

Peu de tems après l'établissement de ces deux branches Slaves sur les rives du Volkhof et du Dnepre, deux peuples se préparent à les accabler; les Kozars établis près de la mer noire, et les Varaigues ou Normands près de la mer baltique: les uns attaquent les Slaves de Kief, les autres ceux de Novogorod. Malgré l'obscurité de ces temps, il est sûr que les deux branches Slaves soutinrent leur indépendance jusqu'au neuvième siècle: alors les Varaigues s'emparèrent des pays qui forment aujourd'hui les gouvernemens de St. Pétersbourg, de Réval et

d'Archangel. Ces pays étaient possédés par les *Russes* [5], peuple d'origine gothique ainsi que les Varaigues : ils furent soumis à un tribut, et les Slaves, les Krivitches, les Tchoudes, les Vesses et les Méraines [6], subirent le même sort. Les Russes se retirent en Finlande et en Carélie; mais les Slaves, unis aux peuples dont nous venons de parler, chassent les Varaigues, se rassemblent sur les bords du lac Ilmen (près de Novogorod), et établissent une république démocratique et fédérative.

Les vices de la constitution de cet état occasionnent bientôt des divisions intestines : les cinq peuples alliés, pour rétablir la tranquillité, et pour se garantir contre les attaques des nations voisines, se décident à se soumettre aux Russes. Rourik, chef de ce peuple, et ses frères Sinaf et Trouvor, acceptent cette proposition. Rourik rassemble tout son peuple : l'an 862, il arrive à l'embouchure du Volkhof et prend le gouvernement de ce nouvel empire, qui, dès le commencement, était habité par six peuples différens, et qui s'étendait sur les pays connus actuellement sous le nom des gouvernemens de

de Rével, de Riga, de Polotsk, de Pskof, de Vybourg, de St. Pétersbourg, de Novogorod, de Smolensk, d'Olonets, d'Arkhangel, de Vladimir, d'Iaroslaf, de Kostroma et de Vologda.

A peine les Varaigues furent-ils la nation dominante, qu'ils cherchèrent à écarter leurs sujets de toutes les places honorables: au moins l'histoire du temps de Rourik ne fait partout mention que de noms Varaigues. Cependant les Slaves, mêlés avec les Russes, ne forment bientôt qu'une seule nation; et, quoiqu'elle porte le nom de ces derniers, elle adopte pourtant la langue et les usages des Slaves, parce qu'ils étaient les plus nombreux et les plus civilisés.

Rourik, le fondateur de l'empire russe, choisit d'abord la ville de Staraïa-Ladoga pour le lieu de sa résidence, et prit le nom de Grand-Duc, pour se distinguer par ce titre des princes qui lui étaient assujettis. Une sorte de prérogative héréditaire donna le droit au Grand-Duc d'investir ses fils et ses frères cadets de souverainetés particulières. Rourik, comme l'aîné, en usa à l'égard de ses deux frères: Sinaf obtint Bélo-Ozero

pour sa résidence, et Trouvor Izborsk; ces deux villes devinrent les capitales des pays qui leur étaient soumis. Bientôt après ils moururent l'un et l'autre, sans laisser de postérité. Rourik réunit de nouveau leurs états aux siens, et, la quatrième année de son règne, il transféra sa résidence du Vieux-Ladoga à Novogorod qui, depuis cette époque, devint le principal séjour du souverain de la Russie.

A peine Rourik régnait-il seul sur les états de Novogorod, que les Slaves qui habitaient les rives du Dnepre, opprimés par les Kozares, s'adressèrent à lui et lui demandèrent un prince de son sang pour les gouverner. Rourik leur envoya un fils que sa femme avait eu en premières noces, nommé Oskold: il vainquit les Kozares, et Kief devint la capitale de la seconde Russie, sous la dépendance de celle de Novogorod.

L'histoire de la monarchie russe est trop féconde en grands événemens, et se trouve trop liée à celle des peuples voisins, pour être l'objet de ce précis historique: ainsi nous ne rapporterons que les traits les plus remarquables de l'histoire de la nation prin-

cipale, afin de faire connaître, d'un seul coup d'oeil, la formation lente et graduelle d'un état si puissant et si étendu.

Le premier successeur de Rourik fut Oleg, qui gouverna comme tuteur de son neveu Igor. Il réunit Kief à ses états, parce que cette ville ne voulait plus reconnaître la souveraineté du Grand-Duc de Novogorod: il en fit le lieu de sa résidence et la capitale de ses états. Sous son règne et celui de ses successeurs, la puissance de la Russie augmente rapidement. De nombreuses armées russes paraissent devant les portes de Constantinople; plusieurs peuples sont forcés à payer un tribut: les Russes établissent un commerce réglé sur les côtes de la mer noire; ils fondent de nouvelles villes, embellissent les anciennes, et se donnent des lois. En 1015, à la mort de Vladimir le grand qui avait embrassé la religion chrétienne et l'avait introduite dans ses états, cet essor rapide est arrêté par le partage des états de ce prince entre ses douze fils.

Cette politique pernicieuse, ayant été suivie par ses successeurs 7, occasionna dans la suite des guerres et des troubles. Les

Russes s'arment contre les Russes, les frères contre les frères; chaque partie cherche à augmenter ses forces, en appelant des étrangers à son secours; ils accroissent encore les troubles. Au milieu de ces divisions intestines, un troisième état s'élève: la Russie-blanche ou Vladimir.

Il y eut alors en Russie trois grands-duchés indépendants, et plusieurs principautés séparées et feudataires. Vladimir était le plus puissant de ces états, et ses grands-ducs, pendant tout le temps de l'oppression des Tatars, furent considérés comme les véritables souverains de la Russie. Souzdal fut d'abord le lieu de leur résidence, ensuite Vladimir, et enfin la ville de Moscou, qui avait été fondée en 1147 par Georges I. Novogorod avait adopté une espèce de gouvernement monarchico-républicain, et tâchait, ainsi que Kief et Vladimir, de conserver une supériorité incertaine et souvent contestée sur les autres principautés plus petites, dont le nombre s'accroissait toujours. Oubliant qu'ils avaient tous tiré leur origine de la maison de Rourik, ces princes vivaient dans une discorde perpétuelle, et

leurs états étaient en proie à toutes les fureurs de la guerre civile.

Tel fut l'état de cette nation pendant plus de deux siècles. On sent qu'une situation si triste devait faciliter aux ennemis les moins redoutables les moyens de la subjuguer: on ne s'étonnera donc pas de la voir plier devant des peuples guerriers qui avaient fait trembler l'Asie par l'étendue et la rapidité de leurs conquêtes. Les Mongols et les Tatars avaient soumis la plus grande partie de l'Asie sous Tchinguis-Khan, au commencement du treizième siècle: conduits par son petit-fils Baty, ils fondirent en 1237 sur la Russie méridionale, et, après des invasions réitérées, ils y établirent leur domination. Kief tombe d'abord entre leurs mains en 1240; le Grand-Duc de Vladimir rend hommage au Khan de Kaptchak, et les princes qui lui étaient soumis, suivent volontairement son exemple. Alors les Tatars épargnent leurs vassaux, pour en tirer plus d'avantages dans la suite: ils font un dénombrement du peuple dans les différentes principautés, lui imposent un tribut considérable, et maintiennent les Russes sous leur joug pendant deux siècles.

C'est pendant cette époque que le Grand-Duc de Novogorod, Alexandre, surnommé Nefski, se distingue par les victoires qu'il remporte sur les Suédois près de la Néva en 1250, et sur les chevaliers Porte-glaives en Livonie. D'un autre côté Gédimin, Grand-Duc de Lithuanie, enlève en 1320 Kief et la plus grande partie de la Russie méridionale aux Tatars; il s'était déjà emparé précédemment de Smolensk, de Polotsk, de Tour, et de Vitebsk. Le grand-duché de Vladimir, dont la capitale avait été transférée à Moscou en 1328, se soutenait encore, malgré la grande puissance des Tatars. La république de Novogorod était à l'abri de leur oppression, à cause de son éloignement: elle s'enrichissait par son commerce au milieu des calamités publiques, et parvint à étendre ses conquêtes sur plusieurs contrées septentrionales.

La division de la Russie, et l'union des Tatars et des Mongols, avaient été les causes de l'asservissement de cet empire: tout change; les Russes sont délivrés, et leurs vainqueurs portent eux-mêmes le joug dont ils les avaient si long-tems accablés. L'oppression et le

désespoir éclairèrent enfin les princes Russes sur leurs véritables intérêts; des divisions intestines et des combats sanglants affaiblissaient les hordes Tatares, dont plusieurs s'étaient rendues indépendantes.

Tel était l'état des choses, quand Ivan I monta sur le trône de Moscou, en 1464. Ce grand-duché, quoique sous un joug étranger, avait rassemblé des forces pour résister à l'oppression. Les principautés de Souzdal et de Nijne-Novogorod lui étaient déjà réunies; les princes de Pskof et de Tver reconnaissaient sa supériorité, et la république de Novogorod ne refusait pas au moins d'avouer sa dépendance. Ces différents appuis et le caractère personnel d'Ivan décidèrent de son sort, et il eut la gloire d'être le restaurateur de la liberté de son peuple et le fondateur de la nouvelle monarchie russe.

Ivan avait régné quatorze ans, lorsqu'il refusa d'être soumis aux Tatars. Il soutient cette démarche hardie par des victoires; il fait la conquête du royaume de Kazan, et ses anciens maîtres deviennent ses vassaux et ses tributaires. La république de Novogorod,

qui cherchait à maintenir son indépendance sous la protection de la Lithuanie, succombe sous le poids de ses armes en 1477: les principautés de Pskof et Tver éprouvent le même sort. La Lithuanie perd une partie de son territoire; les Princes de Sévérie se soumettent volontairement: le seul ordre Teutonique en Livonie résistait encore à la puissance d'Ivan.

Son successeur perdit le royaume de Kazan, mais Smolensk fut réuni à ses états. Ivan II brisa enfin entièrement le joug des Tatars; la conquête du royaume de Kazan dura sept ans, la capitale fut prise en 1552: deux ans après Astrakhan devient une province de la Russie. Ivan pénétra ensuite dans le Caucase et soumit la Kabardie. Cependant il échoua en Livonie: après vingt années d'une guerre qui donna lieu à beaucoup de cruautés, il fut forcé de renoncer à cette conquête. Les Turcs s'étant joints aux Tatars de la Crimée, firent une invasion en Russie, et pillèrent la capitale; mais cet événement malheureux fut bien balancé par le commerce maritime qui s'établit à Arkhangel, et par la conquête de la Sibérie

qui avait été entreprise par Ivan, et qui fut terminée, sous ses successeurs, d'une manière lente mais certaine.

Cette conquête que l'on devait à un brigand heureux et hardi, étendit prodigieusement la puissance de la Russie, qui vit sous sa domination une foule de nations inconnues et un pays immense, riche en productions naturelles. Féodor, successeur d'Ivan, ayant renoncé à ses prétentions sur l'Estonie, la Suède lui garantit la possession de l'Ingrie et de la Carélie.

La race de Rourik étant éteinte par la mort de Féodor, la Russie fut livrée aux divisions les plus affreuses jusqu'à l'élection d'un Tsar de la maison de Romanof. On est instruit des guerres qui agitèrent la Russie, lorsque les faux Démétrius parurent, et de la part que la Suède et la Pologne prirent à ces troubles. Michel Romanof ne put acheter la tranquillité qu'en faisant les plus grands sacrifices. Il céda à la Suède l'Ingrie et la Carélie, à la Pologne Smolensk, la Sévérie et Tchernigof.

Ce fut le dernier échec qu'essuya la Russie; depuis cette époque jusqu'à nos jours

non seulement elle a repris la plus grande partie de ses anciennes possessions, mais elle a encore augmenté sa domination par des traités et des conquêtes, au point que son étendue ne trouve aucun exemple dans les annales de l'histoire.

Alexis succède à Michel, s'empare de tous les pays cédés par son père à la Pologne, et, en 1655, il réunit à ses états Kief et la partie de l'Ukraine qui s'étend sur la rive orientale du Dnepre. Son fils est l'immortel Pierre le grand, le génie créateur de la Russie: après vingt années de guerre contre la Suède, il fait la conquête des provinces situées sur la mer baltique, qui avaient été, pendant tant de siècles, l'objet des guerres sanglantes qui avaient désolé le nord. La conquête de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, d'une partie de Kexholm et de la Carélie, met la Russie au rang des puissances les plus redoutables de l'Europe, et lui procure en même temps les plus grands avantages pour le commerce. Pierre I cède volontairement à la Perse, le Daguestan, le Chirvan, le Gilan, le Misandran et l'Astrabat, treize ans après s'en être emparé.

Catherine II augmente la puissance de son empire; autant par ses sages lois que par ses victoires. Par la paix de Koutchouk-Kainardgi, en 1774, la Porte lui cède la possession de la ville d'Azof et de son territoire, la libre navigation sur la mer noire, les forteresses de Kinbourn, de Kertch et d'Iénikalé. En 1783, par un nouveau traité, la Crimée devient un gouvernement russe, et reprend son ancien nom de Chersonnèse Taurique. En vertu de cette convention, la Russie étend ses frontières au midi en s'emparant du Kouban, et les monts Caucases deviennent les bornes de cet empire. C'est en vain que la Porte veut tâcher d'affaiblir la Russie: elle succombe, et se voit forcée en 1792 à céder un territoire très-considérable, sur les côtes de la mer noire, entre le Boug et le Dnestre.

D'un autre côté, par une étrange vicissitude de la fortune, la Pologne est dissoute, et sa division répare les maux que cet état puissant avait autrefois fait essuyer à la Russie. Le célèbre partage de 1773 dévoile la faiblesse et la nullité politique de cette république; Catherine a pour sa part les

quatre Voïvodies de Lithuanie, Smolensk, Vitebsk, Mscislaf et la Livonie polonaise, ainsi qu'une partie des Voïvodies de Polotsk et de Minsk. La république épuisée, mais favorisée par les circonstances, tente de se soustraire à l'influence de la Russie et de rendre à la nation son indépendance; mais ses projets sont mal concertés: elle retombe dans une guerre malheureuse qui se termine en 1793 par la perte des plus belles et des plus fertiles provinces de la Lithuanie et de la Petite-Pologne. Enfin les derniers efforts de la nation polonaise guidée par le désespoir, opèrent son entière dissolution : la capitale du royaume tombe entre les mains des Russes ; la Pologne est anéantie, et en 1796 ses débris sont incorporés aux états qui l'avoisinent. La ruine de la Pologne occasionne l'acquisition de la Courlande et de la Sémigale, y compris le cercle de Pilten. Ces états feudataires de la république se soumettent sans réserve à l'Impératrice de Russie, par un acte libre des états du pays [8].

Pendant que Catherine II étend la puissance de son empire par des conquêtes et des traités, elle cherche à atteindre le même

but par des lois sages, et en facilitant les progrès des lumières. Le Tsar de Kardouel et de Kakhet, le plus puissant prince des monts Caucases, est déterminé par sa situation à se mettre sous la protection de la Russie. Catherine attire dans ses états les étrangers de tous les pays, et fonde de nombreuses colonies: elle soumet à ses lois une foule de peuples qui habitent l'intérieur de la Sibérie, et n'avaient été jusqu'alors que tributaires. Elle ordonne des voyages pour faire de nouvelles découvertes: la domination de l'empire de Russie s'étend sur l'océan oriental et sur les côtes occidentales de l'Amérique. Le dix-huitième siècle a vu cet état immense sortir des mains de son créateur: il voit sa grandeur avec étonnement, et la postérité attend avec inquiétude de l'usage qu'il fera de ses forces.

Jusqu'ici nous n'avons suivi que le fil principal de l'histoire de l'empire de Russie, sans nous occuper des états particuliers qui le composaient lorsqu'il fut divisé. Aucune de ces divisions n'a eu, pour la nation et la constitution politique de cet empire, des effets aussi sensibles que celle du

grand-duché de Kief. Dès leur origine, les Slaves de Kief formaient une colonie séparée de ceux de Novogorod : leur état politique et la différence de leur sort les ont toujours divisés, et lorsqu'après une séparation de trois siècles ils ont été réunis, leur langue, leurs moeurs, leur constitution en formaient un peuple très-différent. Cette diversité existe encore maintenant, et les deux peuples ne portent pas le même nom. Les descendans de ceux de Novogorod composent la nation dominante 9, et occupent principalement les gouvernemens de la Grande-Russie, quoiqu'ils soient aussi répandus dans les pays conquis. Les habitans de la Petite-Russie sont établis dans l'Ukraine, ou les gouvernemens actuels de Kief, de Tchernigof, de Novogorod-Séverski, de Koursk, Orel, Tambof, etc. On les nomme aussi *Kosaques*, quoique dans les derniers temps ceux-ci ne formassent qu'une classe de citoyens dans l'état, et qu'à présent leur constitution soit presqu'entièrement altérée. Comme il existe encore plusieurs branches de Kosaques, outre ceux de la Petite-Russie, et que ces peuplades, quoique Russes d'origine,

se distinguent cependant autant par leur mélange avec d'autres nations que par leur constitution particulière, il est nécessaire de parler de leur origine et de leur histoire.

Autrefois on comprenoit généralement sous le nom de Kosaques, les peuplades russes qui s'étaient établies dans les contrées voisines de la Russie méridionale et qui y formaient des colonies militaires. Le nom de Kosaques est tatare, et signifie un homme armé. Sans doute il fut transmis des Tatars aux Russes, lorsque ceux-ci vinrent habiter les lieux que les premiers avaient possédés avant leur destruction, et lorsqu'ils embrassèrent le même genre de vie [10].

Les Kosaques se divisent, suivant leur origine et leur état actuel, en deux branches principales: l'une est établie dans la Petite-Russie, l'autre sur les rives du Don. Des premiers sortent les régimens nommés Slobodes dans le gouvernement de Kharkof, et les Zaporogues; des seconds les Kosaques du Volga, de Grébenski, d'Orenbourg, de l'Oural, de la Sibérie, et quelques autres.

Kief était la capitale de la Russie, depuis qu'Oleg y avait transféré sa résidence: elle

continua de l'être jusqu'à l'année 1157, que le Grand-Duc André Iourévitch Bogoloubskoi établit la sienne à Vladimir. Depuis cette époque Kief eut toujours ses souverains particuliers. En 1240 les Tatars s'emparèrent de ce pays et le dévastèrent. Pendant quatre-vingts ans qu'ils maintinrent leur autorité, Kief conserva toujours ses princes, mais ils étaient feudataires des Tatars et partageaient les droits de souveraineté avec les gouverneurs de cette nation. Dans cette situation, Kief paraissait conserver encore sa propre constitution : en 1320 Gédimin, Prince de Lithuanie, s'en empara ; il vainquit le dernier Grand-Duc Stanislas, mit un gouverneur à sa place, et exerça sur ce malheureux pays tous les droits d'un conquérant.

Il est vraisemblable que l'on doit placer à cette époque l'origine des *Kosaques de la Petite-Russie;* la crainte que faisait concevoir un gouvernement étranger qui s'annonçait sous des auspices si fâcheux, fit naître, suivant toute apparence, cette république militaire. Une foule de fuyards abandonnèrent leur patrie, se réunirent près de l'embouchure du Dnepre, et commencèrent bientôt

bientôt à former un petit état. Les surprises et les incursions auxquelles ils étaient exposés par le voisinage des Polonais, des Lithuaniens et des Tatars, les forcèrent à se donner une constitution guerrière. Leur nombre s'accrut considérablement, lorsque Kief fut une seconde fois ravagé par les Tatars en 1415: et, quand cette grande principauté fut enfin réunie avec la Lithuanie à la Pologne, les habitans opprimés et traités encore avec plus de rigueur par les rois de Pologne qu'ils ne l'avaient été par les Tatars, s'enfuirent dans la nouvelle colonie qui avait pris le nom de Petite-Russie pour se distinguer du grand empire de Russie. Cette colonie s'étendit peu à peu jusqu'au Boug et au Dnester, et s'établit dans tout le pays qui est entre ces fleuves et le Dnepre. Les Kosaques construisirent des villes et des bourgs, qu'ils habitaient l'hiver avec leurs familles, tandis que l'été ceux qui étaient en état de porter les armes se dispersaient dans les steppes, et, comme les chevaliers de St. Jean de Jérusalem, étaient continuellement en guerre avec les Turcs et les Tatars [11]. Comme ils servaient de boulevart à la Pologne contre ses ennemis,

les Polonais, bien loin d'empêcher la naissance et d'arrêter les progrès de cette république, les favorisèrent. En 1540, le Roi Sigismond céda à perpétuité aux Kosaques, à cause de leurs services, les pays situés au dessus des cataractes du Dnepre. Étienne Bathory les mit sur un pied militaire, leur donna un Hetman ou grand-capitaine, et leur fit pareillement des concessions de terrain considérables [12]. Ses successeurs n'agirent pas avec la même sagesse; ils défendirent aux Kosaques leurs incursions contre les Turcs, sans penser qu'ils affaiblissaient les bases de cet état militaire: les Polonais s'introduisirent dans le pays, et s'emparèrent des emplois les plus distingués; le clergé grec fut forcé de renoncer au Patriarche de Constantinople et de reconnaître la suprématie du Pape. Différens autres genres d'oppression occasionnèrent une longue guerre; les succès furent balancés: enfin les Kosaques secouèrent le joug, et se soumirent aux Tsars de Russie. Cet événement arriva en 1654, sous l'Hetman Bogdan Khmelnitski; toutes les villes et les habitans de la rive orientale du Dnepre, ainsi que Kief, suivirent bientôt cet exemple.

C'est ainsi qu'après une séparation de 334 ans la Petite-Russie et l'ancien pays des Slaves-Russes furent réunis au corps principal de la monarchie russe : les événemens postérieurs à cette époque sont liés à l'histoire de l'empire de Russie. Le nom de Petite-Russie lui reste encore, à la vérité; mais la forme de cet état, son institution guerrière, la nation même, a éprouvé des changemens : dans la suite de cet ouvrage, nous parlerons plus en détail des usages qu'elle a encore conservés.

Pendant les guerres entre les Kosaques et la Pologne, des troupes nombreuses de ces premiers abandonnèrent les rives orientales du Dnepre et s'enfuirent sur la rive opposée dans les provinces méridionales de l'empire de Russie. Là ils conservèrent leur constitution militaire, et s'établirent dans des lieux fertiles, mais inhabités. Telle est l'origine des *Kosaques-Slobodes*. Ce pays avait autrefois appartenu au grand-duché de Kief: mais, depuis la première invasion des Tatars, il était resté inculte et dépeuplé. Ces nouveaux habitans, qui retournaient dans l'ancien héritage de leurs pères, furent bien accueillis par le Tsar Alexis Mischailovitch ; leur

nombre s'accrut bientôt par de nouvelles émigrations, et ils bâtirent des bourgs et des villes. Cette contrée est maintenant l'une des plus peuplées de la Russie : elle comprend le gouvernement de Kharkof et une partie de ceux de Koursk et de Voroneje.

Les *Zaporogues* tiennent le second rang parmi les Kosaques de la Petite-Russie : leur colonie est beaucoup plus ancienne que celle des Slobodes. Pour mieux préserver les Kosaques de l'Ukraine de l'invasion des Tatars, on avait réglé qu'une partie des jeunes gens en état de porter les armes, et qui n'étaient pas encore mariés, occuperait les frontières méridionales, dans l'endroit où le Dnepre se jette dans la mer noire. Ce pays devint bientôt un lieu de rassemblement pour la jeunesse guerrière, et fut regardé comme une école militaire. Le gouvernement polonais favorisa un établissement qui procurait à ce royaume l'avantage d'avoir une milice armée sur la frontière. Bientôt la grande liberté dont jouissaient les Kosaques les attacha tellement à ce pays qu'ils ne voulurent point le quitter, quoiqu'il fut très-exposé, et souvent inquiété. Accoutumés au célibat,

ils ne reçurent point de femmes parmi eux : leur nombre s'accrût peu à peu par l'arrivée des Kosaques, qui fuyaient l'oppression des Polonais, et vinrent les rejoindre. Dans la suite ils s'étendirent sur les rives du Boug, et s'y domicilièrent.

Ce fut à peu près au commencement du dix-septième siècle qu'ils se séparèrent entièrement des Kosaques de la Petite-Russie, dont ils avaient reconnu l'Hetman jusqu'alors. Ils formèrent un état militaire particulier, et s'élurent un chef qu'ils nommèrent Kochevoi-Ataman : ils appellaient Setcha leur principal domicile, qui consistait en un camp fortifié; et, quoiqu'ils changeassent souvent de place, ils restèrent toujours près des cataractes du Dnepre d'où ils prirent leur surnom [13].

La constitution de ce petit état militaire était très-extraordinaire : la guerre était le but de cette association, leur premier métier et leur occupation favorite; ils négligeaient l'agriculture et le soin des bestiaux, et ne regardèrent jamais la chasse et la pêche que comme un amusement. Le célibat était une des lois fondamentales : pour satisfaire

les désirs de la nature, ils enlevaient les femmes de leurs voisins, mais elles devaient toujours être éloignées de la Setcha. Afin que leur nombre ne diminuât pas, non-seulement ils prenaient des enfants par-tout où ils pouvaient en trouver, mais ils recevaient encore parmi eux les criminels et les vagabonds de toutes les nations; il y avait peu de langues européennes qui ne fussent parlées parmi eux.

Leur constitution était absolument démocratique. Chaque Kosaque jouissait des mêmes droits : l'Ataman était élu annuellement et rentrait dans l'état de Kosaque, quand il quittait la dignité dont il était revêtu ; tous les membres de cette république avaient les mêmes droits à l'exercice des emplois. Ils n'avaient point de lois écrites; l'usage leur en tenait lieu, et avait la même force : les criminels étaient jugés avec impartialité, et punis avec une sévérité peu commune : un Kosaque qui tuait un de ses camarades était enterré vif avec celui qu'il avait fait périr : un voleur devait être pendant trois jours au carcan, ensuite il était battu souvent jusqu'à la mort. La plus grande partie suivait la religion

grecque; cependant les opinions religieuses n'étaient point gênées. Leurs moeurs répondaient à leur genre de vie et à leur constitution civile : ils avaient toutes les vertus et tous les vices d'un peuple libre vivant de la guerre et du pillage. Ils étaient braves et barbares, hospitaliers et avides, actifs et sobres dans leurs expéditions, paresseux et débauchés chez eux. Le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes montait quelquefois à quarante mille [14].

Ces Kosaques ont souvent changé de domination, si toutefois l'on peut nommer ainsi l'état où était ce peuple indomptable relativement à la Pologne, aux Tatars, à la Porte, et enfin à la Russie. Pierre le Grand détruisit leur Setcha, quand ils prirent part au soulèvement de Mazeppa, Hetman des Kosaques de l'Ukraine : ils se réunirent depuis sous la protection du Kan de Crimée, et en 1737 ils furent admis au nombre des vassaux de la Russie. On attacha une chancellerie à leur direction, mais elle avait très-peu d'influence sur leur régime intérieur. Leur seule obligation envers l'empire était de paraître en campagne quand ils en étaient

requis : alors ils étaient traités et soldés comme les autres Kosaques. Dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs, qui fut terminée en 1774, ils se rendirent coupables de trahison en différentes occasions; ils décélèrent même le projet qu'ils avaient de se rendre indépendans. Lorsqu'on établit des colonies dans les pays reconquis sur les rives du Dnepre, (connus alors sous le nom de nouvelle Servie, et dans la suite sous celui de gouvernement de la nouvelle Russie), ils soutinrent que ces contrées étaient leur propriété, inquiétèrent les colons, et, soit par force, soit par adresse, ils asservirent près de cinquante mille habitans de la Petite-Russie. Cette révolte, leur vie célibataire, leurs pillages, l'entier abandon de l'agriculture dans une contrée fertile, et leur résistance continuelle à toutes les tentatives que l'on avait faites pour leur donner une meilleure constitution, décidèrent enfin l'Impératrice à anéantir ce petit état qui ressemblait à celui de Lacédémone. En 1775, un corps de troupes russes les enveloppa et les désarma: on leur présenta un manifeste qui leur laissait le choix, ou d'adopter un autre genre de vie,

ou de sortir de l'empire. Une partie resta, et se livra aux travaux de la campagne; l'autre se retira en foule chez les Turcs et les Tatars, ou erra sur les frontières de la Russie. Le pays qu'ils avaient habité fut circonscrit dans le gouvernement de la nouvelle Russie, et fait maintenant partie de celui de Catherinoslaf.

Les événemens que nous avons rapportés sont assez connus et décrits par plusieurs écrivains étrangers; mais il est un fait mémorable presqu'entièrement ignoré, c'est que les Kosaques Zaporogues existent encore aujourd'hui sous un autre nom, et qu'ils ont reçu dernièrement une nouvelle constitution et un pays qui leur a été assigné.

Par un ucase du 30 juin 1792, Catherine II céda aux Zaporogues, qui s'étaient distingués dans la dernière guerre contre les Turcs, la presqu'isle de Taman-Jaman, (qui dépend du gouvernement de la Tauride), et toutes les contrées qui sont entre le Kouban et la mer d'Azof jusqu'aux fleuves Iéia et Laba; l'étendue de ce territoire est de 1017 milles quarrés. On leur donna en même temps la constitution des Kosaques,

sous le nom de *Kosaques de la mer noire*, et ils eurent le droit de se choisir un Ataman. Ils dépendent du gouvernement de la Tauride, et vont sous les ordres du collège de la guerre. Leur nombre est d'à peu près vingt-mille de l'un et de l'autre sexe; ils peuvent lever un corps de quinze mille hommes bien disciplinés.

La seconde branche principale des *Kosaques* est celle *du Don* : ils ont été ainsi nommés, parce qu'ils habitent les rives de ce fleuve depuis qu'ils existent, et tirent vraisemblablement leur origine des Russes de Novogorod. Il est vraisemblable qu'ils n'ont pu s'établir sur le Don, qu'après que les Tatars eurent été chassés de ces contrées. Les habitations, et le genre de vie de cette nouvelle colonie, lui ont fait donner, suivant toute apparence, le nom tatare de Kosaques; et la même organisation militaire a fait ensuite appeller ainsi ceux de la Petite-Russie. Vraisemblablement les nouveaux colons russes trouvèrent encore dans ces contrées quelques Tatars auxquels ils s'unirent, et qui adoptèrent la religion grecque et la langue russe. Cette conjecture est appuyée sur le prompt accroissement de cette

république, et sur le mélange que l'on remarque autant dans la langue que dans les traits des Kosaques du Don.

Peu de temps après son origine, cette colonie forma un état considérable. Le succès de ses incursions, et l'avantage qu'elle en retira, attirèrent une foule de jeunes gens de toutes les provinces de l'empire ; et l'esclavage, qui s'introduisit alors en Russie, contribua beaucoup à augmenter le nombre des Kosaques du Don de ceux qui cherchaient à s'y soustraire. Les Tatars retournèrent en foule dans leur ancien domicile, et la politique décida les Kosaques à accorder les avantages dont ils jouissaient à leurs prisonniers de guerre, afin d'augmenter le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes.

En 1570, après la campagne des Turcs contre Astrakan, ils se sentirent assez puissans pour établir leur capitale à Tcherkosk, qui n'est qu'à 60 verstes de la forteresse d'Azof. Ils servirent alors véritablement de boulevart à la Russie : les souverains de cet empire firent pour eux ce que les rois de Pologne avaient fait, à peu près à la même époque, pour ceux de la Petite-Russie ; ils

favorisèrent leur accroissement, leur assignèrent sur la frontière des terres exemptes de toute imposition, et cherchèrent à les maintenir dans une sorte de dépendance qui pouvait être utile au gouvernement en temps de guerre. L'an 1579, on voit, pour la première fois, des Kosaques du Don dans les armées russes : un corps de trois mille hommes avait fait la campagne de Livonie, sous le Tsar Ivan Vassilievich, et avait été soldé. Depuis cette époque ils ont toujours été très-utiles à la Russie par leur bravoure; cependant leur amour pour l'indépendance et l'espoir du pillage, les ont quelquefois portés à se révolter. 15.

Les Kosaques du Don habitent maintenant les plaines qui avoisinent ce fleuve, entre les gouvernemens de Saratof, du Caucase, de Voroneje et de Catherinoslaf jusqu'à la mer d'Azof. Leur territoire est encore de 3600 milles quarrés : il était autrefois beaucoup plus étendu; mais en 1708, après leur soulèvement, une partie fut réunie aux provinces voisines. Ces Kosaques ayant conservé l'organisation qui leur est propre, leur constitution militaire diffère entièrement de celle

des autres gouvernemens. On porte leur nombre à 200,000, y compris un corps de 25,000 hommes de cavalerie légère toujours prêt à marcher.

Les divisions intestines et le goût des Kosaques du Don pour les incursions ont occasionné de fréquentes émigrations, qui ont donné naissance à plusieurs branches de Kosaques. Nous ne parlerons que des plus remarquables. Les premières émigrations se firent vers le Volga, où les Kosaques avaient coutume de s'arrêter en été : à l'approche de l'hiver, ils se retiraient dans leurs habitations sur les rives du Don. Une partie resta dans la suite sur le Volga, et peupla différentes villes, telles que Saratof, Dmitrief, Tsaritsin, Tchernoi-Iar, etc. et ils prirent dans la suite une constitution civile. En 1734, les *Kosaques du Volga* furent déclarés indépendans de ceux du Don, jouirent des mêmes privilèges et élurent leur Ataman particulier. Leur organisation militaire s'est peu à peu effacée; deux colonies seulement sont sur le pied de Kosaques et rendent des services militaires; ce sont celles de Doubofka et d'Astrakhan. La première est établie dans

la petite ville de Douboſka, sur la rive droite du Volga: le pays qui leur a été assigné est entre Dmitriefsk et Tsaritsin; il a 100 verstes de longueur, sur soixante de largeur : ils sont au nombre de 3,000. En 1776, ils furent obligés de fournir un régiment de Kosaques, qui fut cantonné entre Mosdok et Azof. Les Kosaques d'Astrakhan habitent, partie dans cette ville, partie dans les villages des environs; ils sont à peu près aussi nombreux que les précédens.

Les *Kosaques Grébenski* sont une autre colonie de ceux du Don : ils s'en séparèrent presqu'en même temps que ceux du Volga, et s'établirent sur les rives du Térek ; ce qui leur a fait aussi donner le nom de Kosaques du Térek. Dans une campagne du Tsar Ivan I contre les Tatars du Caucase, un corps de ces Kosaques formait l'avant-garde de son armée : ils escaladèrent une montagne que l'on comparait à un peigne (en russe, Grében) à cause de l'aspérité de sa cime; ce fut par cette raison qu'on leur donna le nom de Grébenski, qu'ils portent encore à présent de préférence à l'autre. Ils habitent les rives du Térek; leur

régiment de 1200 hommes est employé sur les frontières contre les Tatars du Caucase. Les Kosaques Sémeinis sont établis près des Grébenski : leur origine étant la même, il est inutile de s'en occuper davantage.

Les *Kosaques d'Orenbourg* se séparèrent plus tard que ceux du Volga de leur souche commune. Ils s'établirent d'abord sur les rives du fleuve Samara; mais, lorsque la ligne d'Orenbourg qui avait été dressée depuis l'année 1730 jusqu'en 1740, fut achevée, on les y transféra en grande partie. Ils occupent maintenant les rives de la Samara, de l'Oui et de l'Oural, depuis Verkhouralsk jusqu'à Iletsk et les petites forteresses que l'on a élevées contre les Kirgaises et les Bachkirs. Dans tous ces forts, excepté Orenbourg, ils composent la plus grande partie des habitans, et ils peuvent mettre aisément 20,000 hommes sur pied, quoiqu'il n'y en ait que 8 ou 10,000 inscrits pour le service militaire.

Les *Kosaques de l'Oural* (autrefois de Iaik) sont une des plus nombreuses et des plus puissantes colonies de ceux du Don. Au commencement du quinzième siècle,

attirée par l'ardeur du pillage, une troupe peu considérable s'établit d'abord sur les côtes de la mer Caspienne, ensuite à l'embouchure de l'Oural : augmentée par les déserteurs tatars et les prisonniers de guerre, cette colonie s'étendit bientôt sur les bords du fleuve; et, quand elle se soumit volontairement au Tsar Michel Féodorovitch, elle formait déjà un peuple nombreux, qui s'accrut dans la suite par les émigrations des Kosaques du Don.

Au commencement du siècle précédent, le gouvernement russe donna aux Kosaques de l'Oural des réglemens et la permission de se fixer dans les lieux qu'ils habitent actuellement. Ils eurent la même organisation que les Kosaques du Don, obtinrent le droit de pêche dans l'Oural, la liberté de prendre du sel dans les lacs voisins sans payer aucunes rétributions, la permission de préparer l'eau de vie et quelques autres privilèges. Enorgueillis de ces avantages, ils s'opposèrent à une réforme de troupes irrégulières, qui avait été ordonnée par l'Impératrice en 1772; mais ils furent bientôt réduits à l'obéissance. L'année suivante, une

partie

partie entra dans la rébellion de l'odieux Pougatchef. La tranquillité ayant été rétablie, le gouvernement leur rendit, à la vérité, leurs possessions et leurs privilèges; mais, depuis cette époque, leur nom, celui de leur capitale et du fleuve qu'ils habitent, ont été changés pour anéantir le souvenir de cette révolte.

Afin de prévenir de semblables événemens, on a fait depuis quelques changemens à leur constitution. On évalue leur nombre à 30,000 hommes en état de porter les armes, parmi lesquels on trouve plusieurs Tatars et Kalmouks chrétiens. Ils sont établis sur la rive droite de l'Oural, depuis l'embouchure de l'Ilek, jusqu'à la mer Caspienne : les Kosaques de l'Oural possèdent, outre leur capitale Ouralsk, Gourief, ville considérable sur la mer Caspienne, et ils défendent les forts qui ont été élevés contre les Kirguises. Sur la rive gauche de l'Oural, du côté des Kirguises, ils n'occupent que la petite forteresse d'Iletsk sur l'Ilek, qui est habitée par une colonie indépendante et séparée du corps principal de la nation. Quoique le territoire des Kosaques de l'Oural

ait quatre-vingts milles géographiques d'étendue, il ne forme point une province séparée (comme les établissemens des Kosaques du Don et de la mer noire) mais il fait partie du gouvernement du Caucase.

La dernière branche des Kosaques du Don, et la plus remarquable, est celle des *Kosaques de Sibérie*, dont il nous reste à parler. Des troupes considérables de Kosaques du Don, entraînées par l'espoir du pillage et par leur inconstance naturelle, abandonnèrent, dans le seizième siècle, leurs demeures, s'avancèrent à l'orient, et exercèrent toutes sortes de ravages: non-seulement ils se rendirent redoutables par leurs incursions dans les nouvelles possessions des Russes sur le Volga, mais ils osèrent encore s'exposer sur la mer Caspienne, et inspirèrent la crainte aux nations voisines qui les regardèrent comme des corsaires audacieux. Ivan II occupait le trône de Russie, lorsque ces essaims dévastateurs portaient par-tout le trouble et l'effroi. A peine ce prince, par ses soins, était-il parvenu à rétablir l'ordre et la tranquillité dans ses provinces conquises, et avait-il établi un commerce avec les

peuples asiatiques de son voisinage, que les brigandages effrénés des Kosaques furent sur le point d'anéantir ses plus belles espérances. En 1577 il rassemble une armée et une flotte considérable pour faire rentrer dans le devoir ces hordes téméraires; saisis de crainte, les Kosaques se dispersèrent çà et là; une troupe de six à sept mille hommes, sous la conduite de son Ataman Iermak Timoféief, longe les rives de la Kama et de la Tchoussovaia, pénètre dans la Permie et gagne les montagnes de l'Oural. Iermak découvre ce pays immense, que nous nommons maintenant la Sibérie. De vastes déserts, des peuples inconnus et sauvages, paraissent vouloir s'opposer à ses progrès: rempli de courage, et enflammé du désir de fonder un nouvel état, Iermak descend l'Oural avec sa petite troupe, défait et chasse Koutchoum, le Khan des Tatars, s'avance jusqu'au Tobol, l'Irtych et l'Ob, et subjugue, dans cette marche étonnante, des Tatars, des Vogoules et des Ostiaks.

Si la fortune avait tout fait pour Iermak, il fit tout pour s'en rendre digne; mais elle ne lui permit pas de jouir de ses travaux

héroïques. Sa petite troupe, épuisée par ses victoires et les obstacles qu'elle avait été forcée de surmonter, n'était pas assez forte pour conserver une si grande étendue de terrain, et maintenir tant de peuples dans l'obéissance : Iermak, voyant qu'il lui était impossible de terminer ses conquêtes par la fondation d'un état, voulut en perpétuer le souvenir, en laissant à la postérité un monument éternel de cette entreprise hardie. En 1581, par une capitulation formelle, il céda au Tsar Ivan ses conquêtes : celui-ci, en considération du service important qu'il rendait à l'empire, lui pardonna le passé et récompensa son courage et ses talens.

On peut mettre la conquête de la Sibérie au nombre des grands projets exécutés avec peu de moyens : si celui, qui conçoit de telles entreprises et atteint son but, mérite le titre de grand homme, on ne peut le refuser au conquérant de la Sibérie. Iermak ne vécut pas assez pour voir achever l'exécution de son plan : il mourut en 1584, mais après sa mort ses découvertes furent continuées par de petites troupes de Kosaques du Don. On les étendit peu à peu jusqu'à

l'Océan oriental et aux montagnes de la Chine ; et, dès le milieu du siècle passé, toute cette partie de l'Asie formait une province de Russie.

Les Kosaques qui suivirent Iermak, ainsi que ceux que l'on y envoya dans la suite, servirent de milice, et maintinrent les peuples de la Sibérie dans l'obéissance. La plupart s'allièrent aux naturels du pays : plusieurs colons y vinrent avec leurs familles. Telle est l'origine des Kosaques de Sibérie : leur nombre est de plus de 100,000 hommes; la plus grande partie se livre à des travaux paisibles ; il n'y en a que 14, 000 qui fassent un service militaire.

Nous nous occuperons maintenant des autres branches de peuples Slaves, qui habitent en totalité ou en partie l'empire de Russie. Pour ne point passer les bornes de cet abrégé, nos recherches historiques se réduiront aux faits les plus importans. Comme la plupart des peuples dont nous parlerons dans la suite ont leur histoire particulière, ils ne peuvent nous intéresser que par leurs différens rapports avec la Russie.

II. Des trois peuples Slaves qui habitent la Russie, les *Polonais* sont le plus nombreux après la nation principale. Suivant les annales russes (car les Polonais n'ont point d'auteurs nationaux qui remontent à cette époque) ce peuple abandonna le Danube en même temps que les Slaves russes, pour se retirer sur la Vistule. Il est vraisemblable que cet état, alors très-faible, fut fondé dans le neuvième siècle, quoique l'histoire en parle, pour la première fois, à la fin du dixième siècle. L'identité d'origine de ces deux nations ne les empêcha pas d'être continuellement en guerre ; souvent elles furent l'une et l'autre sur le penchant de leur ruine, jusqu'à l'époque où les Polonais ont succombé. Pour mieux faire connaître les rapports de ces deux nations entre elles, nous diviserons leur histoire en deux périodes : la prépondérance de la Pologne sur la Russie chancelante, et le triomphe de cet empire, lors de son accroissement, sur la république polonaise prête à s'écrouler.

La première période commence à la malheureuse bataille de la Kalka. Les forces

réunies des princes russes ayant été battues par les Tatars, la Russie fut obligée de subir le joug qui lui fut imposé par ses barbares vainqueurs. Pendant tout le temps qu'ils furent maîtres de la Russie, les Polonais et les Lithuaniens, moins opprimés par les hordes Tatars-Mongoles, conservèrent une supériorité décisive sur la Russie, affaiblie par sa division et par les vexations d'une puissance étrangère, et ils en profitèrent pour s'emparer d'une partie des plus belles provinces de cet empire.

Les principautés séparées de Smolensk, de Polotsk, de Tour, Vitebsk, Lutsk, Briansk et Péréiaslaf, tout le grand-duché de Kief, ainsi que plusieurs autres contrées, dont l'énumération serait trop longue, furent soumis dans ces temps de trouble à la Lithuanie, et réunis avec cet état au royaume de Pologne. Lorsque le joug des Tatars eut été brisé, l'espoir des princes russes se ranima, et ils voulurent faire valoir leurs droits sur les provinces qui leur avaient été enlevées : le sort des armes ne favorisa pas toujours la légitimité de leurs prétentions; la plus grande et la plus belle partie de ces

états resta au pouvoir des usurpateurs, qui osèrent encore appuyer de leurs armes la rébellion de quelques provinces russes contre la souveraineté de l'empire. Dans la suite, les divisions intestines qui rongèrent la Russie l'affaiblirent, malgré la réunion des différentes parties de cet empire, et la Pologne trouva toujours une occasion ou un prétexte pour se mêler de ces troubles. Pendant la triste anarchie, qui fut occasionnée par les faux Démétrius, guidés par une politique ambitieuse, les Polonais prirent toujours parti pour l'un ou l'autre de ces différens usurpateurs ; et, quand le prince Vladislas fut appellé par ses partisans sur le trône de Russie, non-seulement ils s'emparèrent de Smolensk, mais ils se rendirent encore maîtres de Moscou.

L'élection d'un prince russe, et l'expulsion des Polonais de la capitale, rétablirent l'ordre dans l'empire et lui rendirent la tranquillité, mais il n'en jouit qu'en perdant quelques possessions. La paix, qui assura le trône au nouveau Tsar Michel Romanof, éloigna les Polonais de la Russie ; mais elle coûta à ce prince la cession des provinces

de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigof. Cette humiliation est la dernière que les Polonais aient fait essuyer à la Russie. Depuis cette époque, la prépondérance de la Pologne s'est insensiblement évanouie : enfin le moment de la vengeance approchait ; cette puissance devait perdre l'influence qu'elle avait dans le nord, et une longue chaîne de malheurs préparait son entière dissolution.

Sous le successeur du prudent Michel, la Russie répare ses pertes, en conquérant de nouveau les provinces qu'elle avait cédées ; et le grand-duché de Kief est réuni à l'empire, après une longue séparation. Pendant que Pierre le Grand régénère la Russie, et que cet état acquiert des forces à l'intérieur et de la considération au dehors, la Pologne, par les vices de sa constitution, tombe dans un état de faiblesse dont les suites sont bientôt préjudiciables à cette nation. Les causes de cette décadence ne font point partie du plan que nous nous sommes prescrit ; et, en parlant des progrès de l'empire de Russie, nous avons rapporté les époques les plus intéressantes de la lutte de ces deux états.

Suivant l'état actuel de la Russie, les Polonais forment, après la nation principale, la partie la plus considérable des peuples qui y ont été réunis. Ils habitent les gouvernemens de Polotsk, Mohilef, Minsk, Bratslaf, Voznesensk, de la Podolie, de la Volhynie, de Vilna et Slonim : ils sont répandus comme colons, en plus petit nombre, dans le district de Sélenguinsk, sur les rives de l'Irtych, et dans différentes contrées de l'empire.

III. Les *Serviens* ou les Serbes sont le troisième peuple de race slavonne établi en Russie : ils sortent des Slaves d'Illyrie. Dans l'origine on ne comprenait, sous la dénomination d'Illyrie, que les côtes orientales de la mer adriatique. Au quatrième siècle, on donna le nom de grande Illyrie à presque toutes les provinces romaines, à l'orient de l'Europe, entre la mer adriatique et le Danube jusqu'à la mer noire. Ce pays est maintenant divisé entre trois puissances, Venise, la Hongrie et la Turquie. La Servie appartient à la dernière, et a pris son nom de ses habitans : les Turcs l'appellent Lass-Vilaiéti ou le pays de Lazare, parce qu'en

l'année 1365, quand ils s'en rendirent maîtres, Lazare était prince de Servie. On partageait autrefois ce pays en deux provinces, la Servie et la Rascie; ce qui a donné lieu à la division des habitans en Serviens et Rasciens.

Ceux de cette nation, établis dans l'empire de Russie, sont des colons auxquels on assigna, en 1754, un terrain considérable sur le Dnepre, dans les possessions des Kosaques Zaporogues. Ce pays prit le nom de Nouvelle-Servie: c'était en grande partie un vaste désert, qui s'étendait jusqu'aux frontières de la Pologne qui l'enfermait de trois côtés. Les Serviens s'y établirent en grand nombre; on leur donna une constitution militaire, afin qu'ils pussent réprimer les incursions et les brigandages effrénés des Zaporogues. En 1764 tout ce pays fut érigé en gouvernement, sous le nom de gouvernement de la Nouvelle-Russie : il fait à présent une partie considérable du gouvernement de Catherinoslaf.

Il y a encore dans l'empire de Russie deux peuples que l'on croit issus des Slaves, quoique leur origine soit très-obscure; ce

sont les Lithuaniens et les Lettons; ces derniers comprennent les Coures, qui habitent la Courlande.

IV. Les *Lithuaniens*, les Lettons et les anciens Prussiens paraissent avoir la même origine; cependant ils ne sont pas regardés comme formant une tige particulière, tels que les Finnois, les Germains et les Slaves: on peut supposer qu'ils sont issus d'une branche de Slaves, devenue méconnaissable et qui s'est alliée aux Vendes. Le dialecte des Lettons est mêlé de Slave et de Vende: les rapports de leur mythologie avec celle de ces deux peuples semblent donner à cette conjecture un grand degré de probabilité. On trouve, dès le onzième siècle, dans les annales de Nestor, que Litva (c'est le nom que les habitans donnent à la Lithuanie) était tributaire de la monarchie russe; mais sous les successeurs de Vladimir le Grand, lorsque la Russie était déchirée par des guerres intestines, ce peuple parvint peu à peu à se rendre indépendant. En brisant leur joug, les Lithuaniens s'étendirent aux dépens de leurs anciens maîtres, et s'élevèrent enfin à un degré de puissance qui les rendit redoutables à leurs voisins.

Dans le treizième siècle, Ringold est le premier qui paraît sous le titre de Grand-Duc; son fils Mendog profite de l'invasion des Tatars en Russie, pour étendre ses conquêtes: sous son règne et ceux de ses successeurs, toute la Russie lithuanienne, la Volhynie et quelques autres provinces, se détachent de la Grande-Russie*. Gedimin, l'un des plus célèbres de ces princes, expulse les Tatars de Kief, et soumet cette grande principauté. Jagellon, l'un de ses successeurs, mais d'une autre race, se fit baptiser en 1386, épousa Hedvige, reine de Pologne, et unit pour toujours la Lithuanie à ce royaume : cette réunion entraîna celle des provinces conquises sur la Russie. Depuis cette époque, la Lithuanie a constamment partagé le sort de la Pologne, et, lors de la dissolution de cet état, elle est devenue la proie de ses redoutables voisins.

Dans le partage de 1773, tout ce que la Russie eut pour sa part fut pris sur la Lithuanie; on en a formé les gouvernemens de Mohilef et de Polotsk. Dans le second, ce grand-duché perdit 1731 milles quarrés et

* Voyez les art. Russes et Polonais.

850 mille ames, ce qui forme maintenant le gouvernement de Minsk ; cependant la plus grande partie de ce que la Russie obtint alors appartenait à la petite Pologne. Enfin, dans le dernier partage fait en 1796, le reste de la Lithuanie échut à la Russie, et forme les gouvernemens de Vilna et Slonim. Ces provinces sont donc celles qu'occupent les Lithuaniens; mais on ne peut assigner avec certitude l'état de la population de cette nation, puisqu'elle est mêlée par-tout de Russes et de Polonais.

Les *Lettons* formaient originairement une seule nation avec les Lithuaniens. Les deux peuples parlaient le même langage; encore aujourd'hui la langue des premiers n'est qu'un dialecte du lithuanien. Leurs noms paraissent être les mêmes [16]. Jusqu'à la fin du douzième siècle, la Livonie, ou le pays des Lettons, était entièrement inconnue des historiens allemands : les Danois, les Suédois et les Russes, sont les seuls qui en fassent mention; les premiers, à cause de leurs pirateries, et les Russes, pour parler de leur souveraineté sur ce pays.

Les provinces situées sur la mer Baltique, que nous connaissons maintenant sous le nom

de Livonie, Estonie, Courlande et Sémigalle, appartenaient à la Russie, dans les temps les plus reculés, et en faisaient partie lors de la fondation de cet empire. Nestor, le plus ancien et le plus authentique des chroniqueurs russes, compte au nombre des peuples tributaires les Litva, les Sémigola, les Kors et les Lives. Quoiqu'il ne nomme pas expressément les Lettons, il les désigne cependant, car ils ne portaient pas un nom différent des Lithuaniens. La souveraineté des Russes sur ces peuples est confirmée dans la suite par plusieurs autres témoignages. Quand les Allemands s'établirent en Livonie, Meinhard n'osa prêcher publiquement, qu'après que Volodimir, grand-prince de Polotsk, lui en eut donné la permission, „ parce que (dit Henri, le Letton) les „ habitans payens étaient ses censitaires ". Ce même chroniqueur observe que les Lettgalles étaient de la religion grecque, et que les Russes baptisaient les payens en plusieurs endroits. L'an 1209, l'évêque Albert reconnut publiquement la souveraineté du Grand-Duc de Russie, dans une convention qui fut conclue par Arnold, chevalier porte-

glaive, dans laquelle on stipula la garantie du tribut accoutumé : en 1211, il consentit formellement à le payer, dans les négociations de paix avec Vladimir.

D'après ces témoignages, et plusieurs autres que l'on ne peut rejetter, il est certain que les contrées habitées par les Lettons sur la mer Baltique, ou Varaigue (c'est ainsi qu'elle est désignée dans les annales russes) ont appartenu de tout temps à la Russie. Il parait cependant que la Livonie n'avait point autrefois de constitution déterminée, et n'était liée à l'état par aucun lien politique. Les Grands-Ducs de Russie se contentaient de percevoir les tributs de leurs peuples censitaires, et, suivant l'usage de leur siècle, ils laissaient aux Lettons la liberté de se gouverner à leur volonté. Ceux-ci ne reconnaissaient alors d'autres magistrats que les vieillards, qu'ils nomment encore starost, du mot slavons starchina. Les Russes, même dans le principe, ne s'opposèrent point aux efforts des conquérans étrangers, qui voulurent y établir une nouvelle souveraineté. Ces pays se détachèrent insensiblement de la dépendance où ils étaient, sur-tout pendant les

troubles qui agitèrent l'empire de Russie; et, malgré les efforts réitérés des princes russes, ils ne purent y être réunis que lorsque Pierre-le-Grand fit valoir ses droits qui étaient fondés sur le plus juste titre, la cession libre de tout le peuple.

Jusqu'à l'année 1158, la Livonie resta inconnue à la plus grande partie de l'Europe; elle fut alors découverte par des marchands de Brême, qui cherchaient dans le nord une nouvelle branche de commerce. Ces navigateurs débarquèrent à l'embouchure de la Duna, entreprirent de commercer avec les habitans, revinrent plusieurs fois, et avancèrent enfin quelques milles dans le pays, en remontant la Duna avec l'agrément des habitans. Dix-huit ans après la première expédition, un moine augustin, nommé Meinhard, s'établit en Livonie, convertit les habitans au christianisme, et devint leur évêque: plusieurs Allemands vinrent alors s'y établir. A la fin de ce siècle, Kanut VI, roi de Dannemarck, fit une expédition en Estonie, s'empara de cette province, donna des prêtres aux habitans convertis, et fonda des églises. Pour conserver la Livonie, l'évêque

institua, en 1201, l'ordre du glaive. Les chevaliers avaient la même constitution que les Templiers ; l'évêque leur céda le tiers du pays, à titre de souveraineté. Ces chevaliers étaient tous Allemands ; ils convertissaient les naturels du pays à la religion chrétienne, et leur imposaient le joug de la servitude. Dans la suite ils se réunirent à l'ordre Teutonique, qui possédait la Prusse, et Valdémar III leur vendit, en 1386, l'Estonie, 18,000 marcs fins. L'an 1521, le grand-maître de Livonie, Plettenberg, se sépara de l'ordre Teutonique, et l'empereur Charles-Quint l'admit au nombre des princes de l'empire.

Le tsar Ivan II tenta de reprendre ces provinces, qui avaient été autrefois attachées à l'empire de Russie; et la faiblesse d'un ordre, hors d'état de résister à un si puissant ennemi, occasionna l'entière division des états de Livonie, en 1561. L'Estonie se mit sous la protection de la Suède, la Livonie s'unit à la Pologne, et la Courlande devint un duché particulier, feudataire de la Pologne : le dernier grand-maître Gothard Kettler en reçut l'investiture.

Depuis cette époque, la conquête de la Livonie a toujours été l'objet des guerres sanglantes qui ont épuisé pendant un siècle la Suède, la Pologne et la Russie. La Livonie fut alors sur le point de devenir un royaume[17]; mais enfin la Suède l'emporta, et, par la paix d'Oliva, elle réunit cette province à l'Estonie. Après vingt ans de guerre, la Suéde céda ces pays à la Russie, par la paix de Nystadt conclue en 1721 : ils forment maintenant les gouvernemens de Riga et de Rével.

Le sort du duché de Courlande s'est trouvé lié à celui de la Livonie jusqu'à l'année 1561, parce que, depuis que les chevaliers du glaive en avaient fait la conquête, il formait une partie des états de la Livonie. Nous avons déjà rapporté que Gotthard Kettler s'en empara, lorsque ces provinces furent divisées : depuis cette époque, la Courlande est regardée dans l'histoire comme un état particulier. Après l'extinction de la race de Kettler, les états de Pologne voulurent s'approprier la Courlande, comme un fief mouvant du royaume, et le réunir à la Pologne ; mais la noblesse de Courlande, appuyée par la Russie, conserva le droit

d'élire un nouveau duc. En 1737, le comte Ernest-Jean de Biron fut élu; son fils Pierre lui succéda.

Après l'entière dissolution du royaume de Pologne, la dépendance féodale de la Courlande ne pouvait plus exister, et ce duché, dans une position chancelante, ne pouvait se passer d'un puissant appui : en 1795, les états déclarèrent, par un acte formel, que les liaisons féodales de ce duché étaient anéanties, et qu'ils se soumettaient sans condition à l'impératrice de Russie. Cet exemple fut suivi par le chapitre de Pilten, qui était un fief immédiat de la couronne de Pologne.

Il nous reste à parler du sort de la Livonie polonaise. Ce pays, sous la domination de l'ordre du glaive, faisait partie du grand état de Livonie: en 1561, il échut à la Pologne, avec toute la province comprise sous ce nom; mais, par la paix d'Oliva, la Livonie étant tombée au pouvoir de la Suède, ce district resta cependant à la Pologne, et fut nommé Livonie polonaise, pour le distinguer de la partie suédoise. Lors du partage de la Pologne, en 1773,

ce pays, qui avait formé une voivodie particulière, fut cédé à la Russie : maintenant il comprend les deux districts de Dunabourg et Rézitsa, dans le gouvernement de Polotsk.

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide sur toutes les contrées de l'empire de Russie habitées par les Lettons. Cette nation n'est pas établie dans toute la Livonie, mais seulement dans la partie que l'on nomme la Lettonie[18]. Les Coures dans la Courlande, dans la Sémigalle et dans le Pilten, sont de véritables Lettons ; c'est chez eux que l'on parle la langue lettonne dans toute sa pureté. Ce peuple a dégénéré, surtout dans la Livonie polonaise où il vit avec des Polonais et des Russes [19]. On n'a pas des renseignemens assez exacts pour pouvoir fixer avec certitude le nombre actuel de toute la nation; mais dans le seul gouvernement de Riga, on comptait, lors du dernier dénombrement, 226,000 Lettons.

CHAPITRE II.

Peuples de race finnique.

LE peuple qui tient le second rang parmi ceux qui habitent l'empire de Russie, est le Finnois. On n'a vu sortir d'aucune de ses branches une nation dominante, (excepté les Hongrois, si l'on veut les y compter); cependant la plupart des nations du nord de l'Europe en sont issues : ce peuple est très-remarquable par son antiquité, et l'étendue du pays où il est répandu; il est dispersé depuis la Scandinavie jusqu'au nord de l'Asie, et delà jusqu'au Volga et à la mer Caspienne. Quoique les différens peuples Finnois soient épars dans cet espace immense, la ressemblance qu'ils ont conservée à l'extérieur dans leur caractère national, leur langue et leurs usages, est frappante. On remarque encore que la plupart des peuples finnois habitent les contrées septentrionales : les lieux marécageux et couverts ont été, de tout temps, leur séjour

favori; ils se nomment eux-mêmes, habitans des marais; la chasse et la pêche font toujours leur occupation principale. Des rapports si frappans ne peuvent faire douter qu'ils n'aient eu la même origine; mais il est plus difficile de décider quel est le peuple d'où les autres sont issus. Quoique le nom de Finnois soit très-ancien, puisqu'il était connu de Tacite, il n'est point en usage parmi eux. La dénomination primitive des peuples finnois est incertaine: leur origine, et les premiers événemens de leur histoire, sont enveloppés de la même obscurité. Excepté les Magyares, aucune de ces nations, quoique nombreuses, très-anciennes et très-répandues, n'a joué un rôle sur la terre: aucune n'a acquis une force durable, ou vu sortir de son sein un conquérant; mais dans tous les temps, où l'on peut se fier à l'histoire, on voit qu'elles ont été la proie de leurs voisins plus actifs et plus puissans. Ces nations n'ont point d'annales particulières, et l'on ne trouve leur histoire que dans celle de leurs vainqueurs.

En jetant un coup d'oeil sur l'espace immense qu'occupent les Finnois, tant en

Scandinavie qu'en Russie, on pourrait aisément se représenter comment ce peuple est venu de la mer Baltique jusqu'aux extrémités de l'Asie : après s'être étendus sur les côtes septentrionales de cette mer, ils se sont dispersés au midi, jusqu'à ce que les Lettons, les Slaves et les Germains les aient repoussés au nord. Quoique cette idée paraisse vraisemblable, on trouve peu de faits dans l'histoire qui la confirment. A la vérité, depuis le neuvième et le douzième siècle, elle fait mention des Finnois, des Permiens, des Lappons et de quelques autres peuples qui n'existent plus, ou qu'on ne connaît plus sous le même nom; mais tout ce qu'elle en dit est dispersé dans les annales des peuples qui ont été en relation avec eux: les nations d'origine finnoise, établies sur le Volga et dans la Sibérie, ont été découvertes lors des dernières conquêtes que les Russes ont faites dans ces contrées. L'histoire nous apprend seulement que, dans les temps les plus reculés, ils possédaient la plus grande partie de la Scandinavie et de la Russie septentrionale, et qu'ils étaient divisés en plusieurs peuplades : les unes, comme

les Permiens et les Finnois propres, n'avaient aucune forme de gouvernement; les autres avaient leurs rois particuliers. Tous ces peuples furent peu à peu subjugués dans la suite par trois nations auxquelles ils sont encore soumis; les Norvégiens, les Russes et les Suédois.

Les Norvégiens furent les premiers qui se rendirent maîtres d'une partie de la Finlande septentrionale. La Finmarkie leur payait tribut; mais il paraît que, long-temps avant le commencement du dixième siècle, tout le pays, depuis Vardhus jusqu'à la mer blanche, dépendait d'eux, et que les Finnois qui habitaient sur les bords du golfe de Bothnie et de Finlande, ainsi que sur la Dvina, étaient les seuls qui eussent conservé leur liberté. Comme les Norvégiens étaient d'un caractère entreprenant, ils ne se contentèrent point d'affermer à des feudataires (ou vassaux) les pays qui leur étaient soumis; ils s'avancèrent encore dans des contrées indépendantes, surtout dans la Permie, tantôt attirés par les avantages du commerce, tantôt par l'attrait du pillage. L'invasion des Mongols en Russie interrompit

les expéditions qu'ils faisaient dans la suite régulièrement tous les ans dans la Permie; ils les cessèrent enfin entièrement, quand les princes de Novogorod s'emparèrent de ce pays et du commerce qui s'y faisait.

Les Russes furent la seconde nation qui subjugua la Finlande septentrionale. D'abord, lorsqu'ils s'établirent sur le Volkhof, ils vécurent en bonne intelligence avec leurs voisins, les Ttchoudes ou les Finnois : ils formèrent même un état commun avec eux; mais dans la suite ils les vainquirent et les soumirent, un peu plus tard que les Norvégiens.

La Carélie, ainsi qu'une partie du Kexholm, paraissent être les premiers lieux dont les Russes de l'Ingrie se soient emparés. C'est par cette raison que tous les Finnois, sous la domination russe, et même ceux qui n'étaient ni originaires ni domiciliés dans la Carélie, étaient nommés Kyriales par les Norvégiens. Les Russes ne possédèrent d'abord que les contrées qui sont situées sur le golfe de Finlande (ou Kyrialabota) et sur le lac Ladoga, jusqu'à la mer blanche. Dans la suite, ils s'emparèrent de

plusieurs autres contrées qui étaient désertes et n'avaient point de limites fixes, et ils soumirent une partie de la Finlande. L'invasion des Mongols avait arrêté les incursions des Norvégiens sur la Permie : les habitans de Novogorod s'étendirent alors au nord; et, dans le quatorzième siècle, l'évêque Etienne convertit les habitans de la Permie à la religion chrétienne.

Il est vraisemblable que ce fut alors que quelques Permiens, voulant se soustraire à cette conversion, s'enfuirent sur la mer blanche, et furent cause que les Russes qui poursuivaient les fuyards s'établirent dans la Lapponie. Ces derniers eurent des querelles avec les Norvégiens qui levaient des impositions dans ce pays : il y eut des actes de violence exercés, et les frontières devinrent le théâtre de ces querelles sanglantes : les Russes étant les plus proches de leur pays, et les plus puissans, conservèrent leur supériorité. Dans la suite, non-seulement ils s'emparèrent de tout le Lappmark, autour de Kola, mais ils soumirent encore à un tribut les Finnois qui habitent actuellement le Finmark et ceux qui sont

établis depuis Trumsen jusqu'à Malanger. Les autres peuples finnois, établis plus à l'orient sur le Volga et dans la Sibérie, ont été assujettis par les Russes, lorsqu'ils se sont répandus dans ces contrées, soit pour combattre les Tatars, soit pour pénétrer en Sibérie.

Les Suédois parvinrent les derniers à étendre leur domination dans le nord. Ce ne fut qu'au milieu du douzième siècle, que St. Eric subjugua et convertit les Finnois propres. Cent ans après, les Suédois s'emparèrent de Tavastland : à la fin du treizième siècle, ils s'établirent dans la Carélie, et, à peu près dans le même temps, ils soumirent les Lappons.

Les Finnois du nord furent donc soumis à trois puissances différentes, et cette nation ne forma plus un seul peuple. Nous ne nous occuperons plus maintenant de la race entière : les Finnois subjugués par les Russes seront le seul objet de notre attention. Les Finnois sont divisés en treize nations : douze habitent, en totalité ou en partie, l'empire de Russie; savoir, les Lappons, les Finnois, les Estoniens, les Lives, les

Tchérémisses, les Tchouvaches, les Mordvas, les Votiaks, les Permiens, les Syrianes, les Vogoules et les Ostiaks. Les Magyares, ou les Finnois établis actuellement en Hongrie [20], sont les seuls qui forment un peuple indépendant, et qui n'appartient point à la Russie.

I. Les *Lappes* ou *Lappons* habitent la partie la plus septentrionale de la Scandinavie: la mer blanche les borne à l'orient; ils sont situés entre le 67 et 75e degré de latitude septentrionale. Saxo, qui écrivait dans le douzième siècle, est le premier qui leur donne le nom de Lappons; ce nom signifie magicien : auparavant ils étaient connus sous la dénomination générale de Caianiens; ils s'appellent encore entre eux Sabme-Lads (au pluriel Same), et leur pays Same-ednam.

La Lapponie actuelle est un pays montagneux, couvert de forêts, et coupé par des lacs; on la divise en Lapponie norvégienne, suédoise et russe. La Norvège possède la partie située au nord-ouest; la Suède, celle qui est au midi; et la Russie, celle qui est à l'orient. Suivant la division politique

de l'empire de Russie, la Lapponie ne forme qu'un cercle du gouvernement d'Arkhangel, dont le diamètre est à peu près de mille verstes : sa capitale est Kola; le nombre des Lappons-russes, que ceux-ci appellent Lopari, n'excède pas douze cents familles. Nous avons rapporté plus haut de quelle manière ce peuple est tombé sous la domination des Russes.

II. Les *Finnois* étaient déjà connus sous ce nom, du temps de Tacite : les géographes et les historiens qui écrivirent après lui conservèrent le souvenir de cette nation, mais ils n'avaient aucune notion particulière sur ce peuple; on peut dire qu'il fut découvert une seconde fois, lorsque St. Eric, roi de Suède, entreprit de le soumettre et de le convertir. Ils se nomment dans leur langue, Suoma-Lainen, c'est-à-dire habitans des marais; et leur pays Suomen-Sari, ce qui signifie un pays marécageux. L'étymologie du nom *Finnois* est inconnue [21]. Les Russes les appellent Finny, et plus communément encore Tchoukhontsi ou Maimisti, ce qui signifie gens malpropres. Les Ingriens sont une race de paysans finnois

qui vivent depuis long-temps sous la domination russe, et ont adopté la langue, les moeurs et la religion de cette nation. Ils ont pris le nom russe Ichortsi de l'Ischora, ou de la rivière d'Ingra qui arrose l'Ingrie et lui donne son nom.

Le pays que cette nation habite est situé au nord-est du golfe de Bothnie et de Finlande : il est coupé par des montagnes, des marais et des lacs ; sa latitude est entre le 60 et 65e degré, et on évalue son étendue à peu près à 60,000 verstes. La plus grande partie appartient à la Suède ; celle de la Russie est au sud-est, et moins considérable ; elle comprend l'Ingrie, le Kexholm et la Carélie, provinces qui forment actuellement le gouvernement de Vybourg et une partie de celui de St. Pétersbourg. Nous avons déjà dit plus haut que les Finnois ont eu autrefois leurs propres souverains, et que les Russes ont possédé jadis une étendue de terrain bien plus considérable que celle qu'ils occupent actuellement. Ils perdirent ce pays dans la suite, et Michel Romanof céda à la Suède les dernières possessions des Russes en Finlande ; mais, par les traités de

Nystadt et d'Abo, la Russie a obtenu la partie dont nous avons parlé.

Les Finnois forment, dans le gouvernement de Vybourg, la plus grande partie des habitans; ils font, ainsi que les Ingriens, la base de la population de plusieurs cercles du gouvernement de St. Pétersbourg : des colonies considérables s'en sont établies depuis long-temps dans les gouvernemens de Tver et de Novogorod. On ne peut fixer avec certitude le nombre des Finnois domiciliés en Russie, mais il est vraisemblable qu'il excède 400,000 ames. Ce peuple, et les Lapons, sont les deux seules nations d'origine finnoise soumises à différens maîtres : toutes les autres peuplades appartiennent à l'empire de Russie.

III. Les *Estoniens* occupent les côtes méridionales du golfe de Finlande, vis-à-vis la Finlande propre : le nom qu'ils portent est germain d'origine, et signifie peuple d'orient; plusieurs autres nations établies sur la mer Baltique le portaient. Tacite et Cassiodore le donnent aux habitans des rivages de la mer, connus chez les anciens par la pêche de l'ambre jaune : il fut enfin

réservé

réservé à la nation qui habite la petite étendue de terrain dont nous venons de parler. Les Estoniens ne se désignent point sous une dénomination générale : ils s'appellent entre eux Maa-Rahvast, gens du pays ou habitans (au singulier, Maa-Mées) ; ou, quand ils veulent se faire connaître d'une manière plus particulière, Tarto-Rahvast, Perno-Rahvast, gens de Darpt, de Pernau, etc. [22].

Ils sont nommés Tchoudes dans les annales russes, où ils jouent un rôle considérable, parce qu'ils fondèrent l'empire de Russie avec les Slaves de Novogorod : c'est d'eux que le lac Peipous tire son nom russe, Tchoudskoie-ozéro, c'est-à-dire, le lac des Tchoudes.

Il est donc prouvé que ce peuple faisait partie intégrante de la monarchie russe dans les temps les plus reculés. Pendant les divisions intestines qui occupèrent les grands-ducs, ils parvinrent peu à peu à secouer leur domination ; mais l'histoire nous apprend que les princes russes surent plusieurs fois soutenir leurs droits, et les forcèrent à les reconnaître. Iaroslaf se vit contraint de faire la guerre aux Tchoudes, et de fonder, en

1030, la ville de Dorpat que les Russes nomment encore Iourief, afin de pouvoir recueillir les impositions et mettre une garnison dans leur pays. Mstislaf marcha contre les Tchoudes et les Sémigalles, pour exiger le tribut qu'ils avaient coutume de lui payer. Les annales des peuples voisins prouvent encore que personne ne doutait que ces pays ne fussent sous la domination des princes russes.

Nous avons déjà rapporté dans l'histoire des Lettons les principaux événemens de celle des Estoniens. Depuis l'année 1386 que l'Estonie fut vendue à l'ordre Teutonique, elle a fait partie des états de la Livonie: après en avoir été séparée pendant un siècle, elle y fut réunie, fut d'abord soumise à la Suède et dans la suite à la Russie. Le ci-devant duché d'Estonie forme, suivant la division actuelle de la Russie, le gouvernement de Rével: non-seulement les Estoniens habitent cette province, mais ils occupent encore la plus grande partie de la Livonie, ou cinq cercles du gouvernement de Riga. On peut évaluer leur nombre dans le premier gouvernement à 180,000

ames, et dans celui de Riga, suivant le dernier dénombrement, à 257,000. On ne commet donc aucune erreur, lorsque l'on porte la population de cette nation à 430,000 ames.

IV. Quelques-uns des auteurs qui ont fait des recherches sur l'histoire du nord classent les *Lives* comme un peuple finnois particulier; d'autres le confondent avec les Estoniens [23]. Les chroniqueurs Nestor et Henri-le-Letton les regardèrent déjà de leur temps comme une nation particulière; et tous les deux assurent que, dans les temps les plus reculés, ils étaient au nombre des peuples tributaires de l'empire de Russie. Cette peuplade est maintenant très-peu considérable: il n'y a que deux endroits où on la trouve dispersée; en Courlande, sur le rivage nommé *der Angersche Strand* qui a 15 milles d'étendue, (on y compte à peu près 150 familles), et dans quelques parties du gouvernement de Riga. Comme les restes de ce peuple célèbrent le service divin en langue lettonne, la leur s'éteint insensiblement, et peut-être dans un siècle n'y aura-t-il plus aucune trace des Lives.

V. Les *Permiens* sont une des nations les plus remarquables dans l'histoire des peuples

finnois. Les traditions d'Islande leur donnent le nom de Biarmiens, et les Russes les appellent Permiaki. Ils habitent les gouvernemens de Perm et de Viatka, et les contrées septentrionales de l'Ob. Il paraît que, dans le moyen âge, les corsaires scandinaviens ont nommé Biarmie tout le pays entre la mer blanche et l'Oural. Other, en partant de l'Halgoland, province de la Norvège, découvrit les Permiens sur la Dvina dans le neuvième siècle : après cette expédition il entra au service d'Alfred-le-Grand, et écrivit la relation de son voyage dans la langue anglo-saxonne. Il est souvent fait mention de ce peuple dans les traditions islandaises.

Suivant ces traditions, les Permiens qui habitaient les côtes de la mer blanche et les bords de la Dvina étaient les plus riches, les plus puissans et les plus remarquables de tous les Finnois du nord. C'est dans leur pays que la première divinité des Finnois, le dieu Iomala [24], avait un temple célèbre dont la magnificence passait pour un prodige : la description fabuleuse qu'ils en font porte l'empreinte d'une imagination vive, quoique

grossière. Suivant eux ce temple était très-artistement construit, et d'un bois rare enrichi d'or et de pierres précieuses; dont l'éclat se réfléchissait sur tout ce qui l'environnait. La statue du dieu portait une couronne d'or sur la tête, ornée de douze diamans; son collier valait trois cents marcs d'or, et son habillement excédait la valeur de trois vaisseaux grecs richement chargés. Sur les genoux de cette statue était une coupe d'or, d'une telle grandeur que quatre hommes auraient pu y étancher leur soif; ce vase était rempli des métaux les plus précieux. Ces richesses extraordinaires engagèrent les corsaires du nord à exercer leurs pirateries sur ces contrées éloignées, et on regardait comme un trait d'héroïsme d'enlever quelque chose de ce temple. Tous les ans on y faisait des expéditions de l'Halgoland : plusieurs rois de Norvège vinrent piller la Permie, et s'en retournèrent chargés d'un riche butin; mais on voit aussi que des navigateurs scandinaves ont parcouru ce pays pour y faire le commerce, et sans se livrer à la piraterie.

Il est vraisemblable que ces descriptions ne sont pas entièrement dépourvues de fondement : il serait très-intéressant d'examiner comment les Permiens ont pu se procurer tant d'or, et ce qui a pu rendre leur pays le dépôt d'un commerce riche et étendu. Les Permiens étaient jadis célèbres par leur trafic avec les Persans et les Indiens. Ces nations transportaient leurs marchandises sur la mer Caspienne, et remontaient le Volga et la Kama jusqu'à Tcherdyn, qui était une très-ancienne ville de commerce sur la Kolva. Les Permiens conduisaient ces marchandises jusqu'aux rives de la Pétchora et à la mer glaciale, où ils les échangeaient contre des pelisses qu'ils vendaient aux orientaux. Les ruines de plusieurs villes prouvent encore l'état florissant et la civilisation de ce peuple.

Suivant ces vestiges historiques, les Permiens étaient la seule nation finnoise policée et en relations avec d'autres peuples, tandis que leurs compatriotes étaient plongés dans la plus affreuse barbarie. Les traditions font encore mention des rois de la Biarmie, et d'une espèce de constitution.

Il paraît que plusieurs de ces rois, si tant est que leur existence historique soit certaine, n'étaient point des naturels du pays: leurs noms sembleraient prouver que c'étaient des corsaires scandinaves, qui subjuguèrent les Finnois et les Permiens, et restèrent dans leur pays.

Les expéditions des Norvégiens dans la Permie cessèrent en 1217 [25]; mais déjà avant cette époque (probablement dans le onze et douzième siècle) la république de Novogorod s'empara de ce pays, et y envoya des colonies russes pour maintenir les habitans dans sa dépendance. En 1372, l'évêque Etienne introduisit la religion chrétienne dans la Permie. A la fin de ce siècle, ou au commencement du suivant, il s'éleva des querelles pour la possession de ce pays entre la ville de Novogorod et le grand-duc Vassili Dmitrivitch; il fut enfin décidé que les habitans de Novogorod renonceraient à toutes leurs prétentions. Les Permiens conservèrent, pendant quelque temps, la liberté d'élire leurs propres magistrats. En 1543, le tsar Ivan leur donna le premier un gouverneur; les habitans du pays les plus

distingués lui étaient adjoints pour l'administration ; il résida d'abord à Kholmogor, ensuite à Arkhangel.

Maintenant la Biarmie, dont on ne peut plus assigner les bornes avec certitude, est divisée en plusieurs gouvernemens. Les descendans de cette nation célèbre, nombreuse et puissante, ne forment plus qu'une petite peuplade qui a perdu son caractère national, et même sa langue, par son mélange avec les Russes.

VI. Les *Syrianes* sont établis tout proche des Permiens dans la province Vélika-Oustiong du gouvernement de Vologda, et dans ceux de Perm et de Tobolsk. Ce peuple se nomme, ainsi que les Permiens, Komi ou Komi-Mourt. Il a encore conservé sa langue, qui a beaucoup de rapports avec celle des Permiens et des Finnois. Les Syrianes se sont si fort rapprochés des Russes, par leur religion, leurs moeurs et leurs usages, qu'il est maintenant difficile de les reconnaître. Ils ont embrassé le christianisme avec les Permiens, dans le quatorzième siècle.

VII. Les *Vogoules* habitent les contrées septentrionales des monts Ourals, dans les

gouvernemens de Perm et de Tobolsk; ils suivent la vie nomade. Le nom de Vogoul qu'ils se donnent entre eux les a fait nommer par les Russes Vogoulitchi. Suivant leurs traditions, ils ont été de tout temps domiciliés dans les lieux qu'ils habitent; ils étaient assujettis à la Russie avant la découverte de la Sibérie : ce peuple était alors très-belliqueux; les Russes le soumirent avec beaucoup de peine. On les confondit long-temps avec les Ostiaks; cependant il est prouvé, par des titres qui ont plus de trois cents ans d'ancienneté, qu'ils forment un peuple particulier. Toutes les peuplades Vogoules qui sont dispersées en différentes contrées forment une nation considérable, mais l'on ne peut fixer leur nombre d'une manière bien certaine.

VIII. Les *Votiaks* ou Votes habitent les rives de la Viatka dans les gouvernemens de Viatka et d'Oufa. Ils s'appellent entre eux Oud ou Oudi (qui paraît être l'étymologie du mot russe Voti), et Mord ou Oudmord qui signifie homme. Comme ils vivent peu avec les autres peuples, leur langue est un dialecte pur du finnois; ils

nomment Dieu Ioumar, et les Finnois Ioumala. Ils ont encore conservé leur ancienne division par tribus, et nomment ainsi les villages qu'ils habitent; leurs familles les plus distinguées sont éteintes ou confondues avec le peuple. Ils étaient autrefois sous la protection des Tatars : quand ils passèrent avec leurs maîtres sous la domination russe, ils quittèrent la vie pastorale pour se livrer à l'agriculture, et leurs tentes pour habiter des maisons. Leur nombre est assez considérable : on compte 15,000 ames dans le gouvernement d'Oufa, et 30,000 dans celui de Viatka.

IX. Les *Tchérémisses* sont établis le long du Volga dans le gouvernement de Viatka, de Kazan, de Simbirsk et d'Oufa. Ils s'appellent entre eux Mari, c'est-à-dire, hommes. Quoique leur langue soit mêlée de russe et de tatare, on reconnaît cependant l'idiôme finnois. Ils nomment Iouma l'Être-suprême. Ils étaient autrefois soumis aux Tatars, et habitaient alors des contrées plus méridionales entre le Volga et le Don. Lorsque la puissance de ces peuples fut anéantie, ils passèrent sous la domination russe,

et dans cet état ils conservèrent leurs khans particuliers jusqu'à l'extinction de la race de leurs princes. Ils ont aussi abandonné peu à peu la vie pastorale pour s'occuper de l'agriculture, depuis qu'ils sont soumis à la Russie. Leur nombre actuel n'est pas connu; Vitsen le portait à 20,000 ames.

X. Les *Tchouvaches* portent aussi entre eux le même nom; ils sont très-nombreux, et plus de 200,000 têtes paient les impositions. Ils habitent principalement les rives du Volga, et se trouvent dans les gouvernemens de Tobolsk, de Viatka, de Nijegorod, de Kazan, de Simbirsk et d'Oufa. Comme leur langue a plus de rapport à celle des Tatars qu'à celle des Finnois, quelques écrivains ne les comptent pas au nombre de ces derniers peuples : cependant leurs moeurs et leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Finnois, sur-tout des deux nations dont nous venons de parler, les Votiaks et les Tchérémisses. Ces trois peuples habitent des villages, et ne vivent jamais dans des villes ; ils ont aussi tous quitté la vie nomade pour se livrer à l'agriculture : ils aiment la chair de cheval, et sont pour la plupart idolâtres;

ils ont parmi eux des sorciers, et un lieu particulier pour leur culte qu'ils nomment tous Kérémet; ils immolent des chevaux, et c'est dans ces sacrifices que consistent leurs principales cérémonies religieuses.

XI. Les *Mordviens*, que les Russes appellent *Mordvas*, occupent les rives du Volga et de l'Oka; ils sont établis dans les gouvernemens de Kazan, de Nijegorod, d'Oufa, de Simbirsk et de Pensa. Quoiqu'ils ne soient pas aussi nombreux que les Tchérémisses et les Tchouvaches, ils forment cependant un peuple considérable : leur nombre s'est beaucoup augmenté, d'un dénombrement à l'autre. Ils se divisent en deux branches principales, Mokchan et Ersan : ils se distinguent par ces noms particuliers, quoique celui de Mordva ne leur soit pas étranger. Suivant l'opinion de plusieurs historiens russes, ce peuple est le même que les Mères, ou Méraines, que Nestor cite comme un des cinq peuples qui s'unirent près du lac Ilmen pour fonder l'état russe. Ils habitaient alors les environs de Rostof, d'Halitch, de Kestroma et d'Iaroslaf. *

* Voyez l'art. Russes, et la note 7.

XII. Les *Ostiaks de l'Ob* sont le dernier peuple de race finnoise dont il nous reste à parler. Quand les Tatars conquirent la Sibérie, ils donnèrent indistinctement à tous les habitans de ce vaste pays, dont ils ne connaissaient alors qu'une petite partie, le nom insultant d'Ouchtiak qui signifie étranger ou barbare. Cette dénomination injurieuse fut d'abord conservée par les Russes, par ignorance, et s'est perdue insensiblement, à mesure que l'on a mieux connu les peuples de la Sibérie. Cependant il est encore resté jusqu'à présent à trois peuples très-différens par leur langue et leur origine, aux Ostiaks de l'Ob, du Narym et du Iénissei. La première de ces trois nations est la seule qui descende des Finnois.

Les Ostiaks de la partie méridionale de l'Ob s'appellent Asiakhes, de la rivière d'Ob qui se nomme Iakh dans leur langue; ceux du nord portent le nom de Khondi-Khoui, habitans des rives de la Konda. Ces deux peuples sont maintenant établis sur les bords de l'Ob et de l'Irtych, dans le gouvernement de Tobolsk. Ils tirent leur origine des Permiens [26], dont ils ne se sont

vraisemblablement séparés que pour se soustraire au zèle outré de l'évêque Etienne pour les conversions. Si cette conjecture sur leur origine est fondée, comme l'analogie de la langue paraît le prouver, il faut bien que ces peuples aient eu de puissans motifs pour quitter le climat tempéré des pays situés à l'occident de l'Oural, et venir s'établir dans les contrées incultes que l'Ob arrose. Les Ostiaks de l'Ob sont regardés comme un des peuples les plus nombreux de la Sibérie; cependant on ne peut assigner leur nombre avec certitude.

Du mélange de la plupart de ces nations finnoises, principalement des Tchérémisses, des Tchouvaches et des Votiaks, il s'est formé un peuple particulier auquel se sont joints quelques Tatars : les Russes les ont nommés *Tepteri*, mot tatare qui signifie un homme qui ne peut payer aucune imposition. Les Tepteri se réunirent au milieu du seizième siècle, pendant les troubles qui agitèrent le royaume de Kazan, et ils s'établirent alors dans la partie des montagnes de l'Oural qui dépend du gouvernement d'Oufa. Ils sont maintenant si prodigieusement

mélangés que l'on a peine à distinguer leur origine : ce peuple augmente à chaque dénombrement; on comptait, en 1762, 34,000 contribuables.

CHAPITRE III.

Peuples Mongols.

DES contrées glacées du nord, habitées par les Finnois, nous passerons maintenant aux steppes brûlans de la Sibérie méridionale : là nous chercherons le berceau d'un peuple qui s'est répandu sur les deux hémisphères, en a été le fléau, et, entraîné par la passion farouche des conquêtes, a bouleversé la Russie pendant des siècles et y a excité les troubles les plus affreux.

Les Mongols [27] sont ce peuple célèbre, si toutefois les ravages qu'ils ont exercés sur la terre, et les maux qu'ils ont faits à l'espèce humaine dont ils paraissaient avoir conjuré la ruine, peuvent mériter la célébrité. Si leurs dévastations n'avaient pas

produit dans l'état de l'homme et dans les gouvernemens des changemens dont les traces ne sont encore que trop visibles ; l'histoire ne se serait point souillée du récit des atrocités qu'ont commises ces barbares, et depuis long-temps leurs sanglans trophées seraient ensevelis dans l'oubli.

L'histoire ancienne des Mongols est inconnue ou fabuleuse. Dans le neuvième siècle, trois peuples errèrent au nord de la Chine et de la Corée dans des pays qui n'avaient jamais été connus ni des Grecs ni des Romains : à l'occident, ou dans la Mongolie actuelle, étaient les Mong-ou, qui dans la suite, furent nommés Mong-kos et Mongoles ; plus à l'orient, les Kitanes ; et enfin au nord de la Corée jusqu'à l'océan oriental, les Noudches ou Kin, qui sont les mêmes que les Toungouses et les Manjoux actuellement maîtres de la Chine.

Ces trois peuples, qui sont peu à peu devenus des nations dominantes, étaient alors faibles et peu nombreux. Dans le dixième siècle, les Kitanes soumirent d'abord les deux autres peuples et les provinces les plus septentrionales de la Chine. Les Noudches se soulevèrent

soulevèrent peu de temps après contre les premiers avec succès : les Chinois les avaient appelés à leur secours, mais ils furent subjugués ainsi que les Kitanes : une partie de ceux-ci se retira à l'occident, et s'empara de la petite Boukharie; on les nomma depuis Karakitanes ou Karakitaies. Cependant les Noudches dominaient sur le nord de la Chine et la Mongolie jusqu'à l'océan oriental. Les Mongols étaient divisés en plusieurs hordes, et, quoiqu'ils fussent soumis aux Noudches, ils avaient leurs khans particuliers. Témoudchin, l'un de ces princes, est celui qui s'est illustré sous le nom de Tchinguis-Khan; il a été le fondateur d'une nouvelle monarchie, et l'un des conquérans les plus célèbres par ses ravages.

Témondchin était âgé de treize ans, lorsqu'en 1176, par la mort de son père, il devint le chef de quarante mille familles. Pendant les guerres sanglantes qui s'élevèrent entre les khans de différentes hordes, par son courage et son intrépidité, il parvint à se rendre le prince le plus puissant de la Mongolie. Afin de devenir grand khan, et pour pouvoir exécuter les grands projets de

conquêtes qui occupaient son esprit inquiet, il se servit de la superstition comme du plus puissant agent du despotisme. Dans une grande diète, qui fut convoquée aux sources de l'Onon, en 1206, un khodcha ou un sage, qui passait dans l'esprit du peuple pour un prophète, ou pour être le favori de la divinité, s'avança près de lui en public, lui annonça la souveraineté de la terre, et lui demanda au nom de Dieu de se faire appeler Tchinguis-Khan.

Ce fut alors que Tchinguis commença à exercer ses affreux ravages, qui durèrent vingt ans. Il désola non-seulement l'Asie depuis la Chine et la Mongolie jusqu'à l'extrémité de cette partie du monde, mais encore l'Europe où il pénétra jusqu'au Dnepre, et il subjugua tous les peuples qui habitaient ces contrées. En jetant un coup d'oeil sur l'état de l'Europe et de l'Asie à cette époque, loin d'être frappé des progrès rapides de Tchinguis, on est étonné qu'il ne les ait pas étendus plus loin. Au lieu de rapporter ici toutes ses victoires et ses conquêtes, nous examinerons l'accroissement de la monarchie mongole et sur-tout ses rapports avec la Russie.

Tchinguis soumit d'abord, les trois premières années, les Naimanes, les Kirguises et les autres hordes tatares. Les Igours se soumirent volontairement a lui; c'était un peuple civilisé: il enseigna aux Mongols l'art d'écrire, qu'ils transmirent ensuite aux Manjoux. Dans le même temps Tchinguis pénétra dans le nord de la Chine, et le roi de Tangout devint alors son vassal : il combattit ensuite les Noudches, conquit leur pays, et étendit ses pillages et ses massacres jusqu'à Ienking, leur capitale, dont il s'empara. Ce fut dans cette ville qu'il trouva le sage Ilidchouzai [28]. Ce grand homme, dont Tchinguis fit son premier ministre, sauva la vie à plusieurs millions d'hommes qui, sans lui, seraient devenus la victime de la fureur des Mongols : il eut encore la gloire de donner à ce peuple une forme de gouvernement; il le civilisa, adoucit ses moeurs, et tâcha de faire fleurir chez lui les arts et les sciences.

Pendant que les Mongols dirigeaient toutes leurs forces contre les Noudches, en 1217, une nouvelle guerre éclata à l'occident de l'empire mongol; elle mit tout en feu dans la suite, et attira les armes de ces barbares

sur le reste de l'Asie et en Europe. Kechlouk, khan des Naimanes, après avoir fait la conquête du Karakitai, engagea les Kangles [29], les Kaptchaks, les Kitanes et plusieurs autres peuples, à prendre les armes contre le redoutable Tchinguis. Celui-ci charge aussitôt son fils et ses généraux de continuer les guerres qu'il a à soutenir, s'avance en personne contre Kechlouk, le défait, et soumet ses états après une courte résistance. Tchinguis porte ensuite ses armes contre le sultan de Khovaresm [30], qui avait fait massacrer ses ambassadeurs. Ce prince était incontestablement le plus puissant et le plus dangereux de ses ennemis; il fut pareillement forcé de plier devant ce conquérant invincible. Khovaresm, la ville capitale, fut prise en 1220: il périt alors cent mille hommes, et chaque combattant mongol reçut en partage vingt-quatre esclaves.

Tchinguis avait déjà soumis à cette époque tous les pays qui s'étendent jusqu'aux rives de l'Oxus. Il envoya alors une armée au-delà de ce fleuve; elle s'empara de Khorasan, et repoussa le nouveau sultan de Khovaresm

jusques dans l'Inde : une autre combattait toujours dans la Chine contre les Noudches; une troisième étendait ses conquêtes sur le Kaptchak, au nord de la mer Caspienne, pendant que la quatrième, qui avait déjà soumis tous les pays situés au sud de cette mer, marchait encore contre cet empire. Ce fut cette armée qui s'avança jusqu'au Dnèpre. Les Alanes et les Daghestans étaient vaincus, et les Mongols étaient prêts à fondre sur les Polovtsi, quand ceux-ci se retirèrent sur les frontières de Russie, s'allièrent au grand-duc de Kief, et fondirent avec leurs forces réunies sur l'ennemi commun. Malheureusement le sort des armes se décida en faveur des dévastateurs mongols. Les Polovtsi et les Russes perdirent la grande bataille de la Kalka [31], et furent poursuivis jusqu'au Dnèpre. Ce ne fut point alors que les Mongols pénétrèrent en Russie: chargés d'un butin immense, ils retournèrent par le Kaptchak dans la Boukharie joindre Tchinguis.

A cette époque où l'on peut assigner le commencement des malheurs de la Russie, Tchinguis convoqua une diète générale dont

le but était de régler la forme de gouvernement des pays qui lui étaient assujettis [32].

Ce conquérant insatiable avait encore formé, comme Alexandre, le projet de pénétrer dans les Indes; mais son armée imita celle du roi de Macédoine, et refusa de le suivre.

Tchinguis, après une absence de sept ans, retourna dans la Mongolie; mais, dès l'année suivante, il se vit forcé de marcher contre le Tangout qui s'était soulevé. Les Mongols entrent dans ce pays après avoir traversé de vastes déserts, et partout ils triomphent: la famille royale est détruite; on fait un carnage affreux des habitans, à peine un homme sur cinquante est épargné. Après cette conquête, Tchinguis était sur le point d'enlever aux Noudches l'empire de la Chine, quand la mort surprit ce dévastateur de la terre dans le cours de ses projets désastreux.

Tchinguis avait désigné son fils Oktai pour lui succéder dans le gouvernement de ses états. Cependant ce prince, ainsi que ses trois successeurs, ne furent que les grands-khans de l'empire immense des Mongols:

dans le même temps leurs frères et leurs parens gouvernaient comme princes de vastes contrées, et reconnaissaient leur dépendance 33.

Oktai enleva aux Noudches l'empire de la Chine, et soumit à ses lois toute la partie septentrionale de ce pays. Il fit ensuite la guerre aux rois de Corée 34 qui s'étaient révoltés contre lui, et ce fut alors qu'il prit la résolution de ravager toute la terre avec une armée de plus de quinze-cent mille hommes. Il en fit marcher 600,000 contre la dynastie des Songs dans la partie méridionale de la Chine, pendant que la plus grande partie de ses troupes, sous la conduite de son fils Kaiouk et de ses neveux Baty et Mankou, s'avançait à l'occident. Elles soumirent les Tcherkasses et les Afkhases, pénétrèrent dans le pays des Bachkirs, Kazan, la Bulgarie, et arrivèrent enfin à Moscou. Quatorze villes russes furent brûlées en un mois : (fév. 1238) Baty s'avance contre Novogorod, et ordonne de faire main basse sur tous les habitans qu'il rencontre sur son passage. Cependant, à cent verstes de Novogorod, il retourne sur ses pas, et accourt dans le pays

des Polovtsi et des Bulgares sur le Volga. Après plusieurs invasions réitérées des Mongols qui se surpassent toujours en cruautés, la plupart des princes russes s'enfuient en Pologne ou en Hongrie, et abandonnent le peuple abattu et découragé à la fureur de ces barbares.

Kief succombe en 1240, après deux mois et demi d'une résistance désespérée, et reçoit un gouverneur mongol. Le grand-duc de Vladimir rend hommage au khan de Kaptchak, qui le confirme dans le gouvernement de ses états, et lui conserve sa supériorité sur les autres princes. Cependant ceux-ci se soumettent volontairement à la domination des Mongols, pour ne pas être les vassaux de leur frère. Toute la Russie, excepté Novogorod, s'engage à payer tribut aux Mongols, qui se contentent d'installer par-tout des gouverneurs sans chasser les princes russes.

Baty fait alors ravager par deux armées la Pologne, la Silésie et la Moravie : il s'avance avec une troisième armée, et étend ses rapines et ses massacres sur la Bosnie, l'Esclavonie, la Servie et la Bulgarie : il

s'éloigne pendant trois ans, et laisse reposer la Russie dévastée.

Dans le temps que les Mongols désolaient ainsi l'Europe, et qu'ils continuaient la guerre contre les Coréens et les provinces méridionales de la Chine, leurs armées innombrables inondaient encore la partie occidentale de l'Asie. Oktai ayant fait sommer en vain le sultan d'Iconium de lui rendre hommage, fit entrer par la Tchercassie une armée nombreuse en Arménie. Les Mongols s'avancent jusqu'aux environs d'Arbèle, passent par Ninive, s'approchent de Bagdad, font la conquête d'Erzerom, ravagent et subjuguent des villes et des contrées de l'Asie mineure, et forcent, en 1242, le sultan d'Iconium de se reconnaître leur vassal. L'année suivante ils fondent sur la Syrie, et arrivent jusqu'à Alep. Oktai mourut alors des suites d'une passion digne de ce conquérant [35] : sa mort différa la ruine de l'Asie, et empêcha celle de l'Europe.

Un interrègne de quatre ans suivit la mort de ce dévastateur. Ce fut alors que le sage Ilidchouzai mourut de chagrin, en voyant

les maux prêts à désoler sa seconde patrie[36]. Le grand-khan Kaiouk fit les préparatifs les plus formidables pour porter la guerre en Europe, mais sa prompte mort anéantit ses projets. Son successeur Mankou détruisit le califat, soumit le sultan d'Iconium et toute la basse Asie jusqu'au détroit des Dardanelles à la domination des Mongols; tandis que son frère Koblai, comme vice-roi de la Chine, continuait avec activité la guerre contre les Songs.

Mankou étant mort en 1259, Koblai fut élu grand-khan. Ce prince se confina dans la Chine, prit les moeurs et acquit les connaissances de cette nation. Cet éloignement du souverain des autres états mongols, qui s'étendaient depuis l'océan oriental jusqu'au Dnèpre et à la mer méditerranée, accéléra la chûte de cette étonnante monarchie: l'ambition et les dissensions l'avaient déjà préparée. Elle fut divisée en cinq états, toujours très-étendus. 1°. la Chine, 2°. l'Iran ou la Perse, 3°. le Dchagatai (ainsi nommé d'après son fondateur, comme nous l'avons observé en parlant de la division qui eut

lieu entre les successeurs de Tchinguis *) 4°. le Kaptchak, 5°. le Touran.

Koblai renouvella la guerre avec les Songs; elle se termina enfin par l'entière extinction de cette dynastie, et la conquête de toutes les provinces méridionales de la Chine. Cette branche des descendans de Tchinguis adopta entièrement les moeurs chinoises: en perdant leur férocité, ils perdirent encore leur vertu guerrière; et enfin la dynastie des Mings, qui était originaire de la Chine, les repoussa dans la Mongolie. Depuis cette époque leur postérité, sous le nom de Kalkas-Mongols, est encore sous la domination chinoise.

L'histoire des descendans de Tchinguis, établis dans l'Iran et le Dchagatai, n'entre point dans le plan de cet ouvrage: mais le sort des états de Kaptchak et de Touran nous intéresse d'autant plus, qu'il est lié étroitement à l'histoire de Russie et à l'état actuel de cet empire.

Nous avons déjà vu plus haut comment l'empire de Kaptchak a été fondé par Baty,

* Voyez la note 33.

neveu du grand Tchinguis, et nous avons remarqué que, depuis 1240, la plus grande partie de la Russie était soumise à ce prince. Sous le règne de Koblai, le Kaptchak, à l'exemple des autres états mongols, se rendit indépendant : depuis cette époque, la Russie ne fut plus sous la domination du grand-khan des Mongols ; elle resta pendant plus de deux siècles sous celle du khan de Kaptchak.

Pour dissiper une erreur facile à commettre, nous expliquerons ici pourquoi les annales russes confondent les Mongols avec les Tatars ; deux peuples qui diffèrent entièrement par leur origine, leurs moeurs et leurs usages. Lorsque Tchinguis eut subjugué les hordes tatares, ces deux nations se mêlèrent insensiblement. Excepté les troupes mongoles qui étaient venues sans leurs femmes dans l'empire du Kaptchak, tous les habitans étaient Tatars, et peu à peu l'armée fut aussi composée de cette nation. Ce furent donc véritablement des Tatars qui soumirent la Russie à la domination mongole. En Russie, les Mongols euxmêmes devenaient insensiblement des Tatars, et l'introduction

de la religion mahométane contribua principalement à ce changement.

Depuis Baty jusqu'à l'année 1441, le Kaptchak forma un vaste état qui fut gouverné par les descendans de ce prince. Pendant long-temps les princes russes ne firent aucunes tentatives pour se soustraire à leur domination, ou elles furent impuissantes: mais, au milieu du quatorzième siècle, le germe de la division commença à se développer dans les états mongols-tatars. Toutes les fois que le trône fut vacant, il se présenta plusieurs concurrens qui cherchèrent à faire valoir leurs droits par la force des armes: ces troubles préparaient la chûte de cet empire. Le grand-duc de Russie Dmitri Douskoi vainquit le khan Mamai dans une sanglante bataille qu'il lui livra sur le Don en 1380. Cette victoire n'eut d'abord aucunes suites heureuses pour la Russie, car, deux ans après, Moscou fut encore ravagé par les Tatars; mais l'empire du Kaptchak hâta sa ruine par les troubles intérieurs qui le déchiraient: en 1441, il fut partagé en quatre états qui devinrent, cent ans après, la proie de la Russie triomphante.

Le premier de ces états était celui de Kazan. Ivan I secoua le joug qu'avaient porté ses prédécesseurs, et força le khan Ahmed, dont il dépendait, à devenir son vassal et à lui payer tribut. Son successeur vit ses états encore une fois ravagés par les Tatars de Kazan, et fut réduit à la nécessité de prêter serment de fidélité. En 1552 ce royaume fut entièrement détruit : Ivan II eut la gloire de le réunir pour toujours à la Russie. Le khanat d'Astrakhan fut soumis deux ans plus tard par le même Ivan, qui par cette conquête devint encore possesseur de la plus grande partie du khanat de Kaptchak. Cet état ayant perdu en 1506 son dernier khan, ses débris furent partagés entre les khans de Crimée, de Kazan et d'Astrakhan. Enfin le khanat de Crimée eut le même sort, quoique beaucoup plus tard : ce fut en 1783 que Catherine II le réunit à son empire. Par cette acquisition, la dernière branche des souverains du Kaptchak, issus du sang de Tchinguis, tomba sous la domination de ses anciens vassaux.

L'état de Jouran, qui s'était pareillement formé des débris de l'empire des Mongols

sous le grand-khan Koblai, comme nous l'avons déjà observé, eut le même sort. Cet état avait été fondé par un frère de Baty, à qui ce prince avait cédé les pays entre les monts Arals et le Iaik; il avait étendu dans la suite ces possessions par les conquêtes qu'il avait faites en Sibérie. Koutschoum fut le dernier khan de Touran : il combattit d'abord contre cette petite troupe d'avanturiers que commandait Iermak, ce célèbre kosaque du Don; il perdit ensuite ses états et sa liberté dans la guerre qu'il soutint contre les Russes. En 1598 ceux-ci le conduisirent prisonnier à Moscou, et achevèrent la conquête de son pays, lorsqu'ils étendirent leurs possessions dans la Sibérie.

Avant de terminer cette courte analyse de l'histoire des Mongols, nous parlerons encore d'un conquérant de cette nation qui entreprit de rétablir cette monarchie, en employant des moyens dignes de ses prédécesseurs.

Ce nouveau dévastateur se nommait Timour ou Tamerlan; il était prince de Keche, près de Samarkand, lorsque les Mongols, hors d'état de résister, étaient déjà

entièrement chassés de la Chine. Il entra d'abord dans la grande Boukharie, qui faisait partie de l'ancien Dchagatai. Après des succès balancés 37, il parvint à soumettre cet état. En 1369, les grands lui prêtèrent hommage, et lui donnèrent le titre de maître du monde. Timour exerça alors d'aussi grands ravages que Tchinguis. Il fondit sur Khovaresm, s'empara de Kachgar, détrôna le khan de Kaptchak, et en mit un autre à sa place; il prit la ville de Khovaresm et conquit tout le Khorasan et le Sedgestan, pendant que ses généraux battaient les Avkhanes et s'emparaient de Khandahar. En 1384 il se rendit maître de la plupart des provinces de la Perse jusqu'à l'Arménie; il ravagea tous les pays qui s'étendent depuis l'Ili jusqu'à l'Irtich, battit le khan de Kaptchak, s'avança jusqu'au Volga, et retourna ensuite à Samarkand.

Timour entra de nouveau en campagne en 1393. Il étendit ses conquêtes sur les provinces méridionales de la Perse, s'empara de Bagdad, et de plusieurs autres villes de la Mésopotamie et de la Géorgie: il entra dans le Kaptchak par Derbent, ravagea Moscou

Moscou, et fit la conquête d'Azal : il continua de subjuguer la Perse, et revint encore à Samarkand. En 1398, il entreprit une expédition dans l'Inde jusqu'au delà du Gange. Au commencement du siècle suivant il fondit sur les Mamelucs de Syrie, s'empara d'Alep, de Damas et de Bagdad, revint ensuite dans la Géorgie, soumit la Natolie, vainquit Bajazet, le fit prisonnier, et força l'empereur de Constantinople, les sultans des Osmans et les Mamelucs, à lui payer tribut; il fit encore une expédition en Géorgie, et retourna en 1404 à Samarkand : la mort vint le surprendre, lorsqu'il se préparait à aller en Chine pour y rétablir la domination des Mongols.

La puissance effrayante de ce redoutable conquérant s'écroula sous ses successeurs aussi promptement qu'elle s'était élevée; ils perdirent peu à peu tous les états que Tamerlan leur avait laissés. La Boukharie et le Khorazan, les seuls qui leur fussent restés, furent abandonnés par le khan Babour en 1498; il s'enfuit, et vint fonder l'empire du Grand-Mogol dans l'Indostan.

Tels sont les principaux événemens de l'histoire d'un peuple si déchu maintenant de son ancienne splendeur, qu'il ne se rappelle que comme un songe qu'il a été l'un des plus puissans de la terre [38]. La ruine de l'empire de Tchinguis est l'époque de la décadence des Mongols : au partage en différens états succéda une division en d'autres plus petits encore : ceux-ci furent subjugués dans la suite, et enfin s'exécuta la division en familles et en hordes ; c'est alors que la rétrogradation fut complète de l'état de civilisation à celui de barbarie. Nous ne nous occuperons point de cette époque : nous examinerons d'abord l'état actuel des peuples mongols ; ensuite nous recueillerons les principaux événemens arrivés aux différentes hordes, depuis la destruction des états mongols.

Il y a vraisemblablement plusieurs siècles que les Mongols sont divisés en deux nations principales. On ignore si de grands événemens, ou la barrière naturelle que les montagnes semblent avoir posée, ont occasionné cette séparation ; mais elle a toujours été entretenue par les intérêts particuliers de

leurs princes, et par une haine nationale fomentée par des dissensions continuelles. Tchinguis parvint à former un seul état de ces deux nations : mais, quand la monarchie qu'il avait fondée fut détruite, leurs anciennes inimitiés se ranimèrent; et, depuis cette époque, ces deux peuples se sont mutuellement acharnés à leur ruine. L'une de ces nations porte le nom de Mongols, l'autre celui de Derben-Oïrait : ce mot signifie les quatre alliés; cette dénomination est commune à quatre peuples, les Euleutes, les Khoït, les Tummit et les Barga-Bourat. Les Euleutes forment cette branche que l'on connaît à l'occident de l'Asie et en Europe, sous le nom de Kalmouks. Les Khoït ont été affaiblis par leurs guerres, et dispersés par leurs émigrations, au point qu'excepté quelques hordes que l'on trouve dans la Sougarie et la Mongolie, ce peuple est entièrement dissipé. On ne connaît point avec certitude le domicile des Tummit [39]. Les Barga-Bourat se sont établis sur les montagnes qui enveloppent le lac Baikal; il est vraisemblable que ce fut dans le temps des ravages de Tchinguis : depuis la conquête

de la Sibérie, cette nation, et toutes les branches qu'elle comprend, sont sous la domination russe. De ces quatre peuples, les premiers et les derniers sont donc les seuls qui puissent être l'objet de l'histoire : aussi nous occuperont-ils, ainsi que les Mongols, uniquement dans la suite.

I. On comprend sous le nom de Mongols les débris de ce peuple que nous avons vu, dans le quatorzième siècle, repoussé de la Chine par la dynastie des Mings, ils sont maintenant soumis en grande partie aux Manjoux, qui sont maîtres de cet empire ; les autres dépendent de la Russie. Depuis que la puissance de la Songarie est renversée, et que la paix est rétablie dans la Mongolie, ces peuples habitent les vastes contrées qui sont entre la Sibérie et la Chine, depuis l'océan oriental jusqu'à la Songarie; de sorte qu'il n'existe maintenant presqu'aucune différence entre les Mongols jaunes (Charra-Monggol) qui de tout temps ont été soumis à la Chine, et les ci-devant Tchinguises ou Kalkas-Mongols.

Quand la Sibérie fut conquise par les Russes, au commencement du dix-septième

siècle, les Mongols étaient encore un peuple libre, gouverné par ses propres khans, et plusieurs nations de la Sibérie reconnaissaient sa domination. Ce peuple se soumit d'abord aux armes des Russes; mais, bientôt après, il recouvra sa liberté, et seconda la résistance de plusieurs peuples de la Sibérie. Dans les guerres que cette nation soutint contre les Kalmouks, souvent elle était victorieuse; cependant elle perdit ses tribus l'une après l'autre. Les combats sanglans et fréquens que les Mongols livrèrent aux Chinois furent encore plus malheureux: après une longue lutte, les premiers furent subjugués. Maintenant la méfiance excessive du gouvernement chinois les a mis hors d'état de faire aucunes tentatives pour briser leur joug: cependant ils ont encore conservé les lieux qu'habitaient leurs ancêtres, et paraissent encore être gouvernés par leurs propres princes 40.

Les Mongols soumis à la Russie abandonnèrent, le siècle précédent, la domination des Chinois, pour se mettre volontairement sous celle des Russes. Il est vraisemblable que cet exemple eut encore été suivi dans la

suite par plusieurs autres tribus, si la Russie, dans un traité de limites conclu avec la Chine au commencement de ce siècle, ne s'était engagée à ne recevoir aucuns transfuges mongols. Les Mongols russes se sont établis dans la province d'Irkoutsk, dans le gouvernement de ce nom; ils habitent les rives de la Sélenga. Les lieux qu'ils occupent s'étendent depuis le 122e degré de longitude jusqu'au 125e, et entre le 50 et 53e de latitude septentrionale. Ils forment sept tribus, chacune composée d'une vingtaine de familles ou aimaks : suivant le dénombrement de 1766 on comptait 6,919 têtes, sans compter les femmes; 219 avaient été baptisés.

II. Les *Euleutes* ou *Kalmouks* sont maintenant la peuplade la plus remarquable des Derben-Oïrait, ainsi que de tous les autres peuples mongols. Ils prétendent que leur patrie originaire était le pays situé entre le Kokonoor, ou le lac bleu, et le Thibet. Suivant les traditions de ces peuples, long-temps avant le règne de Tchinguis-Khan, la plus grande partie des Euleutes s'avança à l'occident, et se dispersa dans les environs du Caucase : ceux qui restèrent dans la grande

Tatarie ont été nommés par les Tatars leurs voisins, Khalimak, c'est-à-dire, désunis. Ils se donnent, à la vérité, entre eux le nom de Khalmik : Euleutes est cependant la dénomination qui leur est propre ; ce mot signifie un peuple séparé, partagé ou divisé. Depuis la destruction de l'empire des Mongols, les Euleutes se divisent en quatre branches principales, les Khochotes, les Derbets, les Songars et les Torgots; depuis cette époque ces peuples ont toujours été soumis à des princes de différentes races.

La plus grande partie des Kalmouks khochotes est restée dans le Thibet, et aux environs du Kokonoor : lorsque la Songarie eut perdu sa puissance, ces peuples demeurèrent sous la protection des Chinois. Le reste de la nation s'était retiré long-temps auparavant sur l'Irtych : il fut subjugué par la horde des Songares. Ayant pris part à la guerre que ces peuples soutinrent contre les Chinois, ces deux nations furent dispersées. On évalue à 50,000 têtes la horde des Khochotes sous la domination chinoise. Leur nom signifie guerrier ou héros : ils l'acquirent par l'intrépidité qu'ils montrèrent

sous les ordres de Tchinguis; et, soit pour cette raison, soit parce que leurs princes descendent immédiatement du frère du grand Tchinguis, ils ont conservé le premier rang sur toutes les hordes kalmouques. Les Khochotes soumis à la Russie sont en très-petit nombre. En 1675, quinze cents familles s'établirent sur le Volga, et se soumirent volontairement à la Russie : leur nombre fut augmenté en 1759 par trois cents autres familles.

Les Songars ne formaient qu'un seul peuple avec les Derbets, lorsque l'empire mongol fut divisé : ils se séparèrent à cause des dissensions qui régnaient entre deux frères descendans des princes qui les gouvernaient. Cette horde a soumis, au commencement de ce siècle, une grande partie des autres peuplades kalmouques, surtout les Khochotes, les Derbets et les Khoït : ils soutinrent plusieurs guerres sanglantes, tantôt contre les Mongols, tantôt contre les Chinois; mais cette lutte se termina par leur entier assujettissement et leur dispersion. Avant cette malheureuse époque, unis aux Derbets, ils étaient au nombre de 50,000 hommes en état

de porter les armes, et passaient pour la horde la plus brave, la plus riche et la plus puissante. Ils habitaient alors les environs du lac Balkhache, et sur les rives du Tschoui et de l'Ili. La période, où ce peuple a été le plus florissant, est de 1696 à 1746. Les villes orientales de la Boukharie, et la grande horde des Kirguises, étaient alors tributaires des Songars. Ils s'emparèrent de Boudala, capitale du Dalai-Lama, firent des incursions en Sibérie, et forcèrent quelques peuples soumis à la Russie à leur payer tribut. A la mort de leur khan Galdan-Tseren, cette horde fut dissoute; les Torgots, les Derbets et les Khochotes s'en séparèrent. Une grande partie des Songars se dispersa dans l'intérieur de l'Asie, et jusqu'aux villes des Ousbeks: plusieurs milliers s'enfuirent en Sibérie; d'autres passèrent sous la domination chinoise. Suivant leur propre estimation, y compris les Derbets, il reste à peine 20,000 familles. Le nombre des Songars qui se retirèrent alors (1758) en Russie, était à peu près de 20,000 têtes : on les réunit aux Kalmouks du Volga; mais en 1770 la plus grande partie retourna avec ces derniers dans la Songarie.

Les Derbets, qui étaient autrefois établis dans les environs de Kokonoor, s'avancèrent vers l'Irtych, à cause des troubles des Mongols, et se divisèrent en deux troupes. L'une, comme nous l'avons vu, s'unit aux Songars et suivit leur sort; l'autre aux Torgots, et s'avança toujours à l'occident vers le Iaïk (maintenant l'Oural) jusqu'au Volga et au Don, où elle s'établit. En 1673 cinq mille kibitkes (tentes ou familles) se soumirent au khan des Torgots qui occupaient alors les rives de l'Oural, et rendirent hommage au tsar de Russie. Dans la suite les princes derbets ne voulurent point rester soumis à ceux des Torgots; et, en 1743, quand le khan Aiouka mourut, ils passèrent le Don : on portait alors leur nombre à 14,000 kibitkes. Le gouvernement russe craignant que leur khan Lava-Dondouk ne se mit sous la protection du khan de Crimée, cette horde fut de nouveau transplantée sur le Volga près des Torgots. Dans la crainte d'être asservis par ce peuple, les Derbets ne prirent aucune part à la fameuse fuite de 1770; ils restèrent paisiblement sur les rives du Volga avec leur prince Tsenden.

Les Torgots paraissent avoir formé une horde séparée plus tard que les autres branches de Kalmouks. Dès le commencement des troubles ils s'éloignèrent des Songars, et s'avancèrent toujours à l'occident jusqu'aux steppes du Volga, où ils s'établirent : les Russes les appellèrent Kalmouks du Volga. L'année 1616, cette horde était déjà soumise à la Russie. En 1662, quand elle passa l'Oural, on portait leur nombre à 50,000 kibitkes : leur khan Aiouka, dont il a déjà été question auparavant, asservit une grande partie des Tatars nogais, quand ils voulurent s'étendre au delà de l'Oural; ce fut un des fils de ce prince qui s'enfuit dans la Songarie avec 15,000 kibitkes. Le khan Dondouk-Ombo, successeur d'Aiouka, soumit à sa horde 6,000 tentes de Troukhmènes et 8,000 Tatars khondouroviens; mais la plus grande partie de ces derniers prirent la fuite. En 1768, le gouvernement russe donna à cette horde riche et puissante des réglemens qui restreignaient le pouvoir des khans : ils occasionnèrent un si grand mécontentement, que, dans l'hiver de 1770 à 1771, cinquante-cinq ou soixante mille kibitkes passèrent

l'Oural sur la glace, traversèrent les steppes des Kirguises, et retournèrent dans la Songarie.

Cet événement remarquable qui retraçait, au dix-huitième siècle et dans un état policé, les émigrations des peuples de l'antiquité, avait pour principale cause le mécontentement du khan auquel on associait des députés des princes de la horde, qu'il ne pouvait pas déposer à sa volonté, et qui avaient pour adjoint un assesseur de la chancellerie du gouvernement d'Astrakhan. Ce soulèvement fut encore fomenté par les plaintes du peuple qui n'avait pas d'assez vastes pâturages pour ses nombreux troupeaux, et les prédictions de leurs prêtres qui lui annonçaient qu'il serait forcé d'embrasser la religion chrétienne, de se livrer à l'agriculture, et de fournir des troupes pour les armées.

Nous avons déjà observé plus haut que la plupart des Songars prirent part à cette émigration : les Torgots imitèrent leur exemple; il n'y eut que peu d'Aimaks qui restèrent ou qui revinrent : mais les Tatars soumis à la horde ne la suivirent pas. Le

gouvernement russe fit, à la vérité, poursuivre les fuyards; mais ils s'enfuirent avec une telle rapidité que l'on n'en put rattraper qu'un très-petit nombre. Plusieurs périrent dans cette pénible émigration: les Kirguises en firent prisonniers une grande partie; ceux qui parvinrent au lieu de leur destination se mirent sous la protection des Chinois, qui prirent aussitôt toutes les mesures qu'exigeait une sévère politique.

Il y a quelques années que tous les Kalmouks restés en Russie ne formaient qu'un peu plus de 20,000 familles : ce sont les restes de quatre peuplades. Les Khochotes, les Songars et les Torgots, qui sont restés, ou que l'on a ramenés dans leur fuite, ont été réunis aux Derbets qui sont gouvernés par plusieurs petits princes, et soumis à un khan ou taidcha. Ils font paître leurs troupeaux dans les steppes entre le Don et le Volga, depuis les lignes de Tsaritsyn jusqu'au Caucase; et, entre le Volga et l'Oural, depuis l'Irguis jusqu'à la mer Caspienne. On voit donc qu'ils sont établis dans les gouvernemens de Saratof et d'Astrakhan, et dans les lieux qu'habitent les Kosaques du Don.

On remarque encore une colonie nombreuse de Kalmouks baptisés. A la fin du siècle dernier, des gens distingués et considérés dans cette nation embrassèrent le christianisme. Ils eurent des querelles avec leurs compatriotes qui avaient conservé leur ancienne religion, et dont ils étaient trop voisins. Pour éviter les suites de ces dissensions, le gouvernement les établit en 1737 dans un pays fertile sur les rives du Samara, du Sok et du Tok (dans le gouvernement de Simbirsk, et dans la province d'Orenbourg du gouvernement d'Oufa) et leur accorda encore la ville de Stavropol. L'accroissement de cette colonie est devenu si considérable, qu'en l'année 1771 on comptait déjà 14,000 têtes; tandis qu'en 1754 leur nombre n'avait été porté qu'à 8,695. On trouve encore dans le gouvernement d'Oufa une petite colonie de Kalmouks mahométans; elle s'est formée de quelques prosélytes qu'ont fait les Kirguises, et qu'ils ont reçus parmi eux.

III. Les *Barga-Bourat*, que les Russes nomment *Bouriates* ou *Bratski*, sont le troisième peuple mongol, et le dernier que l'on

puisse encore regarder comme une nation. Nous avons déjà dit plus haut que ce peuple est l'une des quatre branches sorties des Derben-Oïrait. Il paraît que, dans le temps de la monarchie des Mongols, ou même à une époque plus reculée, les Bouriates se retirèrent dans les contrées agrestes et montagneuses situées au nord du lac Baikal. S'ils n'ont pu échapper aux armes victorieuses de Tchinguis, au moins paraît-il qu'ils recouvrèrent leur liberté aussitôt que les Mongols s'établirent dans la Chine, et lorsque les autres peuples sortis de cette nation se dispersèrent dans des contrées plus éloignées.

Les Russes ne connurent les Bouriates que lorsqu'ils firent la conquête de la Sibérie : depuis 1644 ils se sont soumis à la Russie. Suivant les traités qui fixent les limites de cet empire avec la Chine, cette nation appartient entièrement à la Russie; elle est la plus nombreuse de tous les peuples payens établis dans le gouvernement d'Irkoutsk. Elle habite toutes les contrées situées entre le Iénissei et les frontières de la Chine, les bords de l'Angara, de la Toungouska, et les environs du lac Baikal;

au sud, les rives de la Sélenga, de l'Argoun et des rivières qui s'y jettent.

Il y a plusieurs années que l'on comptait dans ce gouvernement 32,000 Bouriates tributaires: on trouve encore quelques tribus et des familles établies dans le cercle de Krasnoiarsk du gouvernement de Kolivan, sur la rive droite du Iénissei. Si l'on considère la difficulté de faire un dénombrement avec exactitude dans ces contrées sauvages, le nombre probable des femmes, et l'accroissement de la population après tant d'années on pourra, sans craindre de blesser la vraisemblance, tripler le nombre des Bouriates.

CHAP.

CHAPITRE IV.

Peuples Tatars.

Le nom de Tatars a été si prodigué que quelques écrivains ont douté qu'il y eut jamais existé un peuple de ce nom. On a compris sous cette dénomination toutes les nations et les peuplades qui habitent le nord de la Perse et de l'Inde, quoique leur origine, leurs moeurs et leurs usages soient partout différens. Maintenant ces peuples sont mieux connus; et l'on sait que les Tatars forment un peuple particulier, qu'on doit rapporter à l'immense famille des Turcs [41].

Il faut chercher la patrie des Turcs ou Tatars dans les pays situés à l'orient et au nord de la mer Caspienne; leurs descendans habitent encore les mêmes lieux. Ils s'étendaient jadis depuis l'Oxus ou le Gihon jusqu'à la Mongolie et dans les environs d'Orenbourg; ils avaient alors pour voisins et pour ennemis les peuples les plus puissans : à l'orient, les Chinois; au midi, les Perses,

les Macédoniens, les Romains, les Parthes et les Arabes; enfin les Mongols au nord-est. Ils s'élevèrent autrefois comme une digue pour s'opposer à l'inondation de ces peuples qui voulaient pénétrer dans l'occident; mais les Mongols, semblables à un torrent qui entraîne tout ce qui s'oppose à son cours, anéantirent tous leurs efforts.

Les Turcs, ainsi que la plupart des peuples, se divisaient dans leur origine en différentes tribus et en hordes, dont les historiens tatars, chinois et persans, nous ont conservé le nombre et les noms. Hérodote parle d'une des tribus principales, nommée Massagètes : Strabon lui donnait la même origine qu'aux Chorasmiens. Les historiens et les géographes ont conservé la mémoire de ces peuples, tant à cause de leurs grandes actions que parce que les nations européennes et asiatiques commerçaient dans la Sérique : cependant leur histoire n'est pas complète, et est souvent interrompue. En 545, le nom de Turc n'était donné qu'à cette seule partie de la nation qui s'était établie le long de l'Irtych dans les montagnes d'Altai : au milieu du sixième siècle, ce peuple

fonda un état qui devint bientôt si puissant qu'il inquiéta la Chine et la Perse; il envoyait des ambassadeurs aux empereurs d'Orient, et il en recevait. Dans le même siècle cet état fut divisé en deux parties, qui le furent dans la suite en plusieurs petits khanats : ceux-ci succombèrent en grande partie sous les armes victorieuses des Arabes, jusqu'à l'époque où ces différens peuples turcs parvinrent à fonder des états considérables dans le califat même.

L'histoire nous offre successivement huit peuples turcs qui occasionnèrent des révolutions, tantôt en Europe, tantôt en Asie; qui fondèrent des empires, et que l'on peut mettre au rang des nations dominantes. Trois se sont avancées en Europe plutôt que les autres, et sont plus dignes de notre attention, à cause de leurs rapports avec l'empire de la Russie : ce sont les Kozars, les Petchénègues et les Polovtsi.

Les Kozars, peuple brave et puissant, s'étaient originairement établis dans les défilés du Caucase entre la mer Caspienne et la mer d'Azof. Ils commencèrent à se rendre célèbres dans le septième siècle; ils

s'accrurent et se soutinrent dans un état florissant jusqu'au milieu du neuvième. L'empire des Kozars s'étendait alors depuis le Volga et la mer Caspienne, sur le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale actuelle, jusqu'à la Moldavie et la Valachie : plusieurs peuplades slavonnes leur payaient tribut ; on remarquait surtout les Polianes qui habitaient les environs de Kief et les rives du Dnèpre, les Sévériens établis sur celles de la Desna, Sem et Soula, les Viatitches sur l'Oka et les Radimitches sur la Soja. L'an 862 trois peuples se réunirent contre les Kozars : les Russes, les Petchénègues et les Polovtsi. Oskold et Dir, chefs des Varaigues, les dépouillèrent de la souveraineté qu'ils s'étaient arrogée sur les Polianes. Oleg soumit, en 884, les Sévériens et les Radimiches ; en 962 ses successeurs s'emparèrent du pays des Viatitches et de neuf cantons qu'occupaient les Kozars dans les défilés du Caucase. Ces peuples perdirent le reste de leurs états, en 1016, contre les Russes unis à l'empire d'Orient. Cette nation subsista encore, mais elle devint tributaire de la Russie.

Les Petchénègues, ainsi nommés dans les annales russes et polonaises, s'appelaient entre eux Kangars ou Kangles; c'était un peuple nomade puissant, établi autrefois sur les rives du Volga et de l'Oural. Ils furent connus en Europe par l'invasion qu'ils firent dans l'empire des Kozars en 839, et par les guerres qu'ils soutinrent contre les Slaves (867), qui avaient été peu de temps auparavant tributaires des Kozars. Les Petchénègues furent chassés des lieux qu'ils habitaient par les Polovtsi et les Kozars : ils s'emparèrent des pays situés entre le Don et le Dnester, et repoussèrent les Hongrois qui étaient soumis aux Kozars. Dans le onzième siècle, ils quittèrent ces lieux et s'avancèrent dans la Moravie, la Bulgarie et la Thrace. Après avoir fait de fréquens ravages dans les pays soumis à l'empire d'Orient, ils s'établirent dans la Dardanie et l'Asie mineure. A la fin du douzième siècle ils possédaient encore une partie de la Transilvanie; mais à cette époque ils disparaissent de l'histoire.

Les Polovtsi, ainsi nommés dans les annales russes, étaient déjà connus, du temps

d'Hérodote et de Strabon, sous le nom des Ouzes ou des Comanes. Cependant l'histoire ne commence à parler d'eux qu'en 883 : elle nous apprend qu'unis aux Kozars, ils chassèrent les Petchénègues de leurs établissemens. A cette époque les Polovtsi s'étendaient déjà depuis Kharesm et les monts Kitsig-tag jusqu'à l'embouchure du Volga. Ils s'établirent alors dans le pays qu'occupaient les Petchénègues, et une autre branche du même peuple s'empara de l'ancienne habitation des Kozars à l'occident du Volga et de la mer Caspienne jusqu'à Derbent. Dans le onzième siècle ils s'étendirent encore à l'orient de l'Europe. Les Polovtsi enlevèrent alors aux Petchénègues presque tout ce qu'ils possédaient sur cette partie du globe, la Crimée, les pays entre le Don et le Dnepre, la Moldavie et la Valachie. Après qu'ils eurent exercé les plus affreux ravages sur la Bulgarie, la Thrace, la Transilvanie et la Hongrie, ils s'établirent dans ce dernier pays. Vers la fin du onzième siècle, pendant que l'empire de Russie était déchiré par ses divisions intestines, les Polovtsi s'emparèrent encore de la partie nord-est

du Kouban. Au commencement du treizième siècle ils perdirent la Moldavie, la Valachie et la Crimée; ces pays leur furent enlevés par les Tchinguises. En 1330, les Comanes étaient encore comptés au nombre des nations tributaires de la Hongrie : mais, après cette époque, il n'est plus fait mention de ce peuple dans l'histoire.

Outre ces peuples turcs, il y en a eu plusieurs autres dont l'histoire n'a conservé que le nom. On doit excepter de ce nombre les Tatars. Si d'abord ils ne sont remarquables dans l'histoire que par leur assujettissement aux Mongols, les événemens qui précèdent cette époque excitent cependant quelque intérêt, à cause du rôle que cette nation a joué dans la suite.

Le khan Aboul Gasi Bahadour [42] nous a laissé une longue généalogie (qui cependant n'est pas très-exacte) des peuples d'origine turque; il regarde les Tatars comme l'un des plus anciens et des plus illustres, et les fait descendre d'un khan nommé Tatar. Cette peuplade s'accrut à tel point que l'on comptait 70,000 familles réunies sous un même chef : elle se divisa dans la suite, et se

dispersa dans plusieurs pays éloignés; ce qui affaiblit sa puissance. La branche la plus considérable s'établit sur les frontières du Kitai (de la Chine), et fut asservie à cet empire; elle se révolta souvent, ce qui donna lieu à des guerres désastreuses. Du temps de Tchinguis, des Tatars habitaient les rives de l'Onou et de l'Amour: ils étaient tributaires de l'empereur Kin qui gouvernait alors la Chine. Iessoukai, père de Tchinguis, soutint des guerres sanglantes contre une de ces hordes.

L'asservissement des Tatars aux Mongols est l'époque où l'histoire de ces peuples acquiert quelque intérêt. Les premiers efforts du grand Tchinguis furent dirigés contre ce peuple: il est certain que ce conquérant avait déjà soumis toutes les hordes tatares, avant de tourner ses armes contre la Chine; et il n'avait rien à en redouter, lorsqu'il marcha contre les Noudches. L'histoire des Tatars n'excite notre attention qu'au moment où elle cesse d'être celle d'un peuple indépendant. Partagés sous les drapeaux des chefs des Mongols, leurs vainqueurs, la postérité a conservé le souvenir

des victoires et des conquêtes de ces derniers; tandis que, par une bizarrerie du sort, le nom des Tatars est souillé des ravages affreux qui ont marqué partout les traces sanglantes de ces deux nations. Les événemens arrivés après cette époque ont déjà été rapportés dans le précis que nous avons donné sur les Mongols, ou seront exposés dans ce que nous dirons dans la suite des différens peuples tatars.

Une des suites de l'asservissement des Tatars fut que le nom de cette nation, inconnu jusqu'alors sur toute la terre, excepté dans la Chine et la Mongolie, se répandit à l'occident de l'Asie et en Europe, et fut cause que l'on confondit les vainqueurs avec les vaincus. Il paraît certain que, lors des dernières expéditions de Tchinguis, les Tatars formaient la plus nombreuse partie de son armée. Dans tous les pays conquis, ce n'est point la langue des Mongols, mais celle des Tatars qui est devenue dominante; comme, par exemple, dans la grande et la petite Boukharie, le pays des Bachkirs, des Tchouvaches, la Crimée, le Kouban, etc. Il était donc naturel que les Tatars étant

plus nombreux dans ces pays fissent disparaître le nom des Mongols. Les guerres que ces deux nations soutenaient ensemble, leurs domiciles et leurs chefs communs favorisaient leur mélange : mais les traces de cette union ont entièrement disparu après la chûte de la monarchie mongole; et ce n'est que par une légère analogie dans la langue [43] que l'on reconnaît que ces peuples ont été jadis confondus. On remarque une différence caractéristique entre ces deux nations dans les traits de la physionomie et dans leur constitution politique (celle des Tatars se rapproche plus du gouvernement démocratique, celle des Mongols du monarchique) ; il y a seulement quelques peuplades comme les Tatars kousnetsk, les Iakoutes, etc. où ce contraste est moins frappant.

Après la mort de Tchinguis khan, des colonies nombreuses conservèrent et peuplèrent les pays conquis; ce qui occasionna une transplantation et une émigration presque générale des peuples mongols et tatars. Tous les successeurs de Tchinguis eurent la même politique : ils s'établirent avec leurs

hordes dans la partie de ses conquêtes qui leur était échue en partage 44.

Il ne faut donc point s'étonner de trouver des peuples tatars hors de leur patrie, et souvent dans des contrées qui en sont très-éloignées. Le nom des Naimanes, par exemple, est inconnu dans les lieux qu'ils ont autrefois habités; et on les voit reparaître à l'occident parmi les Ousbecs, à l'orient sur le fleuve Sira au nord de la province de Léatong. La plupart des peuples dont nous parlerons dans la suite, sous le nom de Tatars de Sibérie, ont eu le même sort.

Nous avons déjà rapporté dans le chapitre précédent la fin de la monarchie mongole-tatare, et la manière dont les débris de cet empire immense ont été assujettis.

Examinons maintenant l'état actuel des Tatars en général, et passons ensuite aux différentes peuplades qui appartiennent à la Russie.

Non-seulement les Tatars ont été subjugués dans les pays qu'ils avaient conquis, mais ils ont encore été chassés en grande partie de leurs anciens domiciles; quelques

hordes seulement ont conservé leur indépendance; elles habitent la partie sud-ouest de la grande Tatarie, sur les frontières de la Perse, de l'Inde et de la Songarie.

C'est dans ces lieux que l'on trouve la grande horde des Kirguises, les Boukhares, les Khivinses, les Karakalpaks, les Troukmènes. les Tachkentes, les Turkostans, les Arales et quelques autres peuplades, qui forment des états particuliers, et qui conservent encore d'une manière précaire leur liberté nationale. Ils sont peu redoutables à leurs voisins, et changent de protecteurs suivant leurs intérêts politiques. Tout le reste de cette nation, jadis si puissante, est sous une domination étrangère. Plusieurs hordes appartiennent à la Russie, soit comme sujets, soit comme alliés dépendans; d'autres sont unis à l'empire ottoman de la même manière, ou sont soumis au Grand-Mogol, à la Chine et à la Perse.

Les Tatars qui appartiennent à l'empire de Russie habitent les côtes septentrionales de la mer noire et de la mer Caspienne, la partie située au nord du Caucase, les vastes steppes de l'Oural jusqu'à la Songarie, le

midi des monts Ourals; en Sibérie, les montagnes de la partie méridionale, les steppes depuis le Tobol jusqu'au-delà du Ienissei et les déserts qui avoisinent la Léna. On trouve encore plusieurs colonies tatares dispersées parmi les Russes, surtout dans les gouvernemens d'Oufa, de Kazan et de Tobolsk.

Ces pays ayant été habités en grande partie par les Tatars-mongols, depuis l'époque florissante de cette nation, on y trouve encore de fréquens monumens de leur ancienne grandeur, de leur magnificence et de leur civilisation : quelques-uns ont plus de mille ans d'antiquité. Souvent on foule aux pieds des ruines de ces villes, dont les débris dispersés prouvent les progrès des arts chez une nation que nous traitons communément de barbare [45]. On voit encore plus fréquemment des tombeaux, dont les inscriptions servent à nous donner des éclaircissemens sur l'histoire de ce peuple, et qui nous fournissent des preuves intéressantes de sa richesse, de son goût et de son industrie, par les bijoux et les ustensiles qui y sont conservés [46]. Ces objets tiennent aux

progrès de la civilisation : nous en parlerons dans la suite de cet ouvrage.

Les Tatars, après la nation principale, forment la partie la plus nombreuse des habitans de l'empire de Russie [47]. Les différentes branches de cette nation, qui appartiennent à la Russie, sont les Tatars propres, les Nogais, les Mechtchériakes, les Bachkirs, les Kirguises, les Iakoutes et les Téléoutes; on peut y joindre les peuplades qui habitent les montagnes du Caucase.

I. On comprend en Russie, sous le nom de Tatars propres, toutes ces hordes qui ne portent aucune dénomination particulière, et qui tirent en grande partie leur origine des habitans de ces deux grands états, que les successeurs de Tchinguis fondèrent sur le Volga et en Sibérie. Nous suivrons cette division dans le tableau de leur état actuel : nous ferons connaître d'abord les Tatars kaptchaks, ensuite ceux de la Sibérie.

Nous avons déjà dit plus haut que l'état de Kaptchak avait été fondé par Baty, petit-fils du grand Tchinguis; et qu'en 1441 il avait été divisé en quatre khanats, ceux de Kazan, d'Astrakhan, de Kaptchak et de

la Crimée. Les trois premiers furent conquis par les Russes dans le milieu du seizième siècle : le quatrième conserva son indépendance plus de 230 ans après; ils sont maintenant tous réunis à la Russie.

Le khanat de Kaptchak, depuis la division de 1441, était établi dans les plaines que l'on nomme les steppes d'Astrakhan; il fut le premier de ces états qui hâta sa ruine. Dès l'année 1506, il perdit son premier khan, et fut partagé par ceux de Kazan, d'Astrakhan et de la Crimée; enfin, lorsque ces deux premiers états furent conquis, il échut à la Russie. La race des Tatars kaptchak, asservie plusieurs fois, a été réduite à un très-petit nombre. Errans loin des lieux qu'ils ont habités autrefois, ils sont mêlés aux Baschkirs et aux Kirguises; ils ont encore conservé leur nom et le souvenir de leur origine.

Le khanat de Kazan a formé un état particulier jusqu'à l'an 1552; à cette époque il a été conquis par Ivan II, et réuni pour toujours à la Russie. La ville de Kazan avait été fondée en 1257 par un des fils de Baty; ce khanat se rendit indépendant,

en 1441, en même temps que celui de la Crimée se séparait de Kaptchak. Les Tatars actuels de Kazan sont de faibles restes de ceux qui ont conservé leurs anciennes demeures, ou des fuyards qui se sont établis dans d'autres contrées de la Russie. Ils habitent principalement les gouvernemens de Kazan, de Simbirsk, de Rézan, de Viatka, de Perm et d'Oufa (surtout les environs d'Orenbourg: leur nombre est considérable à la vérité; cependant il est bien éloigné de l'idée que l'on se forme d'après les rapports historiques de leur ancienne population: suivant différens calculs, on ne peut la porter à plus de 100,000. Ces Tatars sont l'élite de ceux qui habitent la Russie: non-seulement ils ne sont point mélangés avec d'autres nations, mais ils sont encore plus civilisés que la plupart des peuples qui ont la même origine.

Le khanat d'Astrakhan se forma peu de temps après celui de Kazan; il faisait aussi auparavant partie du Kaptchak: le victorieux Ivan s'en empara en 1554. La ville d'Astrakhan d'aujourd'hui n'est point cette capitale tatare dont le tsar fit la conquête,

et

et qu'il détruisit : on voit les ruines de celle-ci un peu plus haut sur la rive occidentale du Volga. Les Tatars d'Astrakhan sont en grande partie des Nogais ; on les divise, suivant les lieux de leur demeure, en Tatars de villes, de villages et nomades : les premiers demeurent à Astrakhan ; les seconds habitent six villages près d'Astrakhan ; les Tatars nomades campent autour de la mer Caspienne. Lors de la conquête d'Astrakhan, les Tatars des villes et des villages comptaient 25,000 hommes en état de porter les armes : en 1715 ils étaient encore 12,000, mais en 1774 il n'en restait plus que 1200 ; et, en les réunissant aux Tatars nomades, ils forment à peine 2,000 familles. Ce décroît de population étonnant provient de leur inconstance, qui les porte à changer souvent de domicile ; plusieurs se sont réunis aux Tatars de Crimée et du Caucase, aux Bachkirs, et même aux Kirguises.

Le khanat de Crimée a formé un état particulier jusqu'à l'année 1783 ; il appartient maintenant à l'empire de Russie. L'histoire de la Crimée commence long-temps avant l'origine du royaume de Kaptchak ; le sort

de ce pays a jadis intéressé les nations civilisées de l'antiquité : on ne regardera donc point comme une digression inutile ce que nous dirons de cette province, avant qu'elle appartînt aux Tatars.

Les Cimmériens étaient les premiers habitans connus de la Crimée : ce peuple nombreux et belliqueux avait la même origine que les Thraces. Leurs vastes possessions leur furent enlevées par les Scythes ; ils conservèrent plus long-temps la Crimée. Il paraît que six cent cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne, ces voisins puissans les chassèrent de la plaine : ils se retirèrent dans les montagnes et prirent le nom de Tauriens, ou habitans des monts ; cette dénomination fut ensuite donnée à toute la presqu'isle, qui fut appelée la Tauride (Tavrika). Dans le sixième siècle, les Grecs commencèrent à s'y établir. Les Milésiens fondèrent Panticapée, ou le Bosphore (en tatare Kertch ; en russe Vosfor) et Théodosie (tat. Kaffa ; russe Féodosia) : les Héracléens du Pont et les Déliens, Cherson. Le commerce qu'y firent les Grecs à cette époque était très-florissant, et contribua beaucoup a étendre leurs connaissances géographiques.

Dans le cinquième siècle les Archéanactides, qui étaient originaires de Mytilène, fondèrent un état monarchique dans le Bosphore. Cent ans après, les Scythes furent presque détruits par les Sarmates : les Tauriens étendirent alors leur domination sur presque toute la Crimée ; ils firent des incursions sur l'empire du Bosphore et la république de Cherson, qui se soumirent à Mithridate-le-Grand, roi de Pont. Il subjugua les Tauriens, et domina alors sur toute la Crimée.

Au commencement de l'ère chrétienne, les Alains s'avancèrent dans la presqu'isle, forcèrent les rois du Bosphore à leur payer tribut et anéantirent les Tauriens. Les Alains maintinrent leur puissance cent-cinquante ans; les Goths leur succédèrent. A cette époque (du temps de Dioclétien et de Constantin-le-Grand) le christianisme se répandit dans la Crimée. En 375, les Goths furent assujettis aux Huns ; mais ils conservèrent les habitations qu'ils avaient dans les montagnes et leurs rois chrétiens. Le royaume du Bosphore cessa à la fin du quatrième siècle.

Après que la puissance des Huns eut été renversée (464), les Hongrois arrivèrent; et, unis aux Bulgares, ils s'emparèrent des pays situés entre le Don et le Dnester. Une partie retourna en Asie; les autres furent contraints de se soumettre aux Kozars[48], en 670: les Goths qui habitaient les montagnes et les villes grecques, situées sur le rivage de la mer, furent forcés de lui payer un tribut. En 840, l'empereur Théophile forma la province de Cherson, qui comprenait toutes les villes qu'habitaient les Grecs dans la Crimée et le Kouban; car, quoiqu'elles fussent tributaires des Kozars, elles reconnaissaient la souveraineté de la cour de Byzance.

Les Hongrois et les Kozars furent repoussés (882) par les Petchénègues ou les Kangles, qui furent obligés, au milieu du onzième siècle, de plier devant les Comanes (les Ouzes ou Polovtsi). Ce peuple força les Grecs de la Crimée et les Goths à leur payer tribut. A cette époque, la ville de Sugdaia (maintenant Soudak) parvint par son commerce à un si haut point de grandeur, que toutes les possessions des Grecs dans la

Crimée prirent le nom de Sugdania : jusqu'à l'an 1204, ils reconnurent toujours la souveraineté de Byzance ; alors ils se rendirent indépendans.

Les Mongols ou les Tatars succédèrent aux Comanes, et depuis cette époque (1237) la Crimée fut une province du royaume de Kaptchak. Des princes tatars apanagés, auxquels on donnait le nom d'Oulouz-Bey, se dispersèrent dans les plaines avec leurs hordes. Les Grecs et les Goths payaient tribut aux Mongols, comme ils l'avaient payé auparavant aux Comanes ; plusieurs Tcherkasses s'y établirent. La ville de Krim, où les Mongols faisaient un grand commerce, donna son nom à toute la presqu'isle ; il lui est resté jusqu'en 1783.

Tout le temps que les Latins furent maîtres de Constantinople, ils firent, ainsi que les Vénitiens, un grand commerce dans la Crimée et le Taman (Matriga) : dans la suite les Génois s'en emparèrent exclusivement, et conservèrent presque toujours leur supériorité dans les guerres sanglantes qui s'élevèrent à cette occasion. Ils rebâtirent Kaffa avec la permission des Mongols, et

cette ville devint le centre de leur commerce : ils conquirent Soldaia (Soudak) et Cembalo (Balouklava). Il est vrai qu'ils payaient tribut aux Mongols, quand ils étaient puissans : mais, quand ces hordes étaient livrées à des dissensions intestines, ils les bravaient alors ; et les princes des plaines de la Crimée étaient élus ou déposés à la volonté des Génois. A cette époque, deux branches s'ouvrirent pour le commerce des Indes dans ces contrées : l'une par l'Amour, la mer Caspienne et Astrakhan jusqu'à Tana ; l'autre par Bagdad et Tauris jusqu'à Trébisonde et Sévastopolis. Les Génois et les Vénitiens possédaient conjointement Tana, à titre de vassaux des Mongols.

Lorsque l'empire de Kaptchak fut divisé, la Crimée forma un khanat particulier, dont Hadji-Guérai fut le fondateur en 1441.

C'est à cette époque que commence la souveraineté des Tatars, quoique les khans fussent des descendans de Tchinguis. Mengli-Guérai, le véritable fondateur de l'empire tatare dans la Crimée, appuyé par les Osmans, parvint dans le onzième siècle à établir sa puissance sur la presqu'isle 49. Il

se reconnut vassal de la Porte, qui s'arrogeait le droit de percevoir les douanes, d'avoir des forteresses dans le pays, et même d'élire les khans et de les déposer arbitrairement. La Crimée resta sous la protection de la Porte jusqu'en 1774. Catherine II, par la paix de Koutchouk-Kainardji, rendit au khan l'indépendance, et acquit à l'empire russe quelques places frontières pour le préserver des invasions des Tatars. Quelques années après (1783), toute la presqu'isle fut réunie à la Russie ; elle forme, avec la partie orientale du pays des Nogais ou les steppes de Crimée, un gouvernement connu sous le nom de la Tauride.

Lorsque Mengli-Guérai se rendit maître de la Crimée, elle avait peu d'habitans tatars. Quand il fit la guerre aux Tatars du Volga, il amena en Crimée plusieurs milliers de Nogais qui furent forcés de s'y établir. La grande population de cette presqu'isle, dans laquelle on trouvait, outre les Arméniens, des Grecs, des Turcs, des Juifs, etc. avait beaucoup diminué sous le règne orageux du dernier khan. Les Arméniens se soumirent, en grande partie de leur

plein gré, à l'empire de Russie en 1779, et s'établirent dans le gouvernement de Cathérinoslaf, ci-devant Azof. Les Tatars s'enfuirent en si grand nombre dans l'Avkhasie et chez les Osmans, que, suivant le rapport de témoins oculaires dignes de foi, la population de la Crimée, en 1782, ne montait qu'à 50,000 hommes.

Nous passons maintenant aux Tatars-sibériens, qui forment la seconde branche de Tatars établis en Russie. La Sibérie renferme un très-grand nombre de colonies de cette nation. La plupart semblent être établies dans ce pays depuis si long-temps, que, flottant entre l'incertitude et la contradiction, nous ne pouvons donner une histoire suivie de ces différentes peuplades. Les événemens arrivés aux Tatars-mongols de la Sibérie nous serviront de base, et nous tâcherons d'y joindre les fragmens historiques qui nous restent sur différentes peuplades de cette nation.

L'empire des Tatars-mongols en Sibérie, ou le khanat de Touran, fut fondé, comme nous l'avons dit plus haut, au milieu du treizième siècle, par Cheibani, frère ou

parent de Baty : il fut d'abord établi dans les contrées qui avoisinent les monts Ourals et les rives du Iaïk (maintenant l'Oural), où ce khan avait obtenu des possessions de Baty, qu'il étendit par ses conquêtes en Sibérie au point de former une puissance considérable.

La première résidence des princes Tatars-sibériens était sur les rives de la Toura, dans le lieu où est actuellement la ville de Tioumen 50, qui s'appellait alors Tchinguidin, en l'honneur du grand-khan des Mongols. Cette ville fut rasée dans la suite : les khans résidèrent sur la rive orientale de l'Irtych, peut-être dans la crainte des incursions des habitans de Kazan. Ils y fondèrent la ville d'Isker, qui prit ensuite le nom de Sibir ; elle était bâtie près de l'endroit où est maintenant Tobolsk. Koutschoum fut le dernier khan de Touran, avant la conquête de la Sibérie par les Russes : il descendait de Tchinguis par la branche de Kaptchak. Il quitta la horde de Kosatchia, vint en Sibérie et se rendit maître de cet empire, soit du consentement des habitans, soit par droit de conquête. Ce prince fut le premier qui établit la religion mahométane en

Sibérie; car, quoiqu'elle y eut été introduite auparavant, il eut besoin d'employer le fanatisme et la force des armes pour la faire adopter généralement. L'arrivée des Russes interrompit ces conversions avant qu'elles fussent entièrement achevées, et les provinces les plus éloignées étaient encore plongées dans le paganisme.

On ne peut pas déterminer avec certitude l'étendue des états sur lesquels régnait Koutschoum. Il est certain que les Tatars de l'Irtych, du Tobol et des steppes de Baraba, ainsi que les Vogouls et les Ostiaks du voisinage, lui étaient soumis.

Suivant quelques chroniques, les Tatars du Toura et de l'Iset ont formé un état indépendant de Koutschoum, dont le khan résidait à Tioumen. Nous avons déjà parlé, dans plusieurs endroits de cet ouvrage, de la découverte et de la conquête de ce pays*: sans nous étendre davantage sur cet article, nous passerons aux différentes peuplades qui forment les Tatars-sibériens d'aujourd'hui.

La plupart de ces colonies sont venues en Sibérie dans le treizième siècle, lorsque les

* Voyez les art. Russes, Kosaques de Sibérie et Mongols.

Tatars-mongols ont établi leur puissance; cependant il y a plusieurs hordes qui paraissent avoir possédé quelques contrées de la Sibérie long-temps avant cette époque. Suivant leurs traditions, quelques-uns de ces peuples se croient originaires de ce pays: comme les preuves historiques manquent absolument, et que la plupart de ces hordes tatares se sont mêlées avec les autres peuples de la Sibérie, nous suivrons la division politique adoptée dans les chancelleries de l'empire. On sépare en plusieurs branches les Tatars-sibériens, suivant les lieux qu'ils habitent. Comme ils diffèrent beaucoup les uns des autres par leurs qualités physiques et morales, il est nécessaire de rapporter ici les peuplades les plus remarquables.

Les Touralinzes étaient une des premières colonies qui se fixa en Sibérie, quand les Tatars soumirent ce pays dans le treizième siècle; c'est de là que leur vient leur nom, qui signifie domicilié et dérive de toura (en tat. ville). Depuis leur arrivée, ils habitent les contrées qui avoisinent la Toura entre la Tavda et l'Iset, dans les gouvernemens

de Perm et de Tobolsk. La ville de Tchinguidin, dont nous avons parlé plus haut, fut le lieu de leur premier établissement : mais, quand Iermak en fit la conquête, le khan Iépansa habitait une autre ville en remontant la Toura, qui, après son rétablissement par les Russes, fut nommée Tourinsk : elle conserve encore ce nom maintenant, quoique les Tatars la nomment aussi Iépantchina.

Les Tatars de Tobolsk ont pris leur nom de la rivière de Tobol, sur laquelle ils habitent : ils descendent des habitans d'Isker, ou Sibir, qui était autrefois leur capitale. Après que Yermak en eut fait la conquête, ce n'était qu'un monceau de cendres qu'ils abandonnèrent : les Russes réparèrent cette perte, en bâtissant la ville de Tobolsk. Il ne faut pas les confondre avec les Tatars qui habitent Tobolsk ; ceux-ci sont originaires de la Boukharie, comme on le verra plus bas. On porte leur nombre à 4,000 hommes.

Les Tatars de Tom sont établis sur les rives de cette rivière, au-dessus et au-dessous de la ville de Tomsk qui est habitée par une colonie de Boukhares. Suivant le

dénombrement de 1760, quatre cent trente hommes seulement payaient la capitation. Les Tatars de Krasnoiarsk ou de Kouznetsk sont les débris d'anciennes peuplades : ils ont beaucoup de ressemblance avec les Mongols ; ce qui provient du mélange de ces peuples, pendant qu'ils étaient soumis aux Songars. Les Tatars de l'Ob forment seize villages ; douze sont établis sur l'Ob, et les autres suivent la vie nomade. En 1766, on portait le nombre des premiers à 1115 hommes ; celui des derniers, à 500. Les Tatars du Tchoulym habitaient autrefois entre l'Ob et le Iénisseï ; mais, pressés par les Kirguises et les Songars, ils ne sont pas toujours restés dans les mêmes lieux. Depuis qu'ils jouissent d'une parfaite sécurité, ils se sont établis le long du fleuve Tchoulym. On y compte 5 à 6,000 hommes en état de porter les armes.

Les Barabintsi habitent le pays entre l'Ob et l'Irtych ; on le nomme Baraba ou la steppe des Barabintses : suivant les plus anciennes traditions, ils en ont toujours été possesseurs. Lorsque les Russes firent la conquête de la Sibérie, ils obéissaient au khan Koutschoum.

En 1595, ils furent soumis à la Russie : depuis cette époque, les Songars et les Kirguises ont souvent fait des invasions dans leur pays, les ont pillés et forcés de payer un tribut annuel ; mais, depuis que les lignes (de petites forteresses) ont été élevées sur les frontières de la Sibérie, les Barabintsi ont joui de la plus parfaite tranquillité. On évalue leur population à 5,000 hommes en état de porter les armes.

Les Katchintses sont établis sur la rive gauche du Iénissei ; mille têtes paient la contribution. Ils ont toujours occupé le pays qu'ils habitent maintenant.

Les Tatars Kistintses et Toulibertes habitent les bords du Tom : ils sont divisés en deux villages, et ont beaucoup de rapport avec les Téléoutes. Les Biriousses sont voisins des Katchintses ; ils habitent les rives de l'Abakan : ils ressemblent aux Tatars propres ; 170 hommes seulement sont en état de porter les armes. Les Abintsi sont établis près des lieux où le Tom prend sa source ; leur nombre est de quelques centaines de familles qui ressemblent aux Téléoutes.

Les Tatars-sayans prennent leur nom des monts Sayans, sur lesquels ils suivent la vie nomade. Ils occupent la rive gauche du Iénissei, et payent leurs impositions à raison de 150 hommes. Les Beltires sont établis sur les rives de l'Abakan avec les Sayans et les Biriousses; ils sont aussi 150 têtes. Les Tatars-verchotomski forment une race particulière de 200 hommes, qui suivent la vie nomade près des sources du Tom; ils ont beaucoup de ressemblance avec les Abintses. Il y a encore plusieurs hordes peu considérables, telles que celles des Tatars-melesses, arals, d'Oudinsk, de Iarinsk, etc. La plupart des peuples que nous venons de citer surpassent en nombre celui que nous avons rapporté; mais un dénombrement exact dans ces vastes déserts est sujet à de grandes difficultés, à cause du genre de vie nomade que ces peuples ont adopté. Tous les lieux qu'ils habitent sont dans les gouvernemens de Tobolsk, de Kolyvan et dans la partie orientale de celui de Perm, au delà des monts Ourals.

II. Nous passons maintenant à la seconde branche des Tatars, les *Maukats* ou

Nogais. Il n'existe encore aucune histoire certaine de ce peuple nombreux. Suivant les auteurs grecs et arabes, il doit son origine à un chef mongol, nommé Nogai, qu'un khan de Kaptchak envoya, à la fin du treizième siècle, avec une forte armée pour conquérir les pays situés sur la mer noire : il soumit en effet les contrées entre le Don et le Danube ; mais il se souleva ensuite contre le khan de Kaptchak, et fonda un royaume particulier. Son successeur ne put maintenir sa puissance; cependant, malgré la ruine de cet état, le nom du fondateur se conserva parmi la nation sur laquelle il avait régné : elle l'adopta, et il est très-vraisemblable que les Nogais se sont répandus depuis le Volga jusqu'à l'Oural et delà jusqu'à l'Irtych [51]. Ils ne furent chassés de ces contrées par les Kalmoucs, que lorsque les Russes s'en furent emparés.

Ces peuples habitent maintenant les steppes au nord du Caucase et de la mer noire jusqu'au Danube, et même au delà. Ils forment différentes hordes qui changent quelquefois de séjour et de nom. Les Nogais soumis à la Russie sont en partie dans la

Nogai orientale, ou dans les steppes de la Crimée; en partie dans le Kouban, ou dispersés sur les rives du Volga et dans quelques autres contrées de l'empire.

Le pays ci-devant nommé la Nogai orientale forme la plus grande partie septentrionale de la Tauride; les Russes lui donnent le nom de steppes de la Crimée: ce pays est deux fois plus étendu que la presqu'isle, et l'était encore davantage autrefois; mais, en 1739, la paix de Belgrade en assura plus de la moitié à la Russie, ce qui fait maintenant partie du gouvernement de Cathérinoslaf: le reste, qui formait de même une partie des états du khan de Crimée, a été réuni à la Russie avec la Crimée, en 1783; il forme actuellement les cercles Mélitopol et Dnéprovsk de la province de Tauride.

La Nogai orientale et la Crimée ont presque toujours eu le même sort, et ont été habitées par les mêmes peuples. Les Cimmériens, les Scythes, les Sarmates, les Alains, les Goths, les Huns, les Hongrois et les Bulgares, les Petchénègues, les Komanes et enfin les Tatars, les ont successivement occupées.

Les Tatars-nogais furent les derniers qui s'y établirent; ils forment jusqu'à présent une partie considérable de la population.

Ce pays fut habité jusqu'en 1770 par les trois hordes Djemboulouk, Jédichkoul et Kourgos. Celle de Djemboulouk était autrefois fixée sur le Djem (l'Iemba) dans les steppes des Kirguises : elle fut subjuguée par un khan des Torgots. Au commencement de ce siècle, des Tatars-nogais indépendans parcouraient ces contrées en nomades : le célèbre khan des Kalmouks, Ayouka, les chassa (vers l'est) au delà de l'Oural et du Volga; Pierre-le-Grand les transplanta auprès de leurs compatriotes sur les bords de la Kouma et du Kouban : la horde des Nogais-khoundouroviens fut la seule qu'il assujettit aux Kalmouks, et qui resta près d'eux. Pendant les troubles qui s'élevèrent parmi les Kalmouks, à la mort du khan Ayouka, les Nogais établis dans leur voisinage furent si vivement inquiétés, que les hordes Djemboulouk et Iédisan, qui étaient composées de 10,000 familles, se décidèrent, en 1715, à s'avancer dans le Kouban et à se mettre sous la protection de la Porte ottomane.

Delà ils furent transplantés dans la Nogai orientale, où le reste des hordes les suivit quelques années après. Pendant la guerre entre la Russie et la Porte, en 1770, ces deux hordes retournèrent dans le Kouban et se soumirent aux Russes : les hordes Jédichkoul, et Akermen ou Belgorod, suivirent leur exemple. Toutes ces hordes furent cédées au khan de Crimée par la paix de Koutchouk-Kainardshi ; elles ont été de nouveau réunies à la Russie avec les états de ce prince, en 1783.

Le Kouban est maintenant le lieu où les Nogais sont établis en plus grand nombre; ce pays a eu un sort très-intéressant. Il paraît, en suivant l'histoire aussi loin que les faits qu'elle rapporte ont quelque certitude, que les côtes de la mer d'Azof, depuis le Don jusqu'à l'embouchure septentrionale du Kouban, étaient habitées par un peuple ou différentes nations qui portaient le nom de Sarmates, et que les côtes de la mer noire étaient occupées par des peuples cimmériens ou thraces d'origine. Dans les temps les plus reculés, ces côtes furent visitées par les Phéniciens et les Cariens, et dans la suite

par les Grecs. Six siècles avant l'ère chrétienne, les Joniens et les Eoliens s'établirent sur les rives du Don et du Kouban, et y fondèrent des villes et des établissemens de commerce qui fleurirent et s'enrichirent en peu de temps. Les villes situées sur le Kouban, ainsi que Panticapée, ville de Crimée, tombèrent au pouvoir des Archéanactides : quarante-deux ans après, Spartacus les gouverna; elles furent ensuite soumises aux rois du Bosphore, jusqu'au règne du grand Mithridate.

Les Sarmates s'étant avancés en Europe, cinq ans avant la naissance d'Alexandre, on voit ces contrées habitées par les Jazamates. D'autres nations leur succèdent : c'est cette foule de peuples qu'on connaît sous le nom d'Alains, dont quelques restes se trouvent parmi les Tcherkasses, les Tchèques et les Afkhasses. A peu près cent douze ans avant l'ère chrétienne, les villes grecques se soumirent au grand Mithridate. Quelques-uns de ses successeurs étaient si puissans, que toutes les petites hordes qui habitaient les côtes de la mer d'Azof jusqu'au Don furent forcées de leur obéir. En 375, lors de

l'invasion des Huns, la plus grande partie des Alains fut chassée en Europe; on limita les possessions de ceux qui restèrent, et le royaume du Bosphore fut détruit. Quatre-vingt-dix ans après, les Hongrois et les Bulgares succédèrent aux Huns; ils conquirent la Crimée et le pays entre le Don et le Dnester. En 679, les Kozars subjuguèrent tous les peuples qui habitaient les côtes depuis la route de Kaffa au Don, et ils étendirent leurs conquêtes jusqu'en Europe. Le royaume qu'ils fondèrent dura trois cent trente-six ans, et fut pendant long-temps le plus puissant et le plus florissant de ceux qui sont situés dans ces pays orientaux. L'invasion des Petchénègues, et la fuite des Hongrois, firent perdre aux Kozars tout ce qu'ils possédaient en Europe: en 882, ils ne conservaient que les pays entre le Kouban et le Don, et la contrée située au sud-est de ce dernier fleuve. Les Russes les en dépouillèrent, en 965: ils s'unirent aux Grecs de Byzance, subjuguèrent, en 1015, les peuples qui habitaient les côtes de la mer d'Azof, renversèrent entièrement la puissance des Kozars et élevèrent dans l'isle de Taman

une principauté particulière, dont les Kozars et les Tcheques (en russe Iazy) furent quelque temps tributaires [52].

A la fin du onzième siècle, dans le temps que la Russie était agitée par des dissensions intestines, elle perdit la principauté de Taman. Les Komanes ou les Polovtsi s'emparèrent de la partie nord-est du Kouban; les Tcheques et quelques branches de Tcherkasses envahirent celle qui était située au midi et à l'occident. En 1221, les Mongols firent leur première invasion; ces conquérans chassérent, exterminèrent ou subjuguèrent les Komanes: mais les Tcheques défendirent leur liberté avec beaucoup de courage; ils ne purent être soumis qu'en 1277 par Mangou-Timour-Khan et le célèbre Nogai. Cependant ils ne furent assujettis que d'une manière précaire; ceux qui habitaient les lieux montagneux et couverts de bois conservèrent leur indépendance.

En 1484, les Ottomans conquirent et occupèrent les forteresses de Taman, Temriouk et Atchouk (Atchouief); mais ils ne purent asservir les Tcherkasses. Un Sandjak-Bacha gouvernait ces villes, jusqu'à l'avant-

dernière guerre entre la Russie et la Porte; celle-ci partageait la moitié des impositions avec le khan de Crimée. A la paix de 1774, le sultan céda ces possessions; mais, malgré les articles du traité, il conserva Taman et Temriouk jusqu'à ce que le khan de Crimée, appuyé par les Russes, en eut chassé les garnisons des Ottomans. Par le traité de 1783 la Russie obtint, avec la Crimée et la Nogai orientale, la partie septentrionale du Kouban jusqu'aux montagnes du Caucase, qui ont donné leur nom à ce pays et à tout le gouvernement.

Quand la puissance des Ottomans commença à s'étendre, les khans de Crimée n'avaient aucune autorité dans le Kouban, et les khans d'Astrakhan voulaient être regardés comme les maîtres de cette contrée: mais, dans le fait, c'étaient de petits princes Tcherkasses qui dominaient. Mohammed-Ghérai fut le premier khan de Crimée, qui chercha à étendre son autorité dans ces contrées: ses successeurs continuèrent la guerre avec les Tcherkasses, et les éloignèrent toujours davantage; ils y transplantèrent plusieurs troupes de Nogais qu'ils avaient enlevés

pendant la guerre, ou qui avaient quitté volontairement les bords du Volga et s'étaient mis sous la protection des khans de la Crimée, surtout pendant les troubles et après la destruction du royaume d'Astrakhan.

Les Nogais du Kouban, que l'on nomme aussi les petits Nogais, ou les Nogais noirs (Kara-Nogailer) sont divisés en différentes hordes ou peuplades : les Kazaï-Auls et les Naourous-Auls en sont les plus remarquables; on porte leur nombre à 10,000 familles. On y trouve encore une partie des hordes Jédichkoul et Djemboulouk, qui y sont établies depuis long-temps, et une tribu isolée que l'on nomme Kiptschak. Nous avons déjà rapporté qu'en 1770 les hordes Boudjak (Akkermen) Jédisan, Jédichkoul et Djemboulouk, vinrent de l'autre côté du Don dans le Kouban, et qu'elles y étaient encore en 1783, quand les Russes s'en emparèrent. Le nombre d'hommes de ces quatre peuplades, en état de porter les armes, est évalué à 70,000. Suivant le témoignage d'un écrivain qui s'est instruit sur les lieux mêmes, la population de tous les Nogais (tant ceux qui sont établis dans la Nogai orientale, que ceux qui

sont dans le Kouban) pouvait être portée, il y a quelques années, à 500,000 familles; cependant ce calcul paraît exagéré.

Outre ces Nogais, assujettis depuis peu à la Russie, il existe encore des colonies de ce peuple disséminées dans différentes parties de l'empire. De ce nombre sont les Tatars d'Astrakhan, qui forment la branche principale des Nogais d'aujourd'hui, et dont nous avons parlé plus haut. Les Nogais-khoundouroviens sont une horde considérable, qui suit la vie nomade sur les rives de l'Akhtouba, l'un des bras du Volga : on porte leur nombre à 1,000 tentes. Nous avons déjà dit ailleurs qu'une troupe nombreuse de Nogais, voulant s'établir sur les bords de l'Oural, fut asservie par Aiouka, khan des Torgots. Dondoux-Ombo, successeur d'Aiouka, assujettit de même aux Tatars du Volga quelques milliers de tentes de Tatars-khoundouroviens. En 1770, quand les Torgots s'enfuirent dans la Songarie, les Khoundouroviens se soulevèrent et se mirent en sûreté dans les isles du Volga, sous la forteresse de Krasnoiarsk. En réunissant toutes ces

hordes et les différentes troupes de Nogais dispersés parmi les autres Tatars, le nombre de ce peuple soumis à l'empire de Russie est très-considérable.

III. Les *Mechtchériakes* sont une race ancienne et particulière de Tatars; ils étaient déjà connus sous ce nom du temps de Nestor. Dans le quatorzième siècle, ils habitaient le gouvernement actuel de Nisnei-Novogorod : dans la suite ils s'établirent dans le pays des Bachkirs, auxquels ils payaient un tribut; ils en furent déchargés par la Russie, à cause de leur fidélité pendant plusieurs rébellions des Bachkirs. Ils sont maintenant au nombre de 2,000 familles, répandues parmi les Bachkirs et les Tatars dans la province d'Orenbourg du gouvernement d'Oufa.

IV. Les *Bachkirs* portent entre eux le nom de Bachkourts ; ils tirent leur origine des Nogais et des Bulgares: peut-être sont-ils des Nogais reçus par les Bulgares ; leur pays fait partie de l'ancienne Bulgarie. Autrefois ils suivaient la vie nomade sous la conduite de leurs princes, dans la Sibérie méridionale: inquiétés par les khans de Sibérie, ils

s'établirent dans les lieux qu'ils habitent maintenant, se répandirent sur les rives du Volga et de l'Oural, et se soumirent au khan de Kazan. Quand cet état fut détruit par Ivan II, ils s'assujettirent volontairement à la Russie: mais dans la suite ils se sont fréquemment soulevés contre le gouvernement; ce qui a considérablement diminué leur population, et leur a fait perdre une partie de leurs avantages. En 1770, vingt-sept mille familles étaient établies dans les gouvernemens de Perm et d'Oufa.

V. Les *Kirguises* ou *Kirguis-Kaisakes* se nomment entre eux Sara-Kaisaki (Kosaques des steppes) ou Kirguis : il est vraisemblable que ce nom a été celui du chef de cette horde. Suivant leurs traditions, ils sont Nogais d'origine. Aboul-Gasi les croit issus des anciens Mongols qui habitaient jadis sur l'Ikran, près de la grande muraille de la Chine : ils se retirèrent à l'occident, lors de l'émigration et de la transplantation des peuples de race mongole. L'histoire ancienne de ce peuple est d'autant plus incertaine, qu'il n'a été connu en Europe que depuis la conquête de la Sibérie par les Russes. A

cette époque, les Kirguises suivaient la vie nomade près des sources du Iénissei, sur les rives de l'Ious, de l'Abakan, etc. En 1606, ils furent assujettis à l'empire de Russie, en même temps que les Barabintses. Depuis cette époque, leur inconstance, leur perfidie, leurs révoltes fréquentes, et le joug qu'ils ont imposé aux peuples qui étaient leurs alliés, les ont fait regarder comme une nation d'un caractère inquiet et dangereux. Ces causes ont occasionné un changement dans leur état politique; ce qui les a engagés à quitter les bords du Iénissei pour s'établir près de l'Ob et à s'avancer toujours vers le sud et l'occident: ils habitent maintenant les vastes déserts entre l'Oural et l'Irtych; les Russes les nomment les steppes des Kirguises. La mer Caspienne et le gouvernement du Caucase les bornent à l'occident; ceux d'Oufa et de Tobolsk, au nord; et à l'orient, celui de Kolyvan.

Depuis que les Kirguises sont connus par d'autres peuples, ils ont toujours été divisés en trois hordes; la grande, la moyenne et la petite. La première est encore actuellement indépendante: sa bravoure, et un boulevart

naturel formé par les montagnes des Indes qui sont inaccessibles, l'ont préservée du joug que voulaient lui imposer les Songars. Depuis 1731, la moyenne et la petite se reconnaissent sous la protection de la Russie: mais, depuis cette époque, ce peuple a toujours été un allié perfide et s'est porté à tous les excès auxquels l'a entraîné son ardeur pour le pillage; c'est par cette raison que l'on a élevé une ligne de petits forts sur la frontière du pays qu'ils habitent. On évalue le nombre de chacune de ces deux hordes à 30,000 kibitkes ou familles; mais il est vraisemblable que ce calcul n'est pas porté assez haut.

VI. Les *Téléoutes* ou *Télengoutes* ont pris leur nom du lac Télengoul, dans les montagnes d'Oltai: les Russes les appellent aussi Kalmouks blancs, parce qu'ils vivaient autrefois parmi les Songars. Aboul-Gasi les met au nombre des peuples d'origine mongole; mais leur langue, qui est incontestablement un dialecte corrompu de celle des Tatars, paraît prouver qu'ils descendent de ce peuple. En 1609, ils rendirent, pour la première fois, hommage à la Russie: mais ce ne fut que dans le milieu du siècle

précédent que quelques tribus remontèrent le Tom, ce qui les rendit véritablement sujets de la Russie; la plus grande partie de cette nation resta cependant avec les Kalmouks. Les Téléoutes russes habitent la province de Tomsk dans le gouvernement de Tobolsk, et le cercle de Kouznetsk dans celui de Kolivan: leur nombre est peu considérable; on ne le porte qu'à 500 hommes.

VII. Les *Iakoutes* se nomment entre eux Sokha; leur langue et leur extérieur prouvent qu'ils sont Tatars d'origine. Ils occupaient autrefois les pays situés entre les monts Sayans, l'Angara et la Léna. Poursuivis par les Mongols et les Bouriates, ils passèrent la Léna et s'établirent dans les contrées agrestes qu'ils habitent maintenant dans le gouvernement d'Irkoutsk, sur les deux rives de la Léna jusqu'à la mer glaciale. En 1620, ils se soumirent aux Russes. Au milieu de ce siècle, ils payaient les impositions à raison de 40,000 hommes en état de porter les armes; mais depuis cette époque leur nombre a considérablement augmenté.

VIII. Outre les différentes nations tatares dont nous avons déjà parlé, il s'est formé

de nombreuses *colonies* de ces peuples, qui sont dispersées dans différentes contrées de l'empire. La tolérance religieuse, la protection puissante et la sage politique du gouvernement russe, ont fait rechercher depuis long-temps son appui par tous les peuples voisins qui étaient dans l'oppression, ou portés par leur inconstance naturelle à changer de maîtres. Les Tatars et les autres peuples orientaux, souvent opprimés par leurs despotes ou asservis par leurs voisins, ont plus de goût pour les émigrations que les nations européennes : le gouvernement russe leur offre non-seulement les avantages d'un état policé, mais encore de nombreux établissemens faits par leurs compatriotes, avec lesquels leur langue, leurs moeurs et leur religion les unissent étroitement. Tous ces motifs sont un attrait si puissant pour les Tatars voisins, que l'on doit regarder leurs émigrations annuelles comme un grand accroissement à la population de l'empire de Russie.

Outre les individus qui viennent joindre de temps en temps les tribus établies dans l'empire et qui s'y incorporent, il y a encore en Sibérie et dans les gouvernemens

d'Oufa, de Kazan et du Caucase, des colonies de fuyards qui forment de nouvelles races, comme les Teptéri finnois dont nous avons parlé plus haut. C'est ainsi que la forteresse de Nagaibak sur l'Ik, un des bras de la Kama, et d'autres lieux situés sur les frontières de la Sibérie, d'Orenbourg et d'Astrakhan, renferment plusieurs hordes mélangées de Tatars. Avant l'entier asservissement des Nogais, plusieurs hordes, dont quelques-unes étaient considérables, s'étaient établies parmi les Tatars de Kazan, d'Oufa et d'Orenbourg, et principalement parmi les Bachkirs. A Astrakhan, Kisliar, Mozdok, et surtout sur le Téref, on trouve des troupes nombreuses des peuples du Caucase, surtout de ceux qui ne sont point sous la protection de la Russie. Comme nous parlerons dans la suite de ces peuplades, jetons d'abord un coup d'oeil sur les hordes tatares qui sont encore indépendantes, et qui ont fait des colonies considérables en Russie. De ce nombre, les plus remarquables sont les Boukhares, les Khivinses, les Tachkentes, les Turkostans, les Arales, les Troukhmènes et les Karakalpaks.

La

La petite Boukharie est située entre la mer Caspienne et le lac Aral; elle est enveloppée par la Perse, la partie septentrionale de l'Inde, et plusieurs petits états tatars; Boukhara, la capitale, est à trente journées (à peu près 1500 verstes) d'Orenbourg. Les Boukhares prétendent descendre directement des Ouzes et des Turkomans actuels, qui se sont établis dans ces contrées orientales pendant l'invasion des Tatars. Leur gouvernement est monarchique: le khan doit être élu dans la famille de leurs princes; son autorité est limitée; il peut même être déposé, mais il est rare que cela arrive.

Il y a depuis long-temps des colonies boukhares établies en Sibérie. Elles habitent en entier les faubourgs ou slobodes de Tobolsk, de Tara, de Tomsk, et une grande partie de ceux de Tourinsk et de Tioumen: plusieurs vivent dans les environs de ces villes, dans des villages séparés, ou parmi les Tatars. On trouve deux tribus boukhares chez les Bachkirs, et une foule de petits établissemens dans les gouvernemens d'Oufa, d'Astrakhan, etc. Toutes ces colonies réunies forment au delà de 20,000 hommes. Les établissemens

que les Boukhares ont faits dans les villes ont été formés en grande partie par les caravanes, et s'augmentent insensiblement par les marchands voyageurs qui y restent. Les Boukhares habitans des villages et dispersés parmi les Tatars sont presque tous des fuyards qui se sont soustraits à l'esclavage des Kirguises.

Les Khivinses, que l'on nomme aussi Kharases, habitaient autrefois près de l'embouchure de l'Oural : maintenant ils occupent le pays situé à l'orient du lac Aral; la Perse, la petite Boukharie et d'autres états leur servent de limites. Khiva, leur capitale, est à douze ou quinze journées (6 ou 700 verstes) d'Orenbourg; leur gouvernement est le même que celui des Boukhares.

Il y a long-temps que le Turkostan ou Tourkestan a cessé d'être l'état le plus florissant et le plus puissant de ces contrées : il n'existe plus qu'une ville d'une grandeur médiocre du même nom, qui était soumise, il y a peu de temps, à la horde moyenne des Kirguises.

Le Taschkent forme un état un peu plus considérable, gouverné par un khan particulier

que le peuple choisit, comme chez les Khivinses, dans la famille de ses princes. Tantôt il se reconnaît sous la protection des Kirguises, tantôt sous celle des Songars. On ne distingue ces deux peuples des Boukhares et des Khivinses que par leur pauvreté excessive. Les colonies sorties de ces trois peuplades et établies dans l'empire de Russie sont dispersées chez les Boukhares et les autres Tatars : leur nombre n'est pas considérable ; elles sont composées de marchands, ou de prisonniers Kirguises qui se sont échappés.

Les Arales habitent les côtes et les isles du lac Oural : ils tirent leur origine des Ousbeks. Leurs khans sont indépendans et choisis parmi les princes kirguises : on porte leur nombre à 5,000 hommes en état de porter les armes. Les Arales ne sont point réunis dans des villes, mais ils habitent des villages. Ils ressemblent beaucoup aux Khivinses. Aucun objet de commerce ne les attire en Russie : ils n'y viennent que quand ils peuvent se soustraire à l'esclavage où les tiennent les Kirguises ; ils s'établissent alors dans la première colonie tatare qu'ils atteignent.

La race originaire des Troukhmènes, ou les anciens Turkomans, que les Russes appellent Tatares-térekmènes, suit encore maintenant la vie nomade sur les côtes orientales de la mer Caspienne : leur territoire s'étend jusqu'au lac Aral et à la Perse. Les Troukhmènes, dont il est ici question, possèdent, à l'occident de la mer Caspienne, une partie des montagnes du Caucase, depuis cette mer jusqu'à la province du Kakhet dans la Géorgie. La plupart de ces districts sont sous le gouvernement d'un prince; d'autres forment des états séparés, et quelques-uns sont sous une domination étrangère.

Au commencement de ce siècle, une partie de ces hordes fut subjuguée par le prince torgote Ayouka : il y eut alors plusieurs familles troukhmènes qui se joignirent aux Tatars d'Orenbourg, d'Oufa, et d'Astrakhan.

En 1770, lorsque les Kalmouks s'enfuirent, comme nous l'avons dit plus haut, ceux qui leur étaient encore soumis brisèrent leur joug; ils sont maintenant au nombre des sujets libres de la Russie, et suivent la vie nomade à l'embouchure de la Kouma. Ceux qui s'échappent de la servitude où les

tiennent les Kirguises, viennent augmenter leur nombre : ils se rallient aux Tatars d'Oufa et d'Orenbourg; ils sont assez nombreux.

Les Karakalpaks se nomment entre eux Kara-Kiptchak ; ils habitent les environs du Syr-Daria , fleuve considérable qui sort du lac Aral. Ils se divisent, suivant leur position , en horde supérieure et inférieure. Avant la fondation du khanat de Kazan , ils suivaient la vie nomade dans les environs du Volga : pressés par les Nogais, ils ne se retirèrent point à l'occident comme les autres peuples ; ils allèrent avec les Kivinses dans les lieux qu'ils habitent maintenant. En 1742, la horde inférieure, qui était alors de 15,000 kibitkes, chercha la protection des Russes : la crainte que lui inspiraient les Kirguises fut le motif de cette démarche ; mais ces peuples exercèrent une cruelle vengeance contre elle. La plus grande partie fut détruite, et ceux qui restèrent furent forcés de se réunir à la horde supérieure. Les Karakalpaks ont rarement assez de courage pour se dérober à l'esclavage des Kirguises; ce qui est cause que leur nombre est très-peu considérable en Russie.

Les Boukhares, les Khivinses, les Turkostans et les Tachkentes ont une si grande ressemblance que l'on a conjecturé que ces peuples avaient tous la même origine. Ils croient eux-mêmes être issus des Turkostans. Les Arales, les Troukhmènes et surtout les Karakalpaks en diffèrent davantage, et paraissent avoir toujours formé des hordes séparées.

IX. Les *peuples du Caucase* termineront la nomenclature des nations tatares. Lors des guerres et des conquêtes des Mongols-tatars, il y eut plusieurs peuples qui émigrèrent : l'accès difficile des monts Caucase, et la fertilité du sol, les rendit non-seulement l'asyle de la plupart des fugitifs, mais des colonies nombreuses de leurs vainqueurs s'y établirent. Il n'y a peut-être aucun lieu sur la terre, d'une aussi petite étendue, qui renferme tant de nations différentes. Les Tatars victorieux des autres peuplades les ont, pour ainsi dire, englouties, et ont introduit peu à peu leur genre de vie, leurs moeurs et leur religion : ces nations, en se mélangeant, ont corrompu leur langue. Il est donc très-difficile de rechercher l'origine

de ces différens peuples; aussi, excepté les Géorgiens, on les comprend tous sous la dénomination de Tatars des montagnes. Les uns sont absolument sujets de la Russie; les autres s'en reconnaissent les vassaux: quelques-uns sont sous la protection de la Perse ou de la Porte, ou même se sont maintenus jusqu'à présent dans l'indépendance. Comme les rapports de ces différens peuples avec la Russie changent suivant les circonstances, nous ne pouvons pas nous dispenser de parler de ceux qui n'appartiennent point à cet empire: cependant nous nous occuperons principalement de ceux qui habitent le nord du Caucase.

Outre les Nogais et les Troukhmènes, dont nous avons déjà parlé à l'article des Tatars proprement dits, il y a encore trois peuplades nombreuses et alliées, d'où la plupart des peuples du Caucase tirent leur origine; savoir, les Tcherkasses, les Avkhasses et les Tchèques. Non-seulement on comprend souvent sous le nom de Tcherkasses ces trois peuples, mais encore des peuplades moins considérables, telles que les Tchetchengues, les Kistes, etc. Les Tcherkasses proprement

dits habitent la partie du Caucase que l'on nomme la grande et la petite Kabardie, les isles qui sont à l'embouchure du Kouban, et la rive méridionale de ce fleuve. Ils se nomment entre eux Adige, c'est-à-dire, insulaires : les Russes les appellent Tcherkessy; mais ils sont généralement connus en Europe sous le nom de Circassiens.

Cette nation est formée des restes de ces peuples nommés communément Alains: nous avons déjà vu plus haut * qu'ils s'établirent après les Iazamates au nord du Caucase. Des hordes tcherkasses, ou alliées de ce peuple, telles que les Tchèques et les Avkhases s'emparèrent peu à peu des parties méridionales du Kouban. Du temps des Kozars, il paraît que les empereurs de Constantinople ont exercé leur autorité sur ce peuple, ou au moins ont voulu se l'arroger; car le pays des Tchèques (Zichia) est compté au nombre des provinces qui leur étaient soumises. Quand les Russes fondèrent la ville et l'état de Jmoutarakan dans l'isle de Taman, les Tchèques étaient leurs tributaires. Lorsque les Komanes eurent conquis

* Voyez l'art. des Nogais du Kouban.

la partie nord-est du Kouban, les Tcherkasses s'emparèrent de celle du sud et de l'ouest, et s'avancèrent dans la suite toujours plus au nord. Les Tchèques du Kouban, dans le temps de l'invasion des Mongols ou Tatars, conservèrent leur liberté avec beaucoup de courage; cependant ils furent forcés de succomber, en 1277, sous le poids des armes de Mangou-Timour et de Nogai. Il s'en fallait beaucoup que l'asservissement des Tcherkasses fut assuré, et ils étaient encore réellement indépendans dans les parties les plus élevées des montagnes. Ils possédaient même à cette époque toutes les côtes orientales de la mer d'Azof jusqu'au Don; ils s'emparèrent de la ville de Kertch en Crimée, firent de fréquentes invasions dans cette presqu'isle et dans d'autres pays de l'Europe, formèrent différentes peuplades dans le Caucase, et fondèrent en Égypte une célèbre dynastie.

A la fin du quatorzième siècle, les Tchèques furent en proie aux ravages du grand Timour; il détruisit leurs habitations et surtout la ville de Kouban: les Tchèques se relevèrent dans la suite de leurs pertes, et

résistèrent avec succès aux Ottomans qui s'étaient emparés des forteresses de Taman, Temriouk et Atchouk, sans pouvoir subjuguer les Tcherkasses. Au milieu du seizième siècle, le tsar Ivan II soumit les Tcherkasses qui étaient établis dans la Kabardie; mais ce ne fut pas pour long-temps: ceux du Kouban et du Don conservèrent leur liberté. Ce fut alors qu'unis aux Russes ils formèrent l'état des Kosaques du Don; ils restèrent en possession de toutes les isles qui sont à l'embouchure du Kouban, de la rive méridionale de ce fleuve et des pays situés sur la mer noire. Ceux-ci furent forcés de reconnaître, dans le dix-septième siècle, la souveraineté du khan de Crimée, quoiqu'ils fussent gouvernés par des beys de leur propre nation. Le principal tribut auquel le khan les avait assujettis consistait en de jeunes personnes de l'un et l'autre sexe destinées à son harem. Au commencement de ce siècle, les Tcherkasses se soulevèrent pour se soustraire à un tribut devenu trop oppressif; ils se mirent sous la protection de la Porte, sans y être asservis et sans payer aucune imposition. Suivant Peyssonnel, au

milieu de ce siècle il y avait vingt-neuf tribus soumises au khan de Crimée; elles pouvaient aisément mettre 100,000 hommes sur pied; cependant il n'y en avait qu'un petit nombre qui fussent véritablement assujettis: ceux du sud-est surtout vivaient dans une indépendance presqu'absolue, ou ne reconnaissaient que conditionnellement la souveraineté de la Crimée. A la paix de 1774, quelques districts des Tcherkasses furent cédés au khan; et, en 1783, lorsque la Russie s'empara du Kouban, ceux qui étaient soumis au khan de Crimée furent réunis à l'empire.

On ne peut assigner avec exactitude l'état actuel et la population des Tcherkasses russes, parce que l'on n'en a point fait encore le dénombrement. Tous les Tcherkasses du Kouban sont proprement sujets des Russes; ils habitent les isles qui sont à l'embouchure du Kouban, la rive méridionale de ce fleuve jusqu'à sa source, et les côtes de la mer noire jusqu'à l'Avkhasie: ainsi, suivant la division politique de la Russie, ils occupent le cercle de Phanagorie de la province de Tauride, et les habitations des Kosaques de la mer noire.

Les Tcherkasses de la grande et de la petite Kabardie ne sont que vassaux de la Russie. Les tsars, depuis la conquête de la haute Kabardie par Ivan II, prennent le titre de souverains de la Kabardie, des Tcherkasses et des princes des montagnes. Ce n'est point un simple titre ; car, quoique ces pays que l'on avait conquis autrefois eussent été perdus dans la suite entre les années 1740 et 1750, les princes de la grande et de la petite Kabardie prêtèrent de nouveau serment de fidélité à l'empire de Russie.

Les Avkhases, que l'on nomme aussi Abases ou Abasques, habitent la partie méridionale du Kouban et les côtes orientales de la mer noire. L'Avkhasie propre, ou l'Abasie, est sous la domination des Ottomans, et a un prince particulier qui réside à Anakopie. Les Avkhases occidentaux dépendaient autrefois du khan de Crimée; ils appartiennent maintenant à la Russie, et occupent en grande partie les rives du fleuve Laba.

Les Tchèques, que les Russes appellent Iazy, sont les principaux habitans de l'isle Taman : ils payaient autrefois un léger tribut au khan de Crimée, et avaient leurs beys

particuliers qui les gouvernaient; ils habitent aussi l'isle Atchouk ou Atchouief. Les Tchèques, ainsi que les Avkhases, sont des branches de Tcherkasses; ils appartiennent à la Russie depuis 1783, époque à laquelle elle s'est emparée du Kouban.

Les peuplades suivantes sont simplement vassales de la Russie. Les Koumykes habitent les plaines entre la Sounja et la Térek; c'est dans leur pays que l'on trouve les célèbres bains chauds de Kisliar. Les Tchitchengues, ou Mikchesses, occupent la partie orientale de la grande Kabardie: en temps de guerre ce peuple peut mettre 5,000 cavaliers sur pied. Les Kistentses ou Kistes, établis dans la petite Kabardie, sont à peu près aussi puissans que les précédens. Les Ostintses, ou Osses, descendent, suivant toute apparence, des anciens Ouzes ou Polovtsi: ils habitent la partie centrale du Caucase. Ils sont divisés en petites hordes gouvernées ou par des Mourzes, ou par un prince qui est vassal de l'empire de Russie.

On remarque entre les autres peuplades du Caucase, qui ont peu de relations avec la Russie ou même qui n'en ont aucunes,

les Lesghiens qui habitent la province du Lesghistan à l'orient du Caucase, entre le Kakhet et le Daghestan : on les divise en vingt-sept hordes entièrement indépendantes. Les Tavlintses occupent la partie la plus élevée des monts Caucase ; ils forment plusieurs peuplades, et sont sous la protection de la Perse. Les Ambarlins habitent les gorges des monts Ghilans : ils changent souvent de maîtres ; maintenant ils sont soumis à la Russie.

Avant de finir cet article, nous parlerons des Géorgiens ou Grousiniens. Ce peuple ne s'est jamais mêlé à aucune nation tatare ; mais il est le plus nombreux et le plus puissant de ceux qui habitent le Caucase. La plus grande partie s'est mise sous la protection de la Russie.

On divise la Géorgie ou Grousinie en deux états chrétiens considérables : le premier est formé par le royaume d'Imirette et les principautés de Mingrélie et de Gouriel ; il est gouverné par un seul prince qui prend le titre de tsar. Autrefois chacun de ces pays avait son souverain particulier, qui relevait de la Porte ottomane : le tsar Salomon les réunit sous ses ordres, et secoua le joug qu'avaient porté ses prédécesseurs.

Le second état de Géorgie est formé par les principautés de Kardouel (Kartalinie) et de Kakhet; il est gouverné depuis long-temps par des princes chrétiens : ils étaient soumis à la Perse, mais ils se sont rendus indépendans depuis les révolutions fréquentes qui ont ébranlé le trône des sophis. Chacune de ces deux provinces formait autrefois un état particulier : maintenant elles sont gouvernées par le prince Héraclius, issu des princes du Kakhet. Le Kardouel et le Kakhet sont bornés au nord par la Kabardie ; à l'orient par le Daghestan et le Chirvan ; au midi par l'Arménie persanne ; et à l'occident par l'Imirette : Teflis en est la capitale. Le tsar Héraclius, aussi célèbre par sa bravoure et ses autres grandes qualités que par le rôle important qu'il a joué pendant les troubles qui ont agité la Perse après la mort de Thamau-Kouli-Khan, se soumit à la Russie en 1783 : il sacrifia volontairement une indépendance que son génie paraissait lui avoir assurée; mais il en est bien dédommagé par les grands avantages qu'il retire de cette puissante protection.

CHAPITRE V.

Peuples Manjoux.

LA race des Manjoux ne comprend que deux nations, les Manjoux et les Tongouses. Leurs traditions, leur langue et leur extérieur décèlent la même origine. Ils possèdent des pays très-étendus et déserts à l'orient de la Sibérie et au nord de la Mongolie : les Manjoux sont encore très-puissans; ce sont des princes de cette nation qui occupent le trône de la Chine. Comme ce peuple n'appartient plus à la Russie, nous ne nous occuperons pas de son histoire dans les temps plus reculés : nous examinerons seulement les événemens principaux qui ont quelque rapport à cet empire.

Avant que les Russes eussent pénétré dans la Sibérie, les Manjoux possédaient toute la Daourie, ou la partie orientale de la Sibérie, depuis le Baikal jusqu'aux montagnes de la Mongolie, et les pays arrosés par l'Amour et les différens bras de ce fleuve. Ils se divisèrent alors en plusieurs

plusieurs branches : les Daoures habitaient les rives de la Sélenga et près de la source de l'Amour ; les Doutchares, entre l'Argoun et la Chilka ; les Atchares, les rives de l'Amour ; et les Giliakes, l'embouchure de ce fleuve et les côtes de l'océan oriental.

Les Daouriens n'attendirent pas l'arrivée des Russes dans leur pays ; ils se retirèrent sur l'Amour dans l'empire de la Chine. Au milieu du dix-septième siècle, lorsque les Russes firent leur première invasion, les Daouriens et les Doutchares étaient assujettis à l'empereur de la Chine ; ce prince, Manjoux d'origine, favorisa leur fuite et les défendit. Les Giliakes et les Atchares étaient alors indépendans ; ils se soumirent aux Russes sans faire aucune résistance. Des hordes considérables des deux autres peuplades suivirent leur exemple ; cependant la plus grande partie quitta, par ordre du gouvernement chinois, les rives de l'Amour dont les Russes s'étaient emparés, pour s'établir dans la Chine. Dans la suite la Russie conclut un traité à Nertchinsk, par lequel elle céda à la Chine tous les Manjoux qui appartenaient à la Russie et les rives de l'Amour. Maintenant

la chaîne des montagnes, nommée Stannovoi-Khrebet, qui s'étend du nord-est de la Daourie entre la Léna et l'Amour jusqu'à l'océan oriental, sert de limite aux deux empires. Les montagnes frontières ne sont point habitées par des Manjoux, mais par des Toungouses qui sont tributaires de la Chine ou de la Russie, ou vivent dans une entière indépendance.

Les Manjoux, surtout les Daouriens, n'étaient point un peuple barbare dans le temps qu'ils habitaient la Russie actuelle. Suivant leurs traditions et leurs mémoires historiques, ils vivaient dans un état qui participait à la vie nomade et aux institutions civiles : ce genre de vie était adapté à la nature des lieux qu'ils habitaient et à leurs besoins. Toujours en paix avec leurs voisins et unis entre eux, ils s'appliquaient avec soin à l'agriculture, à élever leurs bestiaux et même à exploiter les mines. On aperçoit encore sur le Bargousin et d'autres rivières, des traces des canaux qu'ils avaient creusés autrefois pour l'irrigation de leurs champs et de leurs jardins. Les mines de la Daourie sur l'Argoun, célèbres maintenant

sous le nom de mines de Nertchinsk, prouvent, ainsi que toute la Daourie, les travaux de ses anciens habitans.

Les Toungouses n'ont fait autrefois qu'un même peuple avec les Manjoux : cela est démontré, non-seulement par la ressemblance de leurs traits, de leurs moeurs et de leurs usages, mais encore par l'analogie de leur langue. On trouve, à la vérité, dans le pays des Manjoux des monumens antiques que l'on ne voit point chez les Toungouses; mais les premiers avouent qu'ils n'ont point été érigés par leurs ancêtres. Ainsi il est prouvé que ce pays a été jadis habité par une autre nation, qui a été chassée par les Manjoux, ou qui a quitté volontairement ces contrées: peut-être ces monumens ont-ils été élevés par les Noudches sous le règne des Kins.

Les Toungouses se nomment entre eux Oevoën, nom de leur premier chef; ou, suivant l'usage de plusieurs peuples de la Sibérie, ils s'appellent Boié, c'est-à-dire, hommes. Les Ostiaks du Iénissei et les Tatars sont les seuls qui leur donnent le nom de Toungouses 53. Les vastes déserts dans lesquels ils errent, s'étendent de l'occident

à l'orient depuis le Iénissei au delà de la Léna jusqu'à l'Amour et l'océan oriental. Le pays qu'habitent les Toungouses est entre le 53e et le 65e degré de latitude septentrionale; ainsi il ne confine ni à la Songarie, ni à la mer glaciale. Comme ce peuple est d'un caractère très-doux, il a reçu des Ostiaks, des Samoièdes et surtout des Jakoutes, qui sont venus s'établir chez eux. La plus grande partie du pays des Toungouses est enclavée dans le gouvernement d'Irkoutsk; cependant il y a quelques peuplades établies dans celui de Tobolsk.

Les Russes ne connurent d'abord ce peuple que par les Ostiaks du Iénissei; en 1607, on envoya de Mangasei des Kosaques contre les Toungouses, pour les forcer à se soumettre. Plusieurs hordes de ce peuple étaient alors asservies par les Bouriates, qui étaient sortis peu auparavant de la Mongolie. Lorsque les Toungouses furent attaqués par les Russes, ils montrèrent plus de courage que les autres peuples de la Sibérie : ce ne fut qu'à la fin du dernier siècle qu'ils furent assujettis comme ils le sont maintenant. Suivant le dénombrement de 1766, on comptait

12,000 têtes d'hommes; mais il y a encore quelques hordes toungouses dispersées parmi les peuples de la Sibérie, dont le nombre peut être porté en tout à 1700 familles. Ce peuple est un des plus nombreux de la Sibérie; leur vie errante empêche que l'on puisse fixer leur population d'une manière exacte. Les Toungouses qui suivent la vie nomade sur les côtes de l'océan oriental, sont nommés Lamoutes : en 1766, il n'y avait que 400 hommes qui fussent inscrits pour payer le tribut.

CHAPITRE VI.

Peuples d'origine inconnue.

OUTRE les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, il existe encore en Russie quelques nations dont l'origine est absolument incertaine, et qui ne paraissent alliées à aucuns des autres peuples connus. Quelque ressemblance dans leurs traits et leur position géographique les fait diviser en deux branches : l'une comprend les Samoièdes ; l'autre, les peuples de la Sibérie orientale.

I. Les *Samoièdes* ne connaissent pas beaucoup plus leur histoire que les Russes et les autres nations européennes : ils suivent la vie nomade dans les déserts les plus affreux, ignorent l'art d'écrire et de compter, et ne conservent le souvenir de leurs actions et de leurs héros que par des chansons, ornées peut-être de tant de récits fabuleux que même cette sorte de tradition donnerait peu d'éclaircissemens sur l'état où ils furent autrefois. Quand les Russes vinrent conquérir

ces peuples, ils avaient déjà quitté les lieux tempérés qu'habitaient leurs ancêtres, d'où les Tatars les avaient chassés : lorsque ces peuples furent découverts, ils étaient fugitifs et leurs hordes dispersées; ils avaient déjà perdu leur caractère national, et changé leur manière de vivre.

Loin de pouvoir distinguer les différentes branches de ces peuples, leurs noms furent ou confondus ou altérés, ou même on leur en donna d'arbitraires; et, après leur assujettissement, on n'a fait aucune recherche pour acquérir des lumières sur leur origine. Jusqu'à présent les déserts glacés et presqu'inaccessibles des Samoièdes n'ont été parcourus par aucun observateur : les préposés du gouvernement et ceux qui perçoivent les impositions, dont on pourrait attendre des détails plus exacts, s'occupent plutôt du commerce et de l'exercice de leur emploi que des recherches historiques ; et il est rare que quelques individus de ces peuplades s'éloignent des lieux qu'ils habitent. Malgré tous ces obstacles, les rapports frappans et sensibles de leur langage, la grande ressemblance dans leur manière de vivre et dans

leur constitution physique, ont prouvé l'identité d'origine des peuples que nous comprenons sous le nom générique de Samoièdes.

Les Samoièdes propres habitent les côtes de la mer glaciale, depuis le 65e degré de latitude jusqu'au rivage; ils n'occupent point la nouvelle Zemle, quoiqu'à l'orient du Iénissei ils soient établis sur la côte qui s'avance jusqu'au 75e degré de latitude. C'est dans ces contrées les plus froides, les plus stériles et les plus désertes du globe, que les Samoièdes sont épars, tant en Europe qu'en Sibérie, depuis la mer blanche jusqu'au Iénissei et presque jusqu'à la Léna. Ils se nomment entre eux Nénetch ou Khosovo, c'est-à-dire, gens ou hommes : on ignore l'étymologie du nom de Samoiède.

Les Samoièdes européens sont établis à l'occident de l'Oural : ils étaient tributaires de la Russie en 1525; par conséquent longtemps avant ceux de Sibérie. Ils occupent les contrées qui sont entre la Mézen et la Petchora dans les gouvernemens d'Archangel et de Vologda, où ils vivent séparés de tous les autres peuples. Les Samoièdes de Sibérie sont à l'occident des monts Ourals

dans le gouvernement de Tobolsk, le long des côtes du détroit de Vaigat, à l'embouchure de l'Ob, entre ce fleuve et le Iénissei, et près des bouches de la Léna: ces peuples réunis sont plus nombreux que les Ostiaks; mais ils sont épars et dispersés dans ces vastes contrées.

Entre les peuples qui paraissent être alliés aux Samoièdes, on distingue deux sortes d'Ostiaks. Nous avons déjà dit ailleurs l'origine et la signification de ce nom; on a vu que l'on comprenait trois peuplades sous cette dénomination: savoir, les Ostiaks de l'Ob, du Narym, et du Iénissei. Le premier de ces peuples est incontestablement d'origine finnoise; ce n'est pas avec la même certitude que nous comptons les deux autres au nombre des Samoièdes.

Les Ostiaks de Narym, que l'on nomme aussi Morases, habitent le haut Sourgout, les rives de l'Ob jusqu'au Narym, et les embouchures du Ket et du Tom. Les Ostiaks du Iénissei ont le même genre de vie et la même dénomination que les deux peuples qui portent ce nom; cependant ils parlent un dialecte absolument différent de celui des

Ostiaks et des autres langues de tous les peuples de la Sibérie : on doit donc les regarder comme une race particulière, quoiqu'on n'ait aucun indice sur leur origine. (Parmi les Tatars de Krasnoiarsk, les Asanes ou Ossanes, les Khotovzes et les Arintses parlent la même langue, quoique le dialecte soit un peu corrompu. Ces peuples ne sont donc point Tatars, puisqu'entourés de Tatars et ayant adopté leur genre de vie, ils ont conservé une autre langue : il est vraisemblable qu'autrefois ils ont été unis aux Ostiaks du Iénissei). Ceux-ci habitent la partie inférieure du Iénissei et sont enveloppés par les Samoièdes. Dans le siècle précédent, lorsque les Russes étendirent leurs conquêtes jusques dans ces contrées, non-seulement ces Ostiaks se soumirent aussitôt, mais ils les aidèrent encore à asservir les peuples voisins. Ils ne sont pas nombreux à raison de l'immense étendue du terrain qu'ils occupent.

La ressemblance dans les traits de la figure, la langue et le genre de vie des petites peuplades suivantes, les fait regarder avec raison comme alliées aux Samoièdes : les Koibales sur le Iénissei, les Soiotes et Moutores sur

les monts Sayans, les Toubintses sur la rive gauche du Iénissei, les Kamatschintses ou Kaïmaches à l'embouchure de la Kama et de la Mana, les Iourales ou Iourakes entre l'Ob et le Iénissei, les Karagasses dans le district d'Oudink, et encore quelques hordes moins considérables.

II. Les nations que l'on comprend sous le nom de peuples de la Sibérie orientale sont les Ioukaguires, les Kamtchadales, les Koriaks, les Tchouktchi, enfin les Kouriles et les Aléoutes qui habitent l'archipel américain au nord-est de la Sibérie. De ces différens peuples, les Ioukaguires ont quelque légère ressemblance avec les Iakoutes; les Tchouktchi, avec les habitans des isles septentrionales; les Kamtchadales, avec quelques hordes des Kouriles; et les Koriaks forment la nuance entre les Tchouktches et les Kamtchadales. Cependant le contraste de ces peuples est encore plus frappant que leur ressemblance; et, comme l'on est absolument dépourvu de monumens historiques, il est difficile de les ramener à une origine commune. Sans nous livrer à des conjectures vagues, nous les classifierons en suivant leur position géographique.

La partie nord-est du continent de la Sibérie fut connue des Russes à la fin du dix-septième siècle : des obstacles naturels se présentèrent en foule, et retardèrent sa conquête. Jusqu'en 1690, le Kamtchatka ne fut connu que de nom : on s'en empara en 1696. Les isles Kouriles furent découvertes en 1710. En 1727, le commandeur Béring commença son expédition maritime sur le Kamtchatka: elle dura jusqu'en 1741. Ce fut alors que les côtes nord-est de la Sibérie, les isles entre la Sibérie et l'Amérique, et le continent de cette partie du monde, furent découverts, reconnus, ou parcourus. Dans la suite ces contrées et les isles ont été visitées par des chasseurs et des marchands russes, et sont devenues peu à peu tributaires. Le promontoire des Tchouktchi et les contrées situées sur l'Anadyr ont été, à la vérité, connus avant le Kamtchatka, et conquis en 1738; mais, comme il est difficile de maintenir dans l'obéissance les sauvages habitans de ces pays déserts et stériles, on les a laissés dans l'indépendance.

Les obstacles et les difficultés qu'entraînent le grand éloignement, l'accès presque

impraticable de ces contrées, et la férocité des habitans, ont empêché jusqu'à présent qu'ils fussent mieux connus : nous ne sommes instruits de ce qui les concerne que par les fragmens des journaux de quelques navigateurs, ou de chasseurs et marchands peu éclairés ; d'ailleurs il est très-difficile de connaître l'histoire et l'origine de ces peuples qui ignorent l'art d'écrire, et vivent peut-être sans conserver aucune tradition des faits qui les regardent.

Les *Ioukaguires* habitent les contrées les plus septentrionales du territoire des Iakoutes ; mais ils ne purent être soumis entièrement qu'en 1639, à cause des obstacles qu'offraient ces déserts affreux et presqu'inaccessibles. Ils n'avaient jamais vu de chevaux, quoique l'on en eut cependant trouvé chez les Iakoutes ; ce qui prouverait que depuis long-temps ils s'étaient tenus renfermés dans leurs montagnes et leurs marais glacés. Ce peuple entier ne paye d'impositions qu'à raison de 1000 têtes ; mais il est si aisé dans ces déserts de se soustraire au dénombrement, que l'on doit porter leur nombre beaucoup plus haut.

La chaîne de rochers escarpés et stériles qui forme la presqu'isle du Kamtchatka a eu, selon toute apparence, de tout temps ses habitans particuliers : les Koriaks, dans la partie septentrionale vers le continent; et les Kamtchadales, à l'extrémité de la presqu'isle. Ceux-ci se nomment entre eux Itelmaine, c'est-à-dire, habitans. Ce pays a pris son nom de la rivière Kamtchatka, qui avait été appelée ainsi par un brave guerrier nommé Konsata. L'origine et l'histoire des Kamtchadales sont entièrement inconnues. Leur langue, leur manière de vivre et leur extérieur, les fait croire alliés aux insulaires voisins. Suivant le dénombrement de 1760, on portait leur nombre à 3,000 têtes d'hommes à peu près; mais, sans craindre d'exagération, on peut le tripler ou le quadrupler.

Il est vraisemblable que le mot Kora, qui signifie renne dans la langue des Koriaks, a servi d'étymologie à leur nom : ils habitent la partie septentrionale du golfe de Penjinsk et le nord du Kamtchatka; ils vivent au milieu des Kamtchadales, des Toungouses, des Lamoutes et des Tchouktchi. L'histoire des peuples qui les avoisinent ne fait point mention

des Koriaks : cette circonstance, et surtout leur ressemblance avec les insulaires de l'océan oriental et les Américains de l'autre côté du détroit, fait soupçonner que ce peuple, ainsi que les Tchouktchi, est originaire d'Amérique et que ces deux nations occupent depuis très-long-temps les côtes de la Sibérie. Peut-être la mer, en séparant ces deux parties du globe, les a-t-elle renfermés dans celle où ils se trouvent maintenant : les Koriaks sont à peu près aussi nombreux que les Kamtchadales.

Les *Tchouktchi* habitent le promontoire au nord-est de la Sibérie, entre la mer glaciale et l'océan oriental. Ce peuple a tant de ressemblance avec les Koriaks que l'on est tenté de croire qu'il a la même origine : on porte leur nombre à 4,000 hommes en état de porter les armes.

Les *Kouriles* habitent les isles de ce nom dans l'océan oriental : tous ne portent pas le même nom ; ils diffèrent aussi par leur langue et leur manière de vivre ; quelques-uns ont plus de rapports avec les Japonnais, d'autres avec les Kamtchadales. En 1766 on fit le dénombrement de tous les insulaires

tributaires de la Russie : 262 Kouriles payaient les impositions.

Les *Aléoutes* occupent cette chaîne d'isles qui s'étend depuis le Kamtchatka, en se prolongeant au nord-est, jusqu'au continent de l'Amérique. Ils sont assez nombreux relativement à l'étendue des isles où ils sont établis : la plupart sont assujettis à un tribut.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Colonies.

Nous terminerons cette longue liste des peuples soumis à la Russie, par un précis rapide des colonies que la plupart des nations européennes et asiatiques y ont établies depuis plusieurs siècles. Leur nombre étant en général très-considérable, il serait inutile d'entrer dans des recherches historiques; ces colonies n'étant formées que par des émigrations de grandes nations, dont l'origine est universellement connue. Nous passerons également sous silence les colonies des peuples dont il a été question dans les chapitres précédens.

Les *Allemands* sont de toutes les nations européennes celle qui a formé les colonies les plus nombreuses: dans les gouvernemens de Riga, de Rével et de Courlande, la partie des habitans la plus distinguée est d'origine allemande. La plupart des nobles de ces provinces descendent des chevaliers de l'ordre

Teutonique, qui, depuis le commencement du treizième siècle, avaient conquis ce pays, dont les habitans étaient devenus leurs esclaves. Les bourgeois et les gens libres, ou la plus grande partie des habitans des villes, sont des Allemands qui s'y sont établis depuis la découverte de la Livonie. Leur nombre est très-considérable, et quoique celui des naturels du pays, des Lettons et des Estoniens, le soit davantage, l'allemand doit être regardé comme la langue dominante de ces gouvernemens. Suivant un calcul appuyé sur le dernier dénombrement, on peut compter 30,000 Allemands dans le gouvernement de Riga et 15,000 dans celui de Rével: ils doivent être encore plus nombreux en Courlande. Plusieurs milliers sont établis dans les deux capitales: la seule ville de Pétersbourg en contient plus de 17,000; et, dans ce gouvernement, ainsi que dans celui de Vibourg, ils forment une partie considérable de la noblesse et des habitans des villes. Depuis 1763, plusieurs milliers de familles allemandes se sont fixées comme colons ou cultivateurs dans les gouvernemens de St. Pétersbourg, Saratof, Voronèje et Tchernigof:

ce nombre s'est encore augmenté depuis 1783, par les nouveaux établissemens que cette nation a faits dans les gouvernemens de Catherinoslaf et de Tauride. Ces différentes colonies et les individus dispersés dans l'empire font, suivant toute apparence, plus de 100,000 têtes.

Les colonies des autres peuples européens sont moins considérables. Dans les gouvernemens de Vibourg, de Rével et dans quelques isles de la mer Baltique, on voit des *Suédois* parmi les habitans de la campagne; mais ils ne sont pas en grand nombre. Les isles de Vorms et de Rugen sont habitées en partie par des *Danois*. Cependant le nombre des individus de ces peuples, ainsi que des autres nations européennes, est plus considérable dans les deux capitales et dans quelques-unes des grandes villes de l'empire. On trouve des *Anglais* dans la plupart des ports de mer; mais ils y sont rarement domiciliés pour toujours, et retournent ordinairement dans leur patrie après un séjour plus ou moins long. Les *Français* sont dispersés dans tout l'empire: le plan projetté dernièrement d'établir une colonie d'émigrés

dans un des gouvernemens méridionaux n'a pas encore été exécuté. Outre les *Italiens* qui sont dans les capitales, il y a dans la province de Tauride des descendans de ceux qui s'y sont établis dans le temps que les Génois y avaient des possessions.

On trouve des *Grecs* dans la Petite-Russie, près de Néjin dans le gouvernement de Tchernigof, dans celui de Catherinoslaf et dans la Tauride, où ils forment des colonies considérables. Ils étaient autrefois établis en grand nombre dans la Crimée : en 1778, ils adressèrent à l'impératrice une lettre signée par le métropolitain de Gothie et de Kaffa, pour la supplier de les recevoir au nombre de ses sujets; ce qui leur fut accordé par un manifeste en 1779. L'impératrice se chargea de tous les frais de leur déplacement, et leur céda une étendue de terrain considérable sur les rives de la Solonoia et près de la mer d'Azof: les marchands et les artisans furent transférés dans les villes nouvellement fondées de Catherinoslaf et de Marioupol. Depuis que les Russes possèdent la Crimée, une partie des Grecs y sont retournés. On trouve encore dans le gouvernement

de Catherinoslaf des *Albanois*, des *Moldaves*, des *Valaques* et des *Arnautes*; mais ils y sont tous en assez petit nombre.

Les *Turcs* assujettis à la Russie par le sort des armes se sont en grande partie dispersés: ils ne forment point de colonies particulières ; cependant on en voit un assez grand nombre à Orenbourg, dans la plaine d'Otchakof, et dans quelques autres lieux. On trouve plusieurs *Persans* aux environs d'Astrakhan et d'Orenbourg; il y en a une colonie mêlée d'*Arabes* sur la Kama. Les *Arméniens* sont assez nombreux dans les villes d'Orenbourg, de Kisliar, de Mozdok, de St. Pétersbourg et Moscou; mais plusieurs milliers de cette nation sont établis comme colons dans les gouvernemens du Caucase et de Catherinoslaf. Les Arméniens forment la plus grande partie de la population de la ville de Nakhitchévan sur le Don. Ils étaient, après les Tatars, le peuple le plus nombreux de la Crimée ; mais une grande partie suivit les Grecs en Russie, en 1779. Les *Indiens* ont des établissemens à Astrakhan et Kisliar; ils sont originaires de l'Indostan ou de la province de Mouttan.

Enfin il y a en Russie des colonies considérables de ces deux peuples errans, qui, établis partout, n'ont nulle part une patrie, les *Juifs* et les *Bohémiens*. Les premiers surtout sont en grand nombre dans les provinces de la Pologne qui appartiennent maintenant à la Russie: on en voit encore plusieurs sur la frontière des gouvernemens voisins; tandis qu'au contraire on en trouve peu dans le reste de la Russie, et dans la plupart des provinces il n'y en a jamais eu : il faut en excepter la Tauride, où ils sont domiciliés depuis long-temps. On prétend que dans le temps que les Kozars étaient maîtres de la Crimée, quelques-uns des souverains de ce pays avaient embrassé la religion juive. Les Bohémiens errent en troupes dans les gouvernemens de la Grande et de la Petite-Russie.

Ce précis, dans lequel nous avons passé sous silence plusieurs petites peuplades, nous apprend que la masse des habitans de l'empire de Russie est composée au moins de quatre-vingts peuples qui diffèrent autant par

leur origine que par leur langue et leurs moeurs [54].

La réunion d'un aussi grand nombre de peuples et peuplades dans un seul état est sans doute extraordinaire, et c'est inutilement que l'on en chercherait un autre exemple dans l'histoire. Ce mélange de tant de peuples différens offre un spectacle intéressant pour tout observateur philosophe. Leur état physique, civil et moral, présente un tableau aussi vaste qu'instructif, qui laisse appercevoir toutes les nuances dont cet état est susceptible, et peut expliquer par des exemples frappans les développemens de la civilisation. Dans l'espace immense qui est entre l'homme sauvage uniquement occupé de son existence animale, et celui qui est parvenu au plus haut degré de la civilisation, il n'est aucune gradation sensible à laquelle on ne puisse rapporter un des peuples dont nous avons parlé. Ici on voit des peuples pêcheurs et chasseurs, errans dans leurs forêts sans avoir aucun domicile; ils bravent tous les dangers, sont insensibles à toutes les commodités de la vie: à peine ont-ils une idée du droit de propriété; des fruits et de

la chair crue sont leur unique nourriture ; ils sont revêtus de peaux de bêtes féroces auxquelles ils disputent leur existence et qui leur fournissent en même temps les moyens de la conserver. Là on trouve des peuples pasteurs ; leurs troupeaux suffisent à tous leurs besoins : voyageant continuellement avec leurs tentes, ils retracent la simplicité des moeurs patriarchales ; ignorant nos arts et nos besoins multipliés, l'usage même de l'argent leur est inconnu. En jetant les yeux sur d'autres contrées on voit des peuples se livrer aux travaux pénibles de l'agriculture, tantôt d'une manière imparfaite, tantôt avec le plus grand succès. C'est surtout dans ces lieux où la première fois depuis des milliers d'années le laboureur a ouvert la terre qui le nourrit, qu'il faut observer les progrès de la civilisation ; dans ces lieux où l'on voit s'élever des maisons et des villages qui remplacent des cabanes mobiles. C'est avec la même surprise que nous voyons des villages se métamorphoser en villes, et des maisons en palais, où les arts libéraux déploient leur magnificence et où le commerce réunit les productions des contrées les plus éloignées.

Cette variété étonnante n'existe pas seulement dans la manière de vivre des habitans de cet empire immense : la constitution civile des différens peuples qui l'habitent présente un tableau également intéressant. Les Tchouktchi et les insulaires orientaux ont à peine une idée de l'état social : chez les autres peuples de la Sibérie orientale et les Lappons, les pères de familles et les vieillards ont l'autorité et retracent l'origine du gouvernement monarchique; mais le nombre de ceux qui sont divisés en peuplades et en hordes, suivant leur race, est bien plus considérable. On trouve la démocratie pure établie chez plusieurs branches de Kosaques : la constitution des Kirguises et des Kalmouks est monarchi-républicaine. Plusieurs peuples ont une forme de gouvernement qui participe de ceux dont nous avons parlé; mais le principe d'une monarchie absolue fait la base de l'édifice immense qui les réunit tous.

Quelques peuples ont une noblesse héréditaire : chez d'autres elle est personnelle et fondée sur le respect dû à l'âge, ou sur les avantages de la fortune, ou attachée aux

qualités personnelles. De toutes les constitutions civiles, aucune n'est aussi singulière que la démocratie militaire des Kosaques, dont la guerre est la base et le but : nous en avons même vu une branche refuser aux femmes de partager avec elles les avantages de la vie civile.

Un précis des idées et des cérémonies religieuses de ces différens peuples, et du culte qu'ils rendent à l'Être-suprême, serait aussi intéressant qu'instructif. Non-seulement on trouve en Russie la plupart des différentes sectes connues des chrétiens, mais les religions des juifs, des mahométans, du grand Lama et des Chamans, ont un grand nombre de sectateurs. Depuis le polythéisme le plus extravagant jusqu'à l'ignorance la plus absolue de l'Être-suprême, il y a un vaste labyrinthe d'opinions dans lequel l'esprit humain s'égare : les idées religieuses des peuplades sauvages et à moitié barbares de l'empire de Russie serviraient à compléter l'histoire de nos erreurs.

Cette grande variété que l'on remarque dans le genre de vie, la constitution et la religion des habitans de la Russie, est aussi

frappante dans leur état physique, leurs moeurs, leurs usages, leurs habillemens, leurs habitations, leurs ustensiles et leurs armes : tout diffère. Quel contraste entre la physionomie plate, large, jaune et sans barbe, des orientaux de la Sibérie dont la peau est dessinée, et celle des Européens et le vif incarnat des peuples d'origine russe ! Quelle différence entre la tanière du Samoiède et les palais de la capitale; entre ces ouvrages cousus avec des nerfs et des arêtes de poisson et les tapisseries de haute lisse ; entre la fronde et la flèche de ces sauvages et les armes à feu des Européens !

Si le tableau d'une si grande variété, dans tous les rapports des hommes entre eux et dans les différens objets de leur industrie, donne lieu à des observations instructives et intéressantes, nous ne devons pas être moins étonnés en voyant cette masse énorme de peuples soumis sans réserve au pouvoir illimité d'un seul souverain; et, que dans cette grande réunion, une variété aussi singulière a pu se conserver pendant des siècles. La tolérance politique et religieuse des souverains de la Russie peut seule résoudre ce

problème. Il n'existe aucun état sur la terre où il y ait une aussi grande uniformité dans l'administration, et autant de différences physiques et morales. Le gouvernement ménage l'autorité illimitée dont il est revêtu, et ne l'emploie que pour diriger tous ses efforts vers un seul but. Ainsi l'homme peut développer librement ses facultés individuelles: peu à peu ces hordes dispersées parviendront à l'état de civilisation qui peut rendre une nation puissante et heureuse. Le philosophe attend cette époque; Catherine, par ses sages lois, l'a accélérée de plus d'un siècle.

LIVRE SECOND.

Etat physique des habitans.

CHAPITRE I.

*Nombre des habitans, population.**

Nous connaissons l'origine des différens peuples qui habitent l'empire de Russie : examinons maintenant leur état physique. Nous présenterons d'abord le nombre actuel des habitans et l'état de la population, tant relativement à l'empire en général qu'à ses différentes provinces: nous jeterons un coup d'oeil sur les établissemens publics qui ont pour but d'augmenter ou de conserver la population; enfin nous tâcherons de décrire

* En distinguant ces expressions, *nombre des habitans* et *population*, nous y sommes déterminés par des raisons qui excuseront cette innovation dans la langue française. Les statistiques n'entendent par la première expression que la somme totale des individus d'un pays : ils se servent de la dernière pour exprimer le rapport du nombre des habitans à l'étendue du sol qu'ils occupent.

la différence physique des races principales.

L'empire de Russie, qui est sans contredit le plus vaste de la terre, est aussi l'un des plus puissans à raison du nombre de ses habitans. Ces détails intéressans sont connus par les dénombremens ou révisions, comme on les nomme en Russie. Ce fut en 1723 que Pierre-le-Grand fit faire le premier : depuis on les a renouvelés tous les vingt ans. La capitation ou l'impôt personnel donna lieu à cette institution : chaque homme bourgeois ou paysan y est assujetti, jusqu'à présent il a été l'objet principal du dénombrement ; par conséquent la révision ne s'étend ni sur tous les états, ni sur toutes les peuplades de l'empire. La noblesse, le clergé, l'état militaire et civil, la cour, les établissemens pour l'instruction et l'éducation, en sont exempts, ainsi que la plupart des peuples nomades et toutes les femmes.

On inscrit sur les registres de révision tous les individus mâles, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard décrépit; tous sont assujettis à l'impôt : ce n'est qu'au dénombrement suivant que l'on compte les morts

et les naissances. Dans les premières révisions, les provinces de Livonie et de la Petite-Russie ne furent point mises sur les registres, parce qu'alors elles ne payaient point de capitation : d'ailleurs, comme on avait préposé pour cet emploi des commissaires plus occupés de leur intérêt particulier que de l'exactitude du dénombrement, il ne faut pas s'étonner si les résultats étaient très-inférieurs à la véritable population.

Dans la première révision de 1723 (qui ne fut pas achevée dans l'année, non plus que les suivantes) on comptait 5,794,928 hommes qui payaient la capitation. Ce nombre comprend les paysans attachés au travail des mines, dont le dénombrement fut fait en 1735; mais les provinces alors exemptes de l'impôt n'y furent point comprises. En 1743, lorsqu'on fit la seconde révision, on trouva 6,643,335, et à la troisième 7,363,348 hommes : en doublant ce nombre, à cause des femmes, et en ajoutant les dénombremens plus récens faits dans les provinces qui n'étaient pas alors soumises à la capitation, on verra que l'on peut porter à vingt millions le nombre des habitans enregistrés en 1763[1].

La dernière révision faite en 1783 présente des résultats bien différens, mais bien justes. Les ordres furent mieux donnés et exécutés avec plus de soins que dans les dénombremens précédens. Le but était toujours de connaître le nombre des personnes assujetties à la capitation ; mais on étendit alors ce dénombrement sur toutes les provinces soumises à cette époque à l'empire de Russie [2], sur les femmes, et plusieurs autres peuplades que l'on n'avait pas compté jusqu'alors : ce ne furent plus des réviseurs particuliers qui furent chargés de l'exécution ; mais on la confia aux magistrats des villes, aux inspecteurs, aux gentilshommes, et aux anciens des paysans de la couronne. Le démembrement des grands gouvernemens, et la formation des nouveaux conformément aux ordres de l'impératrice, opération qui avait précédé le dénombrement général, en favorisa l'exécution : il fut achevé en six mois (depuis la fin de l'année 1781 jusqu'au mois de juillet 1782) ; il n'y eut que les gouvernemens de Kolyvan, de Tobolsk et d'Irkoutsk, qui ne purent être révisés qu'au mois de janvier 1783, à cause de leur étendue et

de

de leur éloignement. On fit en même temps différentes observations qui concernaient plusieurs objets d'économie politique; on mit la plus grande exactitude à l'exécution de ces ordres, et l'on condamna à des peines sévères ceux qui voudraient s'y soustraire. J'ai donné, dans mes tables statistiques sur la Russie, une copie authentique de la liste de cette révision : il suffit d'en extraire ici les résultats. Dans les quarante et un gouvernemens qui composaient alors l'empire de Russie, on comptait, en comprenant seulement les individus mâles,

Marchands	107,208
Bourgeois.	293,793
Odnovortse et paysans libres. . .	773,656
Exempts de la capitation . . .	310,830
Paysans de la couronne . . .	4,674,603
Paysans appartenans à des particuliers	6,678,239
TOTAL.	12,838,529

On ne connaît le nombre des femmes que dans quelques gouvernemens; mais, si on double la somme totale que nous venons de rapporter pour ajouter celle des personnes de l'autre

sexe, on trouvera, dans les classes comptées des quarante et un gouvernemens, 25,677,000 ames. On ne peut former qu'une seule objection contre l'exactitude de ce calcul, c'est que le nombre des habitans est peut-être plus considérable qu'il ne paraît dans les listes ; car, comme chaque individu inscrit sur ces listes de révision est soumis à une imposition, on ne peut présumer que l'on ait exagéré le nombre des contribuables, tandis qu'il y a un avantage manifeste à n'y pas être inscrit.

Tel est l'état de la population suivant les listes du dénombrement. Quant au nombre des classes qui n'ont pas été comptées, et à l'accroissement de la population, occasionné tant par les grandes acquisitions faites depuis 1783 que par l'excédent des naissances et les colonies nombreuses qui ont été établies depuis, nous ne pouvons offrir qu'un calcul conjectural, qui ne peut acquérir de la certitude qu'après que la révision nouvellement ordonnée pour l'année 1796 aura été terminée. Comme ces listes ne seront pas de sitôt connues du public, nous osons lui présenter le résultat de nos recherches les plus soigneuses.

Suivant la révision de 1783, en comptant le nombre des femmes égal à celui des hommes, il y avait dans quarante et un gouvernemens, d'habitans enrégistrés	25,677,000
D'après des rapports particuliers dignes de foi, l'état de la population des Kosaques du Don et de la mer noire doit être porté au moins à	220,000
Les peuplades dont on n'a pas fait le dénombrement, et les classes exemptes au temps de la dernière révision, ne peuvent pas être portées à moins de[3] . . .	1,500,000
Par conséquent le nombre des habitans de la Russie, en 1783, doit être évalué à	27,397,000

Suivant des résultats appuyés sur des observations et l'expérience, l'accroissement annuel de la population est de 500,000 ames. Pour éviter toute exagération, nous réduirons à la moitié cet excédent des naissances, à cause d'une

mortalité accidentelle, comme la guerre, etc.: il restera encore un accroissement de population de 250,000 habitans, qui feront en douze ans 3,000,000

Les nouvelles acquisitions depuis 1783, ou les neuf gouvernemens de Tauride, Minsk, Bratslaf, Voznesensk, Podolie, Volhynie, Courlande, Vilna et Slonim, contiennent, suivant la note qui se trouve sur la carte des nouvelles frontières * 5,755,000

Par conséquent on peut porter présentement la population de la Russie à 36,152,000

ou, pour faire un compte juste, à trente-six millions d'habitans.

La plus grande partie de cette énorme population est dans la Russie européenne. Les cinq gouvernemens de Perm, d'Oufa, de Kolyvan, de Tobolsk et d'Irkoustk, compris sous le nom de Sibérie, n'ont que 2,215,000 habitans, suivant les listes de révision : en

* Voyez la note 8 du Liv. I.

y ajoutant les peuplades et les classes qui ne sont pas comptées, on peut porter leur population à deux millions et demi d'habitans. Le nombre des habitans de la partie européenne est donc à peu près quatorze fois plus considérable : ainsi la Russie est l'un des plus grands empires de l'Asie à raison de son étendue, et l'un des plus puissans de l'Europe à raison du nombre de ses habitans.

En classant le nombre des habitans des différens états européens, la Russie occupe le second rang. L'empire ottoman seul le surpasse : on y compte ordinairement quarante-neuf millions d'habitans; huit en Europe, trente-six en Asie, et cinq en Afrique.

Si l'on n'examine que la partie européenne, la Russie sera l'état de l'Europe qui aura le plus grand nombre d'habitans. Ceux qui en approchent le plus sont le corps Germanique, dont on porte la population à vingt-six millions d'habitans; la France, à vingt-cinq, malgré les ravages de l'anarchie : les états de la maison d'Autriche sont à peu près aussi peuplés. Entre les états voisins, dont le rapport de la population peut intéresser la Russie, nous remarquerons surtout la

Suède et la Prusse : ce dernier royaume, en réunissant les nouvelles possessions qu'il a acquises en Pologne et dans le cercle de Franconie, a le quart de la population de la Russie; et la Suède, la onzième partie.

Le nombre des habitans dans quelques gouvernemens est très-différent de celui des autres. Suivant le principe établi pour la formation des nouveaux gouvernemens, aucun ne devait avoir au delà de 3 à 400,000 habitans mâles : comme des raisons s'opposaient à l'exécution de cet ordre, il y eut plusieurs gouvernemens qui, dès leur établissement, eurent une population plus ou moins considérable. Cette inégalité s'est encore augmentée dans la suite, soit naturellement, soit par les colonies et les émigrations. Le gouvernement qui contient maintenant le plus grand nombre d'habitans est celui de Moscou; on y compte, en réunissant la capitale, 1,139,000 habitans: celui qui en contient le moins est la Tauride; on ne porte sa population qu'à 150,000.

Plusieurs de ces gouvernemens peuvent être comparés, pour le nombre des habitans, à des royaumes étrangers : celui de Moscou en a

autant que le Dannemark; celui du Caucase, autant que la Sardaigne.

La connaissance exacte du nombre des habitans d'un état offre des résultats utiles et intéressans; mais c'est surtout par le rapport de ce nombre à l'étendue du sol qu'il occupe, que l'on acquiert une idée précise de sa force intensive et de sa culture. La Russie est à la tête de tous les états de l'Europe, par la masse énorme de peuples qu'elle réunit; cependant, relativement à sa population, elle n'obtient qu'une place secondaire. Sans comparer cet empire à la Suède, où l'on ne compte que 220 habitans sur un mille quarré *, la Russie n'en comprend que 109 sur une étendue égale.

Un état aussi vaste, et qui renferme tant de contrées inhabitées ou inhabitables, ne peut donner dans une comparaison générale que des résultats faux ou très-incertains. En séparant la Russie européenne de la Russie asiatique, la première a 405 habitans sur un mille quarré, tandis que la dernière n'en a que onze. Si nous suivons cette division,

Nota. En nous servant de ce terme, nous entendons toujours des milles quarrés d'Allemagne ou géographiques.

et si nous comparons la population des différens gouvernemens entre eux, en excluant les cinq nouvellement acquis.

8, contiennent, sur un mille quarré, au-dessous de 100 habitans,

9, depuis 100 jusqu'à 500.

17, depuis 500 jusqu'à 1,000.

7, depuis 1,000 jusqu'à 1,500.

1, depuis 1,500 jusqu'à 2,000. C'est celui de Moscou qui en contient 2,403, en comprenant la capitale et en distribuant ses habitans sur le reste du gouvernement. Les gouvernemens de Kalouga, Toula et Tchernigof, forment la seconde classe; ceux de Rézan, Koursk, Kief, Orel, Kharkof, Iaroslaf et Novogorod-Seversk, la troisième. La sixième classe comprend le pays des Kosaques, les déserts qui sont au nord de l'Europe et ceux de la Sibérie. Les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkoutsk n'ont, sur un mille quarré, le premier que sept habitans; et le second que trois. Il faut cependant remarquer que c'est dans ces contrées que les peuplades non-enrégistrées sont les plus nombreuses. Au surplus ces données sont beaucoup trop faibles; car on n'a compris dans

ce calcul ni toutes les classes du peuple, ni l'accroissement de la population depuis 1783.

La partie de la Russie la plus peuplée est donc entre le 49 et le 58e degré de latitude septentrionale. La population diminue graduellement en s'avançant au nord ou au midi, et au delà du 65e degré de longitude orientale. Quoique l'étendue de ces contrées privilégiées soit peu considérable, relativement au reste de l'empire, on ne peut comparer leur population à celle des autres états de l'Europe que la nature a moins favorisés. Si les meilleures provinces de la Russie et les plus fertiles étaient toutes aussi peuplées que les gouvernemens de Kalouga, Toula et Tchernigof, la seule partie européenne aurait plus de cent millions d'habitans.

Rien ne paraît plus frappant que ce défaut de population dans un pays qui possède un fonds inépuisable de richesses dans les choses les plus nécessaires à la vie; où le cultivateur, au moins dans les provinces de l'intérieur, peut jouir librement de tous les trésors de la nature; et où les impositions sont si modérées et réparties avec tant d'égalité. Cette contradiction apparente

s'expliquera, si l'on veut faire attention aux observations suivantes.

Le degré de population auquel un pays peut atteindre, dépend autant des qualités du sol et du climat que de l'industrie des habitans. C'est dans les lieux où ces avantages sont réunis que la population peut parvenir au plus haut point : mais, s'il est rare d'en jouir dans quelques petites provinces, il est impossible de les procurer à toutes les parties d'un vaste empire. La Russie comprend dans son étendue des contrées immenses, que la rigueur du climat rend inhabitables : dans les lieux mêmes qui jouissent de la plus belle température, la disette d'eau et de bois a rendu inutiles toutes les tentatives que l'on a faites pour les habiter; dans d'autres provinces, l'industrie des hommes a été si peu favorisée par la nature, que, dépourvus de tout, ils ont été forcés d'abandonner leurs travaux. Loin de pouvoir dire que ces contrées sont dépeuplées, on pourrait même soutenir que la population, étant partout relative, elles le sont autant que les circonstances le permettent, puisqu'un plus grand nombre d'hommes que ceux qui y sont

n'y pourrait subsister. On objectera que la population des provinces les plus fertiles est toujours peu considérable, relativement à celle des autres états de l'Europe. Ceci s'explique d'abord par le genre de travail qui fournit aux habitans les moyens de subsister. Le pays où l'on se livre aux arts méchaniques et libéraux, peut nourrir un plus grand nombre d'habitans que celui où l'industrie productive est la seule ressource. Celle-ci est la base de l'existence des habitans de l'empire de Russie; elle est même sujette à des modifications qui ont une grande influence sur la population. Dans les contrées où les peuples nomades se livrent exclusivement à la chasse, à la pêche et au soin des bestiaux, jamais la population ne peut atteindre le même degré que dans les lieux où les Russes s'appliquent à l'agriculture. Si l'on examine d'ailleurs les nombreuses colonies que les parties les plus peuplées de la Russie ont envoyées et envoyent encore en Sibérie, et généralement dans toutes les provinces acquises depuis le dix-septième siècle, on s'étonnera avec raison que la population des provinces centrales ne soit pas beaucoup moins considérable.

Nous n'ajouterons rien à ces observations pour ne point trop nous écarter de notre but; elles suffisent pour calculer les progrès que peut faire à l'avenir la population. Elle doit s'étendre à raison de l'industrie et des progrès de la civilisation. Si les peuples nomades se livrent à l'agriculture, si l'on s'applique à perfectionner les productions grossières du pays, si l'industrie acquiert de l'activité dans les villes récemment fondées, et si la circulation intérieure et extérieure des richesses de l'état est plus animée, la population doit s'accroître. Les habitans trop resserrés dans les contrées fertiles les quitteront alors pour se disperser dans les déserts ; et, par des efforts réitérés, ils arracheront à la nature avare des dons qu'elle ne refuse jamais entièrement pour prix du travail et de l'industrie.

Quoique la population de l'empire de Russie paraisse encore très-éloignée de ce terme, il est cependant certain qu'elle s'en approche toujours dans une proportion croissante : l'arithmétique politique en fournit la preuve, en examinant les progrès de la population et en les comparant aux données

que l'expérience lui fournit dans divers pays.

C'est un axiome reconnu, que le nombre des naissances et des morts est toujours dans un rapport certain avec l'état physique, politique et moral des habitans. Suivant les recherches qui ont été faites, il est prouvé que partout où la nature ne présente aucun obstacle, la population ne peut ni décroître, ni rester au même point, mais qu'elle doit toujours augmenter. Les résultats que l'on a tirés d'une foule d'observations concordantes donnent, pour terme moyen des progrès de population, l'état suivant : sur trente-six personnes, il en meurt une annuellement : en balançant les années communes avec celles qui sont épidémiques, on compte sur dix morts douze ou treize naissances. Partout où la population s'écarte de cette base, elle est influencée par des circonstances avantageuses et nuisibles. On voit combien de pareilles recherches, en les appliquant à un pays quelconque, peuvent être instructives en politique et importantes pour l'administration des états. Non-seulement elles démontrent l'influence de la constitution physique

d'un pays sur la propagation, la durée de la vie, et la mortalité des habitans; mais elles dévoilent encore souvent les maux politiques et moraux qui rongent secrètement les peuples, et dont les effets nuisibles restent quelquefois long-temps cachés au gouvernement le plus vigilant.

Les listes des mariages, des naissances, et des morts, servent de base à ces recherches; c'est sur leur exactitude qu'est appuyée la justesse de tous les calculs et l'utilité des conséquences que l'on en tire. Il est vrai que l'on fait annuellement en Russie de pareilles listes, qui sont déposées dans des bureaux destinés à cet établissement; mais elles sont si défectueuses, et l'usage que l'on en fait répond si peu au but de cette institution, que la science statistique en tire peu de lumières et le gouvernement peu d'avantages.

Pierre-le-Grand fut le fondateur de cet établissement utile, dans un temps où l'on s'en occupait très-peu dans d'autres pays. Par un article de ses nouveaux réglemens ecclésiastiques, il ordonna au bas clergé de rendre compte aux évêques, tous les quatre

mois, du nombre des morts et des naissances. Cet ordre fut réitéré deux ans après: on lui donna plus d'étendue, en prescrivant des formulaires pour dresser les tables ou listes. En 1726, le clergé fut chargé d'envoyer double copie des listes au synode et au collège de guerre: ces départemens devaient en former une table générale et la mettre sous les yeux du monarque.

Le règne de Catherine II fut une nouvelle époque pour l'arithmétique politique de la Russie. Le célèbre Busching, alors prédicateur à St. Pétersbourg, fut le premier qui recueillit les listes des communautés étrangères et les fit imprimer en 1764. Presque en même temps M. M. Schloezer, professeur, et Taubert, conseiller d'état, parvinrent à obtenir un ordre qui enjoignit aux communautés russes et étrangères de dresser soigneusement les tables de mariages, de morts et de naissances de St. Pétersbourg, et de les envoyer à l'académie des sciences: dans les provinces allemandes les consistoires reçurent le même ordre; ils étaient tenus de faire leurs rapports aux gouverneurs. On dut au zèle patriotique du lieutenant-

général de Sievers, alors gouverneur de Novogorod, les progrès ultérieurs de cette institution utile; il fit faire dans son gouvernement des listes de mariages, de naissances et de morts, et les envoya au sénat; le prince Viazemskoi, qui était alors procureur-général, engagea tous les gouverneurs de l'empire à faire rédiger de pareilles listes et à les faire parvenir au sénat.

Il y a donc plus de soixante-dix ans que cet établissement existe en Russie. L'avantage que l'on en a retiré jusqu'à présent n'a cependant été que très-médiocre, tant parce que ces tables étaient imparfaites que parce qu'on a négligé d'en faire usage. Excepté les tables de Pétersbourg, toutes les autres ont des lacunes: sur les tables de mortalité des femmes, rarement on a soin de marquer l'âge: les maladies et le genre de mort ne sont pas spécifiés, ou ne le sont pas scientifiquement. D'ailleurs, quoique le clergé soit chargé de rédiger ces listes, il est très-douteux qu'il y mette toute l'exactitude nécessaire : on est même en droit de présumer que plusieurs dates, surtout dans les listes de mortalité, leur sont inconnues. Malgré tous

tous ces défauts, ces tables pourraient cependant être de quelque utilité; mais on les néglige. Le sénat les reçoit de chaque province séparément; ce qui est sans contredit la meilleure forme pour faire des observations, parce que les listes de révision sont aussi dressées selon les gouvernemens et leurs cercles, et qu'on serait par là en état de comparer le nombre des morts et des naissances avec celui de tous les vivans. Le synode les reçoit des diocèses; mais elles ne comprennent que les membres de l'église grecque: on les envoie de même au collège de guerre, qui ne s'intéresse qu'au nombre des mâles. L'académie ne reçoit que les tables de la ville de St. Pétersbourg; mais elles sont vraisemblablement mieux rédigées et plus exactes que les autres: aussi ce département est-il le seul qui s'en soit servi utilement. Outre les écrits du professeur Schloezer, dont nous avons déjà fait mention plus haut, le public doit à cette société illustre deux excellens ouvrages *: ils nous serviront

* Ce sont les mémoires académiques de M. M. Krafft et Herrmann sur les tables de St. Pétersbourg et de quelques provinces de l'empire. Le premier s'est engagé à publier

principalement de guides dans les recherches que nous ferons sur cet objet.

Les listes que nous prendrons pour base ne sont, à la vérité, que de la seule année 1793; mais elles s'étendent sur neuf diocèses, et, en les réunissant au gouvernement de Riga dont nous avons des tables particulières, elles comprennent quinze gouvernemens. La différence de leur situation, de leurs propriétés physiques et de leur culture, nous présentera des résultats très-variés et qui n'en seront que plus curieux [4]. Nous n'examinerons que les rapports les plus intéressans, sans nous arrêter à tous les détails dont l'aridité fatiguerait la plupart des lecteurs, et que les savans observateurs peuvent trouver dans les listes où nous les avons puisés.

L'accroissement de la population dépend du rapport de la fécondité à celui de la mortalité : l'excédent du premier sur le dernier en marque les progrès. Pour juger de la fécondité des habitans d'un pays, il faut savoir

successivement les continuations de son mémoire, de cinq en cinq ans. Voyez Acta Acad. Petropol. p. a. 1782. pars I. Nova Acta t. IV et VIII.

combien il se conclut de mariages annuellement, le nombre d'enfans que chaque mariage peut donner, et le rapport des naissances à tous les vivans. On ne peut répondre que vaguement à la première question : il est reconnu qu'il se fait moins de mariages annuellement dans les villes que dans les campagnes. Dans les quinze gouvernemens mentionnés ci-dessus, le rapport des mariages au nombre des vivans est d'un à quatre-vingt-douze, c'est-à-dire, que deux individus se marient sur quatre-vingt-douze : cette proportion est très-favorable à la population. Pendant un espace de quatorze ans, on comptait en Suède un mariage sur cent dix individus ; en Dannemark, un sur cent quinze ; en Norvège, un sur cent trente. Elle n'est pas aussi avantageuse dans les grandes villes de l'empire, parce que le luxe et la disproportion de nombre des deux sexes rend les mariages plus difficiles : à St. Pétersbourg il ne se conclut qu'un mariage sur cent quarante individus.

Suivant nos listes, il provient 362 enfans sur cent mariages : c'est à peu près la même proportion qu'on prend pour moyen terme

dans des pays entiers, où l'on compte ordinairement près de quatre enfans sur chaque mariage. Ce résultat n'est pas très-avantageux: en Suède on compte 410 enfans sur cent mariages; dans les états de la monarchie prussienne 468; en Silésie 503: quelques contrées de l'empire de Russie et quelques villes donnent un résultat plus favorable à la population: à St. Pétersbourg, par exemple, sur cent mariages on compte 429 enfans.

Le rapport des naissances aux vivans est en général d'un à vingt-six, c'est-à-dire qu'il naît une personne sur vingt-six. Dans les grandes villes la population ordinaire est un sur trente; dans les petites, un sur vingt-quatre; et dans les campagnes, un sur vingt-deux: la moyenne proportion est donc un à vingt-sept; on voit que le résultat de nos listes en approche. En général ce rapport est assez avantageux, et on le trouvera rarement plus favorable dans des pays d'une vaste étendue. Suivant un calcul qui comprend onze années, cette proportion est la même dans les états prussiens: en Silésie, dans quelques provinces de Hollande et de

France, elle est beaucoup plus forte. Si nous adoptons ce résultat pour tout l'empire de Russie, sur trente-six millions d'habitans, le nombre annuel des naissances sera de 1,385,000.

Toutes les listes de naissances prouvent que le nombre des garçons nouveau-nés est plus considérable que celui des filles: le rapport du premier au dernier est ordinairement de 105 à 100. Nos listes attestent cette observation intéressante : le résultat qu'elles donnent est même plus haut, car on compte 122 garçons sur 100 filles. Ceci paraîtrait confirmer l'hypothèse de l'académicien Herrmann, qui prétend que l'excédent des naissances des garçons sur les filles existe principalement dans les meilleures provinces et les plus fertiles de l'empire; d'où l'on pourrait tirer la conséquence que le climat, l'aisance et le luxe, doivent influer beaucoup sur la naissance des garçons. En adoptant cette proportion pour toute la Russie, le nombre des garçons qui y naissent annuellement est de 761,000; tandis que celui des filles ne monte qu'à 624,000.

On calcule la mortalité par le rapport de ceux qui meurent à ceux qui vivent: suivant nos listes, ce rapport est 1 à 58. Une telle proportion est sans exemple jusqu'à présent dans toute l'Europe, et ferait concevoir les plus grandes espérances pour les progrès de la population, si l'exactitude des listes était démontrée; mais un si petit nombre de morts est si contradictoire à l'expérience générale, que ces listes doivent paraître suspectes. Dans les états prussiens, le rapport de la mortalité annuelle est 1 sur 32; en Dannemark, 1 sur 37; en Norvège, 1 sur 48. Est-il croyable qu'un rapport aussi favorable que celui de la Norvège se trouvât surpassé dans un empire aussi étendu que la Russie, où les propriétés du sol, le climat, le genre de vie et même la constitution physique des habitans, éprouvent d'aussi grands changemens? Ces observations, que l'on pourrait appuyer de plusieurs autres, font présumer que les listes de mortalité ne sont pas rédigées avec autant d'exactitude que celles des naissances: dans celles-ci on oubliera difficilement un enfant nouvellement né, parce qu'il est porté sur les registres de baptême; tandis que dans

les campagnes un grand nombre de gens du peuple, et surtout des enfans, sont enterrés sans aucunes cérémonies ecclésiastiques. D'ailleurs il en périt des milliers à la guerre, sur mer, dans les hôpitaux et les prisons [5], ou d'une manière inconnue. Toutes ces personnes, ainsi que ceux qui meurent dans les émigrations hors des lieux qu'ils ont habités, ne sont point inscrits sur les listes de mortalité.

Malgré cela, l'accord constant des tables de mortalité de tant d'années et de tant de contrées différentes, doit surprendre tout observateur. Quelques conséquences qu'on puisse tirer des doutes que nous avons élevés sur l'inexactitude des listes, il paraît cependant incontestable que la mortalité en Russie, comme dans plusieurs autres pays septentrionaux, est inférieure aux calculs généraux de l'arithmétique politique. Les listes de mortalité de St. Pétersbourg viennent à l'appui de cette assertion : elles sont dignes de foi, par l'accord parfait de leurs résultats avec les loix de la nature; accord prouvé par les recherches de l'académicien Krafft. Suivant ces listes, dans trois périodes

consécutives qui embrassent l'intervalle de 1764 à 1790, le rapport des morts aux vivans était 1 à 35, 1 à 37, et dans la dernière période, où il a régné des maladies épidémiques, de 1 à 29. Les deux premières proportions sont sans exemple dans une ville aussi grande, aussi peuplée et aussi dissolue : on évalue ordinairement la mortalité dans les campagnes à $\frac{1}{38}$; et il est prouvé que dans les grandes villes, comme Londres, Rome, etc. elle est de $\frac{1}{24}$. Sans vouloir décider ce fait problématique, nous nous bornerons à rapporter le résultat de nos listes, suivant lequel la mortalité annuelle est de 623,000 personnes.

La proportion de la mortalité des hommes à celle des femmes est de 105 à 100 : l'empire de Russie perd donc annuellement 320,000 hommes et 303,000 femmes. En comparant ce résultat avec celui des naissances des personnes des deux sexes, il paraît que dans la plupart des contrées de l'empire de Russie, il ne meurt pas autant d'hommes qu'il naît de garçons, et que dans plusieurs provinces l'excédent du nombre des hommes sur celui des femmes est très-

considérable. Cette observation est constatée dans quelques gouvernemens par les dénombremens [6]: si elle pouvait l'être encore dans tous les autres, sans examiner la dépravation de moeurs qui en résulterait, il serait prouvé que la religion mahométane convient encore moins à la Russie qu'à tout autre pays. Cependant il est vraisemblable qu'une mortalité d'hommes aussi peu considérable, et dans une disproportion aussi frappante avec celle de l'autre sexe, n'est pas dans la nature, et qu'elle ne paraît aussi faible que parce que les hommes sont exposés à différens genres de mort, qui se trouvent exclus de ces listes.

Comme les tables que nous prenons pour base ne font mention ni de l'âge ni du genre de maladie de ceux qui meurent, on ne peut en tirer plusieurs résultats intéressans. Pour remplir en quelque manière cette lacune essentielle, nous suivrons les listes de mortalité de St. Pétersbourg, dont on peut, à l'aide de quelques modifications, appliquer le résultat à toute la population de l'empire de Russie.

Sur 1,000 enfans qui naissent à St. Pétersbourg, on en trouve ordinairement cinq de morts au moment de leur naissance; nulle part cette proportion n'est dans un rapport aussi faible. On ne peut soupçonner ces listes d'inexactitude : aussi la proportion des enfans mort-nés s'accorde-t-elle parfaitement avec celle des autres pays : à St. Pétersbourg, comme presque partout ailleurs, on trouve, sur 1,000 garçons nouveau-nés, neuf mort-nés; et, sur le même nombre de filles, on n'en trouve que cinq. Ces listes prouvent encore que parmi les étrangers domiciliés à St. Pétersbourg, sur 1,000 enfans qui naissent, 25 sont mort-nés; ainsi ce nombre est cinq fois plus considérable que parmi les Russes. Il paraît donc que l'on doit attribuer cet avantage à la forte constitution des mères russes et au fréquent usage des bains de vapeurs. La nature et leur genre de vie leur sont également favorables dans leurs couches; sur 1,000 femmes russes qui accouchent à St. Pétersbourg, il n'en périt que sept; tandis que, sur le même nombre d'étrangères, quinze perdent la vie.

En adoptant cette proportion des enfans mort-nés pour tout l'empire de Russie (car on peut soutenir avec raison qu'elle ne doit pas être moins avantageuse dans les campagnes et les petites villes), on sera étonné de voir comme la forte constitution des personnes de l'autre sexe influe sur la population. Suivant ce calcul, sur 1,385,000 enfans qui naissent, il n'y en a que 6,920 de morts au moment de leur naissance; mais, si l'on prenait pour base le nombre des enfans provenus d'étrangers qui périssent en naissant, il serait de 34,000; ainsi l'état perdrait 27,000 citoyens de plus que suivant le premier rapport.

Il périt à St. Pétersbourg 184 enfans sur 1,000, la première année. Cette mortalité est très-peu considérable pour une grande ville; puisqu'à Berlin, par exemple, à cette même époque de la vie, il en périt 276; à Londres 320; et même, dans les campagnes, on porte communément ce nombre à 211. Si cette proportion est si avantageuse dans la capitale, elle doit l'être encore davantage dans les campagnes où les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans: ainsi

il est vraisemblable que nous ne nous tromperons pas en adoptant ce calcul pour tout l'empire. Le résultat sera que, sur le total des enfans qui naissent annuellement en Russie, il n'en périra la première année que 255,000.

Sur 1,000 enfans âgés d'un an, 809 atteignent leur quinzième année, et 191 meurent avant ce terme. L'état perd donc en tout à peu près 216,000 enfans; et, à la fin de la quinzième année, il reste encore 914,000 garçons et filles pleins de vigueur et prêts d'arriver à l'âge de puberté.

Plus les espérances que l'on a dû concevoir sont brillantes, plus le résultat de la période suivante est inattendu et affligeant. Depuis la vingtième année jusqu'à la soixantième, sur 1,000 personnes, il en meurt 817 à St. Pétersbourg: ainsi, sur 1,000 individus âgés de 20 ans, 183 seulement peuvent espérer d'atteindre un terme aussi court. On voit que sur un nombre égal, il périt dans cet intervalle 273 personnes de plus que dans les autres pays, et 97 plus qu'à Londres même, où la mortalité est plus forte que dans toutes les autres grandes villes. Un fait aussi

extraordinaire mérite certainement que nous tâchions d'en découvrir les causes.

Ce n'est point dans la nature qu'il faut les chercher, puisqu'elle favorise les enfans dès le moment de leur naissance. Si la constitution physique du peuple, ou les qualités du sol et du climat, avaient quelque influence nuisible, ce serait dans l'âge le plus tendre que leurs effets seraient plus sensibles; puisque cette époque de la vie est partout sujette à une plus grande mortalité: mais il paraît que c'est le contraire en Russie, comme nous l'avons fait voir en comparant ce pays avec plusieurs autres. Les causes du mal sont donc hors de la nature. Les listes de mortalité ne nous laissent sur cela aucun doute; elles nous montrent que cette grande mortalité attaque surtout les hommes, et qu'elle est occasionnée principalement par des fièvres chaudes et la consomption, suites de l'usage immodéré des boissons fortes.

L'eau-de-vie est donc la cause de ces funestes effets. Pour rendre plus sensibles les pertes que la population de l'état éprouve par les suites de l'ivrognerie, supposons que la mortalité depuis quinze jusqu'à vingt ans

soit dans le même rapport que depuis le moment de la naissance jusqu'à la quinzième année: à la fin de la vingtième, la somme des morts sera 628,000; il restera donc encore à l'état 757,000 jeunes citoyens, qui peuvent lui être utiles par leur travail et par la propagation de leur espèce. Pendant cette période, la plus précieuse de la vie, l'état perd 618,000 individus : sur le total des naissances, il ne reste que 139,000 personnes qui parviennent à l'âge de soixante ans, et qui aient l'espoir, par leur sobriété et une constitution plus forte, d'atteindre un âge plus avancé.

Si, au contraire, la mortalité suivait la même proportion que dans d'autres pays, pendant cette période il ne périrait que 412,000 individus : ainsi il y aurait 206,000 sexagénaires de plus, qui périssent actuellement victimes de leur intempérance.

D'après ces observations, on doit s'attendre à trouver un très-petit nombre de vieillards. Il est certain qu'à St. Pétersbourg, sur 1,000 individus, trois seulement parviennent à quatre-vingt-dix ans; tandis que, suivant l'ordre de la nature, neuf devraient atteindre ce

terme. Si l'on pouvait appliquer cette proportion à toute la masse de ceux qui naissent, 4,200 vieillards nonagénaires existeraient après leur naissance, et plusieurs auraient encore l'espoir de parvenir à un âge plus avancé. Suivant nos listes, un sur 85 a vécu plus d'un siècle, et trois ont eu le bonheur d'atteindre cent vingt ans.

La liste des maladies manque entièrement sur nos tables de mortalité; elle est même si incomplète et si défectueuse sur celles de St. Pétersbourg, que les commentaires de l'académie ne pouvaient donner que des résultats peu satisfaisans. Il serait à souhaiter que les listes fussent réformées à cet égard. Une notice exacte du genre de maladies des personnes qui meurent dans les différentes parties de cet empire immense, servirait de matériaux pour une topographie médicinale, très-intéressante pour l'histoire naturelle de l'homme, à cause de la variété des propriétés physiques et de la différence des nations qui habitent la Russie. Les lois générales de la nature, et ces notes comparées entre elles, pourraient indiquer les moyens les plus utiles à la conservation des citoyens. Ces idées

n'étant inspirées que par un zèle patriotique, nous exposerons le petit nombre d'observations que l'on a faites sur un objet si essentiel et si négligé.

La plus grande mortalité de St. Pétersbourg est occasionnée par les trois maladies suivantes : la fièvre chaude, la pleurésie et la consomption. Elles emportent plus d'hommes que de personnes de l'autre sexe, et à peu près moitié de tous ceux qui périssent. Ne pouvant attribuer ces maladies à des causes locales, il est très-vraisemblable qu'elles ont pour principe la manière de vivre du peuple: ainsi nous avons lieu de présumer que cette proportion est la même en d'autres endroits, et peut-être dans des provinces entières de l'empire. Au contraire, les maladies des enfans, telles que les convulsions, la dentition, la petite-vérole et la rougeole, sont moins souvent mortelles à St. Pétersbourg qu'ailleurs, et vraisemblablement dans la plus grande partie de la Russie. Les convulsions, maladie qui cause le plus de ravages, emportent la vingt-quatrième partie des enfans qui naissent; mais elle est encore plus meurtrière dans d'autres pays. Avant l'usage

l'usage de l'inoculation, la trente-unième partie périssait de la petite vérole naturelle : depuis cette époque, il n'en meurt qu'un trente-huitième. Il résulte de cette observation, 1°. que cette maladie terrible n'est pas aussi dangereuse en Russie que dans d'autres pays, où, l'un portant l'autre, elle enlève un quatorzième de ceux qui naissent 7; 2°. que l'usage de l'inoculation n'est pas général, même dans la résidence, puisque, s'il l'était, la mortalité serait bien moins considérable; car, suivant l'expérience générale, sur 1,000 enfans il n'en meurt que trois de la petite vérole inoculée.

De tous les rapports de fécondité et de mortalité que nous avons examinés jusqu'à présent, il résulte la mesure des progrès de la population, c'est-à-dire, l'intervalle de temps qu'il faut pour qu'elle soit doublée. Cette mesure est démontrée tant par le rapport général de la fécondité et de la mortalité au nombre des vivans, que par l'excédent des naissances sur les morts. D'après nos calculs, les listes donnent le résultat suivant.

La mesure générale de la fécondité est un vingt-sixième; ainsi le nombre annuel des

naissances, sur trente-six millions d'individus, est de . . . . . 1,385,000.

La mesure générale de la mortalité est un cinquante-huitième; par conséquent, le nombre annuel des morts, sur trente-six millions, est de . . . . . 623,000.

L'excédent des naissances, ou l'accroissement annuel de la population, est donc de . . . 762,000.

Ainsi le rapport des naissances aux morts est dans la proportion de 225 à 100, ou, sur 100 naissances, on compte 44 ou 45 morts; la population augmente donc annuellement d'un quarante-neuvième : suivant ce calcul, elle doit être doublée dans l'espace de quarante-neuf ans.

Un accroissement de population aussi étonnant peut faire naître des doutes sur l'exactitude des listes, dont certainement nous ne pouvons garantir la fidélité: mais, quelque rare que soit une augmentation de population si prodigieuse, elle n'est cependant pas sans

exemple. Si un observateur profond et ami de la vérité, tel que Franklin, prétend que vingt-cinq ans suffisent dans les États-unis d'Amérique pour doubler la population, pourquoi l'empire de Russie, jouissant des mêmes avantages et de plus grands encore, ne pourrait-il voir doubler la sienne dans un espace de temps deux fois plus considérable? Si même on trouvait que les listes, que nous avons prises pour base de nos calculs, dussent être examinées avec plus de soin, en rabaissant à un demi-million l'excédent des naissances, le résultat serait toujours bien plus favorable à la population que dans la plupart des états de l'Europe.

Si ces recherches ne sont pas inutiles à l'observateur philosophe ; si elles donnent au gouvernement quelques lumières sur l'objet le plus digne de ses soins, nous devons employer tous les moyens qui peuvent rendre ce calcul aussi utile qu'il sera possible. Qu'il nous soit permis d'insérer ici une remarque essentielle, faite par l'auteur du mémoire instructif d'où nous avons tiré les observations les plus intéressantes sur cet

article. « C'est ainsi, dit-il*, que de bonnes « tables de fécondité et de mortalité présen- « tent l'expression arithmétique la plus claire « de l'influence des événemens, soit naturels, « soit politiques, sur le bonheur du peuple. « Elles exposent aux yeux du souverain une « espèce de thermomètre politique, qui lui « apprend le degré et les altérations du bien- « être de ses peuples, même les plus éloi- « gnés; elles sont l'organe incorruptible qui « l'instruit de leurs besoins publics, et qui « conséquemment lui indique les voies les « plus sûres pour répandre le bonheur sur « une multitude de citoyens. Il y a cepen- « dant une réflexion à faire, que la persua- « sion de son importance ne me permet pas « de dissimuler; c'est que, si l'utilité de pa- « reilles tables est grande pour l'état, quand « elles sont marquées au coin de la vérité, « le dommage qui peut en résulter n'est pas « moindre, lorsqu'elles s'en écartent, soit par « un motif de l'illusion qu'on voudrait faire « au souverain, soit par la négligence de ceux « qui les composent ».

* Krafft, Mémoire I. Acta p. a. 1782. Pars I. p. 65.

CHAPITRE II.

Institutions publiques pour la conservation des habitans.

NOUS avons vu comment la nature bienfaisante favorise l'accroissement de la population: maintenant nous ferons connaître les soins du gouvernement pour un objet d'une si grande importance. Les moyens que le gouvernement peut employer pour parvenir à ce but, sont de deux sortes: ou positifs, lorsqu'ils servent réellement à l'accroissement de la population; ou négatifs, lorsqu'ils préviennent la dépopulation.

Quoique la nature travaille partout à la multiplication de l'espèce humaine, des obstacles destructeurs s'opposent cependant à ses vues maternelles. Il y a peu d'hommes qui atteignent l'âge que la nature a accordé à toute l'espèce, et la moitié du genre humain est moissonnée avant de parvenir à sa maturité. Suivant les calculs que nous avons présentés à nos lecteurs, il est hors de doute que l'empire de Russie perd, sur l'accroissement

annuel de sa population jusqu'à l'âge de vingt ans, 628,000 individus. La plus grande partie meurt victime innocente d'une superstition ignorante, de la négligence et de la corruption morale de leurs parens ou de ceux qui les soignent. Puisqu'il est impossible de tarir entièrement la source de cette perte effrayante, en supposant qu'on réussît à sauver la vingtième partie de cette génération que l'on immole, l'état conserverait annuellement 31,000 citoyens.

Cependant, dira-t-on, n'est-ce pas la nature elle-même qui fixe un terme si court à la plus grande partie de l'espèce humaine, détruisant son propre ouvrage avant qu'il ait atteint sa perfection? Sans doute, suivant les vues sages et bienfaisantes de la nature, elle a fait dépendre le premier âge de l'homme des soins de ceux qui lui ont donné la vie; elle a assujetti son existence physique à mille causes accidentelles: cependant il est certain que l'homme se détruit lui-même, et que la corruption physique et morale occasionne une foule innombrable de maux dans les grandes sociétés, dont on ne peut accuser la nature; les exemples se présentent en foule

pour attester cette triste vérité. Suivant des observations exactes, sur 1,000 enfans nourris par leurs mères, il n'en périt que 300 ; tandis que, sur le même nombre confié à des nourrices, il en périt 500. La petite vérole naturelle enlève la septième partie des enfans : par l'inoculation, il en meurt trois sur 1,000. Autrefois à Londres, la dixième partie des enfans perdait la vie par des convulsions : depuis que cette ville est devenue plus riche, plus grande et plus dissolue, il en périt trois dixièmes. En Russie l'usage immodéré des liqueurs fortes accélère l'époque de la mort de 200,000 hommes : ce n'est donc point la faute de la nature, qui ne nous force ni à remettre nos enfans à des nourrices, ni à boire de l'eau-de-vie ; elle rend au contraire moins dangereuses des maladies très-meurtrières, quand nous suivons ses vues sages et bienfaisantes.

Certainement, si l'homme est la cause de la plupart des maux physiques qu'il éprouve, il est aussi en son pouvoir de les détruire ou d'en diminuer les effets. Dans l'homme isolé, le soin de sa propre conservation est un motif assez puissant ; pour chercher à

atteindre ce but, il n'a besoin que d'être dirigé : dans les sociétés civiles, la conservation de tous est un devoir qui oblige l'état; il doit s'en occuper d'autant plus sérieusement que sa force et son bonheur en dépendent. Personne ne doute qu'un gouvernement sage et vigilant n'ait des moyens puissans et vigoureux d'arrêter la mortalité de ses citoyens : à cet égard, l'histoire nous fournit des exemples remarquables et instructifs des établissemens publics faits pour y porter remède. La famine, la peste, la lèpre et la petite vérole, ont autrefois dépeuplé des provinces entières. L'établissement des greniers publics, la quarantaine et l'inoculation, ont mis peu à peu des bornes à ces ravages, et quand ces maux affreux désolent encore quelquefois les autres parties du monde, les Européens savent s'en préserver.

Nous allons maintenant exposer les mesures que le gouvernement a prises en Russie pour cette partie importante de l'administration publique [8]. Un pays, où les établissemens de cette espèce sont tous de nouvelle création, et où les habitans sont dispersés sur

une étendue immense, présente naturellement de grandes difficultés pour veiller à leur conservation et à leur santé. Cette remarque ne sera peut-être pas inutile à la plupart de nos lecteurs, et nous mettra en état de porter un jugement impartial sur les établissemens et les mesures qui sont maintenant l'objet de notre attention.

Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que la médecine a été introduite en Russie. A la vérité, les tsars avaient déjà eu quelques médecins; mais, nulle part dans l'empire, on n'avait fait des établissemens publics de médecine. Pierre-le-Grand fit venir des médecins et des chirurgiens habiles, fonda des hôpitaux et établit une chancellerie médicale, qui devait avoir une inspection générale sur tout ce qui ragardait la médecine et s'occuper de ses progrès. Blumentrost était le médecin favori de cet empereur; il était né à Moscou, et d'origine allemande: dans la suite il fut nommé président de l'académie des sciences et directeur de la chancellerie de médecine: sous ce règne et les deux suivans, il occupa la place de premier médecin. Pierre-le-Grand avait encore auprès

de lui un médecin écossais, nommé Eraskine, qui était chargé en même temps des affaires ministérielles des jacobites écossais.

L'impératrice Anne, outre les deux médecins dont nous venons de parler, fit venir Kruger et Fischer : le célèbre Ernest Stahl fut mandé de Berlin à St. Pétersbourg ; mais il abandonna cette ville après y avoir fait un court séjour. Elisabeth donna au chirurgien Lestocq, fameux dans l'histoire de son règne, la place de premier médecin : dans le même temps Ribeiro Sanchez arriva en Russie ; on manda Boërhave à sa recommandation. Panaïota Kondoidi de Corfou était alors président de la chancellerie de médecine ; il avait des talens et des lumières, et fut le premier qui publia les réglemens du collège de médecine.

A la mort de Kondoidi en 1760, la direction de la chancellerie médicale fut confiée aux trois médecins les plus distingués ; leurs fonctions cessèrent en 1763, lorsque Catherine II établit le collège médical de l'empire. Sa fondation est une époque intéressante dans l'histoire de la médecine en Russie.

Depuis le règne de Pierre-le-Grand, le gouvernement s'était occupé des progrès de la médecine, en fondant des hôpitaux et des apothicaireries, en faisant venir des médecins étrangers, etc.; mais ces établissemens étaient défectueux, faute d'un plan qui pût leur servir de base. Tantôt l'inspection générale de la médecine était confiée à la chancellerie, tantôt à un seul chef: rarement la direction était assez stable pour qu'elle fût réellement utile; ce qu'elle avait réglé était détruit par celle qui lui succédait. C'est ce qui fut cause que, pendant plus de soixante ans, la Russie produisit très-peu de médecins et de chirurgiens, et que, parmi plusieurs médecins instruits qui vinrent des pays étrangers, il y eut une foule de demi-savans et d'ignorans. D'ailleurs les provinces intérieures ou éloignées manquaient absolument des établissemens de médecine les plus nécessaires.

Catherine II institua le collège impérial de médecine, pour remédier à ces inconvéniens, et pour soumettre à une direction vigilante et active les établissemens relatifs à la santé publique; partie importante et essentielle de l'administration. L'impératrice

lui donna une instruction précise et détaillée. « Deux choses, dit cette instruction, « doivent être l'objet principal du collège : « conserver le peuple de l'empire par les se- « cours de l'art, instruire des jeunes gens « russes pour en former des docteurs, des « chirurgiens, des apothicaires, et établir des « apothicaireries ». Le plan de cet ouvrage étant trop circonscrit pour exposer les moyens que l'on a employés pour parvenir au but proposé, nous nous bornerons à présenter le tableau de l'état actuel de ce département.

Le collège est composé, outre le directeur en chef et le président (qui sont toujours des gens d'un rang distingué), de huit personnes : quatre docteurs, comme membres, ont le rang de conseillers de collège (grade de colonel); l'un d'eux, comme secrétaire, est chargé de la correspondance; un chirurgien en chef de la septième classe, un chirurgien ordinaire, un opérateur et un apothicaire de la huitième. La chancellerie a quelques secrétaires, des interprêtes et des écrivains. Deux autres chancelleries sont chargées de la recette et dépense, et de la révision des comptes; mais les membres n'ont

ni voix ni séance au collège. Le total des appointemens annuels est de 19,150 roubles. Ce collège a un département à Moscou, dont le président est en même temps physicien de la ville, et dont les appointemens annuels sont de 4,000 roubles.

Les revenus du collège sont très-considérables. 1°. il reçoit un pour cent de retenue sur les appointemens des employés dans le militaire et le civil; aussi sont-ils soignés gratuitement et on leur fournit les remèdes (pour leurs personnes et non pour leurs familles). 2°. le profit de la vente des remèdes: cet article diminue toujours à cause de la concurrence des apothicaireries particulières. 3°. Outre cela, le collège reçoit annuellement 470,000 roubles, dont 120,000 sont assignés sur le trésor de l'empire. En 1794 et 1795, le collège de médecine ayant fait des réclamations sur des sommes arriérées, reçut des collèges de la guerre et de l'amirauté 530,000 roubles.

La dépense ordinaire du collège de médecine, y compris les établissemens qui en dépendent, (sans parler des médecins des gouvernemens et des hôpitaux) monte annuellement à 114,760 roubles.

Le ressort de ce collège s'étend sur tout ce qui regarde la médecine et les médecins de l'empire, excepté ceux de la cour. Il veille, suivant *les réglemens pour l'administration des gouvernemens*, à ce que chaque gouvernement et cercle soit pourvu de médecins, de chirurgiens et d'apothicaireries, et à ce que chacun remplisse ses devoirs avec exactitude: il a le pouvoir de les récompenser et de les punir. Le collège a l'inspection sur l'administration des apothicaireries de la couronne, les hôpitaux et les écoles de médecine. Il est chargé d'examiner tous les médecins, chirurgiens et opérateurs, qui veulent exercer leur art dans l'empire; ceux mêmes qui ont des certificats des universités étrangères sont soumis à ces examens, et les gazettes instruisent le public des personnes qui ont obtenu la permission d'exercer leur art. Le collège a la faculté de créer des docteurs en médecine; enfin il a l'inspection sur tout ce qui regarde la médecine et les établissemens qui y ont rapport. En conséquence, il entretient une correspondance dans toutes les provinces de l'empire, afin d'être instruit des maladies qui règnent. S'il apprend qu'il se soit manifesté

des maladies contagieuses, il prend les mesures nécessaires pour en arrêter les suites. Il veille enfin aux progrès de la médecine en général; il recueille à cet effet les expériences les plus remarquables, qui ont été faites par les médecins de l'empire, et il est chargé de les publier de temps en temps en langue latine. Le département de Moscou concourt au même but par ses travaux; mais il dépend du collège de médecine, et ne peut ni placer ni déposer les médecins.

Le ressort du collège est trop étendu pour que nous puissions donner un précis exact de tous les objets qui l'ont occupé depuis sa fondation. Il nous suffit de prouver par quelques exemples, les efforts qu'a fait ce département pour remplir sa destination.

En 1778, il fit imprimer une Pharmacopœa Rossica: en 1789, il publia en latin, russe et allemand, des réglemens pour les apothicaires et les sages-femmes et une taxe pour les apothicaires, les médecins, les chirurgiens et les sages-femmes. Le collège ayant obtenu le privilège de créer des docteurs, en fit usage pour la première fois en 1765; il s'appliqua surtout à former de jeunes

médecins et chirurgiens de la nation, pour les provinces de l'intérieur. Il employa les encouragemens et les récompenses pour engager les médecins russes à composer et à traduire de bons ouvrages de médecine dans la langue du pays. Pour fournir les instrumens de chirurgie nécessaires aux armées, aux flottes et aux hôpitaux, le collège en établit trois fabriques à St. Pétersbourg, à Moscou et à Tobolsk : la première est la meilleure. Comme on n'épargne aucuns frais pour faire instruire les jeunes Russes par les artistes les plus adroits, il y a présentement dans l'empire plusieurs gens qui fabriquent des instrumens, dont on peut comparer les ouvrages à ceux des meilleurs artistes étrangers. Les appointemens des personnes employées dans ces établissemens coûtent à St. Pétersbourg 3,000 roubles, et à Moscou 1700. L'inspection du premier est confiée à l'opérateur qui siège au collège, et est Russe d'origine. En 1795, le collège a établi une imprimerie et une fonderie de caractères : on y a déjà imprimé plusieurs ouvrages, dont la partie typographique fait honneur aux inspecteurs.

Parmi

Parmi les établissemens qui dépendent du collège de médecine, il faut surtout remarquer les bureaux de santé dans les capitales et quelques grandes villes: ils sont principalement destinés à visiter tous les mois les apothicaireries qui sont tenues par des particuliers. Celles de la couronne sont entièrement administrées à son compte. Les grandes apothicaireries impériales de St. Pétersbourg et de Moscou sont pourvues de toutes sortes de drogues et en fournissent aux autres, ainsi qu'aux établissemens publics, aux hôpitaux militaires, etc. Les militaires et les officiers civils prennent gratuitement les remèdes dont ils ont besoin, dans les pharmacies de la couronne; c'est par cette raison que l'on fait une retenue sur leurs appointemens : le public paie suivant la taxe. Pendant long-temps, il n'y a point eu d'autres apothicaires que ceux de la couronne: mais, sous le règne de Catherine II, le nombre des apothicaireries particulières s'est tellement augmenté dans les villes capitales et quelques autres gouvernemens, que les premiers vendent peu au public. Tous les remèdes, même ceux qui doivent être appliqués

extérieurement, sont remis par les apothicaires scellés et étiquetés: il y a maintenant à St. Pétersbourg sept apothicaîreries de la couronne et dix particulières; les appointemens des personnes employées dans les premières, montent à 6,750 roubles. Le jardin d'apothicairerie du collège de médecine est joint à celui de botanique: dans le même endroit est le laboratoire de chymie pour la préparation des remèdes. Ces deux établissemens réunis coûtent annuellement 7,000 roubles.

Après cette courte notice sur le collège de médecine et les parties qui sont de son ressort, nous passerons à la description des établissemens publics de santé qui en dépendent. Nous les diviserons en deux classes; les établissemens civils et militaires.

Depuis le règne de Pierre-le-Grand, on avait, à la vérité, fondé des hôpitaux militaires; mais on n'avait pas eu l'idée d'en établir pour les habitans des villes et ceux des campagnes. Cette entreprise était effrayante dans un pays d'une aussi grande étendue. Les frais excessifs étaient la moindre difficulté: mais le grand éloignement des villes, le petit nombre de médecins, et surtout les

usages et les préjugés du peuple, paraissaient y apporter des obstacles invincibles. Il était réservé à Catherine II de donner un exemple que les annales de Russie devaient éterniser. En 1763, lorsque l'instruction donnée au collège de médecine lui fut présentée pour être signée, elle y ajouta de sa propre main les mots suivans : « Le collège ne doit pas « oublier de faire un projet pour nous in- « diquer les moyens d'établir des hôpitaux « dans les provinces, et nous présenter ce « plan ». Peu de temps après, elle ordonna de mieux rédiger les listes de morts et de naissances, et de les envoyer au sénat et à l'académie des sciences. Il paraît qu'elle était sans cesse occupée de la santé de ses peuples: pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire l'instruction qu'elle avait donnée à la commission établie pour faire le projet d'un nouveau code de lois. Enfin, en 1775, elle publia les *réglemens pour l'administration des gouvernemens*; et, ce qu'on avait regardé comme impossible jusqu'alors, ou ce qu'on n'avait vu que dans un avenir très-éloigné, la Russie eut une organisation civile médicinale, qui s'étendit sur toutes les parties de ce vaste

empire et sur toutes les classes de ses habitans, sans en exclure la plus indigente.

Suivant ces ordonnances, chaque gouvernement doit avoir dans chacun de ses cercles un médecin et un chirurgien, deux aides-chirurgiens et deux élèves. Suivant l'état du gouvernement de Tver, qui est joint aux ordonnances, le médecin reçoit 300 roubles, le chirurgien 140, l'aide-chirurgien 60, et l'élève 30; ce qui fait pour les onze cercles de ce gouvernement 6,820 roubles. Les appointemens ne sont cependant pas les mêmes dans tous les gouvernemens : dans les provinces éloignées, ils sont beaucoup plus considérables. Les médecins peuvent exercer leur état envers les particuliers, et en recevoir leur salaire.

Le plus grand obstacle à ce nouvel établissement était d'avoir un nombre suffisant de médecins et de chirurgiens instruits : il fut levé par la libéralité de Catherine II. Plusieurs de ceux qui étaient établis dans les grandes villes de l'empire, les quittèrent pour aller dans les provinces où les appointemens fixes formaient un revenu considérable, et où les choses les plus nécessaires à

la vie sont à très-bas prix. Pour compléter leur nombre, le célèbre médecin Zimmermann à Hanovre fut chargé d'engager au service de la Russie des médecins allemands, qui eussent une bonne réputation et de l'expérience. Une foule d'étrangers instruits se rendirent à cette invitation et s'établirent en Russie à des conditions très-avantageuses. La plupart reçurent 800 roubles de pension, outre les frais de leur voyage, et eurent le choix des lieux où ils voulaient exercer; ils furent dispensés de subir l'examen du collège de médecine, auquel est soumis tout médecin qui veut s'établir en Russie.

Jusqu'à présent le nombre des médecins prescrit par les réglemens n'est pas encore complet; mais il grossit annuellement, et ceux qui y sont étendent leurs soins sur les districts qui en manquent. Pour ce qui regarde les chirurgiens en général, leur nombre est suffisant: le collège de médecine a aussi veillé à ce qu'il y eût partout des sages-femmes adroites et instruites.

On a établi dans chaque gouvernement un collège de surveillance générale: entre plusieurs autres devoirs, il est chargé de

l'établissement et de l'inspection des hôpitaux et des infirmeries. Ces maisons ne sont fondées que pour un nombre fixe de malades, ordinairement pour vingt ou trente personnes, et ne peuvent pas en recevoir davantage. Elles sont destinées aux indigens et aux pauvres qui y sont traités et soignés gratuitement: on y reçoit d'autres malades et des domestiques, quand il y a des lits vacants; ces derniers paient alors une somme modique et sont logés séparément. Outre ces établissemens, le collège de surveillance générale entretient des maisons des incurables et des petites maisons. Les premières ont été fondées, afin que les malheureux à qui elles sont destinées n'enlevassent pas dans les hôpitaux des places qui seraient occupées par des pauvres qui pourraient être guéris, et afin que les incurables ne restassent pas sans secours. Le collège de surveillance générale tâche de leur procurer le logement, la nourriture, et de les faire soigner et servir, afin qu'ils éprouvent quelques adoucissemens à leurs maux. Les pauvres sont aussi reçus gratuitement dans les petites maisons; ceux qui possèdent de la fortune doivent payer

une somme modique pour leur entretien, leur garde et les soins qu'on leur donne.

Pour fonder ces établissemens consacrés à l'humanité souffrante, ainsi que les autres institutions subordonnées au collège de surveillance générale, chacun de ces départemens reçut à l'époque de sa fondation 15,000 roubles du trésor de l'empire; mais, dans la plupart des gouvernemens, ce fonds a été très-augmenté par la libéralité du public. Il est encore permis à ce collège de fonder des apothicaireries, et d'en employer les revenus au profit des établissemens dont nous avons parlé, auxquels on doit fournir les remèdes gratuitement.

Dans les deux capitales, ainsi que dans les autres grandes villes, ces établissemens sont exécutés sur un plan beaucoup plus vaste que celui qui leur était prescrit; en général le zèle du public a concouru à les multiplier. Pour donner une idée d'un de ces grands établissemens, nous insérerons ici une courte description de l'hôpital de la ville de St. Pétersbourg. Il est situé à l'extrémité de la ville sur le beau canal de la Fontanka: c'est un grand bâtiment en briques, isolé, d'une

architecture simple et noble. Le rez de chaussée est destiné à l'économie de la maison, et le premier étage est occupé par les malades. Les chambres sont élevées et spacieuses: au lieu de ventilateurs, quelques fenêtres sont garnies de fer. L'hiver, la chaleur des chambres n'est jamais de plus de 10 à 12 degrés.

Cette maison, fondée à l'instar de l'hôpital de Vienne, reçoit gratuitement tous les pauvres malades qui se présentent, excepté ceux qui sont attaqués de maladies vénériennes. Chaque malade qui y est admis est rasé et baigné; on leur donne ensuite l'habillement de l'hôpital et un lit particulier, peu élevé et garni de rideaux; les deux sexes sont entièrement séparés. Le nombre des lits est habituellement de 300; mais, en cas de nécessité, on le porte à 400. En 1790, le collège de surveillance générale fit construire six bâtimens en bois derrière le grand bâtiment, où l'on plaça 250 lits. Les malades y jouissent de l'air en été, pendant qu'on tâche de purifier l'athmosphère du grand bâtiment. Outre son fondateur et directeur en chef, le baron de Kelchen, cet institut a un chirurgien-

major et cinq adjoints; il y a encore un physicien chargé d'éprouver les effets de l'électricité sur les différentes maladies.

Cet institut de bienfaisance, dont on tire toute l'utilité qu'on peut se promettre de semblables établissemens, a le sort qui y est attaché; plusieurs malades y sont envoyés trop tard, à peine peut-on les conduire du bain au lit; ce qui est occasionné par l'aversion générale du peuple pour les hôpitaux publics. Dans les quatre années de 1786 à 1789, on y a soigné 9,427 malades. Ce nombre s'est accru annuellement: 7,417 ont été guéris; 1,773 y sont morts; et 237 y étaient encore à la fin de la dernière année. Il serait très-aisé de réfuter les reproches qu'on a faits à cet institut dans quelques journaux allemands; mais ils sont dictés par des haines et des jalousies particulières, et ne méritent point notre attention.

La maison destinée aux fous est adjacente à l'institut; elle est établie sur le même plan, et a la même administration. Elle est divisée en quarante-quatre chambres; la moitié pour les hommes, et l'autre pour les femmes: un large corridor sépare les deux sexes.

Les fous furieux ne sont point enchaînés, mais attachés avec des courroies de cuir : ceux qui sont tranquilles peuvent se promener dans la cour. Cet institut a le même jardin de récréation que le précédent. Le traitement, le régime et les soins qu'on donne à ces malheureux, sont très-doux, et le succès a justifié cette méthode. Dans l'espace de trois ans, depuis 1787 jusqu'à 1789, deux cent vingt-neuf malades ont été soignés, cent soixante-un ont été guéris, onze ont été envoyés dans la maison des incurables, quarante-sept sont morts; à cette époque il n'en restait que dix.

L'hôpital de St. Pétersbourg pour les pauvres et les incurables n'a été fondé qu'en 1781. Les indigens que l'on y reçoit sont séparés en deux classes : la première comprend les malades qui sont absolument hors d'état de s'occuper de quelque chose, et qui peuvent prétendre à tous les bienfaits de la maison; on met dans la seconde classe ceux qui peuvent encore travailler. Ces derniers sont employés pour le service de la maison. Suivant l'état de la dépense, les frais annuels de cet établissement sont de 15,417 roubles.

L'hôpital de Moscou a été fondé en 1775; il reçoit 150 malades, et a la même institution que celui de St. Pétersbourg: la maison des fous y est aussi jointe.

On a fait de semblables établissemens dans presque toutes les capitales des gouvernemens, mais ils n'ont pas partout la même étendue. Malgré tous les défauts attachés à de pareilles institutions, il est certain qu'ils sont très-utiles à la conservation du peuple, dans un pays où, jusqu'à cette époque, on n'avait guères songé à alléger ses maux physiques. Cet avantage est dû aux ordonnances bienfaisantes de Catherine II: le succès doit répondre à un but si noble et si humain.

Outre les hôpitaux publics qui doivent être établis dans chaque gouvernement, suivant les réglemens, il y a encore plusieurs établissemens semblables qui ont été fondés, soit par la couronne, soit par des personnes bienfaisantes. On remarque surtout l'hôpital que fonda à Moscou, dès 1763, le grand-duc Paul. On y soigne gratuitement cinquante malades. « Il serait difficile, dit « le célèbre Howard qui a vu lui-même cet « établissement, de trouver près de la ville

« un meilleur local, ayant surtout une belle « plaine en face. Le bâtiment n'a qu'un « étage, élevé de deux marches au-dessus du « jardin. Les chambres sont hautes, et ont cha- « cune une ouverture dans le plafond : le haut « des fenêtres s'ouvre ; ce que je n'ai trouvé dans « aucun autre hôpital en Russie. Les chambres « sont propres et bien tenues : tous les lits « sont de toile bleue et d'une grandeur con- « venable ; ils ont six pieds deux pouces de « long, sur deux pieds dix pouces de large ; « ils ne sont pas trop près les uns, des au- « tres : on a conservé assez d'espace, des deux « côtés, pour les faire commodément. J'ai « goûté le pain et la bière que j'ai trouvés « fort bons : il faut convenir que ce petit « hôpital ferait honneur à tout pays. Il s'y « trouvait dix-neuf hommes et sept femmes, « outre un nombre à peu près égal dans les « salles destinées aux maladies vénériennes, « qui sont détachées de la maison : on a aussi « très-sagement séparé la cuisine et les of- « fices » *.

* Suite des observations sur les prisons et les hôpitaux, faites par M. Howard dans son dernier voyage ; Halle 1796. 4°. p. 37.

A l'école de médecine et de chirurgie de St. Pétersbourg on a joint un hôpital clinique, qui réunit à l'avantage d'instruire, par la pratique, de jeunes chirurgiens, celui de donner des secours à plus de cent pauvres malades. On trouve encore dans cette résidence un lazaret pour les maladies vénériennes et syphillitiques, fondé par la couronne en 1783. Il y a soixante lits; trente pour les hommes, et autant pour les femmes. Les malades que l'on y reçoit n'ont pas besoin de dire leur nom et de se faire connaître; mais il ne leur est pas permis d'abandonner l'hôpital avant leur entier rétablissement. Nous passons sous silence un grand nombre d'institutions semblables établies à Moscou et dans d'autres grandes villes de l'empire par la libéralité des particuliers. Il est certain que l'on citera peu de pays où l'on voie le public coopérer, d'une manière aussi frappante, aux vues bienfaisantes du gouvernement.

Les hôpitaux militaires forment la seconde classe de ces établissemens publics: leur fondation date, en partie, du règne de Pierre-le-Grand, ou depuis que l'armée et la flotte ont une organisation régulière.

Il y a présentement pour les troupes de terre, outre les deux hôpitaux généraux de St. Pétersbourg et de Moscou, quatorze grands hôpitaux de campagne à Astrakhan, Bogoiavlensk, Cherson, Krioukof, Riga, Rével, Elizabethgrad, Orenbourg, Vibourg, Friederichshamm, Kazan, Loubenau, Smolensk et dans le Caucase, sans parler des hôpitaux de bataillons qui sont en grand nombre. Chaque division a son médecin particulier; et, pour toute l'armée, il y a trois premiers médecins de l'état-major, et plus de vingt-cinq médecins ordinaires. Tous les hôpitaux de campagne reçoivent du commissariat de la guerre, pour subvenir à leurs dépenses, une somme d'argent déterminée.

L'hôpital général des troupes de terre à St. Pétersbourg a été fondé par Pierre-le-Grand; il est situé à l'extrémité de la ville sur la Néva : il y a ordinairement mille lits; mais en temps de guerre, ou, lorsqu'on lève des recrues, ce nombre est doublé et quelquefois triplé. Excepté les gardes et l'artillerie qui ont leurs hôpitaux particuliers, on y reçoit tous les malades des troupes de terre.

Les personnes attachées à cet hôpital, sont un médecin, un chirurgien en chef, un opérateur, vingt-cinq aides-chirurgiens, cinquante élèves, et un apothicaire. Outre ce nombre fixe, il y a encore quelques médecins pour les aider, et plusieurs chirurgiens qui y viennent sans être payés: pour les récompenser de leurs soins, quand ils sont jugés en état d'être placés, le collège de médecine les nomme aux emplois de chirurgiens qui sont vacans. La dépense de cet hôpital, sans y comprendre le traitement des malades et les remèdes, s'élève annuellement à 9,620 roubles. L'hôpital général de Moscou est divisé en vingt-trois salles: cet établissement est à peu près semblable à celui de St. Pétersbourg; les appointemens sont un peu moins considérables.

Il y a maintenant onze hôpitaux pour la marine; ils sont établis à St. Pétersbourg, Kronstadt, Oranienbaum, Riga, Archangel, Kazan, Taganroc, Bogoiavlensk, Kherson, Rével et Sévastopol. Tous les frais qu'ils exigent sont payés par les deux collèges de l'amirauté de la mer Baltique et de la mer noire. L'hôpital de la marine à St. Pétersbourg

est moins grand que celui des troupes de terre, quoique son institution soit la même[9]. En 1788 et 1789, pendant la guerre, il y a eu 7,900 et jusqu'à 8,800 malades. Les appointemens et les autres frais, non compris le traitement des malades et les remèdes, montent annuellement à 6,870 roubles. Comme l'hôpital de la marine de Kronstadt a été forcé de recevoir, pendant la dernière guerre contre la Suède, 16,800 et jusqu'à 25,000 malades, on établit à cette époque un nouvel hôpital à Oranienbaum, et on céda pour cet effet une partie du château impérial[10].

La troisième classe d'établissemens pour la santé publique ne peut être comprise dans celles dont nous avons parlé précédemment, leur institution en étant absolument indépendante. Tels sont, par exemple, les hôpitaux pour les accouchemens, les enfans trouvés et la petite vérole, ainsi que les lazarets établis pour prévenir la peste. On ne peut s'attendre à trouver dans cet ouvrage une description détaillée de ces différens établissemens; mais il serait inexcusable de les passer entièrement sous silence. En parlant des plus remarquables, nous remplirons notre

but

but, et le lecteur pourra se former une idée générale de l'administration publique.

J'examinerai d'abord les maisons des enfans trouvés. Dans tous les états policés ces établissemens se multiplient : mais nuisent-ils à la population, ou lui sont-ils utiles ? Cette question importante n'est point encore résolue ; au contraire, des calculs et des observations récentes la rendent plus problématique que jamais. Malgré cela, il paraît prouvé que les établissemens de cette espèce qui existent en Russie, ont été d'un avantage incontestable pour cet empire. Les tristes découvertes qui donnèrent lieu à la fondation de la maison des enfans trouvés à Moscou, font présumer que la perte de la population aurait été infiniment plus considérable, sans cet établissement utile, qu'elle ne l'est actuellement, supposé même la plus forte mortalité. Cet avantage est encore bien plus grand, si on l'examine sous le rapport moral, si on considère les crimes secrets que cette institution a réprimés, et qui sont presqu'entièrement inconnus depuis la fondation de ces établissemens. Non-seulement ils donnent des hommes à l'état, mais même ce sont

des citoyens libres, industrieux, adroits, et qui acquièrent les connaissances les plus utiles. Considéré sous ce point de vue, l'avantage de ces institutions n'est plus problématique : il ne s'agit que d'examiner si elles répondent aux grands moyens que leur ont fournis la libéralité de Catherine II, et l'émulation sans exemple des particuliers riches et bienfaisans.

Pour mettre nos lecteurs en état de décider cette question, nous leur présenterons, dans la suite de cet ouvrage, le plan, la description historique, et l'état actuel de cet institut, dont le but principal est plutôt encore de former des citoyens que de les conserver [11]. Dans ce chapitre nous nous bornerons à la dernière partie d'un plan aussi vaste; savoir, à la conservation de leur existence physique depuis l'âge le plus tendre jusqu'à l'époque où leur éducation commence.

La maison d'éducation de Moscou a été fondée en 1763; elle est située sur la Moskva dans l'une des plus belles parties de cette capitale. Elle consiste en plusieurs vastes bâtimens, dont les fondations ont presqu'autant coûté que tout l'édifice; pour la grandeur et la magnificence, on ne peut lui

comparer en Europe aucun de ceux qui sont destinés au même usage. Le tout forme un quarré parfait à cinq étages ; le rez-de-chaussée est consacré aux besoins économiques de la maison ; les étages du milieu sont pour les enfans, et le plus élevé pour les malades. Au milieu de ce quarré est le magasin. Le suisse loge dans un bâtiment séparé à l'entrée d'une cour : près de là est une chambre pour baptiser les enfans, où l'on dépose ceux qu'on apporte après neuf heures du soir, temps où le quarré est fermé. Vis-à-vis le logement du suisse est l'hôpital des accouchemens, où l'on a fait construire des chambres très-commodes. Dans le corps-de-logis, qui n'est pas encore achevé, l'on a construit une église d'un très-bon goût et l'une des plus belles de Moscou. Le terrain que la maison des enfans trouvés occupe a quatre verstes d'étendue ; elle possède encore hors de la ville une excellente métairie, où l'on nourrit quatre-vingts vaches de Hollande ou de Kholmogori, dont le lait est destiné aux enfans.

Nous parlerons ailleurs des personnes qui sont chargées de la direction de ce grand établissement : il ne s'agit ici que de ceux

dont l'emploi concerne plus particulièrement la santé. De ce nombre sont un médecin, trois chirurgiens, un aide-chirurgien et un apothicaire ; ils sont tous, excepté le médecin, logés dans la maison ou dans le voisinage. Le médecin est chargé généralement de tout ce qui regarde la santé, d'ordonner les remèdes pour l'hôpital, d'instruire les sages-femmes, et même de les aider dans les accouchemens difficiles. Les chirurgiens doivent visiter les enfans que l'on apporte à la maison : ils envoient ceux qui se portent bien dans les salles des enfans, ceux qui sont malades ou suspects à l'hôpital, où ils sont eux-mêmes de service alternativement. Les sages-femmes doivent être examinées par le médecin avant leur réception : elles ne peuvent s'éloigner de la maison sans la permission de l'inspecteur, et sont obligées de donner leurs soins aux femmes en couche et aux enfans nouveau-nés. Les jeunes enfans ont des nourrices ou des gardes ; et, à chaque âge, les garçons, ainsi que les filles, ont des gouverneurs et des gouvernantes particuliers.

La maison des enfans trouvés reçoit tous les enfans qu'on y apporte, à quelque heure

du jour ou de la nuit que ce soit; on demande seulement au porteur si l'enfant est baptisé et s'il a un nom. On peut déposer aussi les enfans chez les ecclésiastiques, dans les monastères ou les maisons des pauvres de la ville : on les porte aussitôt à la maison des enfans trouvés, et celui qui les a remis reçoit deux roubles pour chaque enfant. Le porteur reste jour et nuit sous la surveillance de la police. En recevant un enfant, on inscrit le jour et l'heure où on l'a reçu, son âge et son sexe, les détails qu'a donnés le porteur, les hardes et les effets qui y sont joints, les marques et les signes qui peuvent le faire reconnaître. Ensuite il est baptisé, si cela est nécessaire: son nom est porté sur un registre; on lui donne une croix marquée du numéro de son inscription. Enfin il est visité par le chirurgien, et porté dans la salle des enfans; alors on lui donne du linge et des maillots du magasin; et, quand les hardes dont il était revêtu ne sont pas en trop mauvais état, on les dépose dans un magasin séparé.

Les enfans sont remis à des nourrices saines et d'une bonne constitution, qui peuvent

en allaiter deux, ou à des gardes qui leur donnent une autre nourriture. L'éducation purement physique dure deux ans : à cette époque on les fait passer dans les grandes salles jusqu'à l'âge de six ans; les deux sexes sont mêlés; on les exerce à de petits ouvrages de main. L'éducation civile et morale commence à sept ans. Nous nous arrêtons à cette époque, la conservation de leur existence n'étant plus alors le seul but que l'on se propose. Nous rapporterons, en faveur de cet établissement de bienfaisance, le témoignage d'un observateur attentif et instruit, qui, sous le titre d'Anglais et de voyageur, ne peut être soupçonné de partialité. « Les appartemens des enfans trouvés, « dit Coxe, sont spacieux et aërés ; les dor- « toirs sont séparés des chambres de travail; « ils jouissent également d'un air frais, et les « lits n'y sont pas trop multipliés. Chaque « enfant, même dans l'âge le plus tendre, a « un lit en fer particulier : les draps sont chan- « gés une fois toutes les semaines, et le linge « trois fois. J'observai dans toutes les cham- « bres une propreté singulière : les chambres « même des nourrices étaient très-propres,

« et n'avaient pas la plus légère mauvaise « odeur. Les berceaux sont sévèrement dé- « fendus. Les enfans ne sont point emmail- « lotés selon la coutume du pays, mais cou- « verts légèrement. Nous ne fîmes qu'une « courte visite dans cette maison; ainsi je ne « pouvais juger si le but de cet établissement « était exactement rempli; mais la conduite « des enfans, les témoignages naturels et naïfs « de leur amour pour leurs inspecteurs, me « convainquirent qu'ils sont généralement « contens et bien soignés: leurs visages an- « nonçaient la santé; ce qui provient du soin « infini que l'on prend de leur logement, « de leur propreté et de leur nourriture. «

« Je visitai une autre fois la maison des « enfans trouvés dans le temps qu'ils étaient « à table. Les deux sexes sont séparés: les « salles à manger sont dans le bas; elles sont « vastes, voûtées et séparées de celles où « l'on travaille. La première classe est as- « sise à table: les autres sont debout. On « sert les petits enfans: ceux de la première « et de la seconde classe se servent mutuel- « lement. Le dîner était composé de boeuf, « de mouton et de riz cuit au bouillon; je

« goûtai de ces mets, et je les trouvai très-
« bons: le pain était d'un bon goût, et fait
« en partie dans la maison par des enfans
« trouvés. Chaque enfant a une serviette,
« une assiette d'étain, un couteau, une cuil-
« lère et une fourchette: on change de nappes et
« de serviettes trois fois la semaine. Les en-
« fans se lèvent à six heures, dînent à onze
« et soupent à six. Les plus petits déjeû-
« nent à sept heures du matin, et goûtent à
« quatre heures du soir. Dans les momens
« qui ne sont pas destinés au travail, ils jouis-
« sent d'une grande liberté; on les excite
« même à s'exercer en plein air. C'était un
« spectacle délicieux de voir tous ces enfans
« réunis; leur figure exprimait le contente-
« ment et la satisfaction la plus vive ».

La justesse des bases sur lesquelles est fondée l'éducation physique; les grands moyens qui sont à la disposition de cet établissement; une administration sage confiée à de bons citoyens; des soins, une vigilance et une propreté reconnue par des témoins impartiaux, tout contribue à nous faire conclure que cet établissement n'a vraisemblablement pas dégénéré du but qu'on s'est proposé en le fondant:

mais le public ignore le résultat de cette éducation. Qu'il serait instructif et glorieux pour cet établissement de nous apprendre combien de jeunes citoyens il a pu conserver annuellement à l'état! Ce résultat n'intéresse pas seulement la ville de Moscou; on le doit à la patrie et à l'humanité, qui fixe son attente sur cette nouvelle classe de citoyens. Une pareille publicité détruirait les soupçons, anéantirait les préjugés et imposerait silence à l'envie, tandis que le secret paraît les justifier et les confirmer encore davantage.

Tout ce que nous savons sur la maison des enfans trouvés de Moscou, c'est que dans l'espace de vingt ans, depuis qu'elle a été ouverte jusqu'à l'année 1786, en comprenant les enfans qui sont nés dans la maison, on a reçu 37,607 enfans : 1,020 en étaient sortis, et il en existait encore 6,080 à cette époque. Si cette note, adoptée d'après un écrivain très-véridique sur d'autres points, est exacte, la perte que cet établissement a essuyée par la mortalité des enfans, est sans doute très-considérable : mais elle le paraîtrait beaucoup moins, si l'on examinait

le nombre de ceux qui sont morts au moment d'y être reçus, aussi bien que de ceux qui y ont porté le germe de leur destruction. Pour déterminer l'état exact de la mortalité de cette maison, il faudrait savoir le nombre d'enfans parfaitement sains qui y sont entrés; car ceux que l'on porte à l'hôpital, aussitôt après qu'ils ont été baptisés, ne peuvent être regardés que comme des victimes dévouées à la mort: il y aurait donc la plus grande injustice à attribuer leur perte à un établissement rempli d'humanité, qui enrichit annuellement l'état d'un nombre toujours plus considérable de citoyens sains, actifs et industrieux.

La maison des enfans trouvés de St. Pétersbourg n'est, à proprement parler, qu'une division de celle de Moscou. Elle fut fondée en 1770: l'impératrice lui donna, en 1784, le beau bâtiment qu'elle occupe maintenant. Son institution est la même que celle de Moscou: à la fin de l'année 1788, il y avait trois cents élèves. On y porte aussi un grand nombre d'enfans malades, plusieurs même qui ne donnent aucun signe de vie. Depuis la fondation de ces deux maisons, on a fait

de pareils établissemens dans plusieurs autres villes de Russie, telles que Toula, Kalouga, Iaroslaf, Kazan, etc.

Pour rendre les maisons d'enfans trouvés encore plus utiles, on y a joint des maisons d'accouchement sur le plan de celle de Moscou. Toutes les femmes enceintes qui s'y présentent sont reçues indistinctement par les portières, qui les conduisent aussitôt, sans les interroger, dans la salle des sages-femmes. Pour éviter aux femmes en couche l'humiliation qu'elles éprouveraient si elles étaient reconnues, non-seulement il est défendu de leur montrer la moindre curiosité, mais il leur est encore permis de se couvrir le visage pendant tout le temps de leur séjour. La maison d'accouchement est pourvue de tous les instrumens nécessaires, et on y trouve toutes les personnes qui peuvent être utiles: dans les cas importans, les sages-femmes sont aidées par le médecin qui doit aussi se charger des opérations en cas de nécessité.

Comme il est difficile d'assigner avec certitude le moment de l'accouchement, il est permis aux femmes enceintes de rester dans l'hôpital huit jours avant leurs couches, et quinze

jours après : il y a des circonstances où l'on s'écarte de cette règle. Pendant tout ce temps les malades sont soignées et traitées gratuitement. On a attaché à la maison des enfans trouvés de St. Pétersbourg un accoucheur particulier, chargé de former des sages-femmes pour la maison et le public.

L'école médico-chirurgicale de St. Pétersbourg renferme aussi une petite maison d'accouchement, où l'on peut recevoir huit ou dix femmes : la destination particulière de cet établissement est d'exercer de jeunes élèves et de former des sages-femmes. On y observe également le plus grand secret : les personnes qu'on y reçoit sont renvoyées sans rien payer; elles sont libres de prendre leurs enfans avec elles, ou de les laisser là, pour être envoyés à la maison des enfans trouvés.

Entre les établissemens destinés à la conservation de la population, les maisons fondées pour la petite vérole méritent une attention particulière. Le but de ces institutions était de répandre l'inoculation. La Russie, dans le dix-huitième siècle, paraît avoir eu cet avantage sur la plupart des états de l'Europe, que les établissemens utiles trouvent

moins d'obstacles à leur fondation qu'ailleurs: aussi l'autorité suprême s'y intéressant vivement, les progrès sont beaucoup plus rapides. L'histoire de l'inoculation en fournit une preuve très-remarquable : la Russie doit ce bienfait à Catherine II et à son fils, qui tous deux furent les premiers à donner l'exemple.

L'inoculation était connue des Orientaux long-temps avant que Lady Montague eût apporté cette coutume de Constantinople en Angleterre (en 1721). Delà elle se répandit dans les autres états de l'Europe; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de lenteur : dans plusieurs pays les ecclésiastiques et les médecins s'opposèrent à ses progrès et fortifièrent les préjugés du peuple. Trente-quatre ans après l'époque où l'inoculation fut introduite, on ne comptait dans toute l'Angleterre que 200,000 inoculés, et, durant cet espace de temps, elle perdit à tel point la confiance publique qu'elle fut presqu'entièrement oubliée pendant quinze ans. La Livonie fut la première province de Russie qui l'adopta. Un médecin du cercle de Dorpt [12] la fit d'abord connaître en 1756, et l'introduisit avec tant de succès

dans ces contrées, que dans l'espace de huit ans, sur 1,023 enfans qui furent inoculés, il n'y en eut qu'un seul qui perdit la vie. L'inoculation était connue à St. Pétersbourg depuis 1758; mais ce ne fut qu'au mois de septembre 1768, que la première expérience en fut faite publiquement à St. Pétersbourg sur dix enfans. Dans la même année, Catherine II donna une preuve touchante et sublime de son amour pour son peuple: elle se soumit à l'inoculation, ainsi que son fils unique, l'héritier du trône, Paul Pétrovitch, alors âgé de quatorze ans. Cette opération fut faite par le célèbre inoculateur Dimsdale, qui fut récompensé de ses succès au delà de ses espérances. Pour éterniser le souvenir de cet événement important pour toute la nation, on fonda une fête annuelle en actions de graces. Les grands de l'empire, les habitans de la résidence, toutes les classes et tous les états suivirent à l'envi cet exemple. Aucun médecin, aucun ecclésiastique n'osa contredire l'inoculation, et plusieurs des derniers la recommandèrent publiquement en chaire: la fête annuelle leur en fournissait l'occasion. C'est à cet usage, conservé depuis dans les

églises, que nous devons un recueil précieux de mémoires historiques sur les progrès de l'inoculation, recueil qui nous a fourni la plupart des faits que nous avons rapportés dans ce chapitre.

Pour étendre encore davantage l'inoculation et la répandre dans les classes les plus indigentes du peuple, l'impératrice établit, en 1768, à ses frais, une maison publique d'inoculation, située à l'extrémité de St. Pétersbourg et connue maintenant sous le nom de maison pour la petite vérole. On y inocule tous les mois un certain nombre d'enfans, qui sont soignés pendant quinze jours jusqu'à parfaite guérison. Autrefois on donnait encore des gratifications aux parens qui portaient leurs enfans à cet établissement, mais le succès de cette opération rendit bientôt cet encouragement inutile. Depuis 1783, cet établissement est sous l'inspection du collège de surveillance générale. On y reçoit actuellement les enfans gratuitement deux fois par an, au printems et en automne : un médecin et un chirurgien sont chargés de les soigner. Les frais de cet établissement sont de 6,000 roubles.

Aussitôt après l'établissement de cet institut, l'inoculation fut introduite dans les maisons d'éducation avec le plus grand succès. De St. Pétersbourg elle se répandit peu à peu dans l'intérieur de l'empire. Dès 1768, le baron d'Asch l'introduisit à Kief. En 1772, cette coutume pénétra en Sibérie : Catherine, inspirée par l'humanité et la bienfaisance, fonda une maison publique d'inoculation à Irkoutsk. Dans les trois premières années, même parmi les peuples nomades, il y eut 6,768 personnes des deux sexes qui furent inoculées; dans l'espace de cinq ans, ce nombre s'éleva à 15,580. Le gouverneur de Kazan y fonda une maison d'inoculation en 1771.

Depuis cette époque, ces établissemens se sont tellement multipliés que nous ne pouvons pas en donner une liste exacte. On trouve des maisons d'inoculation non-seulement dans les grandes villes, mais même dans plusieurs villages et dans les possessions de plusieurs seigneurs. Le préjugé contre l'inoculation a été détruit entièrement : la conviction de son utilité est devenue si générale, qu'il y a peu de parens qui ne cherchent à prévenir le danger de cette maladie contagieuse par

par une légère opération, faite dans l'âge le plus tendre. Dans plusieurs contrées où l'on ne peut compter sur les secours des médecins, on a appris aux gens de la campagne la manière d'inoculer, et ils exercent cette méthode avec le plus grand succès. En Livonie, par exemple, un curé, nommé Eisen, est devenu le bienfaiteur de sa paroisse, en inoculant lui-même et en instruisant et dirigeant les paysans, et surtout les mères, dans la manière de faire cette opération. Dans le gouvernement d'Irkoutsk, le chirurgien-major Schilling a communiqué la manière d'inoculer aux peuples nomades qui l'ont désiré. Depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août 1791, il a inoculé dans le cercle de Bargouzinsk 565 Bouraites, 35 Toungouses des steppes et 20 Toungouses de rennes; en tout 620 personnes d'âge et de sexe différens, sur lesquelles six seulement ont perdu la vie.

Pour juger du succès qu'ont eu en Russie les maisons publiques d'inoculation, il sera intéressant de lire le résultat suivant sur l'établissement de St. Pétersbourg: l'académicien Krafft l'a inséré dans son troisième

mémoire sur les morts et les naissances de cette capitale.

Dans l'espace de onze ans (depuis 1780 jusqu'à 1790), 1570 enfans, 860 hommes et 710 femmes, ont été inoculés: quatre personnes sont mortes sur ce nombre. Cette proportion est donc comme 25 à 10,000; ou sur 1,000 inoculés, il n'en périt pas trois. On peut calculer, l'un dans l'autre, qu'à St. Pétersbourg, sur 10,000 personnes attaquées de la petite vérole naturelle, il en périt 1,428: ainsi le rapport de la mortalité occasionnée par la petite vérole naturelle à celle qui l'est par l'inoculation est de 1,428 à 25, ou de 57 à un.

Le nombre des enfans inoculés dans l'espace de onze ans est annuellement de 143. Celui des enfans nés annuellement dans le même espace de temps est de 6,049; ainsi le quarante-neuvième enfant seulement a joui des avantages de cet utile établissement. Il faut cependant faire observer que les personnes aisées font inoculer leurs enfans chez elles: l'usage de faire inoculer les enfans est donc beaucoup plus étendu qu'il ne paraît par ce rapport. On n'inocule jamais les

enfans qu'ils n'aient au moins deux ans et demi, ordinairement entre trois et dix. Cependant on a inoculé neuf personnes âgées de seize ans, deux de vingt-cinq et une de quarante-six.

Il serait très-instructif de comparer ces résultats avec ceux des établissemens de ce genre, qui ont été faits dans d'autres villes de Russie. Dans la maison d'inoculation d'Irkoutsk, par exemple, dans les cinq années depuis 1773 jusqu'à 1776 et l'année 1779, quarante-trois personnes sont mortes sur 6,009 qui ont été inoculées. Ainsi, sur 10,000 inoculés, il en périt 71, ou sept sur 1,000; tandis qu'à St. Pétersbourg il n'en meurt que trois. La petite vérole naturelle exerce beaucoup plus de ravages sur les peuples nomades qu'ailleurs, et il est vraisemblable qu'il y avait plusieurs personnes d'un âge avancé parmi celles qui se sont fait inoculer à Irkoutsk.

Avant de terminer ce chapitre, il nous reste à parler des précautions qu'on a prises contre la plus affreuse de toutes les maladies; les ravages qu'elle exerce sont terribles: à la vérité, elle se glisse rarement

dans les états civilisés de l'Europe; mais, quand une fois elle a pris racine, elle extermine des générations entières, elle dépeuple les pays qu'elle parcourt. On comprend qu'il s'agit ici de la peste. La Russie a malheureusement connu ce fléau dévastateur: elle y est plus exposée que les autres états de l'Europe par sa position, son commerce, ses guerres et les peuples qui l'avoisinent. La vigilance du gouvernement doit donc se porter sur les moyens de prévenir la communication de ce mal par des établissemens publics, et à recueillir les moyens qui peuvent diminuer les maux que la peste cause, lorsque malheureusement elle existe. L'époque où l'on a commencé à s'occuper d'un objet si essentiel est trop récente pour que l'on puisse l'oublier: on doit à Catherine II, et au siècle éclairé où nous vivons, les réglemens qui ont été faits à ce sujet; encore est-il heureux qu'une si cruelle expérience n'ait pas été perdue pour la postérité.

Suivant d'anciens mémoires, Moscou avait essuyé, le siècle précédent, les ravages de la peste: elle régna pendant trois mois (de juillet en septembre), en 1654, et ne cessa

entièrement qu'entre le 12 et le 25 décembre. Les deux années suivantes, elle se fit sentir dans quelques contrées méridionales, mais elle ne s'étendit pas jusqu'à Novogorod. Elle suivit donc à peu près la même marche que dans ce siècle; mais personne ne s'occupa à remarquer les circonstances de cet événement malheureux et les remèdes dont on s'était servi: ainsi cette triste expérience fut perdue pour la postérité; et, quand la Russie fut exposée au même danger cent seize ans après, il fallut éclairer le peuple sur la nature de ce fléau et inventer de nouveaux moyens pour en arrêter les progrès. Pour conserver ces recherches utiles, la commission d'officiers publics et de médecins, chargée de détourner la peste et de la guérir, résolut de faire imprimer les ordonnances et les écrits qui avaient paru pendant cette maladie contagieuse et après qu'elle eût disparu: c'est de ce recueil instructif que nous tirerons les faits les plus remarquables sur ce triste événement [13].

Pendant l'avant-dernière guerre contre les Turcs, la peste parut d'abord dans la Valachie, et s'étendit ensuite par la Moldavie, la

Pologne et la Petite-Russie jusqu'à Sievsk et Briainsk, deux villes près des frontières de l'Ukraine. Elle dura à Kief, depuis le mois d'août 1770 jusqu'au mois de février de l'année suivante; à la vérité, elle reparut de nouveau l'été suivant, mais ses progrès furent bientôt arrêtés. Les mesures que l'on prit eurent en général tant de succès dans ces contrées, que la peste n'éclata, pour la seconde fois, qu'à Néjin, où elle dura depuis le mois de juillet jusqu'au mois de novembre.

La situation de Moscou était bien différente. Malgré toutes les précautions qu'on avait prises, la peste s'étendit jusqu'à cette capitale, où, dès le mois de novembre 1770, elle s'était déjà manifestée dans quelques maisons. Le 17 décembre, elle éclata dans l'hôpital général des troupes de terre. Le médecin en chef Chafonski en avait instruit le bureau du collège de médecine: huit médecins réunis prononcèrent que cette maladie était en effet la peste. Le 22 décembre, cet hôpital fut fermé: sur vingt-sept malades il n'en guérit que cinq. Après une quarantaine de six semaines, l'hôpital fut ouvert de nouveau, et le bâtiment où avait été la peste

fut brûlé. Il fut prouvé que des gens revenus des lieux où était le théâtre de la guerre avaient apporté la contagion.

Au mois de mars 1771, on reconnut qu'il régnait, depuis le commencement de l'année, une mortalité extraordinaire parmi les ouvriers de la grande manufacture de draps. Insensiblement on découvrit que cette mortalité s'étendait dans d'autres parties de la ville. Le 11 de mars, après une visite de médecins, tous les ouvriers occupés à cette manufacture, sains ou malades, furent transportés ailleurs et inspectés avec la plus sévère exactitude: mais plusieurs s'étaient déjà échappés; des gens de la ville étaient entrés et sortis de la manufacture. La contagion s'étendit toujours davantage. Les magistrats publièrent alors des ordonnances: la police exigea un rapport des morts et des malades; le sénat forma un conseil médical de onze médecins, qui dura jusqu'à l'établissement de la commission dont nous avons parlé. Ce conseil désirait dans sa seconde assemblée, tenue le 23 mars, que tous les ouvriers de la manufacture de draps fussent éloignés de la ville; cet ordre ne put être exécuté avec

toute la rigueur nécessaire, puisqu'il y en avait plusieurs que l'on ne pouvait trouver. Le 26 mars, neuf membres du conseil répondirent par écrit au maréchal Soltikof que cette maladie était la peste : les deux autres membres contredirent cette opinion; ce qui fut très-préjudiciable au public, qui embrassa leur parti, et négligea les précautions que les circonstances exigeaient. Cependant, le 31 mars, les onze membres signèrent les délibérations qu'ils avaient prises ensemble sur les moyens de prévenir cette maladie dangereuse [14].

Catherine II paraissait pressentir que les mesures que l'on avait prises jusqu'alors ne seraient pas suffisantes: le 25 mars, elle ordonna d'en prendre de plus rigoureuses, et chargea le lieutenant-général Iéropkin de leur exécution; il prit cet emploi important le 31 mars. Dans chaque quartier de la ville, un officier public fut établi inspecteur des maladies, et les médecins furent obligés de suivre ses ordres. On apprenait les progrès de la peste par la liste des morts qui paraissait tous les jours [15] : mais, comme jusqu'à cette époque on n'avait publié aucunes

listes de mortalité, on ne pouvait les comparer à celles des autres années. Relativement à l'étendue et à la population de la ville, le nombre des morts, au mois d'avril 1771, semblait être modéré; il paraît même que l'on douta alors plus que jamais si cette maladie était la peste. Cependant, suivant les ordres écrits de la main même de l'impératrice, tous les cadavres furent portés hors de la ville, et quelques avenues de Moscou furent fermées.

Pendant les mois d'avril et de mai, la peste avait presqu'entièrement cessé parmi les ouvriers de la manufacture et dans les monastères qui leur servaient d'hôpitaux: dans la ville on ne reconnaissait point cette maladie, les habitans la dénaturant de mille manières. Au mois de juin, il fut ordonné de rechercher les habillemens et les effets des ouvriers en draps et de les brûler tous; mais cette sage ordonnance eut un effet entièrement opposé à son but: on porta secrètement ces effets dans d'autres maisons, et les précautions que l'on avait prises pour arrêter la contagion ne servirent qu'à la propager davantage. La fuite des gens distingués

et des riches devait répandre la contagion dans les campagnes: l'ordre parut, au mois d'août, de visiter les domestiques, et d'arrêter ceux que leur santé rendait suspects; on permit aux autres de partir. Les cabarets furent fermés, et l'on mit les scellés sur les bains publics. Pendant ce mois, les ravages éclatèrent d'une manière effrayante: plusieurs habitans cherchèrent à s'en préserver en s'enfermant chez eux. La populace ne voyait qu'avec mécontentement les ordonnances des magistrats: elle se plaignait surtout des lazarets et des maisons de quarantaine qu'elle regardait comme des inventions inutiles des médecins; elle s'opposait à la visite des malades, et Chafonski aurait été massacré, si un des inspecteurs du quartier ne l'eût sauvé. La secte des Raskolniki, au contraire, se distinguait de la foule par sa docilité : tous ceux qui étaient à Moscou, et quelques-uns du voisinage, entretenaient à leurs propres frais hors de la ville un hôpital et une maison pour la quarantaine.

Le mois de septembre fut le plus terrible de tous. Aux ravages affreux de la peste se joignit une sédition du peuple (le 16 septemb.),

dans laquelle l'archevêque de Moscou perdit la vie. Il est vraisemblable que le petit nombre de troupes qui se trouvait alors dans la capitale n'aurait pas suffi pour l'appaiser, si la masse du peuple n'eût été diminuée par la fuite et la mortalité. L'impératrice, vivement touchée de ces tristes événemens, trouvant trop d'obstacles dans la résolution qu'elle avait prise de partir pour Mosçou, y envoya le prince Orlof, grand maître d'artillerie, et lui donna plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait à propos pour détruire ce terrible fléau. Sa présence et ses ordres eurent bientôt un effet salutaire. Plusieurs personnes qui étaient parties de Moscou retournèrent dans la ville, et le bas peuple même changea d'opinion.

Deux commissions furent alors établies : elles entrèrent en fonctions le 12 octobre. L'une, nommée la commission pour détourner le mal et le guérir, fut chargée de tout ce qui pouvait remplir ce but : les médecins, les apothicaires, les hôpitaux, etc. en dépendaient. L'autre, nommée la commission exécutive, fut non-seulement chargée des objets qui regardaient la police, mais encore

de faire exécuter tout ce que la première ordonnerait. Celle-ci fit d'abord imprimer une instruction qui enseignait les moyens de se préserver de la peste, et, en cas que l'on en fût attaqué, ceux qui pouvaient le plus contribuer à en guérir. Comme l'aversion des habitans pour les hôpitaux publics les engageait toujours à cacher ceux qui étaient malades, on imagina de donner à tous ceux qui y étaient guéris cinq ou dix roubles, s'ils étaient mariés, outre les provisions et les habits neufs qu'on leur avait donnés jusqu'alors. Depuis ce moment, il y eut beaucoup plus de malades dans les hôpitaux: des gens sains, attirés par l'appât du gain, feignirent même d'être malades. Le prince Orlof établit une maison d'orphelins pour les enfans dont les parens avaient été victimes de ce fléau: après avoir pris encore des soins aussi utiles que dangereux, il revint à St. Pétersbourg le 21 novembre.

A cette époque, la triste erreur des habitans de Moscou sur la nature de cette maladie était dissipée. Leur docilité et leur bonne volonté à concourir aux vues bienfaisantes du gouvernement diminuèrent, chaque

jour, le nombre des morts : enfin, au mois de janvier 1772, les dernières traces de la peste étaient effacées.

Pour peindre à nos lecteurs l'état de cette ville grande et peuplée, pendant et après ce triste événement, nous citerons quelques traits que l'on ne pourra lire sans frissonner. La plupart des occupations de la vie civile ayant cessé, d'autres s'élevèrent à leur place. Plusieurs maisons furent fermées : un petit nombre de personnes paraissait dans les rues, et chaque jour enfantait de nouvelles scènes d'horreur. Pour prévenir la famine, le gouvernement fit construire de grands magasins hors de la ville, où l'on entassa les articles de consommation les plus nécessaires : on occupa les gens oisifs qui ne pouvaient plus exercer leurs métiers et qui n'avaient aucun moyen de subsister ; on leur fit exhausser le boulevard de la ville et creuser les fossés. Malgré ces précautions, on fut obligé de décerner la peine de mort contre ceux qui volaient les effets des pestiférés dans les maisons qui étaient inhabitées, ou contre ceux qui ouvraient les tombeaux pour dépouiller ceux qui étaient morts de cette maladie. On

comptait 6,000 maisons ou cours, dont les personnes qui les habitaient avaient été attaquées de la peste, et 3,000 où elles avaient toutes péri. Comme il y avait 12,538 maisons habitées à Moscou avant la peste, on voit qu'il n'y avait pas le quart des habitations qui n'eût été infecté de ce fléau. Depuis le mois d'avril 1771 jusqu'à la fin de février 1772, douze mille cinq cent soixante-cinq personnes furent soignées dans les hôpitaux et les maisons de quarantaine, aux dépens de la couronne.

Tel était l'état de Moscou, lorsque cette maladie affreuse exerçait ses ravages : on peut juger quels soins il a fallu prendre pour rétablir l'ordre, remettre tout en activité et faire revivre le commerce, sans s'exposer à de nouveaux dangers. Les mesures les plus instantes et les plus nécessaires concernaient la manière de purifier les maisons infectées de la contagion [16] : on commença à s'en occuper le 12 décembre 1771, et l'on continua jusqu'au printems suivant. On y parvint en enlevant les effets infectés, en renouvelant l'air, soit par la gelée, soit par des fumigations [17], ou par d'autres moyens. Treize

lieux avaient été désignés hors de la ville pour enterrer les morts: on les couvrit de terre de la hauteur d'une archine; cette opération seule coûta 35,000 roubles. Pour détruire entièrement le germe de la peste, l'attention devait se porter principalement sur les cadavres qui avaient été enterrés par les habitans, pour se soustraire à la quarantaine, dans les maisons ou des lieux cachés, et qui pouvaient occasionner au printems des exhalaisons mortelles. Les sages mesures, que l'on prit pour les trouver, firent découvrir près de mille cadavres: comme la plupart n'étaient pas dans des cercueils, on employa différens moyens pour les transporter. Ceux qui étaient inhumés dans les maisons furent enlevés avec la terre qui les environnait, par des esclaves condamnés aux galères: on les mit dans des caisses, et l'on brûla les voitures sur lesquelles on les avait transportés. Les fosses d'où on les avait tirés furent remplies de terre avec soin. Pendant ces travaux, on revêtit les galériens d'habits et de gants de toile cirée, on leur fit garder dans la bouche du gingembre ou d'autres épiceries, et on leur boucha les narines et les oreilles avec

du coton imprégné de vinaigre. Enfin on les força de se laver encore avec du vinaigre, et ils restèrent plus de huit jours dans un lieu séparé.

On ne toucha point aux cadavres qui avaient été enterrés hors des maisons; on les couvrit seulement d'une archine de chaux et de plâtre. Quoique ces inhumations eussent duré jusqu'au printems, et que les ouvriers n'eussent pu quelquefois éviter le contact des cadavres, les sages précautions que l'on avait prises empêchèrent qu'il n'y en eut un seul attaqué de cette affreuse maladie. Le germe de la peste paraissait entièrement étouffé: on continua cependant à s'en prémunir jusqu'à l'été de 1772.

Le 1er décembre de cette année, on déclara la ville de Moscou saine et purgée de la peste, et on se relâcha insensiblement des précautions que l'on avait prises. La commission, chargée de prévenir ce fléau, subsista jusqu'au 6 septembre 1775; elle fut alors supprimée par une oucase du sénat, ainsi que tous les cordons de troupes et quarantaines que l'on avait ordonnés dans l'intérieur de l'empire. Les dépenses que ce malheur avait

avait occasionnées à l'état furent très-considérables : la seule ville de Moscou coûta 400,000 roubles à la couronne.

D'après ce précis, on ne s'étonnera pas qu'il ait été impossible d'étouffer le mal dès son origine. Outre les causes dont il a été question, l'un des plus grands obstacles tient au local de Moscou. Cette ville a 36 verstes de circonférence (plus de cinq milles d'Allemagne) : on ne peut point précisément la nommer une ville, mais la considérer comme la première province de l'empire. La plupart des habitans ne dépendent point des magistrats de la ville, et ceux-ci ne peuvent les empêcher d'y entrer ou d'en sortir. Aussi ce furent eux qui, s'apercevant du danger et ne voulant pas se plier aux ordres qui avaient été portés, s'en retournèrent en foule dans les lieux qu'ils habitaient, et répandirent la peste dans les gouvernemens de Moscou, Smolensk, Nijnei-Novogorod, Kazan et Voronèje. Pour réprimer cet abus, il aurait fallu avoir à sa disposition un corps d'armée: mais, à cause de la guerre, il n'y avait alors qu'un seul régiment d'infanterie à Moscou, et quelques autres détachemens de soldats.

Comme il en périssait aussi beaucoup, on se vit forcé de lever à Moscou même un bataillon de police, pour occuper les postes et rétablir l'ordre et la tranquillité, autant qu'il était possible.

Les travaux de la commission, qui avaient pour but de rendre utile à la postérité cette affreuse expérience, furent aussi bienfaisans que les établissemens et les sacrifices du gouvernement avaient été grands et remplis d'humanité. Le recueil des pièces qui ont été publiées sur ce malheureux événement, contient, outre une histoire de la peste remplie d'observations importantes, un grand nombre d'ordonnances utiles et nécessaires, qui peuvent servir de base et de modèle dans un cas semblable.

On remarque une description médicale de la peste, de ses causes, symptômes, accidens et effets, des moyens de s'en préserver, etc. cet ouvrage est écrit d'une manière simple et à la portée du peuple. — Une instruction, rédigée par vingt-trois médecins et chirurgiens, sur la manière dont doivent se conduire les gens du peuple, lorsqu'ils sont attaqués de la peste, et les moyens qu'ils

doivent employer. — Une autre instruction de l'archevêque aux prêtres sur l'exercice de leurs fonctions et la manière de se préserver de la contagion. — Une notice détaillée des procédés que l'on avait suivis dans les lazarets publics. — Un avertissement sur la manière de se préserver de la contagion dans les maisons, ainsi que dans les effets. — Des descriptions et plans des lazarets et maisons de quarantaine, etc.

Les patriotes qui se sont occupés de ces objets d'une utilité générale, ont d'autant plus de droit à la reconnaissance publique, que, depuis cette époque, on a été dans le cas d'éprouver l'efficacité des moyens qu'ils ont proposés [18].

Pour se préserver de semblables accidens, autant qu'il est possible, et prévenir la communication de la peste, on a établi, depuis l'acquisition de la plaine d'Otchakof et des nouvelles provinces de la Pologne, trois lazaretss ur la frontière de la Turquie : savoir, dans le port d'Odessa (autrefois Hadjibey) sur la mer noire, dans la ville de Iampol du gouvernement de Bratslaf, et dans le bourg de Svanets dans la Podolie. Chacune

de ces maisons de quarantaine a un directeur, un inspecteur de quarantaine, un chirurgien-major et un aide-chirurgien, un interprête, etc. On y a joint un corps de 200 soldats, non compris les officiers et bas officiers. Les frais ordinaires de chaque maison de quarantaine sont de 3,475 roubles, dans lesquels on ne comprend pas l'habillement, les vivres et les munitions des troupes. Outre la somme destinée pour les médicamens, chaque gouverneur qui a une maison de quarantaine dans son gouvernement doit, en cas de besoin, lui procurer sur-le-champ tous les remèdes qu'elle demande.

CHAPITRE III.

Mesures du gouvernement contre les obstacles qui s'opposent à la population. Moyens employés pour l'augmenter.

LES établissemens dont nous avons parlé jusqu'ici n'ont pour objet que la santé du peuple : mais, outre les maladies et la mort, il y a encore un nombre infini de maux physiques et moraux qui s'opposent à l'accroissement de la population. Un détail ultérieur sur tout ce qui regarde la police médicinale nous écarterait des bornes que nous nous sommes prescrites : l'objet de cet ouvrage est trop vaste pour que nous puissions compléter tous les articles. Nous nous bornerons à une courte notice des obstacles qui nuisent le plus généralement à la population, ainsi que des mesures du gouvernement pour les lever ou les atténuer.

La disette, la mauvaise qualité et la cherté des vivres en sont d'abord une des principales causes. Dans un pays d'une aussi grande

étendue que l'empire de Russie, la diversité du sol et du climat occasionne une différence frappante à l'égard de l'abondance, de la qualité et du prix des vivres: mais l'inégalité des productions facilite à un gouvernement sage les moyens de prévenir une disette générale, puisque l'abondance d'une contrée répare la stérilité des autres. L'empire de Russie possède en si grande quantité les productions les plus utiles et les plus indispensables, que, non-seulement elles lui suffisent pour la consommation intérieure, mais qu'il peut les échanger contre celles qui lui manquent [19]. Les contrées les plus septentrionales et celles qui sont le plus à l'orient, ont été si maltraitées par la nature, que l'existence des habitans dépend de ce qu'on leur apporte des autres gouvernemens; cet inconvénient inévitable est allégé par les fleuves et les canaux navigables, les grandes routes, le commerce intérieur qui s'accroît toujours, et par l'union de toutes les provinces de Russie, qui est encouragée par le gouvernement. Au lieu des douanes intérieures, qui nuisent dans d'autres états au transport des articles de consommation, on a vu avec

raison en Russie qu'il fallait faciliter et assurer par des lois les relations intérieures de cet empire immense. Depuis les côtes de la mer Baltique jusqu'à celles de l'océan oriental, le marchand peut transporter ses marchandises, sans être assujetti à aucune visite.

Cependant, pour que la subsistance des habitans ne dépende pas entièrement d'un commerce précaire et sujet à changer de cours, le gouvernement a pris de sages mesures pour établir dans chaque province un dépôt de grains général et d'autres moins considérables: dans les grandes villes, il y a des magasins publics, où la classe indigente peut se pourvoir à un prix modéré des objets de consommation les plus indispensables, tels que la farine et le bois. La couronne ne retire que les avances de son capital: l'entretien des bâtimens et les intérêts n'y sont pas compris. On doit ces sages réglemens, et plusieurs autres semblables, à Catherine II; de sorte qu'excepté quelques cercles dans les gouvernemens les plus stériles, il est rare que la disette de pain soit générale, tandis qu'autrefois dans les provinces les plus septentrionales on a vu remplacer la farine par

de l'écorce d'arbre broyée et d'autres alimens de cette espèce [29]. La culture des pommes de terre, qui s'étend toujours davantage, est très-utile aux habitans de ces contrées, et assure leur conservation; le changement insensible des peuples pasteurs, qui quittent la vie nomade pour se livrer à l'agriculture, donne encore des espérances consolantes pour l'avenir.

Un autre obstacle très-nuisible à la population, c'est le penchant de la nation pour les liqueurs fortes. Cet attrait, qui paraît lui être commun avec tous les peuples du nord, et que tant de circonstances excusent aux yeux d'un philosophe observateur, est néanmoins un objet important pour le gouvernement; le produit que la vente de l'eau-de-vie lui rapporte n'est qu'un très-faible dédommagement de la perte qu'il éprouve dans le nombre, la force, la durée de la vie, et l'utilité de ses sujets. Les calculs que nous avons faits précédemment, peuvent faire connaître les ravages affreux que produit l'excès des liqueurs fortes: il est inutile d'entrer ici dans de plus grands détails pour faire sentir toute l'étendue de ce mal

et ses suites. Il est certain que l'état ne peut par de simples ordonnances remédier à cet abus, ou ne le peut que très-légèrement: interdire aux cultivateurs des contrées du nord l'usage d'une liqueur réellement salutaire, serait une chose impossible à beaucoup d'égards; et, si elle était possible, il serait difficile de le conseiller. Il s'agit donc seulement de mettre des bornes à l'intempérance; mais une telle entreprise n'est pas l'ouvrage d'un seul règne. Pour changer les moeurs d'un peuple, il faut de grands et de puissans motifs, et plus d'une génération pour y parvenir. La religion, les lois et l'éducation, sont sans contredit de forts agens quand ils tendent tous au même but; mais leur succès n'est sensible qu'à la seconde ou à la troisième génération: encore faut-il supposer que la masse du peuple sent la valeur de l'homme, et attache du prix à des plaisirs plus délicats [21].

La contrainte dans les mariages, et la disproportion d'âge des personnes qui se marient, sont encore un obstacle à la population, auquel le gouvernement doit remédier autant qu'il est possible. Il n'est pas rare

de voir en Russie, dans la classe du bas peuple, un jeune garçon épouser une femme d'un âge avancé, afin qu'il y ait dans sa famille une personne de plus en état de travailler: l'avidité des pères est presque toujours cause de cet abus; et, outre les suites fâcheuses qu'il entraîne relativement à la population, il a encore une influence pernicieuse sur les moeurs. Dans les lieux où les paysans payent leurs seigneurs en argent, ils en reçoivent des passe-ports avec lesquels ils peuvent parcourir tout l'empire; ces émigrations rendent les mariages stériles: séparé pendant plusieurs années de sa femme, le paysan erre dans des provinces éloignées pendant l'époque la plus précieuse de la vie, et souvent l'avantage du mariage est entièrement perdu pour l'état.

Quelquefois encore des maîtres durs s'obstinent à refuser aux filles la permission d'épouser de jeunes gens qui appartiennent à un autre maître, ou ils ne permettent ces mariages qu'à condition qu'on leur donnera une autre fille en place, ou un dédommagement en argent.

Il existait encore autrefois un usage plus pernicieux dans quelques provinces : les personnes qui voulaient se marier étaient obligées d'en demander la permission au gouverneur ou au commandant de la ville, et de payer pour l'obtenir un tribut en argent ou en bétail. Catherine II supprima cet impôt nuisible et oppressif, par un édit publié en 1775. Il n'est pas aussi aisé d'abolir l'usage d'acheter les femmes, qui est pratiqué par les Samoièdes, les Ostiaks, les Mordviens, les Tchouvaches, les Vogoules, les Toungouses, les Votiaks, les Bouriates et la plupart des peuples tatars. Comme cet usage tient aux anciennes moeurs de ces nations, il inspire à ces peuples grossiers une sorte d'attachement religieux; cependant il y a quelques hordes parmi les Tatars qui ont aboli librement, et par leur propre impulsion, ces achats odieux. Il est difficile de décider si la pluralité des femmes est nuisible ou avantageuse à la population, puisque les listes des naissances et des mortalités ne s'étendent point sur les mahométans et les idolâtres; c'est cependant un problème dont la solution serait intéressante sous le rapport politique.

L'état ecclésiastique ne paraît en Russie nuire en aucune manière à la population, le clergé séculier qui est le plus nombreux ayant le droit de se marier. Les sages limites que l'on a imposées à la vie claustrale, rendent le célibat des moines un objet peu important, relativement à la population générale.

Tant que la guerre sera un fléau nécessaire, on ne pourra réprimer tout le mal qu'elle cause; mais on peut alléger ses suites fâcheuses par des ordonnances sages et humaines. Les hommes qui périssent en combattant contre l'ennemi de leur patrie, sont un sacrifice fait par l'état pour sa propre conservation, et dont il est dédommagé par d'autres avantages qui facilitent le prompt accroissement de sa population: mais la perte qu'éprouvent les armées par la levée des recrues, dans les cantonnemens, les hôpitaux et les marches, est sans aucun remplacement pour l'état, et il ne peut la prévenir avec trop de soin. Les mesures que l'on a prises pour restreindre le célibat dans les armées russes et sur les flottes, doivent servir ailleurs de modèles. Présentement une grande partie des

soldats est mariée; plusieurs régimens des frontières et des bataillons de garnison reçoivent, au lieu de leur paye, des terres qui leur sont assignées pour leur entretien; cet arrangement est aussi avantageux aux progrès de l'agriculture qu'à la population. Suivant un calcul fait il y a déjà plusieurs années, on comptait, seulement dans les régimens de campagne et quelques garnisons, 18,000 fils de soldats, qui étaient instruits et élevés dans des écoles fondées aux frais de l'état; on a fait les mêmes établissemens pour les régimens des gardes.

Enfin on peut compter, au nombre des principaux obstacles à la population, les mauvais traitemens auxquels sont exposés les enfans du bas peuple, pendant les premières années de leur vie: il est vrai que par là ils sont endurcis pour l'âge mûr, aux variétés du climat et de la température, à supporter les peines et les travaux; mais combien succombent à ces épreuves, qui eussent été plus faibles, mais dont l'existence eût été utile à l'état! Aussi cette observation n'a-t-elle pas échappé à la législatrice de la Russie. « Les paysans, dit-elle dans son

« instruction *, ont souvent douze, quinze, « jusqu'à vingt enfans provenus d'un seul « mariage: il est rare que le quart parvienne « à la fleur de l'âge. Il faut donc chercher « la cause destructive de cette espérance de « l'état, que l'on doit attribuer à la nature « des alimens, à leur genre de vie, ou au « vice de leur éducation. Dans quel état « florissant serait cet empire, si, par de sa- « ges réglemens, on pouvait détourner ces « maux destructeurs, ou même les préve- « nir ».

Tels sont à peu près les principaux obstacles et les plus nuisibles aux progrès de la population. Le gouvernement a pris les mesures les plus actives pour en détruire la plupart; mais les institutions, les usages et les abus que plusieurs siècles d'antiquité paraissent avoir consacrés, ne peuvent être abolis en quelques années. Aucun souverain, dans ces derniers temps, ne s'est occupé de l'accroissement de la population avec autant de soin que Catherine II. Depuis le commencement de son règne, son esprit vaste et actif s'est voué à cet objet important. Elle ne se contenta pas

* Chap. XII. § 266.

d'assurer la conservation des habitans et d'affaiblir ou d'abolir même les obstacles qui s'opposaient à l'accroissement de la population : elle tâcha même de l'augmenter ; elle dépensa des sommes immenses pour attirer dans l'empire des citoyens utiles. Cette voie est toujours la plus lente et la plus difficile ; mais Catherine II, en l'employant, avait des vues bien plus élevées. En dispersant des hommes industrieux et policés dans son vaste empire, elle répandait le germe de la civilisation parmi les habitans de ces contrées désertes, qui se sont métamorphosées sous son règne en des campagnes riches et fertiles. L'époque de ce changement remarquable est un article intéressant, et fait partie de l'histoire de la civilisation de la Russie : nous ne pouvons le passer entièrement sous silence.

Dès le mois de décembre 1762, Catherine II fit publier un manifeste, par lequel tous les étrangers furent invités à venir s'établir dans ses états, où on leur promettait de grands avantages. Au mois de juillet 1763, l'impératrice établit une chancellerie de tutelle, qui jouissait des mêmes prérogatives que les autres collèges de l'empire. L'objet principal

de cet établissement était d'abord de protéger tous les étrangers qui arrivaient en Russie, aussitôt qu'ils entraient dans l'empire, et de les faire transporter, suivant la teneur du manifeste, aux lieux de leur destination. Cette chancellerie recevait annuellement 200,000 roubles, qui, après l'acquisition des bâtimens dont elle avait besoin, devaient être employés à procurer aux colons des semences, du bétail, des instrumens d'agriculture, etc., et à établir des fabriques. Elle était encore chargée de s'instruire de tous les lieux déserts, d'y former de nouveaux établissemens, de veiller à leur conservation et à leurs progrès, et de correspondre avec les ministres étrangers sur ces différens objets. Enfin elle eut le droit de ne rendre ses comptes à personne qu'à l'impératrice.

Il parut alors un second manifeste, qui déterminait d'une manière encore plus précise les avantages et les conditions favorables accordés aux étrangers qui s'établissaient dans l'empire. Comme cet acte a servi de base aux colonies qui se sont formées dans la suite, et doit être considéré en quelque sorte comme la constitution civile d'une classe nombreuse

et intéressante, il ne sera pas déplacé d'en extraire ici les articles les plus essentiels.

Tous les étrangers peuvent s'établir dans l'empire, et choisir les lieux qui leur conviennent: ils doivent seulement s'adresser ou à la chancellerie, ou dans les villes frontières aux gouverneurs et commandans. S'ils ne sont pas en état d'entreprendre ce voyage, les ministres russes et les résidens dans les cours étrangères leur donneront, aux dépens de la couronne, les secours dont ils auront besoin pour aller en Russie. Aussitôt qu'ils sont arrivés, ils doivent déclarer la profession ou le genre d'industrie qu'ils veulent exercer: ils recevront sur-le-champ des secours pour les aider à remplir leur but, après qu'ils auront prêté le serment de fidélité. Les avantages que leur accorde le gouvernement, sont principalement les suivans: le libre exercice de leur religion; la permission de bâtir des églises (mais défenses de bâtir des monastères) et d'avoir leur clergé; cependant ils ne doivent point chercher à faire des prosélytes, excepté chez les peuples mahométans des pays voisins; il leur est permis de les ramener au christianisme, et même

de les rendre serfs; l'exemption de toute imposition pendant un temps fixé à cinq, dix et trente ans [22], suivant le degré d'utilité de la colonie; ils sont encore logés gratuitement pendant six mois, à dater du jour de leur arrivée. Les étrangers qui veulent se livrer à l'agriculture, exercer quelques professions ou établir des fabriques, on leur assigne une étendue de terrain suffisante, et on leur fait les avances nécessaires pour leur établissement. Le trésor impérial leur prête sans intérêt l'argent dont ils ont besoin pour construire des maisons, acheter du bétail, se procurer des instrumens, des outils et des matériaux: dix ans après, toutes ces avances doivent être remboursées dans trois termes. Quant aux colons qui forment des villages entiers, on leur accorde le droit de police intérieure; mais ils sont obligés de se soumettre au droit civil usité dans l'empire. Non-seulement on permet aux étrangers la libre importation de leurs biens; on leur accorde encore la franchise d'une certaine quantité de marchandises, dont la valeur ne doit pas excéder 300 roubles par famille. Ils sont exempts du service civil et militaire.

Leur nourriture et les frais de transport leur sont payés, depuis la frontière jusqu'au lieu de leur destination. Ils ont le droit de vendre librement leurs productions, et peuvent exporter pendant dix ans, sans payer de douanes, toutes les marchandises fabriquées dans les colonies, qui n'ont pas encore été manufacturées en Russie. Les capitalistes étrangers, qui établissent en Russie des fabriques, des manufactures et des ateliers, peuvent acheter autant de serfs qu'ils en ont besoin pour leurs entreprises. Les colonies peuvent établir des marchés et des foires, sans être assujetties à aucunes impositions.

Tous ces avantages s'étendent sur les enfans des nouveaux colons, même lorsqu'ils sont nés en Russie. Leurs exemptions datent du jour de l'arrivée de leurs pères ou de leurs ancêtres : quand ce terme est écoulé, ils payent les impositions ordinaires du pays, et acquittent les devoirs de sujets. Ceux qui veulent sortir du pays en ont la liberté; mais ils doivent verser dans le trésor impérial la cinquième partie de la fortune qu'ils ont acquise dans le pays, après y avoir séjourné cinq ans ou moins de temps; et la dixième

partie, s'ils y sont restés depuis cinq ans jusqu'à dix. Ceux qui désirent obtenir d'autres privilèges que ceux que le manifeste leur accorde, peuvent s'adresser à la chancellerie chargée de protéger les étrangers.

Les avantages de cette invitation ont attiré en Russie une foule d'étrangers, surtout d'Allemands. Les lieux où ils sont établis en grand nombre, sont les gouvernemens de St. Pétersbourg, Voronèje, Tchernigof, Catherinoslaf et Saratof. C'est dans ce dernier gouvernement, principalement sur les rives du Volga et de la Medvéditsa, que se sont formées les colonies les plus nombreuses et les plus remarquables: elles sont si considérables, que l'on a été obligé d'établir à Saratof un bureau de la chancellerie de tutèle. Cependant, lors de la nouvelle division des gouvernemens, ces départemens furent supprimés comme inutiles, et les colonies furent assujetties à la jurisdiction ordinaire. Ce fut alors que l'impératrice remit aux colons de Saratof, qui s'étaient transportés dans d'autres lieux, à cause de la stérilité de ceux où ils s'étaient établis à leur arrivée, 1,025,479 roubles, somme qui

avait été employée à la construction de leurs maisons.

Les colons du gouvernement de Saratof s'appliquent surtout à l'agriculture et au soin des bestiaux; cependant plusieurs ouvriers adroits se sont établis dans les villes du gouvernement et à Saratof, où leurs ouvrages sont recherchés, et leur procurent une grande aisance. Les manufactures les plus florissantes sont à Sarepta, petite ville fondée par les frères Moraves. Leurs marchandises sont transportées dans toute la Russie, et ils ont des dépôts considérables à Rével et à St. Pétersbourg.

Depuis la suppression de la chancellerie, les colons débiteurs de la couronne sont sous l'administration de la chambre des finances du gouvernement où ils sont établis. Les affaires civiles et de police sont jugées par la justice du cercle et les autres tribunaux. Chaque colonie a encore conservé son tribunal particulier: le président est élu annuellement par la communauté; on lui adjoint des assesseurs et des anciens. L'organisation ecclésiastique est réglée suivant la religion professée dans la colonie. Il y a cinquante-sept colonies

luthériennes, treize réformées, trente catholiques, et une où les religions sont mélangées. Les cinq ministres luthériens et les trois réformés dépendent du collège de justice de St. Pétersbourg, qui remplace le consistoire général: les quatre ecclésiastiques catholiques, dont l'un est toujours supérieur, dépendent de l'archevêque de Mohilef. On compte en tout cent une colonies dans le gouvernement de Saratof: en 1790, on portait le nombre des familles à 5,624, et celui des individus à 30,932.

Les colons du gouvernement de St. Pétersbourg s'appliquent principalement à l'agriculture et au jardinage: comme le produit de leur industrie se vend bien à St. Pétersbourg, ils sont tous à leur aise. Dans le gouvernement de Tchernigof on compte 3,000 colons divisés en cinq villages; ils ont deux églises, une luthérienne et une catholique. Le mélange des nations n'est nulle part aussi varié que dans le gouvernement de Catherinoslaf: plus de la moitié est habitée par des colons; on y trouve des Allemands, des Suédois, des Italiens, des Mennonistes allemands, des Grecs, des Bulgares, des Serviens,

des Arnautes, des Albanois et des Arméniesn. Si ces derniers ne forment pas les colonies les plus nombreuses, elles sont, à plusieurs égards, les plus utiles à l'état. Quand la presqu'isle de Crimée fut en proie à des dissentions intestines, après l'avant-dernière guerre entre les Turcs et les Russes, ces gens industrieux et tranquilles cherchèrent un asyle en Russie, et l'impératrice le leur accorda. Telle fut l'origine de la colonie florissante de Nakhitchévan, qui mérite actuellement une des premières places parmi les villes de manufactures de l'empire.

Outre le grand nombre d'étrangers qui vinrent s'établir dans l'empire aux frais de l'état, et sur l'invitation dont nous avons parlé, la renommée, en publiant la sagesse et la modération du gouvernement de Catherine II, en attira une foule d'autres. Un pays qui offre tant de ressources à l'industrie, où, avec du travail et du talent, il est aisé de parvenir à la considération et à l'aisance; où la plus parfaite tolérance et la liberté d'exercer toutes les professions est illimitée, et où le gouvernement accueille si bien les étrangers; un tel pays doit naturellement

être l'asyle de ces milliers d'individus auxquels leur patrie refuse l'existence, dans ces temps de troubles et de bouleversement qui agitent une grande partie de l'Europe. Cet accroissement annuel de la population de l'empire de Russie, quoique lent et peu sensible, est réellement plus considérable qu'on ne le croirait; et nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'il s'étend non-seulement sur les pays situés sur les côtes, mais même sur les provinces de l'intérieur de l'empire.

Le gouvernement a encore employé avec succès plusieurs autres moyens d'augmenter la population: nous les passerons sous silence, pour ne pas entrer ici dans de trop grands détails. Tel est, par exemple, l'appui qu'il accorde à l'industrie, et le soin qu'il emploie pour multiplier les différens genres de professions: en procurant ainsi l'aisance à une classe nombreuse d'habitans, il favorise l'attrait du mariage. Au lieu de rendre les criminels inutiles à la société, il les emploie aux travaux publics, ou les envoie en colonies dans des contrées désertes, etc. Cette maxime, pratiquée avec le plus grand succès en Angleterre, est déjà suivie depuis

longtemps en Russie, et a procuré des avantages essentiels à la population de l'empire. Dans les parties tempérées de la Sibérie, où la terre fertile, mais inculte, doit renfermer ses trésors dans son sein, celui qui y est relégué, à cause des crimes qui l'ont privé des avantages de la société civile, peut y redevenir heureux et être utile à la patrie, au moins par une postérité nombreuse et meilleure que celui qui lui a donné le jour. L'état veille aussi sur ces malheureux, ainsi que sur les autres colons, et tâche de leur procurer les moyens de s'assurer un jour un bien être. On leur donne, à l'époque de leur établissement, quelque argent et des matériaux: pendant les trois premières années, on leur distribue des provisions abondantes des vivres qui leur sont nécessaires. L'exécution de ces principes de sagesse et d'humanité a déjà beaucoup contribué à civiliser la Sibérie. « Si on réfléchit «, dit Pallas, témoin oculaire de ces colonies utiles, « qu'il n'y a pas deux siècles que « la Sibérie était un désert absolument in- « connu, et que sa population était encore « inférieure à celle du nord de l'Amérique;

« on s'étonnera avec raison du nombre des « habitans russes, qui excède celui des na- « turels du pays. Certainement la décou- « verte et la conquête rapide de ce pays « immense, depuis l'Oural jusqu'à l'océan « oriental, doivent immortaliser à jamais le « génie, l'intrépidité et la constance inébran- « lable de la nation russe : sa population « sera admirée un jour comme le chef-d'oeu- « vre d'une saine politique ».

CHAPITRE IV.

Constitution physique des principaux peuples.

POUR achever le tableau de l'état physique des habitans, nous devons encore décrire leur constitution physique et leur figure. Ces objets sont d'une variété infinie, à cause de la différence excessive entre les rapports physiques et moraux de ces peuples. La constitution physique de l'homme dépend de mille choses; des qualités du sol, du climat et de ses variétés, de la manière de vivre, de l'habillement et des alimens: les moeurs, les usages, la forme du gouvernement, la religion même d'un état, ont une influence décisive sur la force, la durée de la vie et la santé de ses habitans. Quelques-uns de ces rapports ont été présentés dans les chapitres précédens; nous parlerons des autres dans la suite avec plus d'étendue, et, pour ne pas trop grossir cet article, nous nous bornerons à une esquisse générale.

Les Russes sont forts et vigoureux. La taille de cette nation varie beaucoup dans plusieurs

contrées; cependant ils sont plutôt au-dessus qu'au-dessous de la grandeur médiocre, et généralement ils sont bien proportionnés. Il est rare d'en voir de contrefaits; ce qui provient sans doute de l'ampleur de leur habillement, et de ce qu'ils font beaucoup d'exercice. Les jeux de la jeunesse contribuent à développer le corps et à lui donner de la souplesse.

Quoiqu'il soit aisé de distinguer les Russes à leur extérieur des autres peuples de l'Europe, il est cependant difficile d'assigner les traits nationaux de leur physionomie, parce qu'en général ces traits sont rarement expressifs; cependant les principaux et les plus caractéristiques sont les suivans: la bouche petite, les lèvres minces, les dents blanches, de petits yeux, le front étroit: la forme du nez est très-variée; en général il est petit et un peu retroussé. La barbe est presque toujours très-forte: la couleur des cheveux est de toutes les nuances, depuis le brun foncé jusqu'à la couleur rousse; mais il est rare qu'ils soient tout-à-fait noirs. Le caractère de la physionomie est sérieux et doux, ou rusé. Les Russes ont l'ouie fine et la vue

bonne; les autres sens sont plus ou moins émoussés, suivant la manière de vivre et la rigueur du climat. La marche et les mouvemens du corps ont une vivacité caractéristique, et souvent passionnée: les gens même de la campagne ont une certaine souplesse qui leur donne une sorte de grace. En général on remarque les mêmes traits dans les femmes; seulement ils sont plus délicats et quelquefois plus nobles. La peau fine et un teint frais sont, suivant les idées du peuple, les premières qualités que la beauté exige: dans le fait, les femmes russes ont la peau d'un plus vif incarnat que dans les autres pays; mais on n'emploie nulle part le fard avec autant de profusion qu'en Russie, même dans la dernière classe du peuple. Comme la taille des femmes n'est gênée ni par des corps, ni par des lacets, elle excède les proportions que les Européens ont fixées pour marquer une belle formation.

La plupart des jeunes filles ont atteint l'âge de puberté à douze ou treize ans; ce que l'on ne peut attribuer, dans un climat aussi froid, qu'au fréquent usage des bains de vapeurs qui accélèrent sans doute ce

développement, mais flétrissent aussi plutôt la beauté et affaiblissent le corps. Il est rare que les femmes mariées conservent leur fraîcheur et les attraits de la jeunesse après leurs premières couches. L'usage du bain, le fard et l'état d'esclavage où les tiennent leurs maris, flétrissent bientôt le peu de beauté que la nature leur a accordée, à une époque où l'homme a à peine atteint son entière formation.

On remarque peu de différences extérieures dans les peuples alliés aux Russes. Les habitans de la Petite-Russie ont dans leur physionomie quelques-uns des traits des Polonais: les Kosaques du Don tiennent des Tatars; ceux de l'Oural, des Tatars et des Kalmouks. Cette ressemblance s'explique aisément par le commerce étroit dans lequel ces peuples vivaient autrefois. Cependant les traits des Russes forment à tel point la base de leur physionomie, et sont si frappans, que c'est la plus forte preuve de l'identité de leur origine.

Les qualités physiques des Russes sont parfaites. Leur constitution est excellente, leur humeur gaie: il sont endurcis à toutes

les incommodités: leur manière de vivre est simple; le climat, quoique rigoureux, est sec et sain. Tous ces avantages procurent en général à la masse du peuple un degré de bien-être physique connu de peu d'autres nations. Les Russes sont doués d'une vitalité dont on n'a presqu'aucun exemple dans d'autres pays, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens. Si l'Anglais ou l'Espagnol est plus fort que le Russe, celui-ci a sur eux l'avantage de pouvoir supporter les travaux les plus pénibles. Les Russes résistent plus long-temps que les autres nations à la faim et à la soif; ils peuvent se passer de toutes les commodités de la vie, même du repos 23. Dans toutes les classes du peuple, l'état de soldat excepté, il est très-ordinaire de voir des vieillards jouir d'une bonne santé: il n'est point rare de rencontrer dans toute la Russie des centenaires vigoureux; mais vraisemblablement le nombre en serait beaucoup plus considérable, si l'abus des liqueurs fortes n'occasionnait pas une grande mortalité dans l'âge mûr.

Il y a peu de maladies dominantes parmi le peuple russe: la diète et des remèdes

simples suffisent ordinairement pour les en préserver. Les femmes accouchent aisément, surtout dans les bains : le nombre des enfans mort-nés est très-peu considérable, relativement à celui des autres pays. La petite vérole et les vers n'enlèvent pas, à beaucoup près, en Russie autant d'enfans que dans la plus grande partie des états de l'Europe; mais la maladie vénérienne est d'autant plus contagieuse, que sa malignité est augmentée par la rigueur du climat. Quelquefois il se manifeste en Sibérie une maladie épidémique qui attaque les hommes ainsi que les animaux; on la nomme la peste d'air. Elle s'annonce par une tumeur qui s'élève sur quelque partie du corps; si l'on néglige de prendre promptement des remèdes, cette maladie est mortelle: cependant elle n'est point contagieuse. On connaît maintenant une méthode sûre et aisée de la guérir. Les goîtres sont assez communs sur les bords de la Léna; mais les jeunes gens ne les conservent pas, quand ils viennent dans des lieux où l'eau est plus saine. Dans les environs de la mer Caspienne, les habitans sont sujets à une sorte de lèpre affreuse, opiniâtre et mortelle:

mortelle: heureusement elle devient tous les jours plus rare: on la nomme ordinairement la maladie de Crimée, parce que c'est dans ce pays qu'elle a pris son origine.

La plupart des remèdes du peuple russe sont très-extraordinaires: les poireaux, les oignons, surtout le poivre d'Espagne, mêlés avec de l'eau-de-vie, passent pour la panacée universelle: on les emploie indistinctement pour les maladies les plus opposées. L'aconit et l'ellébore ont aussi une grande réputation à cause de leurs qualités médicinales. Pour les coliques et les rhumatismes, ils appliquent sur la peau des ventouses d'armoise, etc. En général les Russes prennent peu de remèdes: les bains de vapeurs leur en tiennent lieu. Cet usage est si général, et a une influence si décisive sur l'état physique du peuple, qu'il nous paraît nécessaire d'en parler d'une manière plus détaillée [24].

Les bains, ces vestiges respectables de la manière de vivre des anciens, ne sont presque plus usités qu'en Orient, où tantôt ils sont considérés comme nécessaires à la santé et comme article de luxe, tantôt consacrés

par la religion. L'usage s'en est perdu insensiblement en Europe, quoiqu'ils fussent aussi liés en quelque manière à la religion [25]: la Russie et la Hongrie sont maintenant les seuls pays où cette coutume antique soit conservée. En Russie surtout, le bain tient immédiatement à la manière de vivre du peuple : il en fait usage à tout âge, et dans toutes les circonstances où il se trouve. On y porte les enfans; les femmes y accouchent; on en fait usage dans presque toutes les maladies, avant ou après des voyages, après des travaux pénibles, etc. Parmi le bas peuple, l'usage du bain est pour lui si essentiel, que, même en bonne santé, il se baigne au moins une fois par semaine. Les gens aisés, ainsi que les grands, font ordinairement construire dans leurs maisons des bains de vapeurs; cependant ils en font usage beaucoup moins fréquemment que le peuple, et s'en servent toujours moins, à mesure qu'ils se rapprochent des coutumes des étrangers.

Ces bains ont été de tout temps usités en Russie; dès le onzième siècle, Nestor les décrit tels qu'ils sont encore à présent. Chez les anciens, les bains étaient des édifices

publics immédiatement sous l'inspection de l'état. Ils durent d'abord leur origine à la nécessité et à la propreté: dans la suite l'architecture épuisa son art à les embellir: enfin le luxe et la débauche les écartèrent tellement de leur première destination, que les philosophes en furent choqués. Alexandre fut étonné de la magnificence des bains qu'il trouva en Perse. Rome, sous les empereurs, renfermait 870 édifices destinés à cet usage; ces bâtimens pouvaient être regardés comme des chefs-d'oeuvres de goût et de somptuosité; dans la suite ils furent ou détruits par les Goths, ou changés en églises par les évêques. A présent la Hongrie est le seul pays où l'on puisse comparer les bains à ceux des Romains, à cause de leur magnificence. En Russie, au contraire, ils sont toujours très-simples, conformément à leur première destination.

Les bains publics [26] sont ordinairement établis dans de mauvaises maisons de bois, situées, autant qu'il est possible, près d'une eau courante. Dans la chambre de bain est un grand poële voûté: quand il est allumé, il échauffe excessivement les cailloux

qui l'entourent: on y a pratiqué une chaudière pour que l'on puisse avoir toujours de l'eau bouillante. Autour des murailles on a disposé, en amphithéâtre, deux ou trois rangs de banquettes. La chambre de bain a peu de lumière, mais quelques ouvertures pour faire sortir la vapeur. L'eau froide entre dans des tuyaux ouverts. Quelques bains sont précédés d'une chambre pour s'habiller et se déshabiller, et le plus souvent d'une cour où l'on a placé des banquettes.

La plupart des bains sont construits de la manière dont nous les avons décrits. A la campagne, et dans les lieux où le bois est rare, ce sont quelquefois de misérables huttes de terre, que l'on a creusées ordinairement sur le bord d'une rivière. Dans les maisons des particuliers et les palais des grands, ces établissemens sont infiniment plus beaux et plus commodes; mais leur construction est toujours la même.

La chaleur ordinaire des chambres de bain est de 32 à 40 degrés, suivant le thermomètre de Réaumur: on peut l'augmenter bien davantage, en versant de l'eau, de cinq minutes en cinq minutes, sur les pierres du poële.

Quelquefois sur le dernier gradin la chaleur est de 44 degrés. Les personnes qui se baignent sont entièrement déshabillées, et se couchent sur un des bancs, où elles suent plus ou moins, suivant le degré de chaleur où elles se placent. Pour exciter encore davantage la transpiration, et ouvrir entièrement les pores, on se fait frotter et frapper doucement avec de petites branches de bouleau garnies de leurs feuilles. Quelque temps après on descend de ces gradins, et on se lave avec de l'eau froide ou chaude successivement. On finit par se faire verser un baquet d'eau froide sur le corps. Beaucoup de gens, au sortir de ces bains, se précipitent dans la rivière voisine, semblables aux jeunes Romains qui se plongeaient dans un étang après l'exercice de la lutte: d'autres se roulent dans la neige, par un froid de 10 degrés et au delà.

La propriété des bains russes est d'exciter la sueur: ils ne ressemblent point à ceux des Romains nommés *Tepidaria* ou *Calidaria*, dont la chaleur était très-modérée. Les bains russes sont très-chauds, et occasionnent à ceux qui n'y sont pas habitués, une défaillance

réelle, mais douce et assez voluptueuse. Ces bains sont remplis de vapeurs, et l'on ne s'y baigne point: voilà ce qui les distingue autant des bains des anciens que de ceux des Orientaux; c'est en cela qu'ils sont souvent très-salutaires dans des occasions où ceux d'eau chaude seraient inutiles, ou même nuisibles. Ces bains de santé sont utiles pour la propreté, facilitent la transpiration, rendent la peau souple, etc. Ce ne sont point des bains fastueux comme ceux des Grecs et des Romains; ainsi ils peuvent se passer des inventions du luxe et de la mollesse. Les Russes ne connaissent point l'usage des onctions, qui était regardé à Rome comme d'une nécessité si indispensable, que les empereurs faisaient distribuer de l'huile au peuple. Le passage subit de la chaleur au froid endurcit le corps à toutes les intempéries du climat et aux variétés de la température: nos faibles contemporains, livrés aux préjugés de la mollesse, regardent cette transition comme trop subite et dangereuse 27.

Il n'est point douteux que les Russes doivent en grande partie à l'usage de ces bains leur forte vitalité, leur santé vigoureuse, le

peu de dispositions qu'ils ont à être attaqués de quelques maladies mortelles et leur force physique, quoique le climat, les alimens et leur manière de vivre, y puissent aussi contribuer. Le grand Bacon, et d'autres profonds naturalistes, regrettent que les bains ne soient plus en usage parmi différens peuples de l'Europe, et désirent les voir établis dans toutes nos villes et nos villages. En effet, si on réfléchit que les anciens médecins se sont servis avec tant de succès de ce moyen que leur a présenté la nature; si on se rappelle que Rome s'est passée 500 ans de médecins et avait alors des bains, et que maintenant une foule de peuples guérissent par ce moyen presque toutes les maladies, on ne peut s'empêcher de regarder l'abolissement de cette coutume comme une époque pernicieuse à l'état physique de l'homme.

La transpiration naturelle, la plus importante de toutes les sécrétions, doit se faire bien plus aisément lorsque l'usage du bain entretient les pores continuellement ouverts: il entraîne une quantité d'humeurs, qui sont à la longue le germe secret des maladies longues et dangereuses, avant qu'elles se

communiquent au sang et au chyle. Les bains sont salutaires pour toutes les maladies cutanées, par conséquent aussi pour la petite vérole; et si cette maladie affreuse ne cause pas autant de ravages parmi le peuple russe que dans d'autres pays, il faut vraisemblablement en attribuer la cause à l'usage des bains de vapeurs [28].

Les Polonais ont à peu près la même langue et la même origine que les Russes: ils ont aussi tant de ressemblance avec eux par leur conformation, qu'on les croirait aisément compatriotes, si la différence du costume n'était pas si frappante. En général les Polonais sont grands, forts, et ont beaucoup d'embonpoint: leur physionomie est ouverte et douce; leur taille est bien proportionnée; ils ont seulement le col plus gros que ne l'ont ordinairement les autres nations européennes. Les hommes de tous les états portent des moustaches, et se rasent la tête, de manière qu'il ne reste qu'une touffe de cheveux sur le sommet; ce qui leur donne, aux yeux des Européens, un air étranger et presqu'asiatique. La beauté des femmes les a rendues célèbres dans le nord;

elles ont la taille svelte, le pied petit et joli, et de beaux cheveux: on remarque encore que les Polonais ont la même souplesse que les Russes; leurs gestes dans la conversation sont aussi plus animés.

Outre la force et la vigueur naturelle aux Polonais, l'éducation et la manière de vivre du peuple ont dû encore nécessairement les endurcir: cependant cette nation est proportionnellement exposée à bien plus de maladies que ses voisins [29]. Elles sont occasionnées, soit par la qualité de l'air que de vastes et nombreux marais rendent malsain, soit par la position des monts Crapaks qui lui donnent une vivacité singulière, soit enfin par la disette d'eau bonne à boire, ou la manière de vivre malpropre de la plus grande partie des habitans. C'est un fait très-étonnant de voir la Pologne attaquée de plusieurs maladies vives et malignes qu'on ne connaît point en Russie, quoique cet empire soit situé plus au nord: on remarque encore que les maladies communes aux deux peuples sont plus contagieuses et plus dangereuses en Pologne.

Dans les provinces de la Pologne qui appartiennent maintenant à la Russie, principalement dans la Volhynie et l'Ukraine, dont le sol est sec et élevé relativement à la Lithuanie, les maladies de poitrine, les fièvres intermittentes, la petite vérole, les vers, la plique, la gale et les maladies vénériennes, sont très-communes. Les maladies épidémiques sont rares : celle qui fait le plus de ravages est la petite vérole; ce qu'on doit attribuer au mauvais traitement et au mauvais régime, ainsi qu'à la négligence générale du peuple. Les paysans polonais se préservent aussi peu de la contagion de la petite vérole la plus dangereuse, que les Turcs de la peste : ceux qui sont en bonne santé, les malades et les bestiaux, vivent tous ensemble dans un espace fort étroit : les vapeurs fétides qu'ils exhalent, la chaleur excessive des chambres, augmentent à tel point la malignité du mal, que l'on doit regarder comme un miracle de voir une de ces malheureuses créatures conservée à la vie.

Les ravages de la petite vérole sont très-grands, même en les considérant relativement à la rigueur du climat. On peut porter

la mortalité à six ou sept sur dix, et souvent ceux qui ne périssent pas sont défigurés de la manière la plus affreuse Aussi n'y a-t-il aucun pays en Europe où le nombre des aveugles soit aussi grand qu'en Pologne. Excepté ceux qui le sont devenus par la plique, tous les autres ont perdu la vue par les suites de la petite vérole. L'inoculation n'est en usage que dans quelques grandes villes; elle est entièrement inconnue dans les campagnes: le préjugé national est si difficile à vaincre, qu'il s'est toujours opposé aux tentatives que l'on a faites dans différens lieux pour l'introduire.

Les accouchemens laborieux sont excessivement rares: sur 800 ou 1,000, à peine s'en trouve-t-il un seul où l'art de l'accoucheur soit nécessaire.

La proportion des maladies vénériennes est de six sur dix dans les villes considérables: ainsi l'on voit les progrès affreux de ce mal, qui s'est aussi répandu dans les campagnes d'une manière effrayante. Sur cent recrues qui furent visitées, quatre-vingts en étaient attaquées. De tous les maux que cette maladie engendre, il n'en est point

de plus commun que les ulcères au nez: aussi y a-t-il peu de pays en Europe où l'on voie autant d'hommes sans nez qu'en Pologne. La rigueur du climat, la transpiration presque toujours interceptée, rendent les maladies vénériennes si venimeuses qu'il est plus facile de guérir celles qu'on y apporte que celles que l'on a prises dans le pays.

Toutes les maladies de la Pologne, dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont connues dans les autres pays de l'Europe; mais la plique est un mal particulier à ce pays, et l'universalité de cette maladie exige que nous en fassions une mention plus détaillée.

La plique est une maladie endémique en Pologne et dans quelques pays qui l'avoisinent 30. La matière peccante, en se développant, passe dans les cheveux et les colle d'une manière si singulière, qu'il est impossible de les démêler ou de les peigner: cependant souvent le mal ne s'amasse pas seulement dans les cheveux; quelquefois il se fixe encore dans les ongles des mains et des pieds.

Cette maladie dangereuse et dégoûtante n'épargne ni âge ni sexe; elle attaque les

habitans de toutes les classes, et même les étrangers nouvellement arrivés en Pologne : quelquefois des enfans l'apportent en naissant; les dernières classes du peuple y sont les plus sujettes, ainsi que les paysans, les mendians et les Juifs. Dans la Volhynie et l'Ukraine cette maladie est dans la proportion de deux ou trois sur dix, dans le bas peuple; dans la noblesse et parmi les gens aisés, de deux sur trente ou quarante. Plusieurs personnes n'en sont jamais attaquées; d'autres le sont à différentes reprises, quelquefois même à des époques périodiques. Toutes les couleurs de cheveux y sont sujettes, surtout les bruns-clairs: plus les cheveux sont souples, plus il est aisé que la matière y passe. La plique est contagieuse et se communique, soit par les nourrices, soit par le commerce des deux sexes, soit enfin par les habillemens. Les animaux y sont aussi exposés, surtout ceux qui ont de longs poils.

La plique est occasionnée par une matière inconnue jusqu'à présent: il est aussi difficile de déterminer la nature de cette matière, que celle du scorbut, de la maladie

vénérienne, etc. L'expérience nous apprend seulement que c'est une matière particulière, visqueuse et âcre, qui a son siège dans la lymphe et se dépose dans les cheveux ou les ongles. On doit regarder l'époque où se forme ce dépôt, comme une crise. Il est d'autant plus difficile d'assigner la cause de cette matière, que ni l'air, ni l'eau, ni les alimens, ne paraissent contribuer au développement de cette maladie: la propreté et le soin de peigner les cheveux n'en préservent pas; il ne paraît pas non plus que ce mal soit occasionné par d'autres maladies, quoiqu'elles lui donnent un degré de plus de malignité, quand elles s'y trouvent réunies.

La matière de la plique passe dans les cheveux, lorsqu'elle est séparée du sang: c'est alors le moment de la crise. Le malade souffre souvent beaucoup avant cette époque: quelquefois aussi la plique se forme sans qu'il éprouve la moindre incommodité. Si le médecin ne réussit pas à faire passer la matière dans les cheveux ou dans les ongles, ou si la nature n'opère pas pour parvenir à ce but, le malade est dans le plus grand danger: car, si cette matière se jette sur les

parties nobles, le cerveau, les poumons ou l'estomac, elle occasionne des maladies mortelles; si elle se jette sur les yeux, elle occasionne des cataractes; enfin, si elle est corrosive au point d'attaquer la moëlle des os, la maladie est incurable, et le malade périt en souffrant des douleurs affreuses.

Aussitôt que la crise arrive, et que la matière se porte dans les cheveux ou les ongles, tous les accidens cessent, et le malade guérit insensiblement: si ces accidens reviennent, c'est un signe certain qu'une partie de la matière est encore restée dans le sang. Souvent, quand elle est trop épaisse, pour que les cheveux puissent la contenir, ils se fendent, et la matière se répand sur toute la tête; alors le malade est tourmenté par la vermine, d'une manière incroyable. Quelques anciens écrivains ont dit que les cheveux s'exténuent à un tel point que le sang en découle; cette assertion n'a aucun fondement. Quand la plique est entièrement formée, la nature chasse le mal, et il croît de nouveaux cheveux qui séparent la plique de la tête. Il est rare que ce mal se passe en quelques jours, ou même en plusieurs

semaines: il faut ordinairement un mois, et jusqu'à quatre; quelquefois même un an.

La manière de traiter cette maladie dégoûtante, et souvent très-dangereuse, est très-variée, à cause de ses différens accidens et de son cours. On doit user de remèdes tant intérieurs qu'extérieurs. D'abord on commence, en tâchant d'atténuer cette matière âcre et visqueuse et en la préparant à sortir par les cheveux. Au moment où la crise commence, on emploie les sudorifiques, si le malade n'a pas la fièvre. Quand la crise est passée, on n'a plus à craindre que la matière retourne dans le sang, excepté dans le cas où l'on couperait la plique avant que la matière s'y fût entièrement jetée [31]. Les principaux remèdes extérieurs sont les bains de vapeurs; il faut étuver et laver les cheveux avec des décoctions de plantes. Si tous les remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, ne suffisent pas pour attirer la plique, on emploie l'inoculation; ce qui s'exécute en faisant mettre au malade le bonnet qu'a porté une personne attaquée, peu de temps auparavant, de cette maladie.

Le

Le bas peuple consulte rarement un médecin. la pauvreté ou le préjugé l'empêchent d'user d'autres remèdes que ceux qu'une expérience générale lui a enseignés. Heureusement on doit regarder la nourriture des Polonais comme une des moins nuisibles, parce que leurs alimens sont les plus simples que l'on puisse imaginer. Si les substances animales ne leur sont pas entièrement inconnues, ils en font rarement usage. Différentes sortes de gruau, des légumes et des pommes de terre, sont leur nourriture ordinaire. Ils mangent une quantité incroyable de choux, de raves aigries et d'autres antiscorbutiques. On remarque surtout un aliment national, nommé barszcz (barchtch): c'est une soupe d'orge ou de gruau, avec des raves et des choux aigres; elle est saine et agréable. Ce sont ces alimens qui préservent les habitans de la Pologne du scorbut, qui serait bien plus commun encore dans de petites chambres excessivement chaudes, et dont l'air est très-mal sain. Cette maladie serait encore plus rare, si le bas peuple ne se livrait pas avec excès à son goût pour les liqueurs fortes 32.

Les Lithuaniens ressemblent extérieurement aux Polonais et aux Russes, mais ils sont inférieurs en tout à ces deux nations. Opprimés par la misère et l'esclavage, leur caractère physique porte les marques de l'avilissement dans lequel est tombé ce peuple jadis si florissant. Sa santé est meilleure que son extérieur ne l'annonce: on remarque moins de maladies en Lithuanie qu'en Pologne. Presque toutes les contrées qui avoisinent la mer Baltique sont humides et marécageuses; cependant les fièvres intermittentes y sont rares. La plique et les maladies vénériennes y sont aussi moins communes que dans le reste de la Pologne: parmi le bas peuple, un dixième seulement est attaqué de la plique, et, dans les classes les plus relevées, 1 sur 90 ou 100. Les érésipèles, la gale, les écrouelles, les fluxions de poitrine et les fièvres inflammatoires, sont les maladies les plus communes; cependant aucune ne l'est autant que les vers. L'usage de l'inoculation y est entièrement inconnu.

Le portrait que nous avons à faire des Lettons n'est pas beaucoup plus avantageux: l'état de ces deux peuples et les traits de

leur physionomie ont beaucoup de rapport; l'esclavage, le défaut de civilisation et le dénuement des choses les plus nécessaires à la vie, sont gravés sur leur figure d'une manière lisible. Les Lettons sont en général d'une très-petite taille: parmi les femmes surtout, il y en a que l'on prendrait pour des naines, en les comparant à d'autres peuples. Ils auraient de l'embonpoint, s'ils étaient bien nourris; mais, suivant des témoins impartiaux, on trouve peu de gens gras. Les paysans lettons ont rarement autant de force que les Allemands, surtout pour lever et pour porter; au reste, ils supportent de grandes fatigues, le froid, la chaleur, l'humidité; ils travaillent et prennent peu de repos: le climat, la manière de vivre et l'habitude, y contribuent beaucoup. Les Lettons font usage des bains chauds comme les Russes, et passent de la chaleur la plus excessive à l'air extérieur: ils sont peu sujets aux rhumatismes, aux refroidissemens et aux douleurs de dents. En général les Lettons ont peu de maladies dominantes; ils supportent également bien les excès et la disette: leurs dents sont fermes et ordinairement très-blanches jusqu'à

un âge avancé. L'usage immodéré des liqueurs fortes, qu'ils aiment beaucoup, paraît peu nuisible à leur santé. Les femmes accouchent très-aisément; la plupart debout, et sans aucun secours. On voit rarement des enfans infirmes; ils sont peu de temps emmaillottés, rampent de bonne heure à terre, et sont surveillés par des enfans de cinq ou six ans.

Les peuples d'origine finnoise sont, ainsi que presque toutes les nations du nord, d'une taille médiocre. Les traits suivans sont les plus caractéristiques de leur physionomie: le visage plat, les joues creuses, les yeux gris foncé, la barbe claire, les cheveux roux, le teint jaunâtre. Ce portrait convient surtout aux Lappons: la figure des Finnois s'est déjà beaucoup ennoblie, parce qu'ils jouissent de plus d'aisance et sont plus civilisés; cependant le caractère de leur physionomie est toujours le même. Les Tchérémisses et les Tchouvaches ressemblent plus à l'extérieur aux Tatars: les Mordviens se rapprochent davantage des Russes; et les Vogoules, des Kalmouks. Ces derniers, ainsi que les Ostiaks, ont les cheveux foncés, et prouvent par là

leur mélange avec d'autres nations; car la couleur rousse est le signe caractéristique de tous les peuples finnois.

On peut juger de la vigueur des Finnois par le climat et le genre de vie qu'ils suivent. Ils ont le corps robuste, et sont sujets à peu de maladies; mais leur goût immodéré pour les liqueurs fortes est la cause de leurs maux. La mortalité des enfans est très-considérable parmi les Lappons, parce qu'ils n'en prennent pas assez de soins: on voit aussi chez eux peu de vieillards. Leurs maladies les plus communes sont la gale, la phtisie, les fièvres lentes, les fractures, parce qu'ils grimpent souvent sur des montagnes, et les ophtalmies, qui sont occasionnées par la fatigue que les yeux éprouvent par l'éclat de la neige et par la fumée de leurs habitations. Outre l'usage des sacrifices, et plusieurs coutumes superstitieuses, ils boivent dans leurs maladies internes du sang d'un renne qu'ils viennent d'égorger; et, quand ils se sont fait quelques blessures, ils appliquent sur le mal de l'éponge allumée. Aucun Lappon ne peut se marier, avant d'avoir tué un renne de sa propre main. La stérilité des femmes est

déshonorante, mais elle est rare; elles accouchent aisément, et reçoivent alors les secours de leurs maris. Les Finnois sont en général gros mangeurs, et parviennent souvent à un âge très-avancé, malgré leur goût pour l'eau-de-vie. Leurs maladies les plus communes sont le scorbut, l'épilepsie, et surtout l'hypocondrie. Les autres peuples finnois ne connaissent presque pas ces maladies; cependant il faut remarquer que les Ostiaks étaient sujets à la petite vérole avant l'arrivée des Russes.

Les peuples d'origine tatare se divisent en tant de branches; leur manière de vivre et leur constitution sont si variées, même dans l'intérieur de l'empire de Russie, qu'il serait impossible de faire une description générale de leur état physique. Plusieurs peuplades tatares ont perdu le caractère qui leur était propre, par leur mélange avec d'autres nations: le changement de leurs institutions civiles, de leur religion et de leurs moeurs, a tellement influé sur leur caractère physique, que, sans le secours de l'histoire, il serait difficile de découvrir leur origine: ceci regarde principalement les Tatars de Sibérie.

En général ils ne portent que le nom de leurs anciens compatriotes: établis depuis longtemps dans ces vastes déserts, ils sont devenus ou de véritables Russes, ou des bâtards de tous les peuples voisins. Parmi les Tatars proprement dits, ceux de Kazan, d'Astrakhan et de Crimée, ont conservé, même à l'extérieur, leur caractère national: c'est chez eux que nous devons chercher les traits qui distinguent cette nation.

Le véritable Tatar est maigre et d'une taille moyenne. Sa tête est ovale, son teint frais et animé: sa bouche et ses yeux sont petits, les derniers sont ordinairement noirs et très-expressifs; les cheveux brun foncé, les dents fermes et blanches. En général les Tatars sont très-bien faits; ils ont un air doux et modeste, et de la grace dans leurs mouvemens. Parmi les femmes il y a peu de beautés, à proprement parler; mais leur physionomie est ouverte et agréable: la fraîcheur de leur teint annonce la santé, et la juste proportion de leurs membres leur donne des charmes qui ne sont pas communs, même parmi les Européens. Le véritable Tatar seul a cet extérieur noble et dégagé; il se dégrade

plus ou moins chez les peuples qui en descendent. Les Bachkirs, par exemple, ont le visage plus plat, les oreilles plus grandes, la taille massive et plus d'embonpoint. Les Kirguises ont encore les yeux plus petits que les Tatars: les Téléoutes et les Iakoutes portent des marques distinctes de leur mélange avec les peuples kalmouks et mongols.

Les Tatars sont en général d'une constitution robuste et vigoureuse; leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté, les garantissent de la plupart des maladies contagieuses et malignes; excepté la petite vérole, qui règne rarement parmi eux, mais qui y fait alors de terribles ravages. La propreté et la tempérance des Tatars ne tiennent pas seulement à leurs moeurs, mais sont encore prescrites par la religion. Le Koran leur ordonne de se laver plusieurs fois le jour: il contient des préceptes que les femmes sont obligées de suivre dans les accidens propres à leur sexe. Il défend l'usage du vin et de l'eau-de-vie, et prévient une foule de maladies mortelles qui sont les suites de l'intempérance. Le commandement qui leur prescrit l'abstinence est moins favorable à la santé:

les Tatars comptent annuellement 205 jours de jeûne; ils doivent non-seulement s'interdire certains alimens, mais encore s'abstenir de toute nourriture, tant que le soleil est sur l'horizon. Quoique le Koran permette la pluralité des femmes, il est rare cependant que les gens pauvres et des dernières classes en épousent plus d'une; les gens aisés en ont ordinairement deux; il y en a très-peu qui excèdent ce nombre.

Plus nous nous éloignons des frontières de l'Europe, plus les formes, dont la nature inépuisable a revêtu la plus noble des créatures, sont singulières et différentes. Quelle transition de la belle forme des Tatars à la bizarrerie qui règne dans les traits et la structure des peuples mongols. Les Kalmouks sont ordinairement d'une taille médiocre, vigoureux, et ont peu d'embonpoint. Leur visage est si plat, que l'on reconnaît le crâne d'un Kalmouk entre mille autres. On les distingue surtout à la petitesse de leurs yeux; les angles de l'oeil sont étroits, et s'étendent près du nez et des tempes. Le nez est petit et écrasé, le menton mince, les lèvres épaisses: leur barbe croît très-tard, et ils en ont ordinairement

peu; leurs dents sont blanches et bien rangées; leurs grandes oreilles s'écartent de la tête; leur teint est ou d'un rouge brun ou jaunâtre, mais leurs cheveux sont très-noirs. Les genoux des Kalmouks deviennent bientôt cagneux, parce qu'ils montent beaucoup à cheval, et par leur manière de s'asseoir. La plupart ont l'odorat et le goût émoussés, tandis que les autres sens sont très-fins. Les femmes ont la même conformation: leur taille est plus petite, et elles ont la peau très-fine. Quoique les Kalmouks paraissent robustes, ils sont très-sujets à des maladies dangereuses. La petite vérole est ordinairement mortelle; les fièvres putrides et les maladies vénériennes enlèvent une partie de la population: la gale est aussi une des maladies qu'ils ont le plus communément; elle est opiniâtre, et a souvent des suites fâcheuses. Les maîtres d'école sont en même temps médecins: les remèdes qu'ils emploient le plus souvent, sont la rhubarbe, les épiceries, la graisse et la cervelle des animaux, les ventouses d'armoise, etc.

Les Bouriates ressemblent extérieurement aux Kalmouks, à quelques légères différences

près. Par exemple, on trouve parmi eux plus de gens gras ; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe. Leur teint est pâle et jaune; ils sont peu forts et peu vigoureux: un Russe, du même âge et de la même taille qu'un Bouriate, pèse davantage, et peut lutter contre plusieurs de ceux-ci avec succès. Malgré cette faible constitution, les Bouriates jouissent d'une bonne santé; mais ils parviennent rarement à un âge avancé. La petite vérole en a autrefois enlevé un grand nombre: depuis l'établissement d'une maison d'inoculation à Irkoutsk, la mortalité paraît avoir diminué. Présentement les Bouriates y portent leurs enfans en foule; plusieurs s'inoculent eux-mêmes. La gale est aussi très-commune parmi eux, ce qui provient de leur nourriture, de leur manière de vivre et de s'habiller. Dans les maladies chroniques, ils font usage de bains chauds, à l'orient du lac Baïkal. Leurs médecins sont des chamans ou sorciers, qui cherchent plus à les guérir par des sacrifices et des talismans, que par des remèdes naturels. Le caractère physique des Mongols tient plus de celui des Kalmouks que de celui des Bouriates.

Parmi les peuples originaires de la Sibérie on distingue les Toungouses par leur formation régulière. Ils sont ordinairement d'une taille médiocre, souples et bien faits. Leur visage est moins plat que celui des Kalmouks; leurs yeux sont petits et vifs; ils ont le nez bien proportionné: leur barbe est rarement épaisse; leurs cheveux sont noirs; ils ont l'ouïe et la vue perçantes. Les femmes ont l'extérieur agréable. Les Toungouses sont sujets à peu de maladies, et n'en ont aucune qui leur soit propre: cependant ils arrivent rarement à un âge avancé; ce qui vient du climat et de leur genre de vie pénible et dangereux. Quelquefois la petite vérole se répand parmi eux, et y cause alors les plus terribles ravages. Les prêtres des idoles sont aussi leurs médecins.

En approchant du pôle arctique, toutes les productions du règne animal et végétal dégénèrent. La taille ordinaire des Samoièdes est de quatre à cinq pieds, et leur figure répond à cette taille de nain. Ils sont communément accroupis, et ont les jambes très-courtes: leur tête est grosse et plate; ils ont le nez écrasé; la partie inférieure du visage

est très-saillante: leur bouche est grande, ainsi que leurs oreilles; leurs lèvres sont minces: le tout est animé par deux petits yeux noirs très-fendus. Ils réunissent à ces attraits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrachent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont plus de souplesse dans la taille, mais elles sont encore plus petites et tout aussi laides: elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté; mais l'époque où elles cessent d'être propres à la génération, arrive aussi plutôt. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans; mais rarement les mariages sont très-féconds, et ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année.

Toutes les peuplades à l'orient de la Sibérie ont la même structure et les mêmes traits, à quelque légère nuance de laideur près. Les Kamtchadales sont aussi petits, mais ils ont les épaules plus fortes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces, et peu de cheveux. Les femmes kamtchadales, au contraire, font exception à la règle générale: on fait l'éloge de la finesse

de leur peau et de sa douceur; elles ont les mains et les pieds très-petits, et leur taille est mieux proportionnée. Les Kamtchadales sont sujets à peu de maladies. Si l'on en voit plusieurs d'estropiés, on doit songer que ces accidens sont occasionnés par leurs travaux et leurs voyages périlleux. Les maux les plus communs sont le scorbut et la maladie vénérienne: celle-ci était connue avant l'arrivée des Russes. La réverbération de la neige, qui couvre la terre la plus grande partie de l'année, occasionne de fréquentes inflammations d'yeux. Comme ils se nourrissent de poissons et d'autres alimens qui se corrompent promptement, la petite vérole acquiert tant de malignité, que, semblable à la peste, quand elle règne, elle enlève des générations entières. L'inoculation y est en usage depuis long-temps: chaque Kamtchadale se fait cette opération, en trempant une arête de poisson dans la matière de la petite vérole. Les deux sexes ont le tempérament ardent: les alimens dont ces ichtyophages se nourrissent, leur allument le sang; le climat et leur manière de vivre leur donnent un penchant incroyable pour le libertinage. Les

femmes accouchent aisément, et sont très-fécondes.

La figure des Tchouktchi et des Koriaks diffère à tel point de celle des Kamtchadales, qu'il faut nécessairement que ces peuples aient une origine différente. On remarque que les premiers ont la tête petite, le visage rond et maigre. Les Kouriles se rapprochent davantage des Japonnais, et sont beaucoup mieux faits : une grande partie de ces insulaires a tant de poils sur le corps, qu'on les a nommés les Kouriles velus. Les Aléoutes, au contraire, ont très-peu de barbe et la peau parfaitement blanche; en général leur figure est agréable.

NOTES

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME I.

NOTES
ET
PIÈCES JUSTIFICATIVES.

INTRODUCTION.

1. (pag. 2.)

Suivant un calcul fait en 1794, la surface aréale de l'empire est de 303,586 milles quarrés, et, si l'on veut y ajouter le pays des Kirguises qui se trouve sous la protection de la Russie, de 335,267, dont 75,275 en Europe. (Voyez la table I. ci-jointe, tirée des tables statistiques que j'ai publiées sous le titre: *Statistische Uebersicht der Statthalterschaften des russischen Reichs nach ihren merkwürdigsten Kulturverhaeltnissen. Riga, bey Hartknoch.* 1795. *fol.*) Depuis que ce calcul a été fait, l'empire s'est étendu de quelques milliers de milles quarrés; mais on ne peut les porter en compte, parce qu'il nous manque des cartes exactes des nouvelles acquisitions faites depuis 1793. Le supplément à l'ouvrage sus-mentionné remplira ce vide.

Pour rendre cette énorme étendue plus sensible, comparons-la à celle de l'empire romain dans le temps de sa plus grande puissance, suivant le calcul d'un grand historien digne de foi. 1) Cet empire contenoit alors à peu près 75,280 milles quarrés (1,600,000

square miles), absolument la même étendue que celle de la Russie européenne. 2) Sa plus grande longueur, depuis l'Euphrate jusqu'à l'océan occidental, était 651 milles (3000 *miles*); et sa plus grande largeur, depuis le mur d'Antonin jusqu'aux colonnes d'Hercule, 434 milles (2000 *miles*). En parcourant la Russie dans sa longueur, depuis Riga jusqu'à Anadyrskoi-Ostrog, on a 1614 milles d'Allemagne à faire; et, de là jusqu'au port St. Pierre et St. Paul au Kamtchatka, encore 295 milles. 3) Les possessions de l'empire romain s'étendaient l'espace de 32 degrés: la Russie en comprend $35\frac{1}{2}$. Voyez *Gibbons Hist: of the Roman Empire édit. Lond. 4to. Vol. I. pag.* 33. Mais si l'on réfléchit que la domination des Romains s'étendait sur la plus belle partie de la zône tempérée (depuis le 24me degré jusqu'au 50me), et que le sol dans toute cette étendue était le plus fertile et le plus fécond des trois parties de la terre, cet avantage apparent s'évanouit.

2. (pag. 7.)

Suivant les observations de l'académicien Euler, il n'y a que deux mois à St. Pétersbourg où il ne neige jamais. — Pour faire connaître la température de la région septentrionale, je vais insérer ici un court extrait des observations météorologiques qu'a publiées le chirurgien-major Fries dans le journal intitulé *Baldingers neues Magazin* (*Band XVI. Stück I. S.* 1.) Elles ont été faites à Oustioug-Véliki, dans le gouvernement de Vologda. Cette ville est située à 60° 50′ de latitude septentrionale, à 62° 10′ de longitude de l'isle de Ferro, à 86 milles d'Allemagne des côtes

de la mer glaciale, et à 167 milles de St. Pétersbourg. Suivant le thermomètre de Réaumur le mercure est au-dessus de zéro, depuis le mois d'avril jusqu'en septembre, et au-dessous depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars. Le mois de juin est le seul où le mercure ne tombe jamais au-dessous de zéro: en janvier il ne monte jamais au dessus. Quelquefois au milieu d'avril le froid excède 30 degrés, et il arrive que le mercure devient malléable tant au mois de novembre que dans les premiers jours de mars. Chaque hiver le froid excède 5 degrés pendant 120 jours, et 10 degrés pendant 65: cependant la durée de l'été surpasse celle de l'hiver. Le thermomètre reste communément 152 jours au-dessus de zéro, et 150 au-dessous; ainsi il est flottant pendant 63 jours. Les rivières sont ordinairement navigables le 10 de mai. A la fin de ce mois on sème les grains d'été, et au milieu de juin on fume les champs pour les semailles d'hiver: la récolte se fait ordinairement au mois d'août. Les arbres perdent quelquefois leurs feuilles le 10 d'août, mais plus souvent le 20.

3. (pag. 9.)

A Moscou et dans les environs, les rivières commencent à geler au milieu ou vers la fin de novembre: elles s'ouvrent en mars ou au commencement d'avril. Les bouleaux y fleurissent en mai, et perdent leurs feuilles en septembre. — Dans les environs de Koursk tous les fruits sont mûrs au mois d'août, et les grains sont alors entièrement récoltés. (*Voyage de Zouief.*)

A Irkoutsk, le 9 décembre 1772, le thermomètre était à 254 degrés: cependant l'Angara n'est fermé ordinairement par les glaces qu'à la fin de décembre, ou au milieu de janvier, et la débacle arrive en mars ou dans les premiers jours d'avril. (*Georgi's Reise. I.* 36.)

4. (pag. 10.)

A Astrakhan la chaleur est quelquefois si excessive qu'elle monte à $103\frac{1}{2}$ degrés du thermomètre de Fahrenheit, et la pluie y est si rare que toutes les plantes dessécheroient sans des irrigations artificielles. La province du Caucase dans le gouvernement de ce nom, et la partie montagneuse de la Tauride, sont les plus belles contrées et les plus fertiles de la région méridionale. Les rives du Térek, et le pied des monts Caucases, produisent le meilleur orge, les fruits les plus délicats, des vignes, des muriers, des oliviers, des figuiers, des châtaigniers, des amandiers, des pêchers et du safran sauvage, etc. — La partie montagneuse de la Tauride l'emporte encore pour la beauté du climat et la variété des sites pittoresques. Pallas, dans un de ses derniers écrits, en fait une description si agréable, que je ne puis m'empêcher de l'insérer ici; ne fût-ce que pour faire connaître un ouvrage utile, qui est vraisemblablement peu répandu dans les pays étrangers. "

„ Les parties de l'empire les plus tempérées et les plus fertiles sont ces belles vallées demi-circulaires, et disposées en forme d'amphithéâtre, qui se trouvent

au midi des montagnes de la Tauride, le long des côtes de la mer noire. Ces vallées qui jouissent du climat de l'Anatolie et de l'Asie mineure, où l'hiver se fait à peine sentir, où les primevères et les safrans printaniers poussent en février et quelquefois au mois de janvier, où le chêne conserve quelquefois pendant l'hiver des feuilles vertes, ces vallées sont pour la botanique et pour l'économie rurale la partie la plus estimable de la Tauride et peut-être de tout l'empire. Là le laurier est toujours verdoyant; l'olivier lui est associé : le figuier, le micocoulier, le grenadier, le celtis, restes peut-être de la culture grecque; le frêne mannifère, le thérébentinier, le soumach, le baquenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émérus et le fraisier-arbousier de l'Asie mineure croissent partout en plein vent. Le dernier surtout occupe les rochers maritimes les plus escarpés, et fait pendant l'hiver leur plus bel ornement par son beau feuillage toujours verd et l'écorce rouge de ses gros troncs. Dans ces vallées le noyer, et tous les arbres fruitiers, sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à soi-même. On y voit les capriers spontanément disséminés sur les bords de la mer. Les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, retombent, se relèvent encore et forment avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux sans aucun emploi de l'art. La réunion des belles horreurs que présentent des montagnes élevées jusqu'aux nues, et des roches immenses tombées en ruine, avec les jardins et la verdure la plus riche; les fontaines et cascades naturelles qui ruissellent de

tout côté ; enfin le voisinage de la mer qui offre un lointain sans bornes, rendent ces vallées les plus pittoresques et les plus charmantes que le génie poétique le plus exalté puisse imaginer ou peindre. La vie simple des bons montagnards Tatares, qui habitent ces vallées enchanteresses ; leurs châlets couverts de terre, à moitié taillés dans le roc sur la pente des montagnes et presque cachés dans l'épais feuillage des jardins environnans ; les troupeaux de chèvres et de petites brebis repandus sur le flanc des rochers solitaires des environs ; et les sons de la flûte du berger résonnant entre ces roches, tout retrace ici l'âge d'or de la nature, tout fait aimer la vie simple, champêtre et solitaire, et l'on recommence à chérir le séjour des mortels, que les horreurs des guerres, le détestable esprit de fourberie commerçante répandu dans les grandes villes, et le luxe accompagné des vices de la grande société, rendent presqu'insupportable au sage recueilli. * "

„ Dans ces belles vallées, les cultures les plus utiles de l'Europe méridionale et de l'Asie mineure peuvent être établies pour le bien de la Russie, qui ne possède nulle part un climat si beau. Les fruits les plus parfaits y viendront sans peine, et y existent

* La plupart des lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que l'auteur de ce passage a maintenant le bonheur de vivre dans cette belle contrée qu'il nous dépeint avec des couleurs si vives et si poétiques. La santé de ce naturaliste célèbre le forçant à chercher un climat plus doux, il obtint de l'impératrice la permission de choisir à son propre gré tel endroit qui lui conviendroit dans les états de S. M. Mr. Pallas ayant préféré la Tauride, y reçut aussi tôt une terre, et dix-mille roubles pour y faire les arrangemens nécessaires.

déjà en partie. On peut y cultiver les oliviers et les figuiers de bonnes races. Le sésame, autre plante à l'huile, annuelle, n'y manquera jamais. Les orangers, les citronniers, et surtout le cédrat plus hardi, y supporteront l'hiver avec très-peu d'abris et de soin. Les vins y viendront de plus en plus parfaits, si l'on fait le choix des ceps avec connoissance; si l'on multiplie cette culture dans les différens sites et sur différens terrains, dont on reconnoît déjà l'effet sur la qualité; et si l'on s'applique mieux à la confection du moût et à la conservation des vins. Les apothicaires pourront y cultiver un grand nombre d'excellens simples, et de plantes teinturières, qu'on tire encore des isles de l'Archipel, de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Perse. Quelques-unes, par exemple la scammonée, le thérébentinier, le frêne qui produit la manne, le fustel, le soumach le tournesol, dont on tire la couleur bleue, y sont déjà sauvages. On pourrait y introduire plusieurs bois durs et utiles de l'étranger, surtout des bois colorés qu'on emploie en marqueterie, le cyprès, le chêne qui donne la noix de galle et les glands recherchés pour les fabriques de maroquin, le liège le chêne, qui produit le kermès: peut-être même la canne à sucre réussirait-elle dans quelques vallées. "

„ En général la botanique de la partie montagneuse de la Tauride est si riche et si remarquable, que le nombre de ses plantes qui ne se trouvent point dans le reste de l'empire surpasse plusieurs centaines, parmi lequel nombre il y a une assez grande variété d'espèces nouvelles. " Voyez *Tableau physique et*

topographique de la Tauride, tiré du journal d'un voyage fait en 1794 *par P. S. Pallas, pag.* 33 — 36.

5. (pag. 29.)

Quinze de ces 50 gouvernemens sont situés dans la région septentrionale, vingt-sept dans la région centrale, et huit dans la région méridionale; comme on peut le voir par la carte géographique, où nous avons distingué ces trois régions par des couleurs différentes.

6. (pag. 29.)

Les gouvernemens de Vologda, Kostroma, Perm, Tobolsk, Oufa et du Caucase, ont chacun deux provinces; celui d'Irkoutsk en a quatre. Le nombre des cercles varie depuis cinq jusqu'à dix-sept: la plupart des gouvernemens en ont de dix à quinze.

7. (pag. 30.)

Il n'y a que quatre villes, qui ne portent pas le nom des gouvernemens dont elles sont les capitales:

Mitau, capitale du gouv. de la Courlande,
Pétrozavodsk — — d'Olonets,
Astrakhan — — du Caucase, et
Simféropol — — de la Tauride.

Il y a 50 capitales de gouvernemens, et à peu près 540 villes de districts: sept des premiers et neuf des autres sont en même temps villes de provinces.

Le nombre de toutes les villes de l'empire peut être porté à 1200, mais la plupart sont mal peuplées.

En classant les 590 villes de gouvernemens et de districts selon leur population, on verra quel rang tiennent celles que nous nommons.

Villes.	Habitans.
1. Moscou	350,000
2. St. Pétersbourg	220,000
3. Astrakhan	70,000
4. Riga	24,515
5. Kief	22,000
6. Cronstat	20,000
7. Iaroslaf	18,996
8. Toula	17,638
9. Kalouga	17,276
10. Orenbourg	17,196
11. Tobolsk	16,269
12. Orel	15,524
13. Koursk	15,180
14. Cherson	15,000
15. Kazan	14,000
17. Mohilef	12,500
18. Smolensk	12,000
19. Voroneje	12,000
20. Vitebsk	11,685
21. Simbirsk	10,928
22. Vologda	10,822
23. Novogorod	10,780
24. Kharkof	10,743
26. Ouralsk	10,716
27. Tambof	10,686

Villes.	Habitans.
28. Rével	10,653
30. Nijegorod	10,000
31. Irkoutsk	9,544
36. Kostroma	9,000
39. Penza	8,474
42. Novogorod-Séversk	8,000*
43. Saratof	8,000
46. Tcherkask	7,664*
48. Archangel	7,200*
55. Pskof	7,000*
65. Oustioug-Véliki	6,000*
74. Kamenets Podolski (Kaminiec)	5,658
75. Tver	5,174
88. Viatka	5,000*
92. Tchernigof	5,000*
104. Riazan	4,500*
134. Oufa	3,900*
153. Polotsk	3,500*
175. Vybourg	3,000
178. Kolyvan	3,000*
187. Pétrozavodsk	2,851
199. Perm	2,664
216. Catherinoslaf	2,500*
280. Minsk	1,830
302. Simféropol	1,700*
323. Vladimir	1,500*
586. Bratslaf	318

On voit qu'il y a plusieurs capitales de gouvernemens, dont la population est beaucoup moins

considérable que celle des villes de district moins connues et que nous avons omises dans cette liste. Notre calcul est fondé sur des dénombremens, pour la plupart des villes nommées: celles, dont la population a été calculée selon la vraisemblance, sont marquées d'un astérisque. Il faut cependant remarquer que la véritable population des villes excède de beaucoup les dénombremens: ceux-ci ne s'étendent que sur les marchands, les bourgeois, en un mot sur les classes enregistrées d'habitans qui payent les impositions; la noblesse, le clergé, l'état civil et militaire, les domestiques, les étrangers, etc. en sont exempts.

On peut supposer qu'en général il y a 3 millions 500 mille jusqu'à 4 millions d'habitans de villes en Russie, ce qui fait la neuvième partie de la population de l'empire. Ce rapport diffère beaucoup dans la plupart des gouvernemens. Par exemple, dans celui

de Moscou la popul. des villes compr.	la 3e partie des hab.
de Kharkof	7 . . .
de Koursk et Penza . .	13 . . .
de Riga, Orel et Tambof . .	15 . . .
de Rével	16 . . .
d'Olonets et d'Iaroslaf . .	17 . . .
de Saratof	18 . . .
de Simbirsk	20 . . .
de Kalouga	21 . . .
de Perm	22 . . .
de Toula	25 . . .
de Nijny-Novogorod . .	28 . . .
de Vybourg	35 . . .

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

1. (pag. 36.)

En 495, les Hérules battus par les Lombards traversèrent le pays des Slaves : c'est la première fois que l'histoire fait mention de ces peuples. Les passages qui se trouvent dans l'histoire de Moïse de Chorènes, auteur arménien du cinquième siècle, ainsi que ceux que l'on voit dans les écrits de Strabon et de Ptolomée, qui paraissent s'occuper des Slaves, méritent qu'on les soumette à une critique plus sévère. *Schloezer.*

2. (pag. 37.)

Pour satisfaire la curiosité de quelques lecteurs, nous observerons que les Slaves du Danube ont joué pendant plusieurs siècles un rôle important parmi les barbares, qui, par leurs invasions et leurs ravages, accélérèrent la ruine de l'empire d'Orient. Ils firent leur première invasion du temps de Justinien I, en 527: mais longtemps après ils retournèrent dans les lieux où ils étaient domiciliés sur la rive septentrionale du Danube. Ce n'est qu'en 602 qu'ils s'établirent sur la rive méridionale

de ce fleuve. Le savant ouvrage que Mr. Stritter a publié, sous le titre de *Memoriæ populorum, etc.*, contient une histoire complète des Slaves du Danube depuis 495 jusqu'en 1222: c'est un extrait des auteurs byzantins. Ceux qui trouveront ces annales trop arides peuvent consulter l'histoire de l'empire romain par Gibbon: ils liront avec intérêt le tableau que fait ce grand historien des anciens Slaves, et leurs rapports avec l'empire romain.

3. (pag. 38.)

Pour faire connaître les peuples de l'Europe qui ont la même origine que les Russes, nous présenterons toutes les branches des Slaves, suivant la classification de Mr. Schloezer.

I. *Slaves Russes:* 1. ceux de Novogorod, 2. les Kosaques.

II. *Slaves Polonais:* 1. les Polonais, 2. les Silésiens.

III. *Slaves Bohémiens:* 1. les Bohémiens, 2. les Moraves, 3. les Lusaciens.

IV. *Slaves Vendes* ou *Allemands:* 1. les Obodrites, 2. les Poméraniens, 3. Ukriens, 4. les Sorbes, 5. les habitans de la Carinthie, 6. ceux de Carniole, 7. de Styrie, 8. du Frioul.

V. *Slaves Illyriens:* 1. les Dalmates, 2. les Esclavons, 3. les Croates, 4. les Bosniens, 5. les Serbes, 6. les Ragousins.

VI. *Slaves Hongrois.*

VII. *Slaves Turcs:* 1. les Bulgares.

4. (pag. 39.)

Comme les Varaigues jouent un grand rôle dans l'histoire de la fondation de l'empire de Russie, on sera peut-être bien aise de trouver ici un court précis de leur origine et de leurs exploits. Les Normans, nommés Varaigues par les Russes, n'étaient pas un peuple particulier. On donnait ce nom aux habitans des bords de la mer Baltique, aux Danois, aux Suédois, aux Norvégiens, qui tous alors exerçaient la piraterie. Il paraît qu'ils tiraient leur origine des Goths. Ils eurent le courage et le bonheur de bouleverser une grande partie de l'Europe. C'est en 516 que l'on voit les premières traces de leurs expéditions maritimes: peut-être les commencèrent-ils beaucoup plutôt, et étaient-ils compris sous la dénomination de Francs, dont l'histoire fait mention du temps de l'empereur Probus, comme d'un peuple corsaire; en 795, ils se firent voir pour la première fois en Irlande. En 813, ils commencèrent leurs incursions sur l'Elbe, dans la Frise et la Flandre: dans la suite ils se répandirent dans l'Aquitaine et remontèrent la Seine; depuis 840, ils ravagèrent la France. En 857, ils s'emparèrent de Luna, et ensuite de Pise en Italie. L'an 862, Rourik fonda la Russie, et dans le même temps un Norman, nommé aussi Rourik, se rendit célèbre dans l'histoire de Hollande. Peu de temps après, Oskold et Dir fondèrent un autre état à Kief. Dans le dixième siècle, Ragnvald régnait à Polotsk; c'est de sa fille Rogned que les annales russes font descendre les grands-ducs de Lithuanie. L'an 1000 à peu près, ils enlevèrent l'Apulie aux Grecs, et la Sicile aux Arabes.

Ils

Ils donnèrent leur nom à la Normandie, après que Rollon eut enlevé ce pays au roi de France. La conquête de l'Angleterre par les Danois fait aussi partie de leur histoire.

5. (pag. 40.)

Le nom de ce peuple paraît pour la première fois dans l'histoire l'an 839, par conséquent avant que Rourik se fut établi à Novogorod. (Dissertation sur les anciens Russes par Mr. Strube de Pyrmont, p. 1 et suiv.) Malgré la diversité d'opinions sur l'origine des Russes, la plupart des historiens paraissent s'accorder à les faire sortir des Varaigues; ainsi ils seraient Normands ou Scandinaves d'origine.

„ Comme les Russes modernes tirent leur princi-
„ pale origine des Slaves, dit Lévesque, quelques-uns
„ de leurs auteurs voudraient bien donner la même
„ origine aux Varaigues-russes, leurs anciens souve-
„ rains. Ils cherchent à rassembler des probabilités
„ pour soutenir ce système inspiré par la vanité na-
„ tionale. "

„ Les Orientaux, qui reconnaissent Saklab pour père
„ des Slaves, ne donnent pas aux Russes la même
„ filiation: ils les font descendre de Rouss. Constantin
„ Porphyrogenète parle des Slaves et des Russes com-
„ me de deux peuples de race et de langue différen-
„ tes; il nous a même conservé dans les deux langues
„ les noms des écueils du Boristhène. "

„ Les Allemands séparent aussi les Slaves des
„ Russes; mais ils veulent que ceux-ci soient Goths

„ d'origine; ils se dissimulent que la tradition orien-
„ tale est une bien forte objection contre leur senti-
„ ment, et que, suivant cette tradition, les Russes
„ sont de temps immémorial un peuple particulier,
„ qui n'a rien de commun avec les nations gothi-
„ ques. " (Histoire de Russie, par Mr. Lévesque, T. 1. pag 80 — 82.)

On sera peut-être curieux de savoir l'opinion de cet écrivain judicieux sur l'origine des Russes. Après avoir rejeté l'opinion de presque tous ceux qui ont écrit avant lui sur cette matière obscure, Mr. Lévesque est porté à les faire descendre des Huns. Si cette conjecture paraît étrange, au moins l'auteur a-t-il taché de la défendre d'une manière très-ingénieuse. Il prévoit même les objections qu'on pourrait lui faire, et il ne manque pas d'y répondre. „ Les Allemands, dit-il, croient trouver à quelques anciens noms russes „ une origine gothique. Ils veulent, par exemple, que „ Rourik soit le même nom que Roderic. En effet „ cette terminaison en *ric*, qui signifie riche ou puis-„ sant, appartient à la langue des Goths; et il est „ vraisemblable que les Varaigues-russes, vivant dans „ le voisinage des Goths et mêlés peut-être avec „ eux, ayent adopté quelques-uns de leurs noms: il „ est possible aussi que des familles de Goths incor-„ porées parmi les Russes se soient élevées par leur „ courage au premier rang, et ayent obtenu sur quel-„ que tribu la puissance souveraine. Des Goths peu-„ vent avoir régné sur des Varaigues-russes, comme „ ceux-ci ont dominé ensuite sur les Slaves de Novo-„ gorod. Ainsi les Russes pouvaient être de la race

„ des Huns, quoique Rourik et ses frères fussent Goths d'origine. " (Histoire de Russie, Tom. I, pag. 86.)

On voit que l'historien français se rapproche des allemands. Une matière aussi obscure, et si difficile à éclaircir, donne lieu à toutes sortes de conjectures, et chaque historien se croit en droit de soutenir la sienne. Mr. Thunmann, critique judicieux, qui a beaucoup contribué par ses savantes recherches à épurer l'histoire de Russie des sottes fables dont elle était remplie, pour illustrer la Suède sa patrie, fait descendre les Russes des Suédois; il les croit originaires de Scandinavie. (*Untersuchungen über die Geschichte der oestlichen europaeischen Voelker*, *pag.* 374.) Sa conjecture est appuyée sur des faits qu'il serait difficile de contester.

La situation du Ryssaland, ou de l'ancienne Russie, peut se déterminer par les villes dont parlent les chronographes. Les Russes, par exemple, possédaient Rotala, qui existe encore aujourd'hui dans le gouvernement de Rével; Aldenborg (maintenant le vieux Ladoga), dans celui de St. Pétersbourg; Alaborg, dans le gouvernement d'Olonets, et Holmgard (maintenant Kholmogor), dans celui d'Archangel.

6. (pag. 40.)

C'étaient des peuplades slaves et finnoises. Du nombre des premières sont 1°. les Slaves propres ou Slovaines, qui habitaient les bords du lac Ilmen dans le gouvernement actuel de Novogorod. Parmi

tous les peuples slaves qui s'établirent sur le territoire de la Russie actuelle, celui-ci est le seul qui ait conservé sa dénomination primitive : les autres la prirent des lieux qu'ils s'étaient choisis. Parmi ceux qui s'établirent sur le Dneper, et que nous comprenons sous la dénomination générale de Slaves de Kief, quelques-uns s'appelaient Polaines (de campagne, champ ; en russe *polé*) ; d'autres, Goraines (de *gora*, la montagne) ; Drevlaines (de *dérévo*, arbre ; forêt). Sévériens (de *Séver*, nord) ; Polotchanes, de la rivière Polota ; Soulaines, de celle de Soula ; Bougchanes, du Boug, etc. Sous le nom de Slaves ou Slovaines on ne connaissait en Russie que les Slaves qui habitaient autour de Novogorod. 2°. Les Krivitches habitaient originairement entre la rivière Pripet et la Dvina : dans la suite ils s'étendirent au-dessus du Volga, de la Dvina, de l'Oka et du Dnepre, et prirent de là leur nom (de *Krivi*, la partie supérieure). C'est d'après cet ancien peuple slave que les Lettons désignent encore aujourdhui la Russie. Les contrées qu'habitaient les Krivitches (maintenant les gouvernemens de Polotsk, Smolensk et Minsk) tombèrent dans la suite au pouvoir des Lithuaniens et furent alors nommées Russie Lithuanienne, Rous Litevska. Par les partages de la Pologne de 1773 et 1793, ces provinces sont retournées à la Russie, après en avoir été si longtemps séparées.

Les trois autres peuples étaient Finnois. 1°. Les Tchoudes. Ce nom signifie étranger ; les anciens Russes avaient coutume de le donner à tous leurs voisins finnois : on y comprenait surtout les Finnois propres et les Estoniens qui étaient domiciliés dans les environs

de Pskof et de Rével. (Voyez dans la suite les articles qui regardent ces peuples.) 2°. Les Vesses, autour du lac Bélo-Ozéro, dans le gouvernement actuel de Novogorod. 3°. Les Mères ou Méraines, dans ceux de Vladimir, Jaroslaf et Kostroma. Ce sont vraisemblablement les Mordvas d'aujourd'hui. (Voyez l'art. Mordvas.)

7. (pag. 43.)

Les grands-ducs regardaient l'empire comme un patrimoine, le distribuaient à leurs fils, leurs frères cadets et leurs autres parents, non-seulement pendant leur vie, mais encore par testament. Ces princes étaient obligés de respecter le grand-duc comme leur père ou leur frère aîné: ils étaient ses premiers vassaux. Le grand-duc, avait le droit de reprendre les principautés qu'il avait données et de changer ses vassaux de principauté surtout quand ils étaient ses fils. A la mort du grand-duc, le prince qui en avait reçu une principauté en héritait; elle était alors regardée comme son patrimoine et celui de sa famille; de sorte que chaque prince appanagé avait presqu'autant d'autorité dans son pays que le grand-duc en avait dans l'empire. A la mort de Georges I (1157), les princes de Vladimir sur la Kliazma secouèrent entièrement la domination du grand-duc de Kief, et commencèrent à prendre eux-mêmes ce titre. Cet exemple fut bientôt suivi par les princes de Vladimir sur le Boug, de Galitch sur le Dnestre, de Smolensk et de Tchernigof. Depuis Jaroslaf II (mort en 1246), tous les princes appanagés,

qui avaient reçu des patentes de leurs principautés du Khan des Tatars, firent la même chose. Siméon-le-superbe (en 1353) rend ses frères non-seulement ses vassaux, mais encore ses sujets: Dmitri Donskoi exige formellement que tous les princes lui obéissent. Son fils Basile soumet les princes de Souzdal et de Novogorod. Ivan I rétablit enfin la souveraineté dans son intégrité, et rend l'empire indivisible.

8. (pag. 52.)

Suivant un calcul authentique, qui se trouve joint à la nouvelle carte des frontières de la Russie en trois feuilles, publiée avec l'approbation du gouvernement par Mr. Oppermann, major du corps du génie, les acquisitions faites sous le règne de Catherine II ont valu à l'empire.

	Etendue de pays, en verstes quarrés.	Habitans des deux sexes.
Premier partage de la Pologne en 1773	76,558 .	1,226,966
de la Porte, en 1774 et 1783	113,100 .	171,610
de la Porte, en 1791 . .	23,058 .	42,708
Second partage de la Pologne en 1793	202,383 .	3,745,663
Par la soumission de la Courlande	16,273 .	387,922
Troisième partage de la Pologne en 1795	94,645 .	1,407,402
TOTAL	526,012 .	6,982,271

9. (pag. 54.)

Les Russes-novogorodiens peuvent être regardés comme la nation principale par plusieurs raisons. 1°. L'état de Kief fut soumis à celui de Novogorod peu après sa fondation. 2°. Pendant la division de la Russie, le premier était assujetti à une puissance étrangère, tandis que Novogorod maintint son indépendance et eut une suite non interrompue de ses propres princes. 3°. Lors de la réunion de Kief à l'empire, le premier état était obligé de reconnaître la supériorité de la Grande-Russie. 4°. Enfin les habitans de la Grande-Russie sont beaucoup plus nombreux, et leur dialecte est la langue dominante.

10. (pag. 55.)

Constantin Porphyrogenète fait déjà mention d'un pays nommé Kasachia, entre la mer noire et la mer Caspienne, au pied des monts Caucases. Suivant les annales russes, Mstislaf, fils du grand Vladimir et prince de Tmoutarakan, a combattu en 1021 un peuple nommé Kosaqui: il paraît que cette nation est la même dont parle l'empereur grec, et il est très-vraisemblable que son origine était tatare. Elle peut avoir pris son nom de sa manière de combattre, comme les Kiguises-kaisaks l'ont pris de leurs armes légères. Les annales russes parlent souvent des Tatars-kosaques, surtout sous le règne d'Ivan I. A cette époque il y avait des Kosaques-ordinski (de la grande Orda ou horde, la résidence principale des Tatars sur

le Volga), et des Kosaques d'Azof. On doit regarder ces deux branches comme les derniers débris de la domination tatare en Russie: elles ont été en partie détruites par les Russes, ou se sont elles-mêmes dispersées et réunies à d'autres peuples tatares.

Les Kosaques du Don s'élevèrent à leur place. Malgré cette analogie et les rapports qui se trouvent dans leur genre de vie, leur constitution et les traits de leur visage avec ceux des Tatars, leur langue et leur religion prouvent qu'ils sont de vrais Russes. S'ils avaient été convertis, les annalistes font une mention trop exacte de toutes les conversions, pour qu'ils n'en eussent pas parlé. Voyez *Sammlung Russischer Geschichte*, par Mr. *Müller*, *Bd. IV. Hupels nordische Miscellaneen*, *Stück* 24 *et* 25. *Annales de la Petite-Russie*, *par Scherer. Georgi's Beschreibung aller Nationen des Russischen Reichs.*

11. (pag. 57.)

Vers la fin du seizième siècle, les Kosaques soumirent une partie de la Crimée, s'emparèrent de Trébisonde et s'avancèrent jusqu'à Constantinople.

12. (pag. 58.)

Le prince Bogdan Rochinski, sixième Hetman, reçut en don la ville de Térekhtémirof, qui fut depuis ce moment regardée comme la capitale des Kosaques, ainsi que l'avait été autrefois Tcherkassy.

Les Kosaques eurent la permission d'habiter tout le pays entre Kief et Térekhtémirof: sur la rive orientale du Dnepre, on augmenta encore leurs possessions de plus de 20 milles. Ce fut par des bienfaits qu'Etienne parvint à soumettre les Kosaques; cette conduite lui fut inspirée par une sage politique: ses successeurs en profitèrent et ne suivirent pas les mêmes principes. A la fin les liens de protection et de reconnaissance qui unissaient les deux états furent dissous, au point que l'on vit d'un côté l'oppression, de l'autre la révolte.

13. pag. (61.)

Koch signifie en tatare un camp: *Ataman* correspond à Hetman: *Setcha* vient du verbe russe couper, séparer (*otsetch*); le camp était retranché et par conséquent séparé des contrées voisines: *Sa* signifie en russe derrière, au delà; et *porog*, une cataracte.

14. (pag. 63.)

La chancellerie russe était rarement instruite exactement du véritable nombre des Kosaques, parce qu'ils considèrent leur force comme un secret d'état. En 1764, le nombre de ceux qui devaient être en état de porter les armes était de 27,117; mais il est vraisemblable qu'il était beaucoup plus considérable.

15. (pag. 68.)

Les plus importantes révoltes de ce peuple ont été celle de 1670, dont Stenka Razin était le chef; et celle de 1708, à la tête de laquelle était Boulavin. L'histoire de ces rébellions est assez intéressante pour occuper un de nos historiens modernes.

16. (pag. 86.)

On trouve sans aucune distinction dans les chroniques du moyen âge les dénominations suivantes: Letthania, Lettovia, Litthavia, Littsonia, Lottawi, Litthvini, Letthovini, Litthvani, Lettones, etc. Il est vraisemblable que les Lettons ont pris originairement leur nom du lieu qu'ils habitaient. Dans le cercle de Valk en Livonie une rivière nommée Léete prend sa source: elle s'appelle en langue lettonne *ta Latte*, et un Letton dans la même langue se nomme *Latvis*, c'est-à-dire, un homme qui habite sur la rivière de Latte. Telle est vraisemblablement l'étymologie du mot Lettgallie, que l'on trouve si souvent dans les annales. *Leitis* veut dire aussi dans la même langue, un Lithuanien; et *gals*, la fin. C'est donc le pays qui borne la Lithuanie. Voyez *Jannau's pragmatische Geschichte von Liv- und Ehstland. Bd. I, p.* 17.

17. (pag. 91.)

Le tsar Ivan fit différentes tentatives pour obtenir la souveraineté de la Livonie; il offrit ce pays à

Magnus, prince danois, à titre de royaume, à condition qu'il se regarderait comme son vassal et lui payerait un tribut peu considérable. Cette proposition fut appuyée par 25,000 Russes, et Magnus prit effectivement pendant quelque temps le titre de roi de Livonie. Ce projet échoua, parce que la guerre s'éleva contre la Suède et la Pologne; elle fut si malheureuse, qu'Ivan perdit ses propres possessions en Livonie: Magnus conserva pendant sa vie l'évêché de Pilten en Courlande.

18. (pag. 93.)

La Livonie, ou le gouvernement actuel de Riga, consiste en 9 cercles, dont quatre sont proprement le pays des Lettes; les cinq autres sont habités par les Estoniens.

19. (pag. 93.)

La noblesse est allemande d'origine, ainsi que toute celle qui est établie dans ce qui composait autrefois l'état de Livonie. Pendant le temps qu'elle a été sous la domination polonaise, elle a perdu l'usage de la langue allemande et a adopté la polonaise.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE II.

20. (pag. 101.)

Ils se nomment eux-mêmes Magyar : dans les annales russes ils sont appelés Ougri ; les Européens en ont fait le mot Hongrois. Schloezer ne compte que douze peuples d'origine finnoise ; il en exclut les Tchouvaches qu'il y comptait autrefois. Ce savant historien croit que les Finnois sont Européens d'origine. Il observe qu'ils possèdent presque tout le nord de l'Europe, depuis la Norvège jusqu'aux monts Ourals, tandis que les Finnois asiatiques paraissent être des branches qui se sont séparées du tronc principal.

21. (pag. 102.)

Telle est l'opinion de Schloezer ; Géorgi croit que c'est la traduction du mot goth *Suoma*.

22. (pag. 105.)

Les Finnois s'appellent en estonien, Some Rahvast ou Samlane.

23. (pag. 107.)

Schloezer les regarde comme des restes des anciens habitans de la Livonie, ou comme une branche

de Finnois, que l'on suppose avoir occupé autrefois la Lettonie et la Courlande. Friebe (dans son histoire de la Livonie, de l'Estonie et de la Courlande) les croit, d'après leur langue et leur manière de vivre, de véritables Estoniens qui ne se sont point mêlés avec les Lettons, ce qui s'explique aisément par l'antipathie des deux nations. Leur dialecte est l'estonien pur mêlé de quelques mots lettons.

24. (pag. 108.)

Iomala est la grande divinité des Finnois, ainsi que Peroun celle des Slaves et des Lettons, et Othin ou Odin celle des Germains.

25. (pag. 111.)

C'est à peu près dans le même temps, mais un peu plus tard, que les Mongols ou les Tatars firent leurs premières invasions en Russie. Il n'est pas vraisemblable que ce furent ces premieres invasions qui firent cesser les expéditions des navigateurs Scandinaves en Permie: un événement postérieur ne peut avoir occasionné celui qui l'a précédé; d'ailleurs les ravages des Mongols ne se sont jamais étendus que dans la Russie méridionale, et on ne voit nulle part qu'ils ayent pénétré jusqu'à Novogorod ou dans la Permie.

26. (pag. 117.)

Leur langue approche le plus de celle des Permiens; elle a aussi beaucoup de rapport à celle des Vogoules.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE III.

27. (pag. 119.)

Contre l'usage ordinaire nous nous occupons des Mongols, avant de parler des Tatars; parce que l'histoire des derniers, dans tout ce qui regarde l'empire de Russie, est comprise dans celle des Mongols.

28. (pag. 123.)

Cet homme, dont le nom est si peu connu, mérite de vivre dans le coeur de tous les amis de l'humanité; il descendait de la dynastie des Kitanes, qui fut chassée du trône.

29. (pag. 124.)

Les Petchénègues, comme les nomment les annalistes russes et polonais, s'appellaient entre eux Kangars ou Kangli.

30. (pag. 124.)

Khovaresm était un état séparé du grand empire des Seldchoukes, qui avait été fondé par des peuples turcs.

31. (pag. 125.)

Cette bataille coûta la vie à six princes russes, et à peine se sauva-t-il la dixième partie de l'armée.

32. (pag. 126.)

On peut juger, par un seul trait, de l'esprit qui régnait dans cette assemblée. Quelques grands proposèrent à Tchinguis d'exterminer tous les habitans du pays qu'il avait conquis dans la Chine, et Ilidchouzai seul put parvenir à le détourner de cette proposition.

33. (pag. 127.)

Ce fut pendant sa vie que Tchinguis régla le sort de ses quatre fils. 1°. Oktai devait être grand-Khan, posséder la Mongolie, le Tangout et les pays que l'on avait déjà enlevés aux Noudches. 2°. Taulai reçut le Khorasan, le reste de la Perse et les conquêtes faites dans l'Inde. 3°. Dchagatai eut la grande et la petite Boukharie, Tourfan, le pays des Igoures et une partie de ce que possèdent aujourd'hui les Kalmouks. 4°. Baty, neveu de Tchinguis et qui avait perdu son père, eut le Kaptchak, ou les pays au nord de la mer Caspienne et toutes les conquêtes que l'on devait faire en Europe.

34. (pag. 127.)

Ce titre ne doit pas étonner; il était de la politique des Mongols de laisser aux princes des pays

qu'ils conquéraient une dignité apparente; ils firent la même chose en Russie.

35. (pag. 129.)

Il mourut des suites de son ivrognerie, dans Karakoroum où il faisait sa résidence.

36. (pag. 130.)

Les intrigues de la veuve d'Oktai furent la principale cause de son chagrin: elle annulla les ordonnances de ce prince, se fit proclamer administratrice de l'empire, et fit toutes sortes de changemens auxquels Ilidchouzai s'opposa inutilement. Au lieu des grands trésors que l'on espérait confisquer à sa mort, on trouva des livres qu'il avait composés lui-même sur l'astronomie, l'histoire et l'administration, un cabinet de médailles, des cartes géographiques, des tableaux, etc. On se croit soulagé de trouver un homme au milieu de ces barbares.

37. (pag. 136.)

Dans une fuite précipitée, qui semblait détruire toutes ses espérances et ses projets, il était si pauvre qu'il ne possédait qu'un cheval maigre et un vieux chameau; lui qui, vingt ans après, remplit d'effroi et ravagea les trois parties du monde.

38. (pag 138.)

Les livres d'histoire des Chinois sont la source principale de celle des Mongols. Les Bouriates n'ont que des traditions vagues; mais on trouve chez les Kalmouks et les Mongols des registres généalogiques des familles de leurs princes, qui contiennent encore d'autres monumens historiques.

39. (pag. 138.)

Les Kalmouks eux-mêmes ne savent pas où cette horde s'est établie; ils croyent seulement qu'elle doit être dans l'intérieur de l'Asie ou à l'orient. Suivant des rapports certains, une horde mongole, nommée Toumout, occupe les contrées entre le fleuve Naoun et la muraille de la Chine: il est vraisemblable que c'est cette horde d'Oiraites, qui est regardée comme perdue.

40. (pag. 141.)

La Chine entretient dans la Mongolie une foule de citadelles, où les chefs des Mongols doivent rester. Autrefois ils recevaient du Dalai-Lama le titre de khan ou khountaidgi: maintenant ils portent les titres des dignités chinoises. Le peuple est soumis à une constitution qui diffère peu de celle des Kosaques. Au lieu de payer tribut, il est tenu de faire un service continuel et pénible, qui l'affaiblit toujours davantage et le rend méprisable aux yeux des Chinois qui regardent comme déshonorant l'état de soldat.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE IV.

41. (pag. 153.)

Le nom de Tatar a donné lieu à deux conjectures. Aboulgasi, qui a écrit l'histoire de sa nation, soutient qu'il vient d'une horde turque qui le portait originairement: on sait que les Iakoutes ont une divinité qu'ils nomment Tatar; c'est apparemment le père de la famille primitive, qu'ils ont placé parmi les dieux. D'autres soutiennent que ce nom vient des Chinois, qui appellent indistinctement tous leurs voisins Tata ou Ta-dsé; cette dernière conjecture a quelque poids, quand on observe que les Persans et les Arabes ne connaissent point les Tatars sous ce nom. En Europe, ce nom a été ignoré jusqu'à la première invasion de Baty en Hongrie, sous le roi Frédéric II.

Quelqu'incertaine que soit l'etymologie de ce nom, il paraît que les Tatars sont d'origine turque, et qu'ils portaient originairement le nom de Turcs ou Turkomans, et non celui de Tatars. C'est l'opinion de tous les savans de cette nation; elle est confirmée par l'analogie de la langue tatare, qui est réellement un ancien dialecte turc. Les Turcs Osmans d'aujourd'hui parlent aussi le tatar: le dialecte est seulement différent.

42. (pag. 159.)

Cet auteur était prince de Kharesm, et mourut en 1663. Son fils et successeur, le khan Anouja-Mahmed, acheva l'ouvrage d'Aboulgasi, qui porte le titre d'histoire généalogique des Turcs. Elle a été traduite en russe, en allemand, en français et en anglais. L'académie des sciences de St. Pétersbourg possède deux bonnes copies manuscrites de l'original tatar, et deux in-folio manuscrits de la traduction allemande faite, il y a plus de quarante ans, par le professeur Kehr: il donna à cet ouvrage le titre: *Des Ghivischen Regenten, Abul-Ghasi-Bahadur-Chans, Monchalisch-Tatarisch-Türkischen Geschlechtsregisters und Chronici wahrhafte Uebersetzung aus dem Tatarischen Originaltext.* Voyez *Bacmeisters Russische Bibliothek. T. IV, p.* 558.

43. (pag. 162.)

La langue tatare a adopté des mots mongols, que l'on ne trouve pas dans la langue turque. Les guerriers mongols s'allièrent à des femmes tatares dans les pays qu'ils avaient conquis: leurs descendans apprirent plutôt la langue des mères que celle de leurs pères, à cause de sa difficulté: peu à peu on en perdit l'usage, et on n'en conserva que quelques mots qui étaient mêlés à la langue tatare.

44. (pag. 163.)

Les Ousbeks, par exemple, ou les Tatars de la Grande-Boukharie et du Khorasan forment, suivant

Aboulgasi, quatre races principales, parmi lesquelles se trouvent les Naimanes et les Igoures, connus par l'histoire de Tchinguis. Ces deux hordes ont autrefois habité, l'une la partie occidentale des états héréditaires de Tchinguis, et l'autre le Tourfan.

45. (pag. 165.)

A Kazimof sur l'Oka, ville de district du gouvernement de Rézan, il y a un fauxbourg tatar, qui paraît avoir été autrefois la résidence d'un khan. On voit au milieu des ruines une tour ronde élevée, les débris d'un palais et un mausolée, le tout construit en pierres de taille ou en briques cuites. On trouve, près d'Astrakhan, les ruines de l'ancienne ville de ce nom, et plus haut sur le Volga, près de Tsaritsyn, de semblables vestiges d'une grande ville. Sur le Volga, au-dessous de l'endroit où la Kama s'y jette, on voit des débris magnifiques et en partie bien conservés de Briakhtimof ou Bolgar. Kazan conserve encore dans sa citadelle des monumens de la domination tatare. Sur l'Irtych, dans le voisinage de Tobolsk, on voit les ruines de Sibir. En général la Sibérie et les steppes des Kirguises contiennent un grand nombre de ruines d'anciennes villes, sans parler de monumens moins remarquables.

46. (pag. 165.)

Le cabinet de curiosités de l'académie des sciences de St. Pétersbourg possède une quantité de vases,

diadèmes, armes, ornemens guerriers, parures, monnaies, etc. qui ont été trouvés dans les tombeaux des Tatars, sur le Volga et en Sibérie. Ils sont d'or, d'argent et de cuivre. (Voyez l'essai de Mr. Bacmeister, sur le cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque de l'académie des sciences.) Les tombeaux les plus anciens ont 1100 ans; les plus modernes, 400. Le célèbre historiographe Muller en donne une description savante dans la collection intitulée : *Beylagen zum neuveraenderten Russland*, *T. II.*

47. (pag. 166.)

Depuis les derniers partages de la Pologne, il est vraisemblable que les Polonais sont plus nombreux en Russie que les Tatars.

48. (pag. 172.)

Depuis cette époque, la presqu'isle fut nommée Khazaria.

49. (pag. 174.)

Mengli-Guéraï était un descendant de Tchinguîs. Étant fort jeune, il fut fait prisonnier dans un combat par les Génois qui le firent élever et le traitèrent avec les égards dûs à un prince. Quand ils se virent pressés par les Tatars, ils envoyèrent le jeune Mengli à Constantinople, avec quelques Génois distingués, pour engager Mahomet II à les prendre sous

sa protection. Le sultan s'attacha à Mengli : les Tatars, fatigués de leurs divisions intestines, prièrent Mahomet de leur donner un khan ; il nomma ce jeune prince, qui reconnut la protection de la Porte. Cette dépendance déplut aux Tatars : peu après son arrivée en Crimée, Mengli se vit forcé d'implorer le secours des Turcs. Ils l'aidèrent à réduire les Tatars à l'obéissance (en 1475) et à chasser les Génois de la presqu'isle. Lorsque Mengli eut augmenté sa puissance par ses conquêtes et les nombreuses colonies tatares qu'il introduisit dans ses états, il songea à se soustraire à la protection des Turcs; mais ils mirent des garnisons dans les villes les plus importantes, et réduisirent le khan à une entière dépendance. Dans la suite, surtout depuis 1584, les khans étaient plutôt les sujets que les vassaux de la Porte.

50. (pag. 177.)

Tioumen est une ville de district dans le gouvernement de Tobolsk, à 254 verstes de la capitale du gouvernement. Les Tatars nomment encore maintenant cette ville Tchinguis ou Tchingui-Toura.

51. (pag. 184.)

Dans le district de la ville d'Oufa, il y a encore un chemin nommé le chemin des Nogais ; et, sur l'Irtych, il y a une contrée appelée aussi le steppe des Nogais.

52. (pag. 190.)

C'est la fameuse principauté de Tmoutarakan, dont les annalistes russes parlent depuis le milieu du dixième siècle jusqu'à l'an 1127, et dont la position a donné lieu à tant de conjectures différentes. Aujourd'hui ces doutes sont éclaircis : un marbre, que l'on a trouvé près du détroit du Bosphore, prouve que cette principauté était dans l'isle de Taman, et que la capitale était à la place de l'ancienne Phanagorie. Voyez les recherches historiques de Mr. de Moussin-Pouchkin, sur la situation de l'ancienne principauté de Tmoutarakan, dans la collection que j'ai publiée sous le titre : *Materialien zur Kenntniss des Russischen Reichs*, *T.* I, *pag.* 1—50.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE V.

53. (pag. 219.)

Vraisemblablement ce nom de Tonyons était un titre de leur prince; ce nom s'est conservé chez les Russes, et a été adopté par conséquent par les autres nations européennes. Les Toungous sont appelés par les Manjoux, Solomi (tireurs) ou Orontchou (gens à rennes).

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE VII.

54. (pag. 239.)

Ce nombre ne comprend ni les différentes branches des Russes, ni celles des Kalmouks et des Tatars; on n'a pas compté non plus les peuplades alliées des Ostiaks du Iénissei.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

1. (pag. 247.)

Schloezer, dans son traité : *Ueber die Unschaedlichkeit der Pocken in Russland*, *pag.* 132, donne aussi le même résultat à la même époque ; cependant il paraît avoir compris toutes les classes du peuple, même celles qui n'ont pas été comptées. Son calcul serait alors visiblement trop faible.

2. (pag. 248.)

Y compris la partie de la Pologne, que l'on avait réunie à l'empire en 1773, elle contenait 1,226,966 habitans.

3. (pag. 251.)

Pour mettre le lecteur en état de juger combien ce calcul est modéré, j'ajouterai ici quelques détails.

Les troupes de terre et de mer, et la milice attachée

aux gouvernemens, ne peuvent être portées, en y comprenant les femmes et les enfans, à moins de . 800,000.

Suivant l'état des gouvernemens, celui qui renferme dix cercles a au moins 600 officiers civils, sans y comprendre les commis de chancellerie, les écrivains, les gardes, les payeurs, les couriers, etc. En comptant dix cercles par gouvernement (la plupart en ont 13 ou 15), et en évaluant le nombre de tous les employés soldés à 1000; à raison de 41 gouvernemens, il y en aura 41,000. Ce nombre doit être triplé, à cause de ceux qui sont mariés et de leurs familles: nous le porterons seulement à . . . 120,000.

Pour les receveurs des douanes, des péages, inspecteurs et gardes des frontières, postillons, etc. y compris leurs femmes et leurs enfans, nous ne compterons que . . . . . 80,000.

On évalue ordinairement le clergé russe à 68,000 personnes, dont la plupart sont séculiers et mariés: avec leurs familles, nous les porterons à . . . . . 200,000.

Suivant ce calcul fait sur une faible base, nous trouvons . . . . . 1,200,000. individus; et nous n'y avons pas compris la noblesse, la cour, les collèges de l'empire, les académies, les maisons d'instruction et d'éducation, les étrangers et la plus grande partie des habitans des deux capitales; nous ne parlons pas non plus des peuplades errantes,

TABLE I.

Tome I. Notes pag. 3.

ÉVALUATION DE LA SURFACE ARÉALE DE L'EMPIRE DE RUSSIE. 1794.

GOUVERNEMENS.	Milles quarrés.	COMPARAISONS.
1. Irkoutsk	126460, 25	Europe, 150-170000.
2. Tobolsk	72547, 26	
3. Kolyvan	12839, 71	Allemagne, 12000.
4. Arkhangel	11970, 43	Monarchie Autrichienne, 11400.
5. Vologda	8406, 34	Espagne, 9278.
6. Perm	5954, 74	
7. Caucase	5742, 16	
8. Oufa	5626, 15	Italie, 5625.
9. Saratof	4292, 60	Grande-Bretagne, 4982.
10. Olonets	3495, 12	Angleterre, 3382.
11. Novogorod	2578, 39	
12. Catherinoslaf	2466, 56	
13. Viatka	2221, 98	Brandebourg, Silésie, 2200.
14. Kostroma	1808, 73	Sicile et Sardaigne, 1850.
15. Minsk	1731, 48	Portugal, 1711.
16. Voroneje	1434, 99	
17. Simbirsk	1402, 14	
18. Bratslaf	1309, 97	Moldavie, 1300.
19. Tver	1155, 40	
20. Podolie	1117, 48	
21. Tambof	1072, 90	Bavière et Palatinat, 1064.
22. Pskof	1045, 41	Transylvanie, 1050.
23. Kazan	1044, 70	
24. Tauride	1025, 64	
25. Smolensk	1008, 68	
26. Nijegorod	961, 45	Suisse, 955. Bohême, 961.
27. Riga	938, 52	
28. Vladimir	879, 88	
29. Mohilef	867, 87	États de Venise, 865.
30. St. Pétersbourg	848, 82	États de l'Église, 860.
31. Polotsk	794, 63	Danemarc, 809.
32. Vybourg	781, 52	
33. Penza	777, 77	
34. Orel	755, 21	Électorat de Saxe et Lusace, 736.
35. Novogorod-Séverski	708, 34	
36. Koursk	701, 19	Brunsvic-Lunébourg, 700.
37. Iaroslaf	691, 28	
38. Riazan	613, 20	Pays-bas, 625.
39. Kharkof	594, 05	
40. Kief	584, 96	Sicile, 576.
41. Toula	498, 81	
42. Moscou	474, 43	
43. Tchernigof	462, 27	Sardaigne, Toscane, 440.
44. Kalouga	395, 19	Moravie, 396.
45. Rével	304, 55	Meklenbourg, 300.
Surface aréale de tous les gouvernemens	293373, 15	
Pays des Kosaques du Don	3611, 38	
Pays des Kos. de la Mer noire	1017, 09	
Plaine d'Otchakof	410, 02	
Archipel Américo-Sibérique	627, 90	
Nouvelle-Zemle	4255, 09	
Lac Ladoga	291, 98	
	10213, 46	
Surface aréale de la Russie entière	303586, 61	
En y comprenant les Steppes des Kirguises	31681, 13	
Total	335267, 74	

OBSERVATIONS.

I. Le gouvernement d'Irkoutsk, comme le plus étendu, contient plus de $\frac{9}{10}$ de la surface de tous les gouvernemens, et $\frac{3}{10}$ de celle de toute la Russie. Il est 416 fois plus vaste que celui de Rével.

Les deux gouvernemens d'Irkoutsk et de Tobolsk ensemble, contiennent presque $\frac{7}{10}$ de la surface de tous les gouvernemens, et $\frac{6}{10}$ de celle de tout l'empire.

Le gouvernement de Rével, ayant le moins d'étendue, comprend la 965e partie des gouvernemens et la 1100e de l'empire.

II. La partie de l'empire située sous le cercle polaire ou sous la zone froide, comprend 67063 milles quarrés, ce qui fait $\frac{1}{5}$ de la surface de tout l'empire. Les autres $\frac{4}{5}$ se trouvent sous la zone tempérée.

III. On peut regarder les monts Ouraliques comme les limites naturelles entre l'Europe et l'Asie: ainsi tous les pays situés à peu près à l'ouest du 70e degré de longitude, appartiennent à l'Europe; et ceux à l'est, à l'Asie. Ces derniers comprennent les cinq gouvernemens d'Irkoutsk, de Tobolsk, de Kolyvan, de Perm et d'Oufa, qui portent en général le nom de *Sibérie;* on y comprend aussi les isles de l'océan oriental, la Nouvelle-Zemle et les steppes des Kirguises. La surface aréale

des gouv^{s}. asiatiques est de	223428, 11
celle de toute la Russie asiatique	259992, 23
des gouv^{s}. d'Europe	69945, 04
de la Russie européenne	75275, 51

Ainsi le rapport de la Russie asiatique à la Russie européenne est comme celui de $3\frac{1}{2}$ à 1.

IV. La surface de tous les gouvernemens de l'empire de Russie comprend

6 fois celle de l'empire Ottoman,

$22\frac{1}{2}$ fois celle des états du roi de Suède,

$25\frac{4}{5}$ fois celle de la monarchie autrichienne, avant la guerre,

$29\frac{3}{10}$ fois celle de la France, à la même époque,

$46\frac{1}{2}$ fois celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,

$469\frac{1}{3}$ fois celle des Pays-bas, etc.

V. La Russie entière comprend la 28e partie de la surface du globe, la 14e de l'hémisphère septentrional, et la 9 de la terre ferme.

Remarque. Ce calcul n'embrasse point les pays acquis par le dernier partage de la Pologne en 1796, dont on a formé les gouvernemens de Voznesensk, de Volhynie, de Courlande, de Vilna et de Slonim. Celui de Voznesensk comprend maintenant le pays d'Otchakof, cédé par la Porte à la paix de 1796. Si la Courlande ne contient que 257 milles quarrés, comme le prétend Mr. Randel dans ses tables statistiques sur l'Europe, p. 91, elle formerait à présent le gouvernement le moins étendu.

TABLE II.

Tome I, Notes pag. 43.

NOMBRE D'HABITANS.

1794.

GOUVERNEMENS.	HABITANS.	COMPARAISONS.
1. Moscou	1,139,000	Moravie, 1,137,000.
2. Bratslaf	1,136,000	Danemarc, 1,125,000.
3. Podolie	1,089,000	Brandebourg, 1,057,000.
4. Koursk	979,000	Province de Hollande, 980,000.
5. Orel	968,000	
6. Tver	904,000	
7. Smolensk	892,000	
8. Tambof	884,000	
9. Toula	876,000	
10. Vladimir	871,000	
11. Riazan	869,000	
12. Minsk	851,000	Brunsvic-Lunebourg, 850,000.
13. Viatka	817,000	
14. Nijegorod	816,000	
15. Kostroma	815,000	
16. Voroneje	810,000	
17. Perm	799,000	
18. Kharkof	797,000	
19. Kief	796,000	Marche électorale, 795,000.
20. Kalouga	771,000	
21. Iaroslaf	766,000	
22. Kazan	763,000	
23. Cathérinoslaf	745,000	
24. Tchernigof	742,000	
25. Novogorod-Severski	742,000	
26. Simbirsk	731,000	Norvège, 725,500.
27. Mohilef	663,000	
28. Penza	641,000	
29. Saratof	624,000	
30. Polotsk	621,000	Illyrie, 620,000.
31. St. Pétersbourg	578,000	
32. Pskof	578,000	
33. Novogorod	578,000	
34. Vologda	556,000	Tyrol, 560,000.
35. Riga	527,000	
36. Tobolsk	515,000	
37. Caucase	426,000	Sardaigne, 420,000.
38. Irkoutsk	375,000	
39. Oufa	356,000	Berne, 350,000.
40. Olonets	227,000	
41. Rével	200,000	Bade, 200,000.
42. Vibourg	187,000	Brunsvic-Volfenb. 185,000.
43. Arkhangel	170,000	
44. Kolyvan	170,000	
45. Tauride	150,000	Malthe, 150,000.
	30,490,000	
Pays des Kosaques du Don	200,000	
Pays des Kos. de la Mer noire	20,000	
Plaine d'Otchakof	120,000	
Total	30,830,000	En Europe 28,615,000. En Asie 2,215,000.
En évaluant les classes d'habitans non enrégistrées, le nombre d'habitans peut être porté, selon toute probabilité, à	33,000,000	En Europe 30,500,000. En Asie 2,500,000.

OBSERVATIONS.

I. Je me suis servi, pour composer cette liste, des registres de la dernière révision, excepté quelques gouvernemens sur lesquels j'ai pu rassembler des rapports plus exacts et plus complets. De là vient la différence qui se trouve entre mon calcul et le total que présentent les listes de la révision. Celles-ci ne comprennent que 41 gouvernemens (ceux de la Tauride, de Minsk, de la Podolie et de Bratslaf n'existaient pas encore à l'époque du dernier dénombrement). Elles indiquent la somme de 12,839,529 habitans mâles. Suivant mon calcul, le nombre d'habitans des deux sexes, dans ces 41 gouvernemens, monte à 27,284,000: en décomptant la moitié pour les femmes, il reste 13,642,000; par conséquent 803,000 mâles de plus qu'il ne se trouve dans les listes de la révision. Ce surplus fait voir combien il faudrait ajouter au nombre que présentent les dénombremens; pour trouver la véritable population; puisque le peu de renseignemens que j'ai reçus sur le nombre des classes non régistrées dans quelques gouvernemens, a pu causer une si grande différence.

II. Suivant les listes de la révision, le nombre des serfs (qui comprend les paysans de la couronne et ceux des particuliers) est de 11,352,842 mâles; celui des gens libres (savoir des marchands, bourgeois, des odnodvortsi et des paysans libres) est de 1,485,678. Le nombre seul des serfs qui appartiennent aux particuliers fait plus de la moitié de la population. Il faut cependant remarquer que les classes non régistrées ne comprennent que des gens libres.

III. Le rapport du nombre d'habitans de la Russie est à celui

de toute l'Europe comme	1	à	$4\frac{1}{2}$
de l'empire ottoman	1	à	$1\frac{1}{2}$
de la France (avant la guerre)	$1\frac{1}{3}$	à	1
de la monarchie autrichienne (à la même époque)	$1\frac{3}{5}$	à	1
de la Grande-Bretagne et de l'Irlande	$1\frac{3}{4}$	à	1
de la Suède	11	à	1
du Danemarc, y compris la Norvège	15	à	1 etc.

TABLE III.

Tome I, Notes après la Table II.

POPULATION.

1794.

GOUVERNEMENS.	Habitans sur un mille quarré.
1. Moscou	2403
2. Kalouga	1952
Moscou, sans la capitale	1770
3. Toula	1759
4. Tchernigof	1605
5. Riazan	1417
6. Koursk	1396
7. Kief	1360
8. Orel	1282
9. Kharkof	1137
10. Iaroslaf	1108
11. Novogorod-Séverski	1048
12. Vladimir	991
13. Podolie	956
14. Smolensk	885
15. Bratslaf	868
16. Nijegorod	849
17. Penza	825
18. Tambof	823
19. Tver	796
20. Polotsk	782
21. Mohilef	765
22. Kazan	731
23. St. Pétersbourg	682
24. Rével	658
25 Voronejs	571
26. Riga	561
27. Pskof	553
28. Simbirsk	521
29. Minsk	492
30. Kostroma	451
St. Pétersbourg, sans la résidence,	424
31. Viatka	368
32. Catherinoslaf	302
Plaine d'Otchakof	293
33. Vybourg	239
34. Novogorod	224
35. Tauride	146
36. Saratof	145
37. Perm	134
38. Caucase	74
39. Vologda	66
40. Olonets	65
41. Oufa	63
Pays des Kosaques du Don	55
Pays des Kos. de la Mer noire	19
42. Arkhangel	14
43. Kolyvan	13
44. Tobolsk	7
45. Irkoutsk	3

COMPARAISONS.
Angleterre, 2366. Autriche, 2385.
Bavière et Palatinat, 1975.
Holstein, 1771.
Hesse-Cassel, 1730.
Berne, 1458.
Danemarc, 1390.
Hongrie, 1344.
Cologne, 1250.
Sardaigne, 955.
Illyrie, 769.
Suède, 220.

OBSERVATIONS.

I. Les faits statistiques que cette table présente, étonneront peut-être la plupart des lecteurs. On voit que la Russie, que l'on croit communément si peu peuplée, comprend un assez grand nombre de provinces, dont la population peut se comparer à celle des pays les plus favorisés par la nature. Encore faut-il observer que ce calcul n'embrasse, pour la plupart des gouvernemens, que les classes enregistrées.

II. Si l'on est étonné de la différence extrême de la population dans des gouvernemens entiers, on le sera encore davantage de celle qui se trouve entre les cercles d'un même gouvernement. Par exemple, celui de Moscou, gouvernement Moscou, a sur un verste quarré 298 habitans

Bogorodsk	—	—	19	—	
Méchtchovsk	—	Kalouga	48	—	
Koselsk	—	—	40	—	
Kharkof	—	Kharkof	35	—	
Voltchansk	—	—	23	—	
Kérensk	—	Penza	30	—	
Penza	—	—	18	—	
Dorpt	—	Riga	17	—	
Pernau	—	—	11	—	
Tagai	—	Simbirsk	14	—	
Samara	—	—	2	—	
Serdobol	—	Vybourg	5	—	
Vybourg	—	—	3	—	etc.

	D'après le dénombrement:	D'après mon calcul probable:
Dans tout l'empire de Russie	$101\frac{1}{2}$	$108\frac{2}{3}$
Dans la Russie européenne	$380\frac{1}{7}$	$405\frac{1}{7}$
Dans la Russie asiatique	$9\frac{8}{9}$	$11\frac{1}{2}$

des prisonniers et des gens condamnés aux travaux publics, dont le nombre serait prodigieux, si on ne leur accordait pas quelquefois des amnisties. Nous sommes sûrs de ne pas exagérer, en évaluant toutes ces classes d'habitans à 300,000 personnes. Pour rendre plus sensibles les calculs que ce chapitre présente sur le nombre d'habitans et la population de l'empire de Russie, j'ajouterai les deux listes suivantes qui font partie de mes tables statistiques sur la Russie: j'ai cru devoir en ajouter quelques extraits pour les personnes qui ne peuvent recourir à cet ouvrage. (Voyez Tables II et III.)

4. (pag. 266.)

Savoir les gouvernemens de Toula, Moscou, Kostroma, Vologda, Nijegorod, Rézan, Iaroslaf, Viatka, Perm, Tambof, Penza, Saratof, Kazan, Simbirsk et Riga. Six de ces gouvernemens sont situés dans la région septentrionale, les autres dans la région centrale de l'empire, et ils sont tous dans la Russie européenne. Suivant les classes de population dont nous avons parlé, 2 sont de la première, 2 de la seconde, 6 de la troisième, 4 de la quatrième et 1 de la cinquième.

Comme le but de cet ouvrage et son étendue ne nous permettent pas de faire un commentaire sur les listes que nous avons rapportées, j'en parlerai dans un mémoire particulier, qui se trouvera dans le second volume de la collection intitulée: *Materialien zur Kenntniss des Russischen Reichs.*

5. (pag. 271.)

„ Il serait à désirer ", dit Mr. Krafft dans son second mémoire académique sur les tables des mariages, etc. de St. Pétersbourg (Nova Acta acad. Petrop. T. IV, p. 205.) „ pour le bien de l'humanité, que „ les tables continssent un registre des morts arrivées dans les hôpitaux et les prisons, et surtout „ un exposé du genre des maladies: l'ordre impérial „ en fait une mention expresse. " Dans son troisième mémoire il fait la même plainte. „ La publicité, „ dit-il, à l'égard des morts arrivées dans les maisons „ des enfans trouvés. dans les hôpitaux et les prisons, „ intéresse trop l'humanité pour ne pas la désirer: „ aussi l'ordre impérial en fait, je le repète, une „ expresse mention. " (Nova Acta, T. VIII, p. 255.)

6. (pag. 273.)

Suivant les notes détaillées que j'ai publiées dans mes tables statistiques sur l'empire de Russie, on trouve dans les gouvernemens de

	HOMMES.	FEMMES.
St. Pétersbourg .	315.431. . .	262,586.
Vybourg . . .	89,687. . .	87,167.
Kharkof . . .	402.434. . .	394,374.
Kalouga . . .	393,108. . .	377,739.
Tambof . . .	445,660. . .	435,904 etc.

Tandis qu'au contraire il y a plusieurs gouvernemens, où le nombre des femmes excède celui des hommes, par exemple dans ceux de

	HOMMES.	FEMMES.
Olonets . . .	111,681. . .	115,285.
Riga	262,853. . .	264,029.
Revel	97,155. . .	99,130.
Iaroslaf . . .	373,296. . .	393,143.
Moscou, non compris la capitale, . .	317,872. . .	394,374. etc.

7. (pag. 281.)

La question: si la petite vérole naturelle est proportionellement moins dangereuse en Russie que dans d'autres pays, a donné lieu à deux écrits intéressans que nous serons encore plusieurs fois dans le cas de citer: l'un est le traité de Mr. Schloezer, professeur à Goettingue, *sur le peu de danger de la petite vérole en Russie;* l'autre celui de Mr. Grot, ministre luthérien à St. Pétersbourg: *De la mortalité occasionnée par la petite vérole à St. Pétersbourg.* * Schloezer se déclare pour l'affirmative; il appuie son opinion sur les listes de mortalité de St. Pétersbourg de l'année 1764, et sur les rapports de quelques étudians

* Ce traité est un supplément aux sermons que ce digne pasteur a publiés sur l'inoculation, pour en faciliter le progrès parmi le peuple. Il porte en allemand le titre: *Kanzelvorträge über die Blatterneinimpfung, nebst einem Beytrage zur Geschichte derselben in Russland.*

qui sont nés dans différentes provinces de la Russie. Grot au contraire tâche d'affaiblir les preuves et de réfuter l'assertion de Schloezer: il faut avouer que la balance penche de son côté. Parmi les peuples nomades de l'empire de Russie, suivant des témoignages dignes de foi, la petite vérole est infiniment plus mortelle qu'en Europe. Elle n'y règne pas à la vérité si constamment; mais, quand elle exerce ses ravages, ils n'en sont que plus affreux. Elle y est périodique, cesse pendant un temps, et reparaît dix, vingt ou trente ans après: mais, quand son apparition est plus rare, cela n'influe en rien sur la diminution de la mortalité. Tout l'accroissement de la population dans cet intervalle est doublement perdu par les ravages que cause la petite vérole quand elle reparaît. La facilité avec laquelle les peuples de la Sibérie ont adopté l'inoculation est une preuve de la grande mortalité qu'occasionne la petite vérole. Quel autre motif qu'un danger inévitable aurait pu engager ces nomades ignorans à suivre tous un usage qui s'est établi si difficilement parmi les nations de l'Europe les plus civilisées?

On ne peut calculer avec justesse, continue Grot, les ravages de la petite vérole parmi les Russes. Les expériences que l'on a faites sur les tables de mortalité de St. Pétersbourg ne suffisent point pour conclure sur ses effets dans tout l'empire. Combien de causes inconnues, qui dépendent de la différence du climat, de l'air, de la température, de la disposition du corps, de la manière de vivre et d'autres circonstances, qui peuvent faire pencher plus ou moins la balance!

Les expériences faites sur tous les peuples et dans tous les pays s'accordent sur la gradation ordinaire de la mortalité : cette gradation est encore constatée par l'uniformité de la contagion et des progrès de cette maladie, ainsi que par les effets de l'inoculation et les lois générales de la mortalité dans d'autres maladies. Une mortalité moins forte fera toujours une exception aux règles de la nature ; et, tant qu'elle ne sera pas prouvée par des expériences multipliées et certaines, nous serons toujours en droit de la révoquer en doute.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE II.

8. (pag. 288.)

Outre le petit nombre d'ouvrages imprimés dont je me suis servi dans ce chapitre, je dois une partie des détails que je publie sur l'état de la médecine dans l'empire aux observations manuscrites de Mr. le baron d'Asch, conseiller d'état et premier membre du collège

de médecine, et de Mr. Ellisen, docteur et physicien de la ville de St. Pétersbourg. Sans le secours de ces personnes respectables, il m'aurait été difficile de donner au public des détails exacts sur cette matière; tant elle a été négligée par tous ceux qui ont écrit sur la statistique de la Russie.

9. (pag. 312.)

État des appointemens dans les deux hôpitaux de St. Pétersbourg.

	Reçoit annuellement	Hôpital général des troupes de terre	Hôpital général de la marine
Le Médecin		1000 . . .	800 Rb.
Chirurgien-major . .		600 . . .	450.
Opérateur		320 . . .	320.
Chirurgien		200 . . .	200.
Aide-chirurgien . . .		120 . . .	120.
Elève de chirurgie . .		80 . . .	30-80.
Apothicaire		180 . . .	180.
Garçon apothicaire . .		80 . . .	80.

10. (pag. 312.)

Nous avons cité le témoignage avantageux de Howard: l'impartialité exige que nous rapportions aussi ses observations critiques. Il paraît, par sa description des hôpitaux des troupes de terre et de la marine, qu'il en est satisfait (Suite des observations p. 33.) mais

mais il blâme beaucoup de choses dans l'établissement de l'hôpital de la marine à Cronstadt. Il juge encore plus sévèrement les hôpitaux de campagne, qui sont dans l'intérieur de l'empire. Suivant les informations que j'ai prises avec soin auprès de plusieurs médecins de campagne honnêtes et éclairés, je suis tenté de croire que cet Anglais bienfaisant a été quelquefois entraîné par son enthousiasme pour l'humanité, et que son ignorance de la constitution du pays, des moeurs et de la langue des habitans, l'a porté à juger quelquefois avec précipitation. Les principaux reproches qu'il fait aux hôpitaux de campagne, sont les suivans : 1°. Le défaut de propreté. Sans doute cela n'est pas excusable; cependant les idées de propreté des Anglais et des Russes sont si différentes, que ce qui aura paru très-frappant à Howard n'excitera, parmi les Russes, aucune sensation. Pourtant il y a plusieurs endroits où il fait l'éloge de la propreté. 2°. L'air renfermé. Cependant Howard observe lui-même que l'usage du pays est de vivre dans des chambres étroitement fermées (Suite p. 38). Plusieurs hôpitaux ont des ventilateurs; mais les malades eux-mêmes désirent que l'on n'en fasse pas usage. 3°. La mauvaise nourriture. On doit avoir sur cela égard à l'habitude. Howard trouve le Kvas aigre et le blâme : il prouve par là que cette boisson, ainsi que le Sbiten, lui sont absolument inconnus. Le Kvas doit être aigre, et cette boisson nationale antiscorbutique est gâtée ou mal préparée, quand elle n'a point d'aigreur. Howard trouve le pain noir nourrissant, mais grossier et mauvais : ce reproche est très-

naturel de la part d'un Anglais accoutumé au pain blanc; mais le Russe le trouve très-bon. 4°. Défaut de soins. Howard désapprouve que les malades ne soient pas servis par des femmes. On ne peut pas absolument justifier ce reproche, surtout s'il est vrai, comme le prétend Howard (p. 40), en parlant de l'hôpital de Kherson, que les gens qui gardent les malades ont été chassés de leurs régimens à cause de leur stupidité et de leur ivrognerie.

11. (pag. 314.)

Cette dénomination prouve que c'était réellement le but principal de leur établissement. Elles ne sont jamais nommées, dans les écrits publics, maisons d'enfans trouvés, mais toujours maisons d'éducation.

12. (pag. 325.)

Je ne puis taire le nom d'un homme qui a été le bienfaiteur de ma patrie; il s'appelait Schulinus, et s'était déjà rendu célèbre dans son pays par la guérison de la petite vérole naturelle. Voyez de lui: *Gadebusch Livlaendische Bibliothek, Art. Schulinus. T. I. p.* 120.

13. (pag. 333.)

La commission, dont nous avons parlé, obtint du sénat la permission de publier ce recueil intéressant.

Un de ses membres, Athanase Chafonski, premier médecin de l'hôpital général des troupes de terre, se chargea de la rédaction. Cet ouvrage porte le titre de *Opissanié moravoi iazvy*, etc. c'est-à-dire: *Description de la peste de Moscou, depuis* 1770 *jusqu'en* 1772, *avec un supplément, où l'on rapporte tous les moyens employés pour l'extirper; ouvrage publié par ordre de l'impératrice. A Moscou, de la typographie de l'université impériale*, 1775. Cet ouvrage contient, outre la description de la peste, un grand nombre d'additions; savoir, les réglemens de la commission qui avaient déjà été imprimés, les autres ordres qui furent donnés dans la suite, des manifestes, oukases, les jugemens de quelques médecins et plusieurs autres mémoires concernant ce malheureux événement. Cet ouvrage étant excessivement étendu, je me suis servi de l'extrait qu'en a fait Mr. Bacmeister dans sa bibliothèque russe. (Voy. *Russische Bibliothek, T. V, p.* 287.)

14. (pag. 336.)

Ces avis concernaient principalement la propreté des maisons, des rues, de l'air, etc. On conseilla de ne point couvrir de chaux les cadavres infectés. On avait déjà fait des fumigations dans les places publiques, mais ordinairement avec du fumier et d'autres ordures. L'ordre de sceller les bains publies parut au mois de mars.

15. (pag. 336.)

Ces listes méritent d'être insérées ici, suivant les mois, parce qu'elles marquent les progrès et les changemens de cette maladie terrible. Il faut seulement observer qu'ils ne sont pas complets; Chafonsky en fait aussi la remarque. Plusieurs cadavres furent cachés et enterrés secrètement: beaucoup de personnes avaient abandonné la ville en juillet; il n'y avait, au mois de septembre, qu'un petit nombre d'habitans. Comme dans ce mois il mourut plus de 21,000 personnes, et que la population ordinaire est de plus de 400,000, il s'ensuit qu'à cette époque Moscou doit avoir perdu, non pas la vingtième partie de ses habitans, comme on le prétend, mais la sixième et peut-être plus de la cinquième. L'état de la population, d'abord après la peste, se voit par les années suivantes. En 1775, la cour était à Moscou; par conséquent le nombre des habitans était plus considérable qu'à l'ordinaire.

L'AN 1771.	MORTS. dans la ville.	dans les hôpitaux.	Total.	NAISSANCES.
Avril	665	79	744	
Mai	795	56	851	
Juin	994	105	1,099	
Juillet	1,410	298	1,708	
Août	6,423	845	7,268	
Septembre . .	19,761	1,640	21,401	
Octobre . . .	14,935	2,626	17,561	
Novembre . .	3,466	1,769	5,235	
Décembre . .	319	486	805	
otal . . .	48,786	7,904	56,672	

1772.	MORTS. dans la ville.	dans les hôpitaux.	Total.	NAISSANCES.
Janvier . . .	209	121	330	
Février . . .	274	78	352	
Mars	304	30	334	
Avril	374	—	374	
Mai	285	—	285	
Juin	247	—	247	
Juillet . . .	276	—	276	85
Août	354	—	354	249
Septembre . .	238	—	238	231
Octobre . . .	268	—	268	363
Novembre . .	284	—	284	342
Décembre . .	350	—	350	240
Total . . .	3,363	229	3,592	1,510
1773.	—	—	7,195	3,989
1774.	—	—	7,527	3,395
1775, jusqu'à la fin d'Aout.	—	—	6,559	2,108

Suivant la description topographique de Moscou, dont j'ai fait un extrait dans le premier volume des materiaux pour la connaissance de l'empire de Russie, le nombre des naissances, dans les quatre années depuis 1783 jusqu'en 1786, était de 27,240; celui des morts, de 19,922: par conséquent, année commune, de 6,810 naissances, et de 4,980 morts.

16. (pag. 342.)

On comptait, parmi les bâtimens qui furent nettoyés, 1°. 117 églises, qui avaient perdu par la peste leurs

prêtres ou les gens qui y étaient attachés, et qui furent scellées à cause de cela. 2°. 45 bâtimens destinés aux tribunaux de l'empire ou du gouvernement, et 46 maisons appartenantes à la couronne, en y comprenant celles qui avaient été consacrées, à cause de la peste, à des usages publics, comme, par exemple, quelques monastères et la maison du prince Orlof qu'il avait donnée pour servir d'hôpital à la noblesse. 3°. 7,000 maisons ou hôtels que l'on ordonna de nettoyer, et 2,000 autres délabrées qui furent entièrement démolies. 4°. 113 fabriques, dont 68 manufacturaient des étoffes en laine, coton ou soie, en tout 2,716 métiers.

17. (pag. 342.)

La commission chargée de détourner le mal publia la recette de trois poudres fumigatoires que l'on avait inventées; on les fit vendre à bas prix dans les apothicaireries, et distribuer gratuitement aux gens pauvres. La commission qui les avait découvertes voulut s'assurer de leurs bons effets par l'expérience. On prit les habits de quelques gens morts de la peste: ces vêtemens étaient infectés de la matière qui s'était écoulée de leurs bubons et ulcères purulens; on les suspendit dans une maison, où étaient morts: tous ceux qui avaient été attaqués de la peste pendant quatre jours, on les exposa deux fois chaque jour à des fumigations de cette poudre; après qu'ils eurent été à l'air pendant six jours, on en revêtit sept criminels qui avaient mérité la mort et qui devaient les porter, pendant 16 jours, dans des maisons qui avaient été infectées

de la peste: aucun n'en fut attaqué, et, après 15 jours de quarantaine, on les mit avec les gens qui étaient sains.

18. (pag. 347.)

Dans l'automne de 1772 et en décembre 1773, la peste se manifesta dans quelques contrées méridionales de l'empire, surtout près de Kisliar et Mozdok: mais elle fut extirpée par les réglemens de la commission chargée de détourner ce fléau, et ses progrès ne s'étendirent pas plus loin.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE III.

19. (pag. 351.)

Les journaux des académiciens, qui ont voyagé dans l'intérieur de l'empire, donnent de fréquens exemples du bas prix des vivres. A Krasnoiarsk, par exemple, en 1772, le poud de farine de seigle coûtait 2 ou 3 kopeks; celui de farine de froment à peu près 5; le poud de boeuf, 15 ou 25 kopeks, etc. Une vache se payait

1 rouble; un cerf, 15 kopeks au plus, etc. (Pallas, voy. T. III, p. 5 — 12). Depuis cette époques les prix, ont un peu haussés. Dans plusieurs lieux le poisson n'a aucune valeur. Dans les provinces où l'on ne peut débiter le grain dans le voisinage, il est au plus vil prix. Dans d'autres le gibier ne peut se vendre, parce qu'il y en a une trop grande abondance. En général, tous les alimens de première nécessité sont à plus bas prix dans l'intérieur de la Russie, que dans aucun autre pays de l'Europe; il faut excepter de cette règle quelques grandes villes.

20. (pag. 352.)

C'est encore une question de savoir, si ces alimens, dont on ne fait pas communément usage, sont préjudiciables à la santé et nuisibles à la population. Plusieurs peuples du nord, nommément les Dalécarliens en Suède, nous prouvent que les peuples qui font un usage constant de ces alimens ne perdent rien de leur force physique. „ Les Dalécarliens, " dit un observateur, qui s'est arrêté longtemps en Suède, „ habi- „ tent la partie la plus stérile et la plus montagneuse „ de ce royaume. Des neiges éternelles couvrent le „ sommet de leurs montagnes, et de longs et rudes „ hivers blanchissent leurs vallées mêmes, la plus gran- „ de partie de l'année. Loin d'offrir aucune des dou- „ ceurs de la vie, leur intraitable climat ne fournit „ pas seulement aux besoins que les peuples d'Europe „ plus voisins du midi regardent comme de première

„ nécessité. A défaut de blé, ils font du pain avec „ l'écorce de certains arbres, et ce rude aliment est „ leur unique nourriture. Ils ignorent tous les arts du „ second ordre destinés à fournir aux commodités de „ la vie; et, la nature de leur sol excluant l'agricultu- „ re, ils s'adonnent principalement aux pénibles tra- „ vaux des mines Endurcis, dès leur enfance, à toutes „ sortes de fatigues, ils forment peut-être la race „ d'hommes la plus robuste et la plus hardie qu'il y „ ait en Suède, etc. " Histoire de la dernière révolu- „ tion de Suède en 1772, par Shéridan. p. 157.

21. (pag. 353.)

Voyez deux excellens ouvrages sur cet objet: Révolutions dans la manière de vivre en Europe, depuis 300 ans, par le professeur Leidenfrost: (*Schloezers Briefwechsel*, T. VIII. cahier 44, p. 93.) et la lettre du célèbre Michaëlis à Goettingue, sur les moyens de faire perdre à une nation l'usage de l'eau-de-vie: cette lettre se trouve jointe au traité de Schloezer, sur le peu de danger de la petite vérole en Russie.

22. (pag. 362.)

Ce terme écoulé, la plupart des colonies obtinrent de nouveau l'exemption d'impôts pour le même nombre d'années.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IV.

23. (pag. 375.)

Les marches longues et pénibles des armées, la rigueur des punitions corporelles, etc. fournissent des exemples presqu'incroyables de la vigueur des Russes. Combien de fois le soldat russe n'est-il pas forcé de traverser des steppes déserts où l'on ne trouve pas même de l'eau, ou de passer l'hiver dans des huttes sous terre, sans feu et sans aucune autre nourriture que du biscuit sec! Combien de fois ne voit-on pas un criminel, après un châtiment dont la vue seule fait frémir, retourner en prison sans soutien et sans aucun changement apparent dans sa marche! Il est étonnant cependant que les Russes, qui possèdent tant de forces passives, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne soient pas doués d'une force de corps extraordinaire. Pour ébranler un fardeau, ou le porter dans un autre lieu, on employera toujours en Russie beaucoup plus de bras qu'ailleurs: ce n'est pas toujours par paresse. A la bourse de St. Pétersbourg, par exemple, on voit quelquefois un matelot anglais faire une chose que trois Russes n'exécuteraient qu'avec peine.

24. (pag. 377.)

Le raisonnement suivant sur les bains de vapeurs est extrait, en grande partie, de l'excellent traité du professeur Schloezer: sur le peu de danger de la petite vérole en Russie; la description de ces établissemens et de leur usage est faite d'après des observations particulières.

25. (pag. 378.)

On en trouve encore quelques vestiges dans l'eau bénite de l'église romaine.

26. (pag. 379.)

On les nomme bains publics, parce qu'ils sont sous l'inspection de la police et affermés à des gens du peuple pour le compte de la couronne; au reste l'état ne s'occupe ni de leur établissement, ni de leur administration. Dans les campagnes, les bains sont absolument francs. Le produit de cette ferme est peu considérable: en 1723, il n'était dans tout l'empire que de 37,957 roubles.

27. (pag. 382.)

Les dames turques, qui ne le cèdent point en délicatesse aux Européennes, supportent aussi bien ce prompt changement que le peuple russe. Suivant les lettres de lady Montague, elles restent quatre ou cinq heures ensemble sans se refroidir, quoiqu'elles passent

immédiatement d'un bain chaud dans un appartement froid; ce qui devait paraître effectivement très-singulier à une Anglaise.

28. (pag. 384.)

Voyez la dissertation du docteur Sanchez: *de cura variolarum vaporarii ope apud Russos, etc.* qui se trouve jointe au traité cité de Schloezer.

29. (pag. 385.)

Je dois les détails suivans sur les maladies particulières à la Pologne, et surtout sur la plique, à l'excellent ouvrage de Mr. de la Fontaine, médecin du roi: *Chirurgisch-medicinische Abhandlungen verschiedenen Inhalts, Polen betreffend. Breslau*, 1792, 8°.

30. (pag. 388.)

On observe que cette maladie s'est étendue depuis la Vistule (qui lui a vraisemblablement donné son nom en allemand) jusques dans les monts Krapaks, la Lithuanie, les Russies blanche et rouge et la Tatarie. On ne peut fixer avec certitude ni l'époque, ni le pays où elle a pris naissance. Les Grecs, les Romains et les Arabes ne la connaissaient pas. Quelques auteurs modernes datent son origine en Europe de l'année 1387, et soutiennent que les Tatars l'ont apportée en Pologne.

Si cette opinion était fondée, il faudrait examiner pourquoi la plique n'a point été portée en Russie par

les Tatars; une grande partie de cet empire leur ayant été soumise pendant longtemps, et les relations entre ces deux peuples ayant toujours été très-multipliées? Il est aussi très-extraordinaire qu'une maladie aussi contagieuse ne se soit pas répandue parmi les Russes voisins des Polonais, qui ont de fréquens rapports avec eux, suivent le même genre de vie, jouissent de la même température et usent des mêmes alimens que ce dernier peuple. Cette maladie doit donc tenir à des causes locales particulières à la Pologne (ce que nie Mr de la Fontaine), ou le genre de vie des Russes réunit quelques avantages qui détruisent les dispositions qu'ils auraient à cette maladie. Peut-être les bains de vapeurs ont-ils cet effet salutaire: au moins Mr de la Fontaine les regarde comme un des moyens les plus propres à en guérir, parce qu'ils excitent la sueur.

31. (pag. 392.)

On peut couper la plique sans danger, quand elle tient à des cheveux sains qui sont crûs récemment, et lorsqu'elle a perdu sa couleur luisante. Pour s'en assurer, on n'en coupe d'abord que la pointe: si cela n'a aucunes suites fâcheuses, on peut alors la couper dans les nouveaux cheveux; mais on ne peut couper dans la plique, sans que le malade n'éprouve des douleurs. Les suites affreuses de ce mal, quand il est coupé trop tôt, ont rendu le peuple si circonspect, que rarement il se la fait couper, même lorsque cette opération est sans danger. On voit des gens du peuple porter la plique

jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même ; et, si cela n'arrive pas, ils la portent au tombeau.

L'usage national des Polonais de se raser la tête a été établi vraisemblablement pour se préserver de cette maladie. Nous avons vu que les cheveux sont les organes que la nature emploie le plus souvent pour purifier la masse du sang de cette matière, et il est réellement étonnant que la nation polonaise, après une si longue expérience, n'ait pas renoncé à cet usage pernicieux.

32. (pag. 393.)

Le tableau que présente Mr. de la Fontaine du genre de vie et de la nourriture des Polonais, convient absolument à la nation russe, excepté les pommes de terre, qui sont encore peu cultivées en Russie et dont on ne fait pas une grande consommation. Le Borchtch, comme on le nomme en Russie, est indigène en Ukraine ; il le devient dans toute la Russie, et est regardé comme salutaire. Les étrangers lui trouvent un bon goût et le servent sur leurs tables.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE, *page V*

AVIS SUR L'ORTHOGRAPHE DES MOTS RUSSES *XVII*

TABLEAU HISTORIQUE ET STATISTIQUE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ÉTAT PHYSIQUE, CIVIL ET MORAL DES HABITANS.

INTRODUCTION.

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

Situation physique, limites, étendue, *p.* 1

Propriétés naturelles de la Russie européenne et asiatique, 2

Climat, 4

Description physique des trois régions,
de la septentrionale, *page* 6
de la centrale, 8
de la méridionale, 9
Montagnes:
Lapponnes-Russes, 10
du Valdai, 12
de la Tauride, *ibid.*
du Caucase, 13
de l'Oural, 14
des frontières de la Sibérie:
Montagnes d'Altai, (*de Kolyvan*, *de Kouznetsk*),
Monts-Sayans,
— *Baikals*,
— *de Nertchinsk*,
— *d'Okhotsk*,
— *des isles orientales*, 16
Plaines et steppes, 18
Fleuves, 19
Lacs, 23
Mers qui entourent la Russie, 25

Géographie

Géographie politique de l'empire, divisé en gouvernemens et cercles, page 29

LIVRE PREMIER.

Classification généalogique de tous les peuples de l'empire de Russie, avec un précis historique de leur origine, de leur population et de leurs habitations actuelles.

Introduction page 31

CHAPITRE I.

Peuples de race slavonne.

Coup d'oeil général sur les peuples de cette race, 36

I. Les Russes.

Les Russes de la Grande-Russie. Origine de l'empire russe: ses événemens les plus remarquables jusqu'en 1796, 38

Les Kosaques.

1) *Les Kosaques de la Petite-Russie.*
Leur origine et leur histoire, *pag.* 54
Leurs branches:
Les Kosaques Slobodes, 59
Les Kosaques Zaporogues. Constitution singulière de ce peuple. Son extinction et son rétablissement sous le nom de Kosaques de la mer noire, 60
2) *Les Kosaques du Don. Histoire de ce peuple*, 66
Leurs branches:
Les Kosaques du Volga (*de Doubovsk et d'Astrakhan*), 69
Les Kosaques Grébenski ou du Térek, 70
Les Kosaques d'Orenbourg, 71
Les Kosaques de l'Oural (*autrefois du Jaik*), *ibid.*
Les Kosaques de la Sibérie. Ils découvrent la Sibérie et en font la conquête, 74

II. Les Polonais. *Rapport politique de cette nation à celle des Russes dans les temps anciens et modernes, page* 78
III. Les Serviens *ou Serbes. Leurs colonies en Russie,* 82
IV. Les Lithuaniens, 84
V. Les Lettons *ou Lettes. Histoire de l'état Livonien. État des Lettons en Livonie, en Courlande et dans la Livonie polonaise,* 86

CHAPITRE II.

Peuples de race fennique.

Coup d'oeil général sur les peuples de cette race, 94
I. Les Lappons, 101
II. Les Finnois, 102
III. Les Estoniens, 104
IV. Les Lives, 107
V. Les Permiens. *Traces historiques de la civilisation et des richesses de ce peuple dans les temps les plus reculés, ibid.*

VI. Les SYRAINES, *page* 112
VII. Les VOGOULES, *ibid.*
VIII. Les VOTIAKS, 113
IX. Les TCHÉRÉMISSES, 114
X. Les TCHOUVACHES, 115
XI. Les MORDVAS *ou Mordviens*, 116
XII. Les OSTIAKS DE L'OB. *Origine du nom d'Ostiak*, 117
Les TEPTERI, *peuplade mélangée d'origine finnoise*, 118

CHAPITRE III.

PEUPLES MONGOLS.

Fondation du grand empire Mongol-Tatar par Tchinguis. — Cet empire est partagé sous ses successeurs. — Timour essaie de rétablir la monarchie. — Chûte de la nation mongole qui retombe dans son état primitif et se divise en hordes, 119
I. Les MONGOLS, 140

II. Les Euleutes *ou* Kalmouks, *page* 142
Les Khochotes, 143
Les Songars, 144
Les Derbets, 146
Les Torgots. Émigration remarquable de ce peuple: ils quittent la Russie pour se transporter dans la Songarie, 147
Colonies des Kalmouks établies en Russie, 150
III. Les Bouriates, *ibid.*

CHAPITRE IV.

Peuples Tatars.

Coup d'oeil sur la race entière des Turcs. — Les Kozars, les Pétchénegues, les Polovtsi, trois peuples de race turque, célèbres dans l'histoire ancienne de la Russie. — Origine turque des Tatars. Ils sont assujettis par les Mongols. — Pourquoi ces deux peuples ont été long-temps confondus. — Situation des Ta-

tars après la chûte de l'empire mongol. — Monumens de leur ancienne splendeur, *page* 153

I. Tatars proprement dits:

1) *Tatars du Kaptchak:*

du Kaptchak (proprement dits) 167

de Kazan, *ibid.*

d'Astrakhan, 168

de Crimée. Histoire ancienne de la Chersonese Taurique. Ses colonies grecques. — Sort de cette presqu'isle sous le joug de plusieurs peuples barbares. Domination des Mongols. — Origine du Khanat tatar. — La Crimée devient une province russe, 169

2) *Tatars de la Sibérie. Origine du Khanat d'Isker ou de Toura en Sibérie,* 167

Peuplades tatares, établies actuellement en Sibérie, 179

II. Les Nogais ou Mankat. Origine de ce peuple. Leurs établissemens dans le pays de Nogai et dans le Kouban.

Histoire ancienne du Kouban. Colonies de Nogais en Russie page 184
III. Les MECHTCHÉRIAKES, 194
IV. Les BACHKIRS, *ibid.*
V. Les KIRGUISES *ou* KIRGUIS-KAISAKI, 195
VI. Les TÉLÉOUTES, 197
VII. Les IAKOUTES, 198
VIII. Colonies de TATARS :
de Boukhares, 200
de Khivinses, *ibid.*
de Turkestans, *ibid.*
de Tachkentes, 202
d'Arales, 203
de Troukhmènes, 204
de Karakalpaks, 205
IX. PEUPLADES DU CAUCASE :
Les Tcherkasses ou Circassiens, 207
Les Avkhases, 212
Les Tchèques, *ibid.*
Les Koumykes, 213
Les Tchétchengues ou Miktchesses, *ibid.*
Les Kistentses, *ibid.*
Les Ossetintses, *ibid.*

Les Lesghiens, page 214
Les Tavlintses, ibid.
Les Ambarlins, ibid.
Les Géorgiens. Principauté de Kardouel et de Kakhet, ibid.

CHAPITRE V.

Peuples Manjoux.

Les Manjoux, habitans de la Sibérie orientale avant la conquête de ces pays par les Russes, 216
Les Toungouses (Lamoutes). 219

CHAPITRE VI.

Peuples d'origine inconnue.

I. Peuples de race Samoiède:
Samoièdes proprement dits, de la branche européenne et asiatique, 224
Ostiaks du Narym, 225
Ostiaks du Iénissei, ibid.
Koibales, ibid.

Soiotes, page 225
Moutores, ibid.
Toubintses, 227
Kamatchintses, ibid.
Iourales, ibid.
Karagasses, ibid.
II. Peuples de la Sibérie orientale. — Découverte de ce pays par les Russes, ainsi que des isles entre la Sibérie et l'Amérique depuis 1696, 227
Les IOUKAGUIRES, 229
Les KAMTCHADALES, 230
Les KORIAKS, ibid.
Les TCHOUKTCHI, 231
Les KOURILES *et les* ALÉOUTES, *insulaires*, ibid.

CHAPITRE VII.

Colonies de plusieurs peuples d'Europe et d'Asie.

Allemands. Suédois. Danois. Anglais. Français. Italiens. Grecs. Albanois.

Moldaviens. Valachiens. Arnautes. Turcs. Persans. Arabes. Arméniens. Indiens. Juifs. Bohémiens, page 233
Conclusion du premier livre, 238

LIVRE SECOND.

État physique des habitans.

CHAPITRE I.

Nombre des habitans. Population.

I. Nombre des habitans, 245
Dénombremens ou révisions, 246
Résultat de la quatrième révision, faite en 1783, 248
Nombre actuel des habitans; calcul probable, 250
Comparaison de ce nombre à celui de plusieurs autres états en Europe, 253
Nombre comparé des habitans dans les différens gouvernemens de l'empire, 254

II. POPULATION, *ou le nombre d'habitans comparé à l'étendue du terrain qu'il occupe*, *page* 255
Population de l'empire en général, *ibid.*
Population de la Russie européenne et asiatique, 256
Population des différens gouvernemens, comparée, *ibid.*
Causes du défaut de la population, 257
III. PROGRÈS DE LA POPULATION *selon les lois de la nature*, 260
Histoire de l'arithmétique politique en Russie, 262
Des listes des naissances, des mariages et des morts : leur institution et leurs défauts, *ibid.*
Résultats des listes de plusieurs provinces, de l'année 1793, 266
Fécondité, *ibid.*
Mortalité ; suites facheuses du goût pour les liqueurs fortes, 270
Mesure du progrès de la population, 281

CHAPITRE II.

INSTITUTIONS PUBLIQUES POUR LA CONSERVATION DES HABITANS.

Considérations préliminaires, 285
I. LE COLLÈGE MÉDICAL DE L'EMPIRE, 289
Histoire de la chancellerie médicale depuis sa fondation sous Pierre I, *ibid.*
Institution du college médical en 1763, 290
État présent de ce collège. Révenus, dépense. Bureau médical établi à Moscou, 291
Utilité du collège de médecine, ses fonctions, 294
Inspection médicale sur les apothicaireries etc. 295
II. ÉTABLISSEMENS DE MÉDECINE POUR LES VILLES ET LES CAMPAGNES, 298
État médical des gouvernemens, 300
Hôpitaux et infirmeries pour les villes, 301
III. ÉTABLISSEMENS MÉDICAUX POUR LES ARMÉES ET LES FLOTTES, 309

Hôpitaux pour les armées, page 310
Hôpitaux pour les flottes, 311
IV. Autres établissemens pour la conservation des habitans, 312
Maisons des enfans-trouvés. Description de celle de Moscou, 313
Maisons d'accouchemens, 323
Maisons d'inoculation. Histoire de l'inoculation en Russie, 324
Établissemens et précautions contre la peste, 331
Histoire de la peste de Moscou, dans les années 1770—1772, 332
Soins et ordonnances de la commission établie pour prévenir et guérir la peste, 339
Maisons de quarantaines, 347

CHAPITRE III.

Mesures du gouvernement contre les obstacles qui s'opposent a la population. Moyens employés pour l'augmenter.

I. ENTRAVES DE LA POPULATION, *page* 349
La disette, la mauvaise qualité et la cherté des vivres, *ibid.*
Libre communication de toutes les provinces de l'empire, 350
Magasins de bled et de bois de chauffage, *ibid.*
L'intempérance du peuple, son goût pour les liqueurs fortes, 352
La contrainte dans les mariages et l'inégalité de l'âge des personnes qui se marient, 353
Le célibat de l'état ecclésiastique et militaire, 356
Mariages du clergé séculier, *ibid.*
Mariages des soldats. Ecoles des garnisons, *ibid.*
Le mauvais traitement des enfans du bas peuple, 357
II. MOYENS EMPLOYÉS POUR AUGMENTER LA POPULATION, 358
Histoire des colonies étrangères en Russie depuis 1762, 359

Établissement de la chancellerie de tutèle, page 359
Avantages et privilèges accordés aux colons, 361
État présent des colonies principales, 364
La tolérance réligieusse et la liberté des professions attirent continuellement une foule d'étrangers en Russie, 367
Soins pour encourager et multiplier les diverses branches de l'industrie, 368
Emploi utile des criminels, *ibid.*
Colonies d'exilés en Sibérie, 369

CHAPITRE IV.

CONSTITUTION PHYSIQUE DES PRINCIPAUX PEUPLES.

Des Russes, 371
Traits de physionomie. Conformation. Vitalité. Maladies dominantes. Remèdes du peuple. Les bains de vapeurs, usage national très-remarquable, *ibid.*

Des Polonais, page 384
Maladies dominantes. La plique polonaise, maladie dangereuse particulière à cette nation, ibid.
Manière de vivre simple et saine du peuple, 393
Des Lithuaniens et des Lettons, 394
Des nations Finnoises, 396
Des Tatars, 398
Des peuples Mongols, 401
Des Toungouses, 404
Des Samoïèdes, ibid.
Des Kamtchadales, des Tchouktchi, des Koriaks et des insulaires de l'archipel oriental, 405

Notes et pièces justificatives, 1 — 62

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Imprimé par J. DECKER à Bâle.